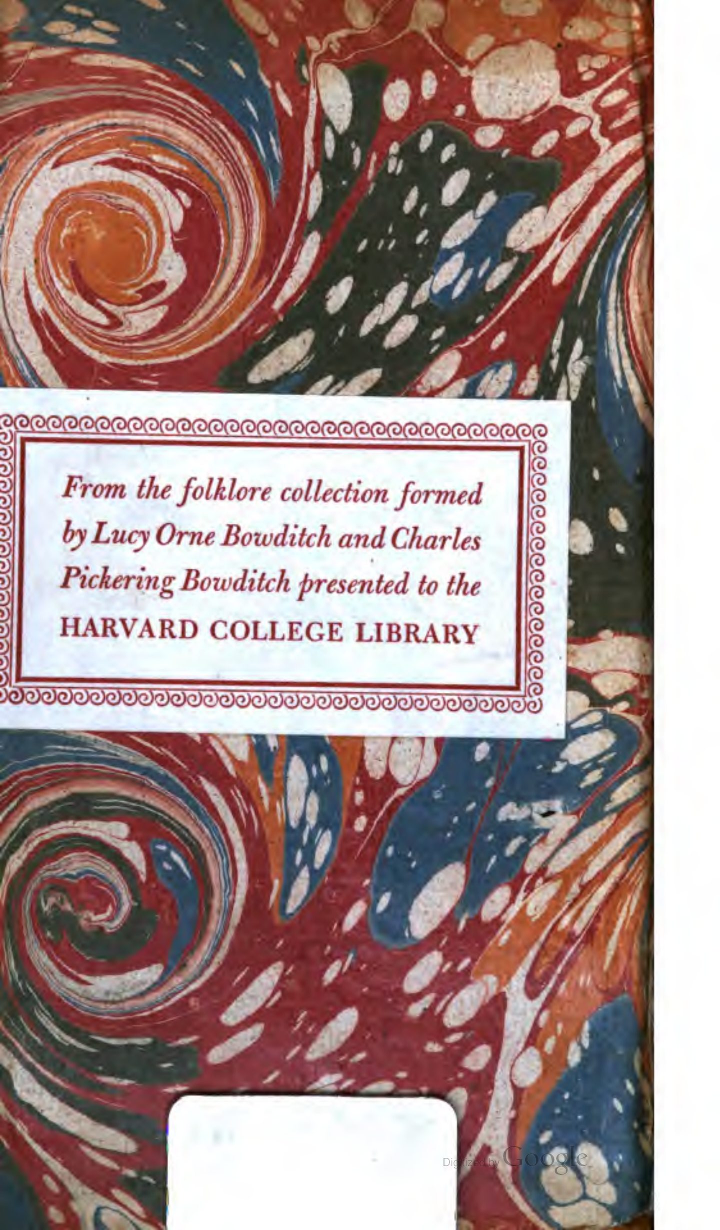






Par le R. P. FRANCOIS NEPVEU

LE CABINET DES FÉES.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LA SUITE DES VEILLÉES DE THESSALIE par Mademoiselle de LUSSAN.

HISTOIRE DU PRINCE TITI, par S. HYACINTHE.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE DES CONTES DES FÉES, ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME VINGT-SEPTIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

LES VEILLÉES DE THESSALIE.

CINQUIEME VEILLÉE.

C'EST toujours avec complaisance, qu'on se rappelle les aventures qui nous sont arrivées dans notre jeunesse. Le souvenir en plaît, il égaie l'esprit, & c'est avec plaisir que la mémoire fait effort pour n'omettre aucune des circonstances qui ont ou mis l'ame dans un grand mouvement, ou flatté l'amour propre. Ainsi Sophilette, après avoir accueilli une compagnie dont toutes les personnes qui la composoient lui étoient chères, commença avec satisfaction l'histoire des premières années de sa vie.

Ce que j'ai à vous raconter, m'obligé à vous faire souvenir que je ne suis pas née

dans ce hameau. Celui où j'ai pris naissance est en-deçà de Larisse, à peu de distance du fleuve Penée, & tirant vers ces montagnes couvertes d'épaisses forêts, où les centaures étoient autrefois si puissans, & d'où souvent ils descendoient pour ravager la plaine. Mais il y a près de cent ans que notre roi Pirithoüs, aidé de son ami Thésée, détruisit presque cette nation féroce, & mit à mort leur chef Eurite, qui vouloit enlever la reine Hippodamie. Depuis ce temps, on a laissé vivre quelques malheureux centaures échappés à la fureur des lapites : il y en a peu de l'un & de l'autre sexe ; ils dépérissent même tous les jours, & leur petit nombre errant & fugitif n'est plus à redouter.

Une centauresse déjà très-âgée venoit chez mon père ; elle s'appeloit Hermiphile, elle passoit pour la plus fameuse magicienne de toute la Thessalie. Malgré son extérieur doux, sa parole insinuante & l'air de bonté qu'elle affectoit, elle étoit redoutée : car on la soupçonnoit d'avoir contribué à divers malheurs arrivés à nos voisins. Mon père & ma mère, qui ne vouloient point l'avoir pour ennemie, l'accueilloient quand elle venoit au logis, & lui témoignoient toujours

une amitié qui cachoit leur crainte.

Ma naiſſance auroit mis ma mère au tombeau, ſans le ſecours ſalutaire qu'elle reçut de la centaureſſe. Elle arriva dans le moment où l'on étoit ſans eſpérance; elle lui fit boire quelques gouttes d'une liqueur qui, en lui ſauvant ſa vie, me donna le jour. Cette heureuſe circonſtance inſpira pour moi à Hermiphile une amitié ſi tendre, que je lui devins auſſi chère que je l'étois à ma mère. Ce mouvement eſt dans le cœur; les ſervices ſont de forts liens pour celui qui les rend. On auroit trop à ſe louer de la nature, ſi les obligations reçues faiſoient le même effet. Mais il faut avoir l'ame bien née pour aimer ceux à qui l'on doit beaucoup de reconnoiſſance.

Depuis cet inſtant, Hermiphile fut la maîtreſſe dans la maiſon. Dès que j'eus trois ans, elle me prenoit ſur ſa croupe; & me menoit promener; je l'aimois, & accoutumée à voir cette figure demi-femme & demi-animal, je ne la trouvois plus étrange. Elle voulut m'apprendre à lire & à écrire: mon père, qui craignoit toujours de l'indiſpoſer, n'oſa la contrarier.

J'avois à peine quatorze ans, qu'Hermiphile commença à me parler comme à une

personne qu'elle ne croyoit plus un enfant. Il y avoit dans notre voisinage un temple de Diane; j'allois souvent y faire ma prière à la déesse, à qui je demandois toujours un cœur pur & vertueux. Hermiphile n'approuvoit pas ce zèle empressé, elle tâcha de le refroidir; elle me disoit que j'étois née avec de l'esprit, qu'il ne falloit pas m'occuper de ces soins superstitieux, que je devois plutôt songer à m'instruire de ce qui pouvoit me rendre supérieure aux autres, & même m'en faire respecter.

Je fus surprise d'un discours qui me parut si peu raisonnable; je réfléchis sur ce que je n'avois jamais vu faire à Hermiphile aucun acte de religion : cela me la rendit suspecte, & me fit tenir sur mes gardes. D'ailleurs je lui marquois beaucoup d'amitié & de déférence; je suivois en ce point les mouvemens de mon cœur & les ordres de mon père & de ma mère dont enfin elle avoit gagné la confiance.

J'avois une tante qui s'étoit dévouée dès sa plus tendre jeunesse, au culte de la divinité des bois, & elle avoit été reçue dans le collége des prêtresses qui desservoient le temple où j'allois honorer la déesse. Cette fille, aussi spirituelle que vertueuse, m'ai-

moit passionnément, & elle voyoit avec peine Hermiphile la maîtresse de mon éducation. Elle n'ignoroit pas l'étendue de ses sciences pernicieuses, & elle étoit instruite de sa méchanceté toujours déguisée sous des dehors trompeurs. Blessée du discours de la centauresse, je le rendis à ma tante.

Candide, c'étoit le nom de la prêtresse, charmée d'une confiance de ma part qui lui marquoit un bon fonds, me dit qu'il ne falloit pas contrarier Hermiphile. Elle veut, sans doute continua Candide, vous initier dans les affreux mystères de son art. Cette criminelle femme ne tardera pas à vous tendre des piéges; mais je vais vous donner contr'eux un sûr préservatif. Sans le secours de la magie, les dieux m'ont communiqué des lumières qui me découvrent l'avenir, & qui me mettent au-dessus de tout enchantement. Candide me quitta, me dit de l'attendre, & revint un moment après. Elle tenoit une petite plaque de cuivre d'environ deux pouces en quarré, & remplie de caractères & de figures qui m'étoient inconnus.

Ma tante me fit coudre cette plaque entre le dessus de ma tunique & de la doublure, de sorte qu'elle se trouvoit au-des-

ſous de ma poitrine, un peu à gauche, vers le cœur. Tant que vous porterez cette plaque, me dit Candide, ne redoutez rien; toutes les forces même de la plus noire magie ne pourront rien contre vous. N'ayez aucune crainte des menaces de la centaureſſe, bientôt elle s'appercevra que vous avez de quoi rendre ſes projets inutiles, mais elle ne pourra deviner ce qui en empêche l'exécution. Si elle veut ſe venger, avertiſſez-moi, j'arrêterai tous ſes mauvais deſſeins; je le puis avec le ſecours de la puiſſante Diane que j'invoquerai ſans-ceſſe pour vous. Allez, ma chère nièce, ſoyez tranquille. Je quittai Candide très-aſſurée & très-contente; je parus fort gaie à Hermiphile, qui étoit charmée de ma belle humeur.

J'avois près de quinze ans, & j'avois l'eſprit aſſez formé, quoiqu'extrêmement innocent à certains égards; vous en jugerez dans la ſuite de mon récit. Hermiphile voyoit avec ſatisfaction le peu d'avidité que je montrois pour les amuſemens frivoles de la jeuneſſe, & avec quel plaiſir je prêtois attention aux choſes ſérieuſes qui en demandoient. En effet, j'avois le louable déſir d'acquérir tout ce qui peut rendre cher & eſti-

mable à la société; mais je pensois que je ne pouvois parvenir à ces avantages qu'en étudiant & en écoutant les personnes qui, par leur âge & par leur expérience, devoient en savoir plus que moi, & en leur faisant sans honte & sans orgueil toutes les questions qui pouvoient me tirer d'une ignorance que les années rendent si humiliante.

De tous les temps la centauresse étoit dans l'habitude de me mener promener tantôt le long du Penée, tantôt dans les belles prairies qui entourent notre hameau, & quelquefois du côté charmant des montagnes. Un jour que nous étions dans une prairie où je m'étois assise, & où Hermiphile s'étoit couchée, car sa figure ne lui permettoit pas de prendre la situation qui m'étoit propre, je fus étonnée de voir un char brillant dans les airs. Ah! ma chère bonne, dis-je, à la centauresse, sans paroître effrayée, quel objet frappe mes yeux! regardez. Eh bien! Sophilette, me répondit-elle, c'est une personne revêtue d'une puissance qui la met au-dessus des mortels. Quelle gloire pour elle! Pendant ce discours le char avançoit vers nous. Alors je vis une jeune personne d'une beauté ravissante non-

chalamment panchée : elle paroissoit badiner avec une baguette qui brilloit d'or & de pierreries ; la parure éblouïssante de cette personne répondoit à l'éclat dont étoit le char. A peine a-t-elle passé au-dessus de trois troupeaux de moutons & de chévres qui paissoient tranquillement, que tous ces animaux commencent à sauter & à bondir ; les bergers se mêlent avec eux, & une douzaine de gros chiens très-sérieux pour l'ordinaire, se mettent de même en mouvement. Les boucs & les chèvres plus légers que les moutons, sautoient par-dessus ces derniers. J'avoue n'avoir jamais rien vu qui m'ait tant fait de plaisir par la variété & la bisarrerie des attitudes & des figures extraordinaires, & néanmoins agréables, que faisoient tous ces animaux & leurs bergers.

Je riois en jeune fille que tout cela divertissoit infiniment. Hermiphile, charmée du plaisir que je prenois à ce spectacle, me dit : que ceux qui peuvent faire ce que je viens de voir, sont heureux ! N'envieriez-vous point, Sophilette, un pareil bonheur ? Cette question me fit souvenir de l'art abominable qui venoit d'opérer ce que j'avois trouvé plaisant : je me crus criminelle dans ce moment ; & pleine de confusion, je me

reprochai le plaisir que m'avoient causé des choses qui auroient dû me faire horreur, & qui m'en firent par réflexion. Ah! ma chère bonne, dis-je à Hermiphile, j'ai ouï dire que ceux qui peuvent ces choses extraordinaires, sont odieux aux immortels. Quelle erreur, me repliqua-t-elle! voilà l'opinion que fait naître l'ignorance d'un pouvoir que l'on reçoit des dieux, & qui donne celui de protéger la vertu, souvent opprimée par le vice. Hermiphile, flattée de mon attention à l'écouter, me parla ainsi:

Je vous aime, Sophilette, je veux votre bien, & je puis vous en procurer de tels, que des personnes bien au-dessus de votre état en feroient contentes; votre bonheur enfin dépend de vous. Mais il faut être soumise à mes volontés, prendre une entière confiance en mes lumières, qui me rendent capable de vous bien guider; n'avoir rien de caché pour moi, & surtout, Sophilette, il faut être discrette sur les instructions que je vous donnerai. Vos parens, bornés & ignorans, ne sont pas faits pour concevoir ce que, par mes soins, je vous ai mise en état d'entendre. Je dissimulai avec Hermiphile. Que je suis reconnoissante, lui dis-je, de toutes vos bontés; continuez-

les moi toujours, pour m'affermir dans la pratique de la vertu.

Nous reprîmes le chemin du hameau ; mais après avoir marché environ deux cent pas, je vis que nous nous écartions de celui qui devoit nous y conduire. Je le dis à Hermiphile, qui me répondit : vous oubliez, Sophilette, que je viens de vous demander une entière confiance ; elle peut seule payer la tendresse extrême que j'ai pour vous, ne craignez jamais rien avec moi, je vous guiderai toujours bien. Nous arrivons au bord d'un large ruisseau que je ne connoissois point ; son eau vive & pure étoit ombragée par des tilleuls touffus. Hermiphile s'arrête, je cherche des yeux un pont, je n'en apperçois point. Comment passerons-nous, dis-je ! A peine ai-je achevé ces mots, que je vois un beau pont de pierres blanches comme de l'albâtre ; la Centauresse y passe, & je la suis. A mon premier étonnement en succède un autre ; le pont disparoît dès que nous sommes à l'autre bord du ruisseau, & je vois tous les tilleuls chargés d'oiseaux d'une beauté admirable ; leurs chants mélodieux me charment, je ne puis m'éloigner, j'oublie qu'Hermiphile emploie ces prodiges pour mieux me séduire. Mais quelle est ma

surprise, lorsque j'entends tous ces oiseaux articuler distinctement : Sophilette, sois soumise à la volonté des dieux ; ils veulent recompenser ta vertu par les plus précieux dons. Accepte-les ; règne sur tous les élémens ; nous te rendons notre hommage. Alors ils descendirent tous, & vinrent à mes pieds en battant des aîles ; puis ils remontèrent sur les arbres, où ils recommencèrent leurs chants.

Je crus devoir cacher à la Centauresse l'horreur que me causoient tous ces prodiges. Le souvenir de Candide, qui m'avoit dit de ne rien craindre, m'en donna la force ; & je résolus d'aller le lendemain lui demander ses sages conseils. Je me couchai occupée de tout ce que j'avois vu ; entraînée malgré moi par le charme de toutes ces choses extraordinaires, je sentois mes mouvemens partagés entre l'horreur & l'admiration. Dès qu'il fut jour, j'allai au temple de Diane.

Candide écouta avec tranquillité le récit que je lui fis de tout ce que vous venez d'entendre. Eh bien ! Sophilette, me dit-elle, quand j'eus cessé de parler, quelle impression ont faite sur vous les tentatives séduisantes de la Centauresse ? Je viens ici, repliquai-je, vous demander & aux dieux

de me conserver un cœur pur, & de me donner les moyens d'échapper aux piéges dangereux d'Hermiphile. Je vous l'ai déjà dit, reprit Candide, ne craignez rien; votre aveu pour adopter le crime peut seul vous rendre criminelle. Si l'ardeur de vous initier dans ses affreux mystères portoit la Centauresse jusqu'à la violence, posez & appuyez la main droite sur votre divine plaque; aussi-tôt vous confondrez les pernicieux desseins de votre ennemie, & détruirez les effets de son pouvoir. Mais alors, Sophilette, reconnoissez & adorez celui des dieux par qui vous triompherez, & jurez-leur de ne jamais vous écarter de cette vertu qui vous aura attiré leur protection. Je quittai Candide, remplie de confiance, & je revins avec gaieté au hameau.

Quelques jours après Hermiphile me proposa d'aller nous promener sur les bords du Penée. Ce fut sans aucune résistance que j'y consentis; je sautois, je chantois & je badinois le long du chemin; je voyois le plaisir secret que lui faisoit ma gaieté. Le jour étoit extrêmement beau, l'air étoit doux, les eaux du fleuve claires & pures couloient lentement sur un sable doré, & le ciel étoit paré des plus brillantes couleurs.

Après nous être promenées quelque temps le long du rivage, Hermiphile se laissa aller sur un gason, & moi je m'assis à côté d'elle.

A peine étions-nous sur l'herbe, que je vis sortir du fond du Penée une conque superbement décorée. La même jeune personne que j'avois vue traverser les airs étoit dans cette conque : une robe d'étoffe d'argent, couverte de diamans & de pierreries, dont l'éclat éblouissoit les yeux, rehaussoit encore sa beauté. Elle tenoit une espèce de petit sceptre, & elle avoit une couronne sur la tête. Aussi-tôt qu'elle parut, tous les poissons qui sont dans le Penée vinrent sur ses eaux : ils formoient un cortège autour de la conque, qui voguoit légèrement sur le fleuve : mais ce badinage aimable, & dont j'aurois peine à exprimer l'agrément, se faisoit dans un petit espace du Penée. La conque, ainsi que les poissons, passoient & repassoient sans-cesse devant moi, & jamais la jeune nymphe, car il sembloit que ce fût une divinité des eaux, ni les poissons ne passoient sans me rendre une espèce d'hommage ; les poissons plongeoient, & en reparoissant, ils venoient au bord du fleuve, & la nymphe s'inclinoit.

A ce jeu aimable se joignirent des feux qui sortoient des eaux ; ils voltigeoient autour de la conque & au milieu des poissons. Hermiphile qui m'examinoit, & qui ignoroit la raison que j'avois de regarder avec assurance ces différens prodiges, étoit charmée de l'attention que j'y donnois, & du plaisir que je paroissois prendre à ce spectacle. En effet il étoit séduisant, & je m'en défiois davantage. Candide m'avoit dit & répété cent fois; que les routes qui conduisoient au vice étoient semées de mille fleurs, toutes faites pour plaire ; tandis que le chemin qui menoit à la vertu, étoit aride & rebutant. Mais, ajoutoit cette sage fille, que le terme de tous deux est différent ! A celui du vice on trouve la honte, les remords, le dégoût même des plaisirs que la licence convertit en ennuis, & le mépris du genre humain. A celui de la vertu, on trouve l'honneur, le repos, la satisfaction de soi-même, l'estime des hommes & la protection des dieux.

Ce spectacle dura assez long-temps; enfin je vis venir par les airs un char attelé de deux lions qui n'avoient rien de farouche : le char descendit à peu de distance de la conque, & la jeune personne s'y élança

légèrement. Dès qu'elle y fut placée, les poissons rentrèrent sous les eaux, les feux s'élevèrent dans les airs & sembloient badiner avec une multitude immense d'oiseaux de toute espèce qui environnoient le char. Il traversa le Penée, il vint à moi, & s'arrêta presqu'au-dessus de ma tête. Ecoute-moi, me dit cette jeune personne qui le conduisoit, écoute-moi, Sophilette : le destin va en ta faveur s'expliquer par ma bouche ; il veut que tu jouisses d'une puissance semblable à celle que sa bonté m'a accordée. Tu seras mon égale, mais fuis les hommes, Sophilette, ils sont tous trompeurs & parjures ; conserve ta liberté, je dois à la mienne les avantages que tu vois. En achevant ces mots, le char s'éleva dans les airs & en un instant je le perdis de vue.

Remarquez que la Centauresse n'appuyoit d'aucuns discours les prodiges qu'elle opéroit par son art, & qu'elle ne montroit aucun empressement pour me séduire. Ses tentatives en étoient plus adroites ; elle vouloit que charmée de tout ce que je voyois, & attirée par l'appât flatteur de pouvoir les mêmes choses, je me rendisse. Le destin, me dit-elle seulement, vous promet, Sophilette, un brillant avenir : puissent les

dieux me laisser assez de jours pour en être le temoin !

Hermiphile fut quelques jours sans venir au hameau, je n'en étois point inquiète, au contraire, j'aurois voulu que rebutée de son inutile poursuite, elle m'eût oubliée. Mais mon père & ma mère qui ignoroient ses desseins pernicieux, craignoient qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. Ils me reprochoient un matin le peu d'attachement que je montrois pour une personne à qui, disoient-ils, je devois de la reconnoissance, lorsque la Centauresse parut. Mon père & ma mère lui témoignèrent avec amitié l'inquiétude où ils étoient qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident ; & moi voulant feindre avec eux, je courus à elle les bras ouverts, & je l'embrassai. Elle resta une partie du jour avec nous, je la voyois m'examiner, & chercher à démêler ce qui se passoit dans mon ame ; mais mon air libre & enjoué me rendoit impénétrable. Il fallut, ainsi qu'à mon ordinaire, aller promener avec Hermiphile. Ce fut vers les montagnes, dont les pieds présentent aux yeux des païsages charmans, qu'elle me proposa de tourner nos pas : j'y consentis, & nous nous mîmes en chemin.

Je m'attendois bien à voir encore quelque nouveau prodige; je ne me trompois pas. Dès que nous fûmes dans une prairie admirable par la variété des fleurs qui l'émailloient, nous nous arrrêtâmes. J'étois à peine ſur l'herbe, que le ſommeil s'empara de moi; vous croyez bien que ce fut par le pouvoir de la Centaureſſe. Lorſque je m'éveillai, je me trouvai dans un palais dont l'imagination la plus vive ne pourroit repréſenter la ſomptuoſité & la magnificence. A mon étonnement ſuccéda l'effroi de me voir ſeule dans ce palais: je le parcourois, & malgré ma frayeur, je ne pouvois m'empêcher d'en admirer toutes les beautés. Mais j'eus bientôt honte de fixer mes regards ſur des prodiges imaginés pour me rendre auſſi criminelle que celle qui les opéroit par ſon art. Je voulois & je n'oſois employer le ſecours de ma petite plaque; je ne ſavois en quel coin de l'univers je me trouverois; je craignois qu'éloignée de ma patrie & de Candide, je ne me viſſe abandonnée à moi-même.

Dans le temps de mon incertitude, je vis venir à moi cette même jeune perſonne qui m'avoit parlé au bord du Penée. Ah! Sophilette, s'écria-t-elle, que je ſuis con-

tente de vous avoir pour égale & pour compagne ! Remerciez les dieux du présent qu'ils vous font. Ce séjour délicieux, les richesses qui l'embellissent, les esprits qui y résident, tout ici est à vous & vous est soumis. Vous pouvez, dès cet instant, parcourir les airs, descendre au fond de la terre, maîtriser les eaux, faire briller les éclairs, lancer la foudre ; enfin commander aux élémens. Oui, Sophilette, votre puissance vous élève au-dessus de tous les mortels. Nous sommes sœurs à présent, recevez mes tendres embrassemens. En disant ces mots, elle voulut me prendre dans ses bras. Effrayée, je recule & m'écrie : dieux ! l'auriez, vous permis ! Serois-je criminelle sans y avoir donné mon aveu ! Arrête, continuai-je, arrête, n'espère pas me séduire, & cesse de me tourmenter : fuis, tu me fais horreur.

Je vois dans ce moment paroître Hermiphile, elle tenoit alors une baguette noire, dont l'un des bouts étoit orné d'une petite couronne. Sophilette, me dit-elle d'un ton sévère, c'est trop résister à la volonté des immortels, seuls dispensateurs du pouvoir que ton ignorance te fait refuser : crains leur colère. Le croiriez-vous, mes enfans ? La

préſence d'Hermiphile me raſſura, & me rendit ce courage qu'elle vouloit intimider. Ah! ma chère bonne, lui dis-je, je vais mourir d'effroi, ſi vous ne me tirez de ce lieu? Laiſſez-moi dans l'obſcurité où le ciel m'a fait naître. Ma tendreſſe pour toi, Sophilette, me répondit Hermiphile, me défend d'y conſentir. Connois-moi, il eſt temps, connois mon pouvoir; tu vas jouir d'un ſemblable, ou tu vas périr. Alors une nuit terrible fit diſparoître le jour: le tonnerre, la foudre, la grêle, les éclairs frappèrent mes yeux & mes oreilles, & en même temps Hermiphile ajouta: reçois de moi cette baguette, & commande au ciel & à la terre, qui ſur le champ t'obéiront. Mais tremble, ſi tu oſes la refuſer: tu vas, dans cet inſtant même payer de ta vie ta réſiſtance. Tel eſt le cruel arrêt du deſtin. Ah! ma chère Sophilette, pourſuivit-elle tendrement, veux-tu me condamner à pleurer ta perte, quand je puis me féliciter de ta grandeur?

Plus indignée qu'effrayée du diſcours & des menaces d'Hermiphile, je me demande à moi-même pourquoi je ne l'ai pas encore confondue par le pouvoir du précieux don que j'ai reçu de Candide. Je me reproche

d'avoir différé d'un moment à détruire
palais, où me retient l'art abominable de
Centaureſſe. A cette réflexion ſuccède
crainte que le don de Candide ſoit ſans
fet : mais auſſi-tôt j'ai honte de ma défian
& je porte la main droite ſur ma poitri
A peine l'ai-je poſée, que le jour revie
le palais & la jeune perſonne diſparoiſſ
à mes yeux, & le calme règne : alors
me trouve ſeule avec la Centaureſſe,
dans le même endroit de la prairie où
m'étois endormie.

La joie que je reſſentois étoit auſſi ſenſi
ble en moi, que dans Hermiphile la hont
& la colère de voir ſes projets traverſés pa
une cauſe impénétrable pour elle ; le déſir &
l'eſpoir de m'arracher mon ſecret lui don
nèrent la force de diſſimuler ſon reſſenti
ment. Je vis, ſans paroître le pénétrer, l'ef
fort qu'elle faiſoit pour renfermer toute ſ
rage, & pour me parler avec un air de dou
ceur qui ne m'en impoſa point.

Vous avez donc, me dit-elle, des ſecret
pour moi ? Moi qui vous aime, moi qu
ne veux que votre bien : cependant vou
me trahiſſez. Ah ! Sophilette, rougiſſez de
votre ingratitude, & preſſez-vous de me la
faire oublier par un aveu ſincère. Je vou

le demande, & je vous promets de vous laisser la liberté de rester ignorante, & occupée seulement du soin de vos troupeaux. C'est tout ce que je veux, lui répliquai-je, & je ne sais ce que vous voulez que je vous dise. Comment, reprit Hermiphile, vous savez joindre l'air d'innocence à la dissimulation? Eh! qui vous en a tant appris? qui donc fréquentez-vous? quelles sont les ames assez basses pour vous porter à me haïr? Car, Sophilette, le premier effet de l'amitié est la confiance. Prouvez-moi dans ce moment que vous m'aimez, ne me cachez plus rien; le prix de votre aveu sera votre pardon; ne craignez point, parlez sans feinte.

Je vous jure en vérité, lui répartis-je, que je ne fréquente que vous & mes parens, & je vous répete encore, que je ne sais ce que vous me demandez; vous me pressez en vain, je n'aurai jamais que la même chose à vous répondre. Hermiphile garda un moment le silence, comme quelqu'un qui délibère sur le parti qu'il doit prendre; puis elle me dit: vous êtes bien heureuse, Sophilette, que je vous aime. Vous devez mon indulgence aux tendres sentimens que j'ai pris pour vous en cultivant votre en-

ſance ; ils me font vous regarder comm
ma fille , & c'eſt à ce titre ſi cher que j
voulois vous tirer de l'état obſcur de votr
naiſſance. Vous dédaignez les avantages qu
je pouvois vous procurer ; c'eſt, je l'avoue
Sophilette, un grand ſujet de douleur pou
moi : néanmoins n'y penſons plus. Je parus
croire la Centaureſſe, ſans toutefois être
perſuadée qu'elle me pardonnoit l'affront qui
je venois de lui faire, & qu'elle renonçoit
de bonne foi à la réuſſite de ſes projets.

Nous regagnâmes le hameau, Hermiphile
m'embraſſa, les yeux mouillés de pleurs,
& me quitta ſans proférer une parole. Je
me ſentis touchée de la peine ſecrette que
je lui cauſois ; mes ſentimens pour elle
étoient partagés. Comme Hermiphile m'a-
voit chérie depuis l'inſtant de ma naiſſance,
je l'aimois ; comme Hermiphile magicienne,
elle m'inſpiroit de l'horreur. Si j'avois eu
plus d'expérience, je l'aurois plainte ; je me
ferois dit, que plus quelqu'un nous eſt atta-
ché, plus il ſouhaite de nous voir penſer &
agir comme lui ; la différence d'opinion,
ſur-tout, bleſſe ſon amour propre ; il re-
garde comme un triomphe de nous rame-
ner à la ſienne. Concluez tous, mes enfans,
de ce que je dis, qu'on ne peut trop por-

ter d'attention aux liaiſons qu'on veut former. La vertu fortifie la vertu, & le vice entraîne avec lui dans l'abîme de l'égarement.

La Centaureſſe ne ceſſa point de venir tous les jours chez mon père. Il crut s'appercevoir qu'elle avoit l'air triſte & abattu; il lui demanda tendrement s'il lui étoit arrivé quelqu'accident. Le deſtin, lui répondit-elle devant moi, m'a frappée par l'endroit le plus ſenſible; plaignez-moi, mais ne cherchez pas à en ſavoir davantage. Nous allions toujours promener enſemble, & aucun prodige ne frappoit plus mes yeux. Cette conduite & le ſilence d'Hermiphile me firent penſer qu'elle avoit véritablement renoncé à ſes projets.

Il s'étoit paſſé quelque temps, lorſque mon père étant à ſes troupeaux, vit un oiſeau d'une beauté admirable; il n'en connut pas l'eſpèce; mais l'oiſeau comme étourdi de ſe voir ſous un nouveau ciel, & comme cherchant un maître, vint à mon père. Il ſe laiſſa prendre, & mon père charmé du plaiſir qu'il imagina de me faire en m'apportant ce rare animal, revint d'abord au hameau. L'oiſeau, chemin faiſant, chanta, ſiffla, parla, & fit mille careſſes à mon père,

qui me dit en rentrant dans la maiſon : Sophilette, je t'apporte un oiſeau auſſi beau que rare, je viens de le trouver ; c'eſt un camarade que je te donne ; tu peux faire avec lui la converſation, car non-ſeulement il parle, mais il répond juſte. L'oiſeau dans ce moment battit des aîles, vola ſur mon épaule, & me dit : bon jour, ma chère petite maîtreſſe, baiſez votre favori qui vous aime ; & ſur le champ il ſe mit à ſiffler & à chanter. Je fus d'abord charmée de favori, je le prends, je le careſſe, je le baiſe, je lui parle, il me repond, enfin il faiſoit tout mon plaiſir.

La beauté & la gentilleſſe de fa ori firent peu d'impreſſion à Hermiphile ; elle m'écouta froidement lui vanter ſes agrémens ; puis elle me répondit : il faut bien peu de choſe pour vous amuſer : que vous êtes encore enfant ! & que je crains bien que vous ne ceſſiez jamais de l'être ! Elle vit mon étonnement à ce diſcours, dont je ne comprenois pas toute la force. Soyez moins ſurpriſe, continua-t-elle, de ce que je vous dis. Oui, il eſt des perſonnes qui vieilliſſent impunément, & qui ceſſent de vivre ſans avoir joui des avantages de l'humanité. Je m'explique, Sophilette ; il eſt des hom-



Ses cris se font entendre jusques aux Cieux.

mes à qui la nature a refusé cette divine lumière qui les rend capables de penser, de réfléchir, d'entendre & de juger des choses qui demandent du raisonnement & de l'intelligence.

Je me sentis humiliée de ce discours; il m'indisposa contre la Centauresse, bien plus que tout ce qu'elle avoit tenté pour me séduire. J'étois accoutumée, & par elle-même, à être louée; de trop dures vérités, & pourtant si utiles à la jeunesse, me révoltoient. Effet dangereux de la flatterie! Pleine de dépit, je quitai Hermiphile, & j'allai avec favori me renfermer dans ma chambre.

Lorsque je fus seule, je ne pus retenir les larmes que ma vanité blessée fit couler; je restai long-temps comme immobile. Cette sorte d'inaction me jeta dans l'assoupissement; je me mis sur mon lit: favori, qui paroissoit attentif à tous mes mouvemens, vint me trouver; il sembloit n'oser ni me parler, ni me caresser. Mais il se plaça sur ma poitrine, précisément à l'endroit où étoit ma petite plaque. A peine son corps eut-il posé dessus, qu'un coup de tonnerre affreux sembla aller foudroyer le monde; l'oiseau, avec un cri terrible, fuit & s'envole par

ma fenêtre qui étoit ouverte.

Interdite & tremblante, je m'écriai : Herminiphile, voilà encore un de tes pièges ! Eh bien, le précieux don de Candide a su me le faire connoître, & vient encore de me faire triompher de toi. Dans le moment que je réfléchissois à cette aventure, j'entendis Hermiphile m'appeler, car elle étoit restée, quoique je l'eusse quittée brusquement, & que mon père & ma mère ne fussent pas dans la maison. Voyons, dis-je, ce que me veut cette cruelle ennemie de l'innocence & de la vertu. Je descends ; je vois Hermiphile, avec le visage pâle & les regards troublés. Sophilette, me dit-elle d'un ton terrible, il n'est qu'un moyen pour vous sauver de mon juste ressentiment ; c'est de vous repentir des trahisons que vous me faites ; de tout m'avouer ; & de me remettre ce dont on vous a armé contre moi ; ce moment vient de m'instruire. Parlez. Je n'ai rien à vous dire, lui répondis-je d'un air assuré. Songez-y bien, reprit-elle ; craignez, ingrate, que votre dissimulation ne porte ma colère aux derniers excès.

Je me trouvai dans cet instant un courage inspiré par les dieux. Allez, lui dis je, le ciel ne permettra pas que vous exécutiez

vos mauvais desseins, il protége l'innocence : retirez-vous, laissez-nous en paix, je ne veux plus vous voir. Je me retire, me répliqua la Centauresse ; mais vous saurez bientôt, ingrate, si l'on m'outrage sans en recevoir la punition. Oui, je vais faire languir votre père & votre mère dans les plus cruels tourmens ; vos troupeaux dépériront, vos champs perdront leur fécondité, & vous-même périrez misérablement après avoir vu tous ces malheurs. En disant ces mots la furieuse Hermiphile sortit.

Ces menaces terribles me firent frémir d'effroi, non pour moi, je savois par trop d'expériences que je n'avois rien à craindre du pouvoir de la Centauresse : mais je tremblai pour un père & pour une mère qui méritoient bien la tendresse extrême que j'avois pour eux. C'est à Candide, m'écriai-je à qui je dois avoir recours : la vertu de mon père & de ma mère, & leur piété leur rendront les dieux favorables. Le lendemain dès qu'il fut jour je courus au temple de Diane. Candide m'écouta avec ce sourire tranquille qu'excite le mépris des menaces qu'on est assuré de rendre vaines. Ma chère Sophilette, me dit-elle, ne craignez rien des fureurs de la Centauresse. Si

les troupeaux de votre père deviennent languiſſans, prenez la plaque que je vous ai donnée, vous la trouverez percée; attachez-la à un fil, enſuite trempez-la dans l'eau qui doit faire la boiſſon de tous vos animaux; ſur le champ ils ſeront ſains. Si votre père & votre mère ſont attaqués de quelques accidens, frottez l'endroit affligé avec votre plaque; une prompte guériſon ſuccédera à la maladie. Pour vous, Sophilette, ſi la Centaureſſe veut encore vous tendre de nouveaux piéges, ou vous faire quelque violence, elle en ſera punie d'une manière à faire trembler ceux qui, comme elle, veulent corrompre & perſécuter la vertu. Raſſurée, je revins chez mon père le cœur rempli de la plus vive reconnoiſſance des bontés de Candide.

Quelques jours après, nos bergers vinrent avertir mon père, que généralement tous ſes troupeaux étoient malades & languiſſans. Mon père étoit un des meilleurs, & un des plus entendus paſteurs de la contrée; il courut à ſes troupeaux, je le ſuivis. Nous trouvâmes tous ces pauvres animaux couchés & étendus ſur la terre; ils ne mangeoient plus, ils ſembloient tous aller mourir. Je vois mon père triſte & abattu de ce malheur;

je m'approche de lui ; mon père, lui dis-je, ne vous affligez pas, les dieux sont justes, ils vous protégeront ; vos bestiaux reprendront bientôt leur première vigueur. Je le quitte, je cours à l'endroit où étoit l'eau que tous ces animaux devoient boire, j'y trempe ma plaque, ils viennent chercher l'eau salutaire, ils en boivent ; aussitôt on les entend ruminer, mugir & bêler comme à leur ordinaire. Enfin, dans un instant ils sont tous gais, & se portent bien. Mon père, émerveillé de cette espèce de miracle, ne doute point que Pan ne le protège ; il se prosterne, remercie ce dieu, lui voue une génisse qu'il promet de lui sacrifier par mes innocentes mains ; il se relève, ensuite il me prend dans ses bras, & me dit, ma fille, c'est à ta confiance pour les dieux que je dois leurs bontés, & ta confiance, qui est l'effet de ton amour pour eux, t'assure un avenir fortuné. Ah ! ma chère Sophilette, que je suis heureux ! ta vertu ne me laisse rien à désirer.

Nous reprîmes le chemin du hameau : mais nouveau sujet d'affliction ! Nous trouvâmes ma mère percluse de tout son corps, & souffrant des douleurs inconcevables : je m'approche d'elle, je vais, lui dis-je, vous

soulager, & en même temps je la frotte, ayant ma petite plaque cachée dans le creux de ma main. Je ne la porte nulle part que a guérison ne s'en suive. Mon père & ma mère, tous deux étonnés, attribuent un tel succès à mon zèle & à ma piété.

Hermiphile instruite par l'aventure de l'oiseau, que je portois quelque chose sur ma poitrine qui avoit un pouvoir supérieur au sien, forma le projet de se rendre maîtresse de ma personne, pour le devenir de ce que je possédois; elle se flattoit de me mettre sans défense contr'elle. Dans cette vûe, elle cherchoit l'occasion de me surprendre, elle la trouva favorable.

Je traversois seule une prairie pour aller aux troupeaux de mon père; Hermiphile me joignit. Sa présence & la fureur qui éclatoit dans ses yeux, ne me causèrent aucun effroi. Laissez-moi, lui dis-je d'un air doux, mais assuré; craignez la vengeance des dieux irrités contre vous. Je vous dois de l'amitié & de la reconnoissance, non, jamais je ne vous haïrai; cependant, je ne veux plus vous voir. Eh bien, me répliqua-t-elle, tu me vois pour la dernière fois: tremble, ce jour est le seul qui te reste. En disant ces mots, elle m'enlève

dans ses bras ; j'implore l'assistance des dieux, mes cris sont vains. Hermiphile me porte sur un petit rocher dont le pied étoit mouillé par les eaux du Penée.

Je sais, perfide, me dit-elle, l'endroit où trouver ce que vous m'avez si soigneusement caché. Vous ne deviez pas au hasard cet oiseau qui faisoit tout votre plaisir ; il m'a instruit. Je vais donc vous arracher les armes qu'on vous avoit données pour vous défendre contre moi ; dénuée de ce secours, vous allez être en proie à mon juste ressentiment. Tremble, ingrate, ajouta-t-elle ; frémis des maux que je vais te faire souffrir. A l'instant elle déchire ma tunique, la plaque tombe, Hermiphile la saisit. Mais, ô prodige étonnant ! à peine l'a-t-elle touchée, qu'elle fait des cris épouvantables ; sa main, qui laisse échapper la plaque, paroît embrasée : ses cris se font entendre jusqu'aux cieux ; le feu gagne, le bras se consume, l'épaule brûle, le feu se communique au corps, il n'est plus que flammes. Son désespoir termina ce spectacle terrible ; elle se précipita du rocher dans le fleuve : je la perdis d'abord de vue, mais il vint sur la surface de l'eau des bleuettes de feu qui ne

disparurent que lorsque cette malheureuse femme fut sans doute consumée.

Je n'avois pu être témoin d'un si funeste événement, sans un effroi mortel; j'en étois la cause innocente, il est vrai, mais j'en étois la cause. C'étoit moi qui avois attiré à Hermiphile une si cruelle fin; je fus attendrie, je me reprochai sa mort, je lui donnai des larmes, je la plaignis; enfin, après avoir resté quelques momens comme immobile, je descendis le rocher, & sur le champ j'allai faire à Candide ce triste récit. Voici ses propres paroles:

C'est ainsi, Sophilette, que les méchans périssent par les justes decrets des immortels, & ce sont ces mêmes immortels, qui ont protégé en vous la vertu: oubliez Hermiphile, & cessez de donner des larmes à la mort d'une femme dont la vie a été criminelle. Soyez tranquille, & rendez-moi la plaque que je vous ai donnée, elle ne vous est plus d'aucune utilité; allez, & publiez le sort funeste d'Hermiphile; que tout le monde soit instruit qu'on n'a plus à redouter les effets de son dangereux pouvoir.

Je quittai Candide, je revins à la maison paternelle, où l'on étoit en larmes; quelqu'un avoit rapporté que la Centaur

tesse m'avoit enlevée, & qu'on m'avoit entendu faire des cris perçans. Ma présence fut un moment d'allégresse pour mon père & ma mère ; ils me serroient dans leurs bras en me faisant mille questions, sans me laisser le temps de leur répondre. Je fis enfin le récit du désespoir d'Hermiphile, après avoir raconté tout ce que j'avois caché jusqu'à cet instant. On donna quelques louanges à la manière dont je m'étois conduite, mille bénédictions à Candide, & tout le hameau fit des feux de joie.

Trois mois après Lhidimès vint pour recueillir la succession d'un oncle. Mon père lui fut utile, & conçut d'abord pour lui une amitié qui fut bientôt suivie d'une estime particulière. Lhidimès fréquentoit souvent le logis ; il avoit vingt-six ans, il étoit bien fait de sa personne, sa physionomie étoit douce, son esprit insinuant, & il avoit un air de sagesse que sa conduite ne démentoit point. J'étois jeune, Lhidimès n'aimoit rien ; il me voyoit tous les jours, ainsi il ne falloit pas être plus aimable qu'une autre pour lui plaire. Je lui plûs ; il me rendoit mille petits soins, ses attentions à aller au-devant de tout ce qui pouvoit me faire plaisir, étoient continuelles.

Mon père & ma mère, qui voyoient dans un excellent sujet un parti très-riche, remarquoient avec satisfaction son penchant pour moi, & me vantoient tous les jours son mérite. Le bien qu'ils m'en disoient me faisoit plaisir, & celui que j'avois à le voir & à l'entendre me dire des choses obligeantes, me faisoit croire simplement que je le regardois comme un frère qui auroit mérité toute mon amitié. J'ignorois ce qu'un sentiment plus vif peut causer d'émotion & de trouble dans un cœur. Cette ignorance manqua de perdre Lhidimès dans mon esprit. Je dois, pour excuser une ignorance dont j'ai bien eu honte depuis, vous faire tous souvenir, mes enfans, que j'étois plus jeune encore que vous ne l'êtes, puisque je n'avois pas encore seize ans. Je n'avois jamais fréquenté que ma tante Candide & la Centauresse, qui toutes deux, ainsi que mon père & ma mère ne m'avoient jamais entretenue de ce qu'on appelle amour. J'ignorois donc ce que c'étoit que l'amour, & sans le savoir ni le soupçonner, Lhidimès m'inspira celui que je conserve encore pour lui.

Il y avoit dans notre voisinage un très-riche pasteur; sa maison étoit à peu de dis-

tance de la nôtre. Ce pasteur avoit une fille d'environ vingt-deux ans, elle étoit très-belle, spirituelle, insinuante & adroite. Née avec le cœur tendre, elle se laissoit aller facilement au plaisir d'aimer; elle m'avoit toujours regardée comme un enfant qu'elle n'avoit pas daigné accueillir, ainsi nous n'avions ensemble aucune liaison. L'arrivée de Lhidimès, qui lui plut dès qu'elle le vit, la détermina à me faire des avances d'amitié, auxquelles je répondis d'une manière propre à l'attirer chez mon père. Enfin nous fûmes d'abord amies. Les expériences qu'elle avoit faites du trouble que jette dans un cœur un amour naissant, ne lui permirent pas de douter de ce qu'elle sentoit en faveur de Lhidimès, & l'affranchirent bientôt de cette heureuse modestie que les filles bien nées doivent toujours conserver comme le soutien de leur sagesse. Le père de Dorimène, c'étoit le nom de cette fille, forma de son côté le dessein de faire son gendre de Lhidimès. Il l'attira chez lui; les manières de Dorimène n'étoient pas propres à le rebuter, & Lhidimès étoit trop poli pour payer d'incivilité les témoignages d'amitié qu'il recevoit & du père & de la fille.

Dorimène, moins pour voir Lhidimès plus souvent, car il ne passoit pas un jour sans aller chez son père, que pour juger par ses yeux des dispositions de nos cœurs, venoit tous les jours & à tous les momens au logis. Il n'y avoit sortes d'agaceries qu'elle ne fît à Lhidimès; sa gaieté & les choses plaisantes qu'elle disoit, jointes à sa beauté, la rendoient si charmante, qu'elle m'eût paru une ennemie redoutable si j'avois sû ce que c'étoit que d'aimer & de plaire. Lhidimès, qui vouloit découvrir quels étoient mes sentimens pour lui, paroissoit assez empressé auprès de Dorimène; il lui disoit en ma présence combien il la trouvoit aimable: cela ne me fit d'abord aucune peine; je riois quand ils badinoient ensemble, je badinois aussi, je jouois avec eux à de petits jeux, & j'étois charmée quand je faisois quelque niche à Lhidimès. Mais quand, à propos de ces mêmes jeux, il me disoit quelques mots obligeans, qu'il accompagnoit toujours d'un air sérieux & timide, je sentois une émotion vive, qui me causoit un extrême embarras, & me faisoit rougir.

De cette situation, sur laquelle je ne réfléchissois pas encore, je tombai dans une autre qui me donna à penser. Je devins

reuse, je dormois moins qu'à mon ordinaire, j'avois toujours Lhidimès présent à l'esprit, je sentois une impatience inquiéte quand il tardoit à venir chez mon père: lorsqu'il y étoit avec Dorimène, je trouvois mauvais les mêmes choses qui m'avoient d'abord réjouie; je ne voulois plus jouer avec eux, je les brusquois, enfin je devins chagrine. Je ne vis plus Dorimène avec les mêmes yeux, elle commença à me déplaire; elle m'étoit à charge; j'aurois voulu qu'elle ne fût plus venue chez mon père; & pour l'en éloigner, (sans savoir pourquoi) je lui faisois souvent des malhonnêtetés.

Lhidimès s'apperçut avec plaisir de ce changement en moi; il se flatta que je ne le haïssois pas: cette douce idée pour lui fut bientôt détruite par tout ce que je fis dans la suite.

Je vais vous faire rire, mes enfans; car quoique vous soyez toutes bien élevées & vertueuses, vous n'êtes pas de la simplicité dont j'étois; mais je consens à vous faire rire aux dépends de ma naïveté. Je puis néanmoins lui donner une excuse: l'éducation que j'avois reçue d'Hermiphile, le souvenir encore récent des prodiges que je lui

avois vu opérer, tout me faisoit rapport à la magie, ce qui, par sa nouveauté, m frappoit d'étonnement.

Tous les jours je devenois plus rêveu & plus chagrine ; la nuit ainsi que le jo j'étois agitée d'inquiétude, & toujours o cupée de Lhidimès : je ne pouvois plus so tenir sa présence, encore moins ses regard ils me causoient un trouble extrême, & c trouble augmentoit jusqu'à m'ôter la libert de lui répondre lorsqu'il me parloit. Je rou gissois seulement, je pâlissois & je baisso les yeux, avec un embarras qui me cau soit un dépit sensible.

Je commençai à m'inquiéter de cette situa tion, cette inquiétude acheva de m'ôter l sommeil. Je me demandois à moi-mêm pourquoi je ne dormois plus, pourquo j'étois triste & rêveuse, pourquoi je ver sois des larmes sans avoir sujet de pleurer, pourquoi enfin je sentois le trouble qui m'a gitoit. Lhidimès me devint suspect. Mais, me disois-je, si ce pasteur étoit magicien ; s'il m'avoit enchantée ; tout ce que je sens ne peut être naturel, & je ne puis en ac cuser que Lhidimès. J'étois tranquille avant qu'il vînt dans notre hameau, & depuis son arrivée je ne suis plus la même ; son idée

me suit par-tout, sa présence me trouble, son absence m'inquiéte ; je veux le fuir, je le cherche, je le crains enfin, & cette crainte ne m'assure que trop que le cruel est magicien. Dieux, qui m'avez déjà défendue contre Hermiphile, ayez pitié de moi, je vous implore.

Occupée de ces réflexions & des craintes qu'elles me causoient, j'allai un jour dans le verger de mon père, je vis en y entrant, Lhidimès assis au pied d'un gros pommier. Je m'arrêtai tout court ; je voulus fuir, & je restai malgré moi. Je l'entendis qui parloit seul ; j'approchai en tremblant ; j'écoute : voici ce qui frappa mon oreille. Tu craignois, Lhidimès, de ne pouvoir faire perdre à Sophilette sa tranquillité : tu craignois de ne pouvoir triompher d'un cœur si innocent & si pur. Eh bien ! rassure-toi : jouis avec plaisir d'une victoire que te devoit le dieu à qui tu sacrifies ta liberté. Oui, la situation où tu vois Sophilette depuis quelques jours, t'instruit que tu as réussi. Lhidimès se tut après ces mots ; & moi, sans vouloir en entendre davantage, trop certaine qu'il étoit magicien, je sortis du verger saisie de frayeur & de crainte, &

je courus, comme une insensée, me renfermer.

Mes soupçons n'étoient que trop véritables, m'écriai-je, éperdue, tremblante & versant un torrent de larmes. Lhidimès est magicien, je n'en saurois plus douter, je viens de l'apprendre de sa bouche même. Le méchant se félicite de m'avoir ôté le repos. Hélas! il ne s'en tiendra pas là. Il est content, dit-il, de me savoir dans l'état où ses charmes m'ont réduite. Eh! que lui ai-je fait? Le scélérat appelle un dieu celui qui lui donne le pouvoir de me tourmenter. Mais allons trouver Candide, qu'elle me délivre, & qu'elle me venge de ce détestable pasteur, comme elle a fait d'Herminiphile. Allons lui raconter l'état où je me trouve; qu'elle oppose son divin pouvoir au pouvoir criminel de Lhidimès. Qu'elle sera touchée quand elle apprendra mon malheur! Je partis sur le champ, sans que personne me vît sortir: j'allai au temple de Diane, mais que je fus affligée, lorsque j'appris que ma tante étoit malade, & que je ne pourrois la voir de quelque temps!

L'inquiétude que me donnoit la maladie de Candide, & le besoin que je croyois avoir de son secours, en renouvelant ma

tendresse pour elle, redoubla mon trouble & mes agitations. Je suis perdue ! m'écriai-je, me voilà à la merci du cruel Lhidimès ; il triomphe en effet, je ne puis rien contre ses charmes. Hélas ! il peut, s'il le veut me rendre encore plus malheureuse. Peut-être veut-il me faire souffrir de nouvelles peines. Pourquoi faut-il que je ne puisse voir ma tante ! elle étoit toute mon espérance. Mais au moins, jusqu'au moment où je pourrai lui apprendre mon malheur, fuyons Lhidimès ; aussi-bien je sens que je ne pourrois sans un trouble extrême, soutenir sa vue : je tremble seulement en prononçant son nom, & je sens mon cœur palpiter en pensant à lui. Cependant, reprenois-je, il ne faut pas l'irriter, je suis sans défense contre lui. Ah ! que Candide devoit bien me laisser ma petite plaque ; Lhidimès confondu en sentiroit bientôt les effets.

Après toutes ces extravagantes réflexions, que je croyois bien sages, je résolus de cacher mon malheur à mon père & à ma mère, jusqu'à ce que j'eusse vu Candide. Oui, taisons-nous, me dis-je à moi-même ; feignons avec Lhidimès, toutefois en l'évitant le plus qu'il me sera possible. Cette ré-

flexion augmenta encore le désordre de mon ame; il m'en coûtoit des efforts inconcevables pour vaincre le désir, que je sentois de voir Lhidimès; cependant quand il arrivoit chez mon père, j'allois me renfermer: vingt fois j'ouvrois la porte de ma chambre, pour courir où je l'entendois, & après avoir bien combattu contre le mouvement impatient qui m'excitoit à y voler, je refermois ma porte avec un dépit qui m'arrachoit des larmes. Mais je ne pouvois m'empêcher de donner toute mon attention à écouter ce qu'il disoit; chaque mot qu'il prononçoit me causoit un nouveau trouble. Quelquefois aussi, entraînée malgré moi, je sortois de ma chambre, j'entrois avec un air inquiet dans celle où il étoit, j'y restois un moment, & puis je retournois bien vîte dans la mienne, où je me désespérois de mon malheur.

Lhidimès ne tarda pas à s'appercevoir d'un changement si marqué. Comme il avoit pour moi une véritable passion, il en fut sensiblement touché; il redoubla ses empressemens à me chercher, & moi je redoublai mon attention à l'éviter. Mon père, à qui il ne s'étoit point encore déclaré, mais qui voyoit bien la forte inclination qu'il avoit

pour moi, lui laissoit, depuis quelque temps, une honnête liberté dans la maison; néanmoins, il ne m'avoit jamais trouvée seule: ainsi il n'avoit point eu encore l'occasion de m'entretenir de ses sentimens, & le soin que je prenois de le fuir, la lui déroboit toujours. Il pensa avec douleur qu'il s'étoit abusé, il crut au contraire que j'avois pris pour lui de l'aversion.

Cette pensée rendit Lhidimès triste, rêveur, timide avec moi, & toujours embarrassé. J'attribuai ce changement au repentir qu'il pouvoit avoir de l'état où il m'avoit réduite. Car, disois-je, il y a bien de la méchanceté à lui de me faire sentir le pouvoir de ses charmes; je ne me suis point attiré sa colère, je ne lui ai jamais fait de mal; je l'aimois, & sans sa trahison je l'aimerois encore. Mais que je le hais à présent! son nom seul me fait pâlir d'effroi. Ces réflexions me donnèrent la douce espérance qu'il me guériroit bientôt; mon espérance fut vaine, j'étois de plus en plus agitée de mille inquiétudes, & d'un trouble qui me jetoit dans une étrange situation.

Je me souvins un jour de ce que m'avoit dit ce fantôme, que sous la figure d'une jeune personne, Hermiphile avoit

fait trois fois paroître à mes yeux. Je me rappelai ses propres paroles : *fuis les hommes, Sophilette, ils sont tous méchans & trompeurs*. Je pensai que la Centauresse, qui alors m'aimoit avec tendresse, m'avertissoit d'une manière fine de ce que j'avois à craindre. Elle avoit raison, m'écriai-je ; elle connoissoit bien les hommes. De cette réflexion je passai à une autre. Lhidimès & Hermiphile, me dis-je, tous deux magiciens, étoient peut-être amis ; Lhidimès venge peut-être sur moi la mort terrible de la Centauresse. Ah, n'en doutons point ! Oui, voilà le sujet qui détermine le perfide à me tourmenter. Mais Candide peut me délivrer des peines que j'endure, & punir mon ennemi : allons la trouver. Je retournai au temple de Diane, où j'eus le chagrin d'apprendre que ma tante étoit encore malade.

Tandis que je m'agitois nuit & jour, Lhidimès cherchoit le moment de m'entretenir sans témoin ; il le cherchoit avec trop de soin pour ne pas le trouver. Il me suivit un après-dîner que j'allois aux troupeaux de mon père. A peine étois-je dans la campagne qu'il me joignit ; mon effroi fut mortel, je me crus perdue ; je restai immobile & tremblante ; vainement je voulus lui échapper,

per,

per, je ne puis fuir, & ma frayeur augmentant encore au premier mot qu'il voulut me dire, je m'écriai : ah Candide, ayez pitié de moi ! priez la déesse Diane de prendre ma défense contre cet ennemi. Qu'elle me sauve du pouvoir de son art ; qu'elle me délivre de sa poursuite. Jugez, mes enfans, quelle put être la douleur de Lhidimès en me voyant d'abord saisie & tremblante d'effroi. Mais sa douleur céda bientôt à une surprise inexprimable. Quoi ! s'écria-t-il avec transport, vous implorez l'assistance des dieux contre moi ! eh, que vous ai-je fait, Sophilette ! Tu ne le sais que trop, repartis-je, & je n'ignore pas l'art que tu as employé pour réussir dans tes cruels desseins ; mais avec le secours de ma tante, je triompherai à mon tour. Va, tu es plus méchant que ne le fut jamais Hermiphile. En achevant ces mots, je pris la fuite sans donner à Lhidimès le temps de me répondre.

Je regagnois le hameau à grands pas, lorsque Dorimène se trouva vis-à-vis de moi. Qu'avez-vous, Sophilette, me dit-elle en m'arrêtant ? qui peut vous causer le trouble où je vous vois ? que vous est-il arrivé ? Je suis trop effrayée, lui dis-je, pour vous entendre & pour vous parler ; laissez-moi

fuir. Et qui fuyez-vous, reprit Dorimène? Je fuis Lhidimès, lui répondis-je. Lhidimès! que vous a-t-il donc fait, me demanda-t-elle vivement? Ce qu'il m'a fait, répliquai-je! ah, que je suis à plaindre? pourquoi faut-il que mon malheur l'ait amené dans notre hameau! Vous savez, Dorimène, continuai-je, ce que mon père a fait pour ce pasteur. Eh bien, apprenez quelle en est la reconnoissance. Il me fait éprouver les cruels effets de la plus noire magie. Oui, il m'a enchantée; oui, le cruel ami de la centauresse venge sa mort. Que dites-vous, reprit Dorimène! Je dis, repartis-je, que Lhidimès est magicien. Magicien, s'écria-t-elle! Oui, lui dis-je, magicien; c'est de lui-même que je le sais. Oui, sans qu'il me vît, je l'ai entendu s'applaudir d'être de tous les hommes le plus criminel & le plus méchant. Oui, je l'ai entendu s'applaudir de l'état où ses charmes m'ont réduite. De grace, Sophilette, me dit Dorimène, développez-moi ce mystère, je vous en conjure.

Je lui racontai naïvement tout ce que vous venez d'entendre. C'est-à-dire, que je lui appris, croyant lui prouver que Lhidimès étoit magicien, que nous ressentions réciproquement la plus vive tendresse. La sienne

étoit trop forte, & lui étoit trop connue pour n'être pas sensiblement touchée de ce qu'elle apprenoit. Mais la découverte qu'elle faisoit en même-temps de la simplicité de mon esprit, lui permit quelqu'espérance ; & lui fit prendre un parti qui va vous faire connoître quelle étoit Dorimène.

Que je suis fâchée, ma chère Sophilette, me dit-elle, de la situation où vous met Lhidimès ! Je souffre sincèrement en apprenant tout ce que vous sentez, & je vous jure en vérité que je donnerois de mon sang, pour que vous fussiez telle que vous étiez avant d'avoir vu ce pasteur. Je tremble qu'il n'achève ce qu'il n'a que trop bien commencé : ce que vous venez de me dire m'anime contre lui du plus vif ressentiment. Je le croyois tout autre ; le perfide m'a trompée, j'étois séduite par de fausses apparences. Ah ! ma chère Sophilette, que les hommes sont méchans ! Hermiphile vous donnoit un avis bien sage, en vous avertissant de vous en défier. Heureux qui peut être éloigné de leur commerce ! A combien de dangers sommes-nous exposées. Pourquoi à votre âge ne me suis-je pas mise dans ce doux & paisible asyle des prêtresses de Diane, mon père avoit alors ma mère pour

le consoler de ma perte. Ma tante Candide, lui dis-je, m'avoit donné des armes contre Hermiphile; elle m'en donneroit encore contre le cruel Lhidimès, si je pouvois la voir & l'instruire de mon malheur, mais que je crains qu'elle ne recouvre sa santé trop tard! Tous les jours je deviens plus à plaindre, des mouvemens qui me sont inconnus m'agitent sans cesse, & vainement j'implore le secours de la puissante Diane.

En parlant à Dorimène, j'avois les yeux attachés du côté par où Lhidimès pouvoit revenir au hameau: je le vis de loin, il avançoit vers nous. Sauvez-vous, Dorimène, m'écriai-je; le cruel Lhidimès approche, craignez qu'il ne vous fasse sentir les effets de son art. Je ne sais si je fus entendue de Dorimène, car je n'avois pas achevé ces mots, que j'étois déjà bien loin; aussi arrivai-je hors d'haleine chez mon père. Je me retirai d'abord dans ma chambre, où je m'abandonnai à un désespoir dont plus d'une fois j'ai bien ri depuis. Eh! comment n'aurois-je pas éprouvé la plus cruelle situation, ayant l'esprit frappé que Lhidimès étoit magicien? Son nom sortoit à tous les instans de ma bouche; je le menaçois de la colère des dieux; je leur demandois de

le punir : puis je les priois de lui pardonner; je lui reprochois les maux qu'il me faisoit souffrir, je l'appelois ingrat, perfide, barbare; enfin, je l'accablois d'injures.

Au milieu de mes différentes pensées, le temple de Diane, dont Dorimène m'avoit si finement parlé, se présenta à mon esprit troublé. C'est avec raison, m'écriai-je, que Dorimène regarde ce temple sacré comme un asyle assûré, contre les pièges que la malice ou la méchanceté des hommes peuvent tendre à la vertu ou au repos de nos jours. C'est là que l'on ne craint rien, c'est là que l'on mène une vie innocente & tranquille. Eh bien, dis-je, avec chaleur & dans mon premier mouvement, allons nous y jeter, Candide m'y recevra avec plaisir.

Tandis que je formois le dessein de me consacrer au culte de Diane, la rusée Dorimène étoit occupée à fortifier Lhidimès dans l'erreur où je venois de le jeter. Lorsque j'eus pris la fuite en le voyant avancer, elle l'entendit. Que vous êtes simple, lui dit-elle! pourquoi cet air abattu? pourquoi être si affligé? devez-vous être si touché des rigueurs d'une jeune insensée! Faites-vous violence, surmontez une tendresse qui seroit mieux récompensée, si une autre que

Sophilette en étoit l'objet. Mais, ajoûta-t-elle, en soupirant, un cœur tendre & sincère se voit toujours préférer des cœurs ingrats qui ne le vengent que trop bien ! Lhidimès haï.... qui pourroit le croire ? .... non, je ne puis le comprendre au moment même où je n'en puis douter.

C'étoit donc de la haine que Sophilette a pour moi, dit alors Lhidimès, qu'elle vous entretenoit, quand de loin je l'ai vue qui vous parloit ? Votre soin à la chercher, lui répondit Dorimène, & votre empressement pour elle, l'ont trop irritée pour qu'elle ait pu me cacher l'éloignement extrême qu'elle a pour votre recherche. Quelle étoit mon erreur, s'écria douloureusement Lhidimès ! je me croyois aimé ! je suis haï ! mais reprit-il, après un moment de silence, de quel art, de quel cruel dessein a-t-elle voulu me parler ? pourquoi m'appeler son ennemi ? pourquoi a-t-elle imploré l'assistance de Diane contre moi ? pourquoi enfin m'a-t-elle reproché d'être plus méchant que ne le fut jamais la centauresse ? Parlez, ma chere Dorimène, l'excès de ma douleur mérite votre pitié. L'aimer & n'avoir pu lui plaire, sont vos crimes, répondit-elle. Voilà pourquoi Sophilette, qui regarde vo-

tre recherche comme une persécution, vient de vous reprocher d'avoir de cruels desseins contr'elle. Elle est indignée de tout ce que vous faites pour mettre dans vos intérêts son père & sa mère. La protection que Diane lui a accordée contre Hérmiphile, la persuade que cette déesse la sauvera de l'horreur d'être à vous, c'est tout ce qu'elle demande. Eh bien ! repartit Lhidimès, sans le secours de Diane, l'ingrate obtiendra ce que son cœur désire. Non, je ne la verrai plus, dussé je en mourir de douleur. Quoi ! me menacer de la colère des dieux, parce que je l'aime, ou plutôt parce qu'elle me haït ! l'inhumaine ! Oui, c'en est fait, je vais m'éloigner pour jamais du hameau qu'elle habite. Puisse-t-elle un jour éprouver la douleur mortelle d'aimer & d'être odieuse à l'objet de son amour ! puissé-je le savoir ! Mais non, Sophilette ne connoîtra jamais ce tourment.

La résolution que venoit de prendre Lhidimès, fit trembler Dorimène. Ah ! Lhidimès, s'écria-t-elle, seriez-vous assez cruel pour quitter notre hameau ? Si Sophilette vous hait, il en est d'autres qui ne vous haïssent pas : changez d'objet, & vous serez bientôt heureux. Changer d'objet, re-

prit Lhidimès ! eh, le puis-je ! non, je le jure, je n'aimerai jamais, si je puis cesser d'adorer l'ingrate Sophilette. Mais laissez-moi la fuir, je veux lui épargner l'horreur que ma présence lui cause. Que voulez-vous faire, reprit Dorimène ? croyez-vous être le maître de fuir ? ah, que vous vous connoissez peu vous-même ! hélas ! je ne vois que trop combien vous vous abusez : partez, vous reviendrez bientôt vous livrer à la haine & aux mépris de Sophilette. Dorimène se tut, & tous deux également agités gardèrent quelques momens le silence. Restez dans notre hameau, reprit Dorimène ; mais oubliez qui vous dédaigne. Lhidimès convaincu de ma haine, jura qu'il ne me verroit jamais. Dorimène, partagée entre la crainte & l'espérance, le ramena avec elle.

Le jour tomboit, Dorimène vint au logis ; elle frappa à la porte de ma chambre : je crus que c'étoit Lhidimès, lui qui n'avoit jamais encore osé hasarder cette liberté. L'idée que c'étoit lui me causa une émotion violente ; néanmoins, je courus avec vivacité ouvrir ma porte. Je restai interdite, en voyant que je m'étois trompée. Imaginez-vous quelle dût être la joye inté-

rieure de Dorimène en apprenant la résolution que je venois de prendre d'aller me jeter dans le temple de Diane. Elle approuva mon dessein, me loua d'une si belle résolution, m'y fortifia avec adresse, envia le sort heureux de celles qui vivoient dans cet asyle, & m'en détailla tous les agrémens, en opposant aux douceurs de cette vie tranquille, les peines & les inquiétudes continuelles dont on étoit toujours agité dans le monde. Elle voyoit avec un plaisir malin celui que j'avois à l'écouter; le desir de se défaire d'une rivale aimée, lui donnoit une éloquence qui me charmoit autant qu'elle me persuadoit.

Demain, lui dis-je, je ne craindrai plus Lhidimès; demain je serai délivrée de ses enchantemens. Oui, j'irai demain me jeter dans les bras de ma tante; elle les détruira en un moment. Gardez-vous bien, me dit Dorimène, d'instruire Candide de votre situation; vous perdriez à ses yeux tout le mérite d'une action qui lui paroîtroit forcée; votre gloire exige que tout le monde ignore le vrai motif qui vous conduit au temple de Diane. C'est à la déesse même à triompher, dans votre personne, du perfide Lhidimès. Devenue prêtresse, vous serez vous-

même, ainsi que Candide, au-dessus de tout enchantement. Surtout, ma chère Sophilette, épargnez à votre père & à votre mère la douleur que leur causeroit la connoissance de votre malheur; votre démarche, qui leur coûtera d'abord quelques larmes, les affligeroit sensiblement, s'ils en connoissoient la véritable cause. De plus, si vous êtes prudente, vous devez garder un profond secret: leur juste ressentiment, qu'ils ne pourroient dissimuler, causeroit, n'en doutez pas, ou leur perte, ou leur ruine. Craignez pour eux Lhidimès outragé.

Les raisons que Dorimène me donnoit pour m'engager à me taire, me parurent excellentes; mais celles que cette adroite fille avoit pour me parler ainsi étoient encore meilleures. Comme toutes ses espérances étoient fondées sur mon erreur, elle craignoit qu'un aveu de ma situation, fait à tout autre qu'à elle, ne m'en tirât. Je l'embrassai avec amitié, je la remerciai de ses sages conseils, & je lui fis promettre de m'accompagner le lendemain au temple.

Il est aisé de comprendre que Dorimène me quittoit l'ame bien satisfaite; elle n'avoit plus qu'un jour à me redouter. Avec quel plaisir ne devoit-elle pas penser que

j'allois moi-même la débarrasser d'une rivale aussi dangereuse ! Je crois néanmoins qu'elle ne passa pas une nuit bien tranquille. Un moment pouvoit me désabuser. Pour moi, j'étois dans une situation cruelle ; la résolution que j'avois prise de me jeter dans le temple des prêtresses devint chancelante : ensuite elle me fit trembler ; je sentois une répugnance dont je ne pouvois me rendre raison à moi-même. Je pleurois, je m'agitois, & mon désespoir augmentoit encore dès que le temple de Diane s'offroit à mon souvenir ; j'aurois voulu trouver un autre remède. J'étois d'autant plus étonnée de cette répugnance, que cent fois j'avois envié le sort de Candide, & que plus d'une fois je l'avois priée de me recevoir pour sa compagne. Je faisois un nouveau crime à Lhidimès de ce subit éloignement que j'attribuois encore à l'effet de son art. C'est lui, disois-je, qui m'empêche d'exécuter mon projet.

J'étois agitée de tous ces mouvemens, quand je vis entrer Dorimène dans ma chambre ; je crois que je lui portai un coup bien sensible ; je lui appris que je ne pouvois me résoudre à me consacrer au culte de Diane. Elle resta une partie de la jour-

née avec moi, occupée à me montrer le péril où je demeurois exposée ; à me rendre Lhidimès odieux comme magicien, & à combattre mes irrésolutions. Je l'écoutois avec une distraction qui la désespéroit ; je l'interrompois à chaque mot, & à tous les momens je la quittois pour aller voir si Lhidimès n'étoit point avec mon père. Enfin, Dorimène me laissa ; ses inquiétudes ne pouvoient être que violentes, je venois de renverser toutes ses espérances ; elle avoit tout à craindre si Lhidimès me parloit, ou si j'ouvrois mon cœur à quelqu'un.

Comme elle s'en retournoit, elle trouva Lhidimès qui venoit au logis. Où allez vous, lui dit-elle ? allez-vous chez Sophilette ? Oui, lui répondit Lhidimès ; ma foiblesse & le désir de lui reprocher son injustice m'y entraînent malgré moi. Eh bien, reprit Dorimène, allez : Sophilette ne vous traitera pas mieux qu'elle vous a traité hier ; sa haine pour vous n'a pas diminué. Pour moi, je viens de la quitter, impatientée des impertinens discours qu'elle tient de vous. Dorimène sut si bien le piquer, & me montrer à ses yeux indigne de sa tendresse, qu'elle le fit changer de dessein ; mais dans la crainte qu'il ne revînt sur ses

pas, si elle le laissoit libre, elle l'emmena chez son père, où elle le garda tout le jour. Je ne vous dirai rien de tout ce qu'elle lui dit pour le forcer de renoncer à moi, ni toute l'adresse qu'elle employa pour me voler un cœur dont il ne sembloit que trop que je ne voulois point, & dont la perte sans doute m'auroit coûté la vie.

La journée me parut d'autant plus longue, que je ne vis point Lhidimès ; je la passai, ainsi que la nuit qui la suivit, dans une situation digne de pitié, quoiqu'en effet elle eût été risible pour qui m'auroit vue & entendue. Lhidimès n'est pas venu, disois-je, en me tourmentant dans mon lit. Ah! il me maltraite avec trop de rigueur pour oser se montrer à mes yeux! Peut-être même médite-t-il une nouvelle vengeance, pour me punir d'avoir osé lui reprocher son crime. Non, je ne devois jamais lui faire connoître que je le savois magicien. Il se flattoit peut-être que je ne saurois à qui m'en prendre des tourmens que j'endure. Oui, je devois en user avec lui comme avec Hermiphile; je devois feindre & attendre que Candide eût repris sa santé pour lui demander ses conseils & son secours. Mais je puis réparer mon imprudence; ma tante

eſt peut-être à préſent en état de me voir ; allons la conjurer de me confier encore la divine plaque : ſervons nous-en contre Lhidimès ; il eſt, ainſi qu'Hermiphile l'étoit, ennemi des hommes & des dieux : que comme elle, il périſſe. Quoi ! repris-je émue & effrayée de ma penſée, je verrois brûler Lhidimès ! quoi ! j'aurois la cruauté de le voir ſouffrir & ſe conſumer ! Non, je ne me ſens pas aſſez de courage pour exécuter un projet ſi barbare.

Je reſtai un moment incertaine, & rêvant à ce que je ferois. L'idée qui venoit de ſe préſenter à mon eſprit me faiſoit frémir d'horreur ; mais il m'en vint une autre que je ſaiſis avec vivacité. Eh bien ! m'écriai-je, déſarmons Lhidimès ! Prions-le, en me jetant à ſes genoux, d'avoir pitié de moi ; ma ſoumiſſion l'attendrira peut-être : un moment lui ſuffit pour me guérir. N'ai-je pas vu la centaureſſe agiter troupeaux, chiens & bergers, & leur rendre dans le même inſtant le calme dont ils jouiſſoient auparavant ? Lhidimès peut la même choſe. C'en eſt fait, dès que je le verrai, je me jetterai à ſes pieds. Qu'il me tarde de voir arriver le jour ! Mais, repris-je, ſi Lhidimès ne

vient point, que ferai-je? eh bien! j'irai le chercher.

Enfin le jour parut, la joie que son retour me causa suspendit quelques momens mes inquiétudes; je me levai, & comme une insensée, je courois toute la maison, j'allois à tous les instans sur la porte regarder si je ne verrois point Lhidimès. Il ne vient point, disois-je! que fait-il? où est-il? Allons le chercher. Mais, ajoutois-je, il viendra peut-être, attendons. Je faisois & je disois sans-cesse ces mêmes choses, & chaque heure me paroissoit une année.

Dorimène employoit le temps que je passois avec tant d'inquiétudes, à profiter de l'erreur où la mienne jetoit le triste Lhidimès. Dès qu'il fut jour, elle alla chez une de ses parentes qui demeuroit vis-à-vis de la maison où logeoit Lhidimès. L'amour, ce dieu que j'avois pris dans sa bouche pour celui des magiciens, l'amour, dis-je, qui nous tenoit si bien éveillées Dorimène & moi, ne permettoit pas à Lhidimès de dormir tranquillement: il avoit, ainsi que moi, attendu le jour avec impatience pour venir me demander raison d'une haine aussi injuste. Il sortoit dans ce dessein, lorsqu'il fut arrêté par Dorimène. Eh bien, Lhidi-

mès, lui dit-elle, êtes-vous aujourd'hui plus raisonnable ? mes conseils, votre raison & la nuit n'ont-ils rien gagné sur votre foiblesse ? Non, répondit-il, & je vais aux pieds de l'inhumaine lui jurer que je l'adore, & mourir de douleur si je ne puis désarmer sa cruauté. Allez mourir, lui dit brusquement Dorimène ; Sophilette vous verra expirer sans pitié, sa haine est plus forte encore que votre amour. Ils gardèrent tous deux un moment le silence en se regardant. Que vous êtes foible, mon cher Lhidimès, reprit alors Dorimène d'un air doux & affectueux ! votre raison ne pourra-t-elle donc rien sur vous ? quoi ! vous exposer encore à de nouvelles insultes ? avez-vous oublié les injurieux mépris dont vous a accablé Sophilette ? Non, vous n'irez point, continua-t-elle, voyant qu'il cherchoit à lui échapper, & en le saisissant par le bras pour l'entraîner chez sa parente, où enfin elle le força d'entrer.

Je prends trop d'intérêt à tout ce qui vous regarde, lui dit-elle, quand ils furent dans la maison, pour vous laisser le maître de faire des démarches indignes d'un homme de cœur. Rougissez de votre foiblesse, ne songez qu'à la vaincre. Qui,

mon cher Lhidimès, il faut oublier Sophilette ; il faut triompher de vous-même ; il faut encore plus, il faut aimer qui vous aime. Je sais dans ce hameau une jeune bergère prévenue pour vous de la passion la plus délicate & la plus vive ; répondez à sa tendresse, dites seulement qu'elle espère ; de ce moment, vous la verrez sans cesse occupée du soin de vous faire oublier une ingrate, & du désir de la remplacer dans votre cœur. Commencez à payer toute sa tendresse de la simple complaisance de ne plus chercher Sophilette.... Lhidimès, vous ne répondez rien?... Ah! que ce silence est offensant!.... Quoi! vous ne daignerez pas me demander qui vous aime? que dis-je! vous ne voulez pas le deviner, ou plutôt vous craignez de l'apprendre?

Dorimène parloit, & Lhidimès, sans l'écouter ni lui répondre, se promenoit avec un air distrait & accablé. Laissez-moi aller, lui dit-il, voyant qu'elle lui fermoit le passage de la porte où sans cesse il portoit ses pas. Dorimène ne pouvant plus le retenir, & emportée par sa passion, s'écria: Ingrat, si tu sors, je vais mourir de douleur. Reconnois malgré moi & malgré toi, que c'est

la malheureuse Dorimène qui t'adore. Tu ne le sais que trop ! mais, cruel, peux-tu voir sans pitié jusqu'à quel point je t'aime ? pourras-tu me quitter au mépris de ma douleur, pour courir après une ingrate qui n'a pour toi que de la haine ? Tu le sais, tu n'en saurois douter, elle-même t'en a instruit, néanmoins tu l'aimes ; ses mépris ont pour toi plus de charmes que toute ma tendresse. Que Sophilette est heureuse ! que Dorimène est à plaindre ! Mais tu ne réponds rien .... hélas ! tu ne m'écoute pas ! tu brûles d'impatience de me quitter. Ingrat, je rougis de ta foiblesse & de la mienne. Elle se tut en achevant ces mots ; alors elle laissa à sa douleur & à ses larmes le soin d'attendrit Lhidimès.

Lhidimès m'a avoué depuis qu'il ne put résister aux mouvemens de reconnoissance que lui inspira une tendresse exprimée avec tant de douleur ; il s'approcha de Dorimène, lui témoigna le regret & la honte qu'il sentoit d'en aimer une autre qu'elle ; il l'assura qu'il ne souhaitoit plus que de devenir digne de tant de bonté ; il la conjura de joindre ses efforts aux siens pour m'arracher d'un cœur que je méritois si peu, & où il désiroit de la voir régner. Dorimène, char-

mée & remplie d'efpérance, parut auffi tendre à Lhidimès, que je lui paroiffois inhumaine. Mais fentant bien que ce nouvel amant pourroit encore lui échapper, elle lui fit jurer mille fois qu'il ne viendroit plus chez mon père, que même il m'éviteroit par-tout. Elle en obtenoit trop pour fe flatter, fi fa paffion ne l'avoit pas féduite, que Lhidimès lui tînt parole.

Prefque tout le jour s'étant écoulé au gré de Dorimène, elle confia Lhidimès à lui-même. Pour moi, remplie de trouble, d'inquiétude & d'agitation, je m'étois tourmentée tout le jour. Ne pouvant plus tenir contre l'impatience que je fentois de voir Lhidimès pour lui demander grâce; car je m'en étois tenue à cette dernière réfolution, je partis pour aller le chercher à fes troupeaux. Je fis le chemin d'une vîteffe extrême, mais ma courfe fe ralentit, lorfque j'apperçus à cent pas de moi Lhidimès feul; il étoit auffi au pied d'un arbre, le dos tourné du côté d'où je venois.

La vue de Lhidimès me caufa une émotion vive; je devins tremblante, je m'arrêtai. Le voilà, dis-je!..... que ferai-je? ..... dois-je aller m'expofer au pouvoir de fes charmes? .... Non..... Mais que faire? ....

Je ne puis me résoudre à me consacrer au culte de Diane, le cruel sait bien m'en empêcher. L'idée de le réduire en cendre avec le secours du divin cuivre, me fait horreur. Que faire donc ? Eh bien ! allons voir si je pourrai parler à Candide ; ce n'est que par ses conseils que je veux me conduire. Ah ! puissante Diane, m'écriai-je, c'est vous qui m'inspirez ! je reconnois vos bontés !

Le temple de la déesse n'étoit pas éloigné de l'endroit où j'étois ; j'en pris le chemin. Je n'avois pas fait deux cent pas, quand je vis un berger de Lhidimès qui regagnoit l'endroit où étoit son maître, il lui dit qu'il venoit de me rencontrer. Lhidimès se doutant bien que j'allois au temple de Diane, quitta ses troupeaux, & s'avança pour se trouver sur mon chemin, lorsque je reviendrois. Jamais joie n'a été si vive que fut la mienne, en apprenant que j'allois enfin voir Candide : elle vint. Ah ! ma chère tante, m'écriai-je dès que je la vis paroître, je viens vous conjurer d'avoir pitié de moi. Vous m'avez délivrée des poursuites & des persécutions de la centauresse ; hélas ! aujourd'hui j'ai besoin plus que jamais de votre secours. Je suis la victime du

pouvoir d'un magicien qui m'a enchantée. Candide surprise, mais sans se troubler, me demanda de quel genre étoit le charme dont j'éprouvois les effets, & m'assura qu'elle sauroit bientôt le détruire.

L'étonnement que lui avoit d'abord causé mon discours, changea de nature en m'écoutant. Candide ne tarda pas à comprendre que ce pasteur, que je croyois un magicien, étoit un amant passionné qui m'avoit inspiré la plus forte tendresse. Ma naïveté la charma; elle sourioit à tout ce que je lui disois, pour lui prouver que Lhidimès vengeoit sur moi la mort funeste d'Hermiphile. Je lui contois avec chaleur les raisons que j'avois eues d'abord de le soupçonner, ensuite ce que j'avois entendu, qui m'en avoit assurée. Tous les détails enfin que je lui fis à commencer de l'instant où Lhidimès étoit arrivé dans notre hameau, jusqu'au moment où je lui parlois, lui apprirent, ainsi qu'à Dorimène, que mon enchantement étoit de l'amour. Rassurez-vous, ma chère Sophilette, me dit-elle, Lhidimès n'est point magicien; cessez de craindre, & ne le fuyez plus. Je ne puis, dans cet instant, que vous donner l'assurance qu'il ne vous veut point de mal.

Allez, soyez tranquille, mais envoyez-moi demain votre père & votre mère, je les instruirai de ce qu'ils doivent faire pour rendre le calme à votre esprit. Candide me quitta en achevant ces mots.

Le sang froid de ma tante, la manière dont elle venoit de me parler, ce qu'elle m'avoit dit, mon père & ma mère qu'elle demandoit, tout cela me jeta dans un étonnement duquel je ne pouvois revenir. A cet étonnement succéda une joie que je ne puis vous exprimer. Lhidimès n'est point magicien, disois-je avec transport ! ma tante vient de me le dire : je n'en puis douter. Que je suis contente ! que j'étois injuste ! quoi ! j'ai pu penser que Lhimidès étoit magicien ? je le craignois, je le fuyois, je tremblois à sa vue. A présent que Candide l'a justifié, je sens renaître l'amitié que j'avois d'abord pour lui. Que je suis heureuse ! Je ne le fuirai plus. Mais il ne reviendra peut-être jamais chez mon père ; les injurieux soupçons que je lui ai laissé voir l'auront trop offensé.

Je faisois ces réflexions en regagnant doucement le hameau, lorsque je vis Lhidimès qui s'avançoit vers moi. Sa vue ne me causa aucune frayeur, je sentis une émotion mê-

lée de joie, & je craignis qu'il ne se détournât pour éviter ma rencontre. Oserai-je vous aborder, Sophilette, me dit-il d'une voix mal assurée? Trop certain de votre haine, je voulois vous fuir, je le devrois; mais une puissance au-dessus de mes forces me fait vous chercher malgré moi. Que vous êtes inhumaine! Quoi! vous ne serez point touchée de l'état malheureux où vos charmes m'ont réduit? Pouvez-vous, sans pitié, m'arracher le repos, me voir accablé de la plus violente douleur? Non, il n'est plus pour moi un instant de tranquillité. Me condamnez-vous enfin à mourir?

J'étois si interdite de voir & d'entendre Lhidimès, que je ne pouvois lui répondre. Ce qu'il me disoit m'étonnoit & me touchoit également. Quelques larmes même échapèrent de mes yeux. Lhidimès, me dis-je à moi-même, sent les mêmes choses que je sens. Il est aussi à plaindre! Vous ne répondez rien, Sophilette, poursuivit-il en me regardant fixement? que dois-je penser de ce silence? seriez-vous touchée des maux que j'endure? Parlez. Je n'ose, lui repartis-je, après l'injustice que je vous ai faite de vous croire magicien. Vous m'avez cru magicien, s'écria-t-il? Oui, repliquai-

je. Et pourquoi, reprit-il ? J'ai eu raiſon de le penſer, lui dis-je, &, ſans ma tante, je le croirois encore. Depuis votre arrivée dans notre hameau, j'ai perdu ma tranquillité, vous m'occupez ſans-ceſſe, je ne connois plus enfin ni le ſommeil, ni le repos.

Mais, continuai-je ſans lui donner le temps de me répondre, je comprens dans tout ce que vous venez de me dire, que vous éprouvez les mêmes tourmens, & je vois que vous vous en prenez à moi, comme je m'en prenois à vous. Hélas, dis-je, en me laiſſant tomber au pied d'un arbre qui étoit près de nous, que vous me faites de pitié ! Sans doute qu'un même magicien nous a enchantés en même temps. Oui, Sophilette, me dit Lhidimès, tranſporté de joie, & en ſe jetant à mes pieds; oui, c'eſt le même magicien qui nous a enchantés, & qui, ſans nous guérir jamais, nous rendra heureux. Nos maux ſont finis, notre bonheur commence; je vous adore, & vous m'aimez. Ah ! Sophilette, s'écria-t-il avec un nouveau tranſport, & en me baiſant les mains, vous-même, en l'ignorant, vous venez de m'apprendre que j'ai ſu toucher votre cœur. Trop heureuſe & rare innocence ! effet d'une vertu qui ſera la récompenſe

compenſe de toute ma tendreſſe ! Je lui devrai le bonheur de mes jours. Sophilette, continua-t-il vivement, connoiſſez vos vrais ſentimens, n'en ſoyez plus allarmée. C'eſt ainſi que l'on eſt quand on aime.

C'eſt ainſi que l'on eſt quand on aime, repris-je ? Vous me trompez, Lhidimès ; les perſonnes que nous aimons, ne nous ſont point éprouver tout ce que j'ai ſenti. J'aime mon père & ma mère, mais l'amitié que j'ai pour eux ne m'a jamais tourmentée. Ils s'aiment, les voyez-vous chagrins ? Aucune inquiétude ne les trouble, ils dorment tranquillement ; ils ſont contens. C'eſt qu'ils ſavent qu'ils s'aiment, me répondit Lhidimès; nous allons à préſent être contens comme eux. Oui, ma chère Sophilette, nos peines ſont finies; leur terme étoit la connoiſſance de nos ſentimens réciproques. Regardez à vos genoux cet heureux paſteur que vous avez cru magicien, & qui, enchanté lui-même, vous conjure de ne plus vous abuſer ſur les mouvemens qui ſe paſſent dans votre cœur. Quel changement, s'écria-t-il ! je deviens le plus fortuné des hommes, au moment même que je me croyois le plus miſérable ! Ah ! Sophilette, puis-je comprendre mon bonheur !

Les discours de Lhidimès, le charme inexprimable que je trouvois à l'écouter, ses transports de joie qui succédoient si promptement à la plus vive douleur, le calme heureux dont je jouissois après tant d'agitations, le plaisir que je sentois à le regarder & à penser que je m'étois trompée, ma complaisance à lui laisser mes mains dans les siennes; tout cela, dis-je, me tira de mon erreur comme d'un songe. Dans un instant mon esprit se développa, je compris ce que c'étoit que l'amour; je connus enfin que j'aimois Lhidimès, & je sentis avec une satisfaction extrême que j'en étois aimée. Mais que j'eus de confusion de mon ignorance! Il est vrai, lui dis-je, que je ne me sens plus la même; le contentement que je lis dans vos yeux en jette un dans mon ame, qui m'étonne & qui m'assure en même temps que mon peu d'expérience faisoit seul mon tourment. Que je suis heureuse d'être désabusée! que ne l'ai-je été plutôt! J'ai honte d'une ignorance qui m'a rendue injuste, & qui m'a jetée dans une erreur dont j'étois la première victime.

Amour, s'écria Lhidimès, de quel cœur me rends-tu le maître! Quoi! charmante

Sophilette, vous m'aimez? prononcez donc ces mots ſi tendres & ſi doux; dites-moi: je vous aime. Je n'oſe, lui répliquai-je en rougiſſant, & je ne ſais pourquoi je n'oſe. Mais, ajoutai-je, ne vous l'ai-je pas dit en vous racontant tout ce que j'ai ſenti? Vous m'avez dit, je vous aime? Non, Sophilette, vous ne me l'avez pas dit, & je vous conjure par l'amour le plus tendre de me le dire: Eh bien, repartis-je, je vous aime: oui, Lhidimès, je vous aime, & je ſens que je vous aimerai toujours; jurez-moi à votre tour que je vous ſerai toujours chère. Si je vous le jure, s'écria-t-il! oui, charmante Sophilette, je vous le jure par ma tendreſſe même & par la vôtre. Mais, continua-t-il en ſe relevant, allons inſtruire votre père & votre mère de nos ſentimens; qu'ils achèvent notre bonheur, qu'ils nous uniſſent. Allons, lui dis-je vivement.

Dans l'inſtant que je me relevois, j'apperçus Dorimène aſſez près de nous. Venez, Dorimène, m'écriai-je, venez apprendre quelle étoit mon erreur. Lhidimès n'eſt point magicien. C'étoit l'amour qui cauſoit mon tourment, Lhidimès vient de l'apprendre. Hélas! mon cher Lhidimès, lui dis-je avec

un regard tendre, si j'avois cru Dorimène; je serois à présent prêtresse de Diane. Trop heureuse, ajoutai-je, en m'avançant vers elle pour l'embrasser, de n'avoir pu suivre votre conseil! Dorimène, le visage troublé, & les yeux pleins de colère, recule, me tourne le dos, & prend la fuite. Je restai surprise du silence, du désordre & de la fuite de Dorimène. Lhidimès, qui vit mon étonnement, m'apprit qu'elle nous trompoit tous deux, & qu'il en étoit aimé. En revenant au hameau, je l'instruisis de ce que Candide venoit de me dire. Je commençai à trouver risible la démarche que je venois de faire, je m'en sentis honteuse; mais Lhidimès en étoit trop enchanté pour que sa joie ne me consolât pas de ma naïveté.

Nous arrivâmes chez mon père; Lhidimès lui découvrit ses sentimens, me demanda & m'obtint. Le lendemain nous allâmes tous au temple de Diane; ce fut avec confusion que je parus devant Candide; je n'osois ni porter les yeux sur elle, ni regarder Lhidimès. Candide approuva le choix de mon père & mes sentimens. Quelques jours après, nous fûmes unis Lhidimès & moi, au grand contentement de nos cœurs.

A ma joie ſuccéda un mouvement de douleur bien amer. Il fallut, peu après notre mariage, quitter un père & une mère pour qui j'avois une tendreſſe d'autant plus forte que j'étois l'unique objet de la leur. L'eſpoir de nous revoir ſouvent, n'étant qu'à dix lieues les uns des autres, ne diminua point l'affliction que nous reſſentîmes en nous ſéparant. Mais quels pleurs ne sèche pas un mari que l'on aime avec paſſion, & qui nous chérit de même?

Je vous avois promis, dit Lhidimès, que l'hiſtoire de ma naïve Sophilette vous feroit rire, je vous ai tenu parole; demain je m'acquitterai de celle où je me ſuis engagé. C'eſt ici que je prie la même compagnie de ſe rendre.



SIXIEME VEILLÉE.

LE plaiſir que chacun ſe faiſoit de paſſer la journée chez Sophilette, eſt un garant que perſonne ne ſe fit attendre. Lhidimès fut ravi de voir raſſembler chez lui toutes les perſonnes du hameau avec qui il étoit le plus intimément uni, ou par les liens du ſang, ou par ceux de l'amitié. Son humeur douce & égale, ſon cœur compatiſſant aux peines de ſes voiſins, ſon zèle pour les ſecourir, l'oubli où il mettoit un ſervice rendu, tout le faiſoit généralement eſtimer & aimer. Il avoit aſſez de fortune pour n'avoir beſoin de perſonne, & l'uſage qu'il en faiſoit donnoit plus d'occaſions à la reconnoiſſance, que de priſe à l'envie.

On fit un repas frugal, mais aimable; ce qui le compoſoit étoit bon, chacun étoit d'une humeur gaie, tout le monde ſe connoiſſoit, ſe convenoit & s'aimoit. A peine fut-il fini, que Lhidimès, pour ſatisfaire à l'impatience qu'il liſoit dans tous les yeux, commença le récit des aventures de ſa jeuneſſe.

J'avois vingt-deux ans lorſque je quittai ce hameau pour aller à la guerre que nous avions contre les Athéniens : cette guerre dura près de deux ans ; nos heureux ſuccès forcèrent les ennemis à demander la paix, & à la recevoir à des conditions avantageuſes pour nous. Je repris d'abord le chemin de la Theſſalie. A quelques journées de ce hameau, en ſortant d'une forêt pour entrer dans la plaine, je vis un berger qui, preſqu'accablé par le nombre, ſoutenoit vigoureuſement, ſans autre défenſe que ſa houlette, les aſſauts de trois hommes bien armés. Je ne pus ſouffrir un combat ſi inégal ; je courus l'épée à la main, & fis face avec le berger aux trois aſſaſſins. Le berger dans ce moment en jeta un ſur la pouſſière ; je bleſſai celui que j'avois en tête, & le troiſième prit la fuite.

Le berger paſſant tout-à-coup de l'émotion du combat à un ſaiſiſſement de tendreſſe, où l'admiration & la reconnoiſſance ſe confondoient, me contempla la tête à demi-baiſſée, & en laiſſant tomber ſa houlette, il m'embraſſa avec tranſport ; mais voyant du ſang ſur mon habit, il s'écria, les yeux noyés de larmes : ah ! vous êtes bleſſé ! Venez, brave inconnu, ſuivez-moi

jusqu'à une maison fort près d'ici, où les personnes aussi généreuses que vous l'êtes, sont bien reçues du maître : il vous guérira promptement, peut-être même sera-ce un bonheur pour vous de connoître ce digne personnage. Je me laissai conduire; le besoin & l'envie que j'avois d'être secouru me donnoient des forces.

Après un bon quart-d'heure de chemin, je vis un assez grand bâtiment, le berger me dit : courage, mon cher ami, car ce titre précieux m'est acquis pour jamais, vous voilà bientôt au terme; c'est dans cette maison où vous allez trouver un secours certain. En y entrant, je me sentis si foible, que je ne pus avancer; je restai dans la cour où je m'assis.

Dans le moment, je vis venir à nous un grand homme de bonne mine & très-âgé. Le berger lui dit, en l'appelant son maître, que je venois de lui sauver la vie, & que j'étois blessé. Cet homme tira un flacon d'une liqueur dont il me fit boire, & qui me rendit à l'instant tous mes esprits; il me dit ensuite de le suivre. J'entrai avec lui dans un jardin rempli de simples, il en prit un, il le mit sur ma plaie, aussitôt elle se ferma. Vous êtes guéri, mon en-

ſant, me dit ce vénérable vieillard, d'un ton affectueux; & vous, continua-t-il, en ſe tournant vers le berger, contez-moi votre aventure.

Etant aſſis auprès de vos troupeaux, dit Liſis, trois hommes ont paſſé. Après avoir regardé aſſez long-temps mon chien Mélampe, ils me l'ont demandé, je l'ai refuſé avec honnêteté; mais peu ſatisfaits de mon refus, ils ont voulu le prendre de force; je me ſuis oppoſé à leur entrepriſe, & tous trois alloient me faire ſuccomber ſous leurs coups, sans le ſecours de ce généreux inconnu. C'eſt moins encore l'utilité dont votre ſecours a été à ce berger, me dit le vieillard, qui m'intéreſſe pour vous, que votre généroſité; elle me prouve que vous avez l'ame vertueuſe, & que vous méritez l'eſtime que je vous accorde dès ce moment.

La guériſon ſubite de ma bleſſure, opérée ſeulement par la vertu d'un ſimple, me donna une grande idée du maître du berger. La phyſionomie de ce vieillard, ſa douceur, ſes diſcours, tout m'inſpira d'abord pour lui du reſpect; mais il augmenta bien, lorſque voulant le remercier de ſes bontés, il me répondit: mon enfant, c'eſt moi qui vous ſuis obligé. Sans vous j'aurois eu le

chagrin de me coucher aujourd'hui ſans avoir ſecouru quelque malheureux. Il me demanda enſuite d'où j'étois & d'où je venois. Je lui dis que j'étois des bords du fleuve Pénée, que je venois de l'armée, & après lui avoir appris que la paix étoit faite entre les Athéniens & les Theſſaliens, je lui fis le détail de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette guerre. Ma phyſionomie le prévint, ma converſation ne lui déplut pas, il prit de l'amitié pour moi. Il me témoigna que je lui ferois plaiſir de reſter quelques jours avec lui ; ſa propoſition me charma, je le lui marquai vivement, & je reſtai comme il le déſiroit.

Je ſus de Liſis que cet homme vénérable ſe nommoit Théminisès, que c'étoit un étranger qui, depuis près d'un ſiècle, étoit venu s'établir en cet endroit de la Theſſalie, où il ne s'occupoit qu'à faire des actions charitables, & à des découvertes utiles aux hommes. Comme mon admiration ne pouvoit plus augmenter, le diſcours du berger n'y ajouta rien ; il ajouta ſeulement au deſir que je ſentois de paroître à ſon maître digne de ſon eſtime, & au regret que j'avois de ne pouvoir reſter avec lui auſſi long temps que je l'aurois ſouhaité.

Toutes les converſations que Théminisès daignoit avoir avec moi étoient des inſtructions continuelles, dans lesquelles je ſentois ſa ſageſſe, ſa vertu, & l'étendue de ſes connoiſſances. Pour mériter, me diſoit-il, l'eſtime des hommes & la protection des dieux, ſoyez toujours honnête, compatiſſant, ſecourable, ſincère, équitable & ferme dans vos devoirs. J'écoutois avec autant d'attention que de plaiſir, des leçons dont je pouvois tirer une ſi grande utilité dans le cours de ma vie, & mon intention charmoit Théminisès.

J'ai oublié de vous dire que je m'étois lié à l'armée, d'une étroite amitié, avec un de mes camarades qui avoit douze ans plus que moi. Son eſprit & ſon ſavoir, joints au deſir que j'avois de profiter de ſon expérience & de ſes lumières, m'avoient tendrement attaché à lui. Dans le dernier combat, Thermilis, c'étoit ſon nom, fut bleſſé à mes côtés, & j'eus la triſte conſolation de le ſecourir. Sa bleſſure ſe trouva mortelle, je montrai à cette nouvelle plus de foibleſſe que lui. Le quatrième jour de ſa bleſſure, étant près de ſon lit, je vis tout-à-coup un nuage noir qui occupoit une partie de notre tente. Thermilis parut plus embar-

raſſé que ſurpris à cette vue ; il reſta un moment interdit, pendant que le nuage ſe tenoit ſuſpendu en l'air ſans aucun mouvement. Enfin, Thermilis me pria de ſortir, & d'empêcher que perſonne n'entrât. Je fis avec inquiétude ce qu'il ſouhaitoit : ce nuage me bleſſoit l'eſprit. Pendant plus d'une heure que je laiſſai mon camarade ſeul, & que j'écoutois avec beaucoup d'attention, j'entendis toujours parler, mais ſans pouvoir diſtinguer ce qu'on diſoit, je crus pourtant entendre la voix d'une femme qui pleuroit. Le nuage ſortit de la tente par le côté où j'étois, il s'arrêta devant moi, & y reſta même aſſez long-temps.

A l'étonnement où j'étois, ſuccéda une horreur extrême pour Thermilis, car je ne doutai point qu'il ne fût magicien. Mon premier mouvement fut de l'abandonner & de fuir ; néanmoins je rentrai quand il m'appela. Il ne me dit rien de ce qui venoit de ſe paſſer, & je crus devoir lui épargner, dans les derniers momens de ſa vie, la connoiſſance du mépris qu'il m'inſpiroit. Je meurs, mon cher Lhidimès, me dit-il, & je meurs ton plus tendre ami : je te conjure de n'oublier jamais l'amitié qui a été entre nous. La ſource des larmes que je ver-

fois depuis quatre jours venoit de se tarir, je n'estimois plus Thermilis, ainsi j'écoutai son discours, & je reçus ses adieux d'un œil sec & sans lui répondre. Quelques heures après il mourut, me laissant, dans ce qui venoit d'arriver, de quoi me consoler de sa perte.

Dix ou douze jours après, je sortis du camp pour aller jouir de la fraîcheur d'une belle matinée, & pour me reposer dans une prairie qui charmoit les yeux par la variété des fleurs dont elle étoit émaillée. J'avois à peine marché quelques momens dans la campagne, lorsque je vis en l'air un nuage de forme ronde, qui, en s'abaissant doucement, venoit droit à moi. Je sentis quelqu'émotion à cette vue, je m'arrêtai, le nuage s'arrêta aussi; il n'étoit pas à vingt pieds de terre, nous restâmes long-temps vis-à-vis l'un de l'autre. J'osai porter sur lui un regard fixe, & je crus entrevoir qu'il enveloppoit une personne, mais je ne pus distinguer si c'étoit un homme ou une femme. Je rebroussai chemin pour regagner le camp: jugez quelle fut ma surprise, je pourrois même dire mon effroi, en voyant marcher ce nuage à côté de moi. J'avoue que ce compagnon m'inquiétoit;

que me veut ce nuage, me disois-je? que m'annonce-t-il? Je ne savois que penser de cette aventure. Lorsque je fus à peu de distance du camp, le nuage s'éleva & se perdit dans les airs.

En me promenant avec Théminisès, je lui racontai la mort de Thermilis, l'aventure du nuage qui l'avoit précédée, & ce qui m'étoit arrivé depuis. Il n'y a pas à s'y méprendre, me dit-il, votre camarade étoit magicien; c'étoit sans doute une personne à qui il étoit cher, & initiée comme lui dans les mystères de cet art criminel, qui venoit le voir. Mais il seroit difficile de vous donner aucuns éclaircissemens sur le second prodige qui vous a frappé. Soyez seulement sur vos gardes, ajouta-t-il, on veut peut-être vous séduire; craignez, mon enfant, de vous laisser surprendre: souvenez-vous que de tous les biens, le seul précieux est un cœur droit & pur; évitez de sentir les remords toujours attachés au vice; les plus déterminés dans le crime ne peuvent même s'en affranchir, & ces remords sont la punition de leurs déréglemens.

Je restai huit jours avec Théminisès & toujours en admiration. Lorsque je le quittai,

il me dit : mon enfant, vous aurez plus d'une fois befoin que la raifon & l'expérience des autres vous guident, pour vous fauver des périls qu'une jeuneffe bouillante & toujours préfomptueufe, peut vous faire courir. Souvenez-vous de moi, fi jamais vous vous trouvez dans quelque circonftance embarraffante ; alors venez avec confiance me demander, ou mes confeils, ou mon fecours. Sur-tout défiez-vous de votre prévention, craignez d'accorder ou de refufer trop légèrement votre eftime.

Je ne fus occupé que de Théminisès pendant tout le chemin qui me reftoit à faire, je me retraçois fans ceffe les leçons qu'il m'avoit données, réfolu de m'en faire une régle pour le refte de ma vie. Je retrouvai enfin la maifon paternelle, & je la retrouvai avec d'autant plus de plaifir, que les embraffemens de mon père & de ma mère m'affurèrent qu'ils me croyoient digne de toute leur tendreffe.

Trois jours après mon arrivée, je vis entrer chez ma mère une grande fille d'environ vingt-deux ans, je fus en même-temps furpris & touché de fa beauté : je n'avois pas vu Sophilette, ainfi Crifoline étoit ce que j'avois encore vu de plus beau. Ma

mère lui dit en la voyant : ma chère Crisoline, voilà mon fils de retour ; puis se tournant vers moi, elle ajouta : cette aimable fille est la compagne de votre sœur ; elle est du hameau de Titire ; elle a souvent la complaisance de passer le Pénée pour venir nous voir, & nous l'aimons tous autant qu'elle le mérite. Je ne serai peut-être pas celui de la maison, répondis-je à ma mère, qui aimera le moins cette adorable fille.

Je tins parole, car Crisoline, en peu de temps, m'inspira une véritable passion. Elle passa la journée avec nous, je la regardois avec un plaisir extrême, je trouvois toute sa personne charmante, elle avoit un esprit naturel qui lui faisoit dire, avec un agrément infini, le peu qu'elle disoit ; mais son extérieur froid & sérieux m'en imposa. Quand elle voulut s'en aller, je m'offris avec empressement pour l'accompagner jusqu'à Titire. Crisoline avec politesse me refusa ; la peine que j'en ressentis, me fit connoître l'impression que Crisoline avoit déjà faite sur mon cœur. La crainte qu'elle n'eût un engagement fut le premier mouvement qui m'instruisit de l'amour que j'avois pour elle ; cette crainte m'occupoit, & me fit désirer avec ardeur d'être informé de sa situation inté-

rieure. Je fis mille questions à ma sœur, mais toutes inutiles, elle ne put me donner aucun éclaircissement.

Lindor, ici présent, n'avoit quitté le hameau de Titire que depuis six mois qu'il étoit possesseur de la belle Mélanie; nous avions senti à l'armée un desir commun de contracter ensemble cette amitié que le temps & un heureux rapport de caractère ont rendue aussi solide que tendre. La mort de Polémon, qui lui laissoit une partie de ses biens, l'obligea à demander la permission de revenir ici, où je le retrouvai avec un plaisir extrême. Lindor, dis-je, me parut propre à satisfaire ma curiosité; j'allai le trouver, ce qu'il m'apprit me flattoit & me désespéroit tour-à-tour. Il me dit que jamais personne n'avoit encore pu plaire à Crisoline; que son indifférence avoit rendu malheureux tous les pasteurs à qui elle avoit inspiré de l'amour; qu'elle étoit actuellement adorée d'un nommé Paphilis, le plus riche & le plus aimable pasteur de Titire, & qu'envain son père la conjuroit tous les jours de faire le bonheur de cet amant. Ce discours irrita ma passion; j'en serai peut-être la victime, dis-je à Lindor; n'importe, je veux tout tenter pour vaincre l'indifférence

de Crifoline. Quel feroit mon triomphe, ajoutai-je vivement, fi je pouvois me faire aimer d'une fille auffi fière qu'elle eft belle !

J'étois dans une extrême impatience d'aller à Titire ; je voulois que mes empreffemens parlaffent d'abord en ma faveur, & me ferviffent d'interprêtes : mais je n'ofois aller feul chez Crifoline ; je priai donc ma fœur de m'y accompagner. Crifoline nous reçut avec un vifage riant, qui me charma : je la trouvai encore plus belle que la première fois que je l'avois vue ; mais l'idée que Lindor m'avoit donnée de fon indifférence, me faifoit trembler.

Pendant tout le temps que nous reftâmes avec Crifoline, je n'ofai lui dire que je la trouvois belle, mes yeux furent plus hardis ; ce furent eux feuls & mes affiduités pendant plus d'un mois qui inftruifirent Crifoline de ma paffion. Ma fœur venoit fouvent la voir avec moi. Un jour elle lui reprocha au nom de mon père & de ma mère de les avoir négligés depuis mon retour ; elle la pria de leur part de venir le lendemain paffer la journée avec nous : Crifoline y confentit de bonne grâce.

J'allai au-devant de Crifoline au bord du

Pénée, je l'attendis aſſez long-temps; enfin je la vis à l'autre bord, entrer dans une barque. Je ſentis une émotion vive & remplie de joie en l'abordant pour l'aider à deſcendre à terre. Je n'ai oſé, lui dis-je, paſſer le fleuve, quelqu'envie que j'en euſſe. Craindriez-vous l'eau, me dit-elle en ſouriant? Cette plaiſanterie me déconcerta; cependant je me remis aſſez vîte, & je lui répondis: j'ai craint de vous déplaire; mais, continuai-je avec un peu plus d'aſſurance, que ceux qui vous adorent ſont à plaindre! l'amour en fera-t-il toujours des victimes immolées à votre indifférence? Eh! pourquoi, me répliqua-t-elle, êtes vous offenſé de l'indifférence que j'ai toujours témoignée à ceux qui ont paru déſirer de me plaire? Pourquoi, repris-je? Je crains que cette même indifférence ne me puniſſe d'oſer vous adorer. Cela pourroit bien vous arriver, me répartit-elle, ſi le paſſé eſt garant de l'avenir.

Je fus peu ſatisfait des reponſes de Criſoline, je n'y trouvois rien de flatteur pour moi; néanmoins j'étois d'un contentement extrême d'avoir eu aſſez de hardieſſe pour lui découvrir ma paſſion. Nous arrivâmes chez mon père, où la journée ſe paſſa avec

d'autant plus d'agrément pour moi, que Crisoline parut s'amuser ; elle fut plus gaie qu'elle ne l'étoit ordinairement, & je fus pour la première fois assez content de moi. Le silence que j'avois rompu, m'avoit comme affranchi de cette timidité si préjudiciable aux expressions que dictent ou le cœur, ou l'esprit, ou les deux ensemble. Je sentis une liberté qui, sans me rendre trop vif, me mettoit à mon aise auprès de Crisoline ; je lui dis quelques galanteries, mais toujours du ton d'un homme qui sent tout ce qu'il dit. Elle les reçut & y répondit d'une manière assez obligeante ; elle eut la complaisance de souffrir que je l'accompagnasse jusqu'au bord du Pénée. Belle Crisoline, lui dis-je, vous ne sauriez, sans une rigueur extrême, refuser de me plaindre quand le fleuve me sépare de vous. Croyez, poursuivis-je en la regardant tendrement, que je ne suis occupé que de ma passion & du désir de vous plaire ; mais que je crains que votre insensibilité ne me rende le plus malheureux de tous les hommes ! Crisoline ne me répondit rien, elle entra dans une barque. Pendant tout le passage, elle eut toujours les yeux attachés sur moi, & quand elle fut à l'autre bord, elle me fit un salut

de la main, qui m'enchanta. Je restai où j'étois, tant que je pus la voir, j'admirois sa taille, sa démarche légère & son air aisé: enfin, l'ayant perdue de vue, je quittai le rivage.

Comme j'étois très-touché des charmes de Crisoline, je n'étois plus occupé que du desir de lui prouver par mes soins l'excès de mon amour. Mon unique attention étoit d'épier les occasions & de chercher les moyens de lui plaire. Je les cherchois avec empressement; je savois de Lindor que Crisoline avoit toujours fui & rebuté tous ceux qui l'avoient aimée: elle ne me fuyoit point, elle m'écoutoit avec quelque bonté. Ses yeux, au défaut de sa bouche, sembloient ne désapprouver, ni ce que je lui disois, ni ce qui partoit de moi. Cette distinction me flatta, elle fit naître dans mon cœur quelqu'espérance, & cette espérance me fit concevoir le dessein de lui demander quel sort enfin elle destinoit à ma passion.

Je passai dans ce dessein à Titire: Crisoline étoit aux troupeaux de son père; j'en pris d'abord le chemin. Le doux murmure d'un ruisseau bordé de saules, qui formoient un ombrage charmant, me conduisit auprès de Crisoline. Elle étoit assise au pied d'un arbre, &

ensevelie dans une profonde rêverie ; je m'ar-rêtai devant elle, & j'y restai même assez long-temps. Plusieurs soupirs lui échappe-rent, ses yeux étoient mouillés de quelques larmes ; enfin, voulant les relever, elle m'apperçut. Elle fut troublée en me voyant, mais moins encore que je ne l'étois moi-même.

Après avoir gardé tous deux un instant le silence, je dis douloureusement à Criso-line : quoi ! vous connoissez le charme de la rêverie ? vous soupirez ! ah ! Crisoline, je vous aimez ! je croyois n'avoir à combattre que votre indifférence ; mais je suis mille fois plus à plaindre que je ne le pensois..... vous êtes sensible ! justes dieux ! quel est mon malheur !.... quoi ! Crisoline, vous aimez ?.... en vain voudrois-je en douter..... votre rêverie, vos soupirs, vos larmes, le trouble où je vous vois, tout m'en instruit.

Vous venez, me dit Crisoline, de sur-prendre mon secret. Oui, j'aime, & j'aime assez pour craindre de ne pouvoir jamais être à ce que j'aime. Eh ! quel est donc cet heureux mortel, m'écriai-je avec trans-port ? Vous, me répondit-elle, en me regardant tendrement. Moi, repris-je, moi !..... Moi, répétai-je, en me jetant

à ses pieds ! ah ! Crisoline ! .... Oui, vous, me répliqua-t-elle ; vous dont la tendresse a su me toucher ; vous enfin dont je crains de ne pouvoir faire le bonheur. Moi ! m'écriai-je encore, moi ! je vous ai rendue sensible ! vous m'aimez ! je ne puis le penser sans des transports de ravissement, qui me mettent au comble de la félicité. Mais pourquoi, continuai-je, craignez-vous de ne pouvoir me rendre heureux ? quel obstacle pourroit s'y opposer ? en peut-il être d'insurmontable ! Je le crains, me répondit-elle, & j'ai lieu de le craindre..... Crisoline se tut un moment..... Paphilis, reprit-elle, en soupirant, est celui que mon père veut pour gendre ; j'ose le refuser, mais je n'oserois lui en proposer un autre. Votre père vous aime, repartis-je, & vous pouvez tout obtenir de lui quand vous le voudrez. Laissez agir le mien auprès de lui ; ma fortune n'est pas inférieure à celle de Paphilis, & votre choix me met mille fois au-dessus de ce pasteur. Je connois mon père, me répliqua-t-elle, je vous aime, Lhidimès ; il n'est plus pour moi ni tranquillité, ni bonheur sans vous ; laissez-moi donc le soin de vos intérêts & des miens : je ne suis pas sans espérance, l'amour &

le temps peuvent vaincre les obſtacles qu'il faut ſurmonter.

La tendreſſe & les appréhenſions que Criſoline me montroit, m'enchantoient à tel point, que j'étois comme plongé dans une ivreſſe délicieuſe. Je vis arriver le moment de me ſéparer de cette amante paſſionnée, avec autant de peine que ſi je n'euſſe pas dû la revoir le lendemain. Tous les jours je la voyois, tous les jours je la trouvois plus belle, tous les jours je la trouvois plus tendre; à chaque inſtant ma paſſion pour elle augmentoit. Ma félicité n'étoit troublée que dans les momens où je voyois Criſoline paſſer de la plus vive tendreſſe à la plus profonde rêverie; rêverie dont je ne la tirois jamais ſans qu'il lui en eût coûté des ſoupirs & des larmes. Son père & Paphilis étoient toujours ou la cauſe, ou l'excuſe de cette ſituation ſi affligeante pour moi.

Un jour, étant aſſis auprès d'elle, ſous ces mêmes ſaules où elle m'avoit inſtruit de mon bonheur, j'admirois la beauté de ſes cheveux; je tirai de mes tablettes un bracelet: voilà, belle Criſoline, lui dis-je, un bracelet, dont les cheveux, qui en font l'ouvrage, ne cèdent qu'aux vôtres. La première attention de Criſoline, fut de lire ce

qui

qui étoit écrit autour. Après avoir lu bas, elle répéta tout haut : *le cœur de celle qui m'a fait est tout à toi.* C'est une personne bien adroite & bien tendre, continua-t-elle, qui vous a donné ce bracelet. Je lui dis par quel hasard il étoit tombé dans mes mains, & je vais vous en instruire.

Peu de jours après la mort de Thermisis, cet ami que j'avois à l'armée, je trouvai dans le camp un bracelet tissu de cheveux ; ce que Crisoline venoit de lire, étoit écrit autour ; le dessous étoit ourdi de soie couleur de feu, avec de petits lacs d'amour en or. Un enfant n'auroit pas été plus ravi que je l'étois d'avoir ce bracelet ; je l'admirai long-temps, l'ouvrage m'en parut charmant : la couleur des cheveux, d'un blond argenté, en étoit parfaite ; si un beau visage, pensai-je en moi-même, rehausse la beauté de ces cheveux, que d'attraits ensemble ! que celui qui est aimé de cette aimable personne est heureux ! qu'il sera fâché d'avoir perdu ce gage de sa tendresse !

J'avois des tablettes où je renfermai avec soin le bracelet dont j'étois si enchanté ; il m'étoit devenu bien plus cher depuis que j'aimois ; car les cheveux de ce bracelet sembloient avoir été pris sur la tête de Cri-

ſoline : elle le regarda aſſez long-temps. Son attention à l'examiner, & les louanges qu'elle donnoit à l'ouvrage, me firent penſer qu'elle en avoit envie. Je ne puis, lui dis-je, me réſoudre à vous offrir ce bracelet ; car les cheveux, qui en font pour moi tout le prix, ſont ſi ſemblables aux vôtres, qu'on diroit qu'ils ont ſervi à relever encore votre beauté, & cette erreur me le rend précieux. Vous prenez, me repliqua-t-elle en ſouriant, un tour aſſez galant pour m'arrêter ſur l'envie que j'avois de vous demander ce bracelet. Eh bien, gardez-le, j'y conſens ; cependant j'en veux quelque choſe, & nous pouvons nous accorder : le deſſous eſt charmant, il peut ſe ſéparer du deſſus, je vais le prendre & vous laiſſer le tiſſu de cheveux. Sur-le-champ Criſoline le défit ; mais quel fut mon étonnement, ou plutôt mon effroi, en voyant un papier où ces mots étoient écrits :

Ce bracelet eſt fait pour toi, Lhidimès, il t'avertit qu'une puiſſance revêtue d'un pouvoir immenſe te veut du bien ; ton bonheur eſt pour jamais aſſuré, ſi tu ſais t'affranchir du préjugé des ames vulgaires. Accepte ce qui te ſera un jour offert ; mais crains

tout, si tu oses refuser: tremble pour ce qui te sera le plus cher.

Que devins-je en lisant ce fatal écrit? Saisi d'un mouvement d'horreur, je jetai loin de moi le papier & le bracelet. Va, dis-je, trop funeste preuve de la profession criminelle d'une femme vicieuse, va lui dire que je n'accepterai jamais ce qu'elle m'offrira. Va lui dire que je déteste tous ceux qui, comme elle, exercent cet art exécrable. J'avois lu haut ce qui étoit écrit sur ce papier; je me rappelai d'abord le nuage qui s'étoit présenté devant moi, peu de jours après avoir trouvé le bracelet; je ne doutai point qu'il ne fût un présent de quelque magicienne qui vouloit m'instruire de son amour & de la rage où la porteroit ce même amour, si je refusois de répondre à sa tendresse.

Cette idée & les menaces que renfermoit le papier me firent trembler pour Crisoline; le désordre où je voyois déjà son ame par l'agitation qui étoit sur son visage, & même par les pleurs qu'elle ne pouvoit retenir, me donna la force de dissimuler tout ce que je craignois. Que je suis malheureuse, dit-elle, que n'ai-je pas à craindre! Amour, prends pitié de moi! triomphe

en ma faveur! .... Ah! Lhidimès, reprit-elle après un moment de filence, nous ne ferons jamais unis. Un noir preffentiment me l'annonce.... Vous me facrifierez...., Moi! repliquai-je, pouvez-vous le penfer? j'en aimerois une autre que vous!... j'aimerois!.... qui?... une... ah! Crifoline, ne vous laiffez point aller à des craintes auffi injurieufes pour moi. Si celle de qui eft ce bracelet, repartit-elle, peut, en fe faifant connoître, vous paroître aimable, elle vous paroîtra bientôt innocente; alors votre volonté foumife à la fienne vous fera confentir à tout ce qu'elle exigera de vous. L'amour, mon cher Lhidimès, peut & doit tout obtenir, quand il s'eft rendu bien véritablement le maître d'un cœur.

Je ne pus foutenir le difcours de Crifoline; je lui fis une efpèce de reproche de compter fi peu fur la candeur de mes fentimens: je déteftai mille fois l'art criminel dont quelques Theffaliens faifoient ufage, je me récriai contre fes outrageans foupçons. Vous, Crifoline, lui dis-je, vous même, fi vous étiez affez injufte ou affez peu efclave de vos devoirs, pour me demander quelque chofe qui parût bleffer votre vertu ou la mienne, vous me verriez révolté, & ma

passion qui ne seroit plus ni nourrie, ni soutenue par l'estime, s'affoibliroit & mourroit bientôt dans mon cœur. Rassurez-vous donc, chère Crisoline, poursuivis-je, voyant que ses pleurs redoubloient, rassurez-vous; non, nous n'avons rien à redouter: le temps aura effacé l'impression que je pouvois avoir faite sur le cœur d'une femme trop facile à prendre de l'amour, pour ne pas nous flatter qu'elle aura su se dégager avec la même facilité. J'eus beau faire, il me fallut quitter Crisoline, sans avoir pu ni la rassurer, ni vaincre la tristesse & l'inquiétude où je la voyois, & qui augmentèrent bien encore par ce que vous allez apprendre.

Mon père avoit une brebis toute blanche qu'il aimoit beaucoup; elle se trouva de moins dans ses troupeaux. J'allai avec deux de mes amis dans la forêt voisine, où je croyois qu'elle pouvoit s'être égarée. A peine y fûmes-nous, que je vis au pied d'un arbre, du moins je le crus, l'animal que je cherchois. J'approche doucement, mais la brebis prend sa course, & s'enfuit de vîtesse; nous la suivons de même; après avoir couru assez longtemps, elle s'arrête, se couche & semble nous attendre; ce re-

pos nous donne l'espérance de la joindre. Espérance vaine! elle recommence à courir, s'arrête encore, nous laisse approcher d'elle, & quand nous croyons avoir la main dessus, un saut en avant nous la fait échapper, & sa fuite légère nous laisse bien loin derrière elle.

Cette manœuvre dura jusqu'à la nuit; alors la brebis disparut, & nous laissa honteux, fatigués, & sans savoir en quel endroit nous étions. Nous restâmes bien embarrassés: nous ne savions quel parti prendre; l'épaisseur des arbres entrelacés de broussailles & la nuit la plus noire nous ôtoient l'espérance de sortir de la forêt avant le jour. Cependant nous marchâmes assez longtemps, quoiqu'au hasard; mais, las & fatigués, craignant de plus de nous blesser contre quelqu'arbre, nous prîmes la triste résolution de nous coucher sur l'herbe, pour y attendre l'aurore.

J'étois à peine assis, que je vis une lumière éclatante à une distance éloignée de nous. Mes deux amis que j'en avertis, regardoient de tous côtés, & ne voyoient rien; je les forçai de me suivre: nous avançons; cette clarté sensible pour moi seul dirigeoit mes pas; mes camarades mar-

choient derrière moi, en me tenant par mes habits, sans savoir seulement où ils posoient le pied, & se vengoient de leurs faux pas en se moquant de moi.

Lorsque nous eûmes marché assez long-temps, mes amis ainsi que moi furent éblouis de l'éclat subit qui frappa nos yeux; mais quelle fut notre surprise en voyant une vaste salle quarrée que des arbres formoient! Toutes les branches de ces arbres étincelоient d'une lumière vive & brillante, chaque feuille jetoit un éclat argenté & transparent, sans perdre rien de sa forme: enfin chaque arbre étoit comme un vrai soleil, dont les branches sembloient être les rayons. Des oiseaux de toutes couleurs, de toute espèce étoient sur toutes ces branches, & faisoient un concert charmant.

L'emplacement de cette salle, excepté peut-être vingt pieds en quarré dans le milieu, étoit un parterre de mille fleurs; elles étoient entremêlées de feux brillans qui sembloient sortir de la terre, & qui formoient des chiffres mystérieux. Cet endroit étoit surmonté d'une espèce de pavillon de velours cramoisi, brodé en or; les pans, dans un beau désordre, étoient relevés par des agraffes de diamans, le tout suspendu aux

arbres par de gros cordons de ſoie & or, d'où pendoient les glands les plus riches. Sous ce pavillon on voyoit des amours qui badinoient enſemble; ils voltigeoient, ou ils ſe cachoient dans les replis, tenant en leurs mains des guirlandes & des flèches, toutes entourées de fleurs. Je ne fus point effrayé de ce ſpectacle, mais je le fus des conſéquences que j'en tirai d'abord.

L'étonnement où nous étions tous trois nous avoit ſans doute empêchés d'appercevoir dans le vide du milieu de la ſalle, une table entourée de quatre ſiéges. A la ſurpriſe de mes camarades ſuccéda une curioſité hardie. Approchons, dirent-ils. Je voulus en vain m'y oppoſer; ils m'entraînèrent malgré moi juſqu'auprès de cette table; alors nous la voyons ſomptueuſement garnie de tout ce que la ſaiſon pouvoit produire d'excellent & de rare.

Le coup d'œil de tant de mets délicats augmenta encore l'appétit de mes deux amis qui crioient la faim depuis trois heures; néanmoins, ſoit que ce fût ou frayeur ou ſcrupule, ils n'osèrent ſe mettre à table, & l'avis commun fut de ſortir de ce lieu enchanté: mais quel fut notre embarras lorſque nous ne trouvâmes plus d'iſſue pour

nous retirer, & que nous entendîmes une voix articuler ces paroles :

Lhidimès, tu peux manger de tout ce que tu vois ; ne crains rien, non plus que tes camarades. Une divinité redoutable aux uns & chérie des autres, préside ici : cette divinité t'ordonne d'obéir, mérite ses faveurs par ta confiance & par ta soumission ; mais tremble si tu résistes.

Si ces paroles nous imprimèrent de la crainte, elles nous inspirèrent aussi la résolution d'obéir, & tous trois, sans nous parler, nous convînmes, à la faveur d'un regard, qu'il falloit s'armer de fermeté.

Nous voilà donc à table, nouvelle surprise : une main invisible me sert tout ce qu'il y a de plus délicat sur la table, & semble le partager avec moi sur une assiette d'or placée vis-à-vis du quatrième siége qui paroissoit vide. Cette même main me versoit d'un vin délicieux, elle en remplissoit aussi une coupe de cristal qui étoit à côté de la mienne ; elle prenoit cette coupe, & dans l'instant la coupe vide étoit remise à sa place. Mes camarades qui s'étoient rassurés, me dirent : Lhidimès, ne craignons rien, tout ici est fait pour plaire ; mangeons ce qui nous est présenté d'une manière si

aimable, & buvons à l'honneur de la divinité qui préside à cette fête. Je ne répondois rien, j'avois l'air pensif; aussi étois-je dans une violente inquiétude.

Les propos gais de mes deux amis, qui m'impatientoient beaucoup, furent interrompus par plusieurs amours que nous vîmes se détacher du pavillon & descendre avec rapidité. Après avoir badiné autour de moi, les uns me passant leurs guirlandes aux bras, les autres me présentant leurs flèches ornées de fleurs, ils enlèvent les plats & remontent. Plusieurs autres amours succédent avec la même rapidité; ces derniers jonchent la table de mille fleurs, me présentent des corbeilles qui en sont remplies, tiennent des couronnes dont la plus belle m'est destinée, & dans l'instant la table est couverte de nouveaux plats remplis de mets encore plus exquis que ceux qui venoient de disparoître. Ces plats sont encore enlevés de la même manière, & d'autres les remplacent, apportés de même par des amours.

La couronne qui avoit été posée sur ma tête n'y avoit pas resté longtemps; saisi d'horreur & de crainte, je l'avois prise & jetée loin de moi. Enfin, ce repas si singulier se termina par un nouveau spectacle.

Tout d'un coup la table disparut, nous nous levâmes, les quatre sièges en même temps s'évanouïrent; aussi-tôt nous vîmes cette superbe salle qui avoit toujours été comme un soleil brillant de lumière, se changer. Tous les arbres, leurs branches & leurs feuilles, étoient autant de jets d'eau qui, en tombant, formoient des nappes argentées, dont le murmure étoit charmant, & toutes ces eaux qui tomboient en si grande abondance, se perdoient, & laissoient le parterre couvert de fleurs & de lumière.

Ce spectacle, après avoir duré quelque temps, s'évanouït, & nous nous retrouvâmes dans la forêt, surpris de voir le soleil qui l'éclairoit. Quel que fût mon étonnement, il n'égaloit pas la peine que me causoit tout ce que je venois de voir; les circonstances m'en faisoient trembler pour l'avenir. Je ne pouvois plus douter que je n'eusse inspiré de l'amour à quelque fameuse enchanteresse qui venoit de me donner cette superbe fête.

Pour justifier à mes deux amis l'inquiétude que je ne pouvois leur cacher, je leur appris les raisons que j'avois d'être alarmé. Je vais être persécuté, leur dis-je, & Crisoline aussi. Après divers discours qui se ressen-

toient du trouble de mon ame, je fis promettre à mes camarades de taire cette aventure, pour épargner à Crifoline les craintes qu'elle devoit lui caufer. Nous étions prêts à fortir de la forêt, lorfque j'apperçus une brebis blanche qui paiffoit tranquillement; nous approchâmes d'elle, c'étoit la brebis de mon père, je la pris fans qu'elle fît aucune réfiftance, & je la ramenai au hameau, où je ne dis à perfonne ce qui m'étoit arrivé.

Etant épris d'une véritable paffion pour Crifoline, je défirois avec ardeur de la pofféder; cette aventure, dont je craignois les fuites, ajouta encore à mon impatience. Je me flattois que notre union, en ôtant tout efpoir à notre ennemie, la forceroit de renoncer à moi pour jamais. Dans cette idée, j'aurois fouhaité de me voir dès le lendemain le mari de Crifoline; mais j'aurois voulu le devenir avec autant de fecret que de promptitude. Je pris donc la réfolution de conjurer Crifoline d'avouer à fon père la tendreffe qu'elle avoit pour moi, & de me laiffer agir auprès de lui.

Agité d'inquiétude, de crainte, & accablé d'une trifteffe que je ne pouvois vaincre, malgré le defir que j'avois d'en cacher la

cauſe à Criſoline, j'allai à Titire. Je la trouvai ſeule, je l'abordai avec un air abattu; le ſien l'étoit encore plus; ſes yeux paroiſſoient avoir répandu des larmes; il lui échappoit de profonds ſoupirs, & malgré les efforts qu'elle ſe faiſoit, je voyois ſon ame dans une extrême agitation.

Qu'avez-vous, belle Criſoline, lui dis-je? vos craintes ne ſeroient-elles pas encore diſſipées? Diſſipées, reprit-elle! il s'en faut bien, elles augmentent tous les jours. Je vous aime, continua-t-elle, je vois avec une douleur mortelle les obſtacles qui s'oppoſent à notre union: je crains qu'ils ne ſoient inſurmontables; je crains que vous n'ayez pas aſſez de tendreſſe pour moi pour me tout ſacrifier; je crains d'être la victime de votre réſiſtance; en un mot, l'avenir me fait trembler. Ah! Lhidimès, pourquoi vous aimai-je ſi tendrement! mais, pourſuivit-elle, ſans me donner le temps de lui répondre, qu'avez-vous vous-même? vous faites de vains efforts pour dévorer une triſteſſe dont ſans doute vous voulez me cacher la cauſe. Que vous eſt-il arrivé? Rien, répliquai je; ma triſteſſe n'a d'autre cauſe que la vôtre, elle me pénètre juſqu'au fond de l'ame. Eh! quoi, ajoutai je, vous pleu-

rez dans ce moment même, où je vous jure que je vous adore! Eh bien, ma chère Crisoline, dis-je, en lui baisant les mains, pour dissiper vos craintes, assurez mon bonheur. Paphilis paroît avoir renoncé à votre recherche, vous avez tout pouvoir sur l'esprit de votre père, il vous accordera à ma tendresse, quand vous lui avouerez la vôtre : allons le trouver; qu'il nous unisse. Je vous trouve trop digne de ma tendresse, me répondit Crisoline, pour rougir en l'avouant; je consens à la déclarer à mon père; dès aujourd'hui il en sera instruit, & demain vous pouvez me demander à lui.

Il y eut si peu d'ordre dans tout ce que je dis à Crisoline pour lui témoigner ma joie, & lui exprimer l'excès de mon amour, que je ne puis vous le répéter. J'étois d'autant plus transporté, que j'espérois de notre union la fin des persécutions que je craignois, tant que je serois libre.

Le lendemain je partis de ce hameau pour aller à celui de Titire : l'impatience d'obtenir Crisoline de son père, me faisoit voler; l'espérance de la posséder bientôt avoit presque banni de mon esprit les craintes qui raisonnablement devoient encore me tourmen-

te. J'arrive à Titire ; mais quelle est ma surprise ! je vois la maison du père de Crisoline qui n'étoit plus qu'un grand mur, sans porte & sans fenêtres. Dans le temps que je regarde ce prodige étonnant, je me sens enlevé, & dans le moment, à travers les airs, je passe le Pénée, au bord duquel je suis remis doucement.

Pendant que je reprens mes esprits, je vois descendre rapidement un tourbillon de feu ; à dix ou douze pieds de terre il s'ouvre ; je vois une femme d'environ quarante ans, mais d'une beauté éclatante. Tremble, Lhidimès, me dit-elle, tremble pour Crisoline. Si tu oses la demander à son père, si tu l'obtiens sans mon aveu, tu la verras poignarder à tes yeux. Tremble pour toi-même, si tu resistes à ce que je voudrai exiger de toi : tu connois mon pouvoir, crains-le, respecte-le ; fais mieux, partage-le, je te l'offre, & je te l'offre sans conditions. Je veux bien te mettre en état de ne plus avoir à me craindre & de posséder Crisoline. Je te laisse y songer ; cependant, souviens-toi que je te défends d'aller à Titire ; il y va de la vie de Crisoline. Tu me reverras bientôt pour t'offrir ce qui pourra te rendre aussi puissant que moi, ou pour te punir de tes refus. Le

tourbillon se reforma, il remonta dans les airs, &, en un instant, je ne le vis plus.

Imaginez-vous dans quel état je restai; l'amour même me forçoit de renoncer à Crisoline; l'obstacle invincible que je voyois à mon bonheur me faisoit sentir à quel excès étoit ma passion. Plus j'aimois Crisoline, moins j'osois entreprendre de faire une démarche décisive, ou pour l'obtenir, ou pour l'instruire de mon malheur; je sentois la nécessité de ne plus le lui taire. Il étoit des momens où la raison m'abandonnoit assez, pour penser que j'accepterois le pouvoir qui m'étoit offert, si j'avois été certain qu'il m'eût pu rendre tranquille possesseur de Crisoline. A ces momens de foiblesse succédoient des retours sur moi-même, qui me forçoient à me regarder avec horreur. Quoi! disois-je, le désir de posséder Crisoline me rendroit le plus criminel de tous les hommes? quoi! l'amour que j'ai pour elle, me coûteroit ma vertu? Ah! malheureux, rougis de ton égarement! quoi! ne vois-tu pas que c'est un piège qu'on a voulu tendre pour te séduire. Ah! ma chère Crisoline, vos craintes n'étoient que trop bien fondées; mais comment soutiendrai-je votre perte? non, j'en mourrai de

douleur ! que penſez-vous dans ce moment ? vous me croyez infidèle & parjure, tandis que je vous adore, & que le ſoin de vos jours me prive de toute conſolation. J'étois ſans-ceſſe agité de ces cruels mouvemens, & je me faiſois de violens efforts pour ne pas aller à Titire.

Il y avoit quatre jours que j'éprouvois la plus affreuſe ſituation, lorſque j'allai aux troupeaux de mon père ; je m'aſſis au pied d'un arbre, où je m'abandonnai au ſommeil. Je ne ſais ſi je dormis longtemps, mais en m'éveillant, je me trouvai dans une eſpèce de grotte ruſtique, éclairée ſeulement par une lampe, qui jetoit une grande lumière. J'avoue que je fûs troublé de me voir dans ce lieu ; je regardois en vain de tous côtés, je ne voyois nulle iſſue pour en ſortir : mon effroi augmentoit à chaque inſtant ; je me rappelois Criſoline en pleurs, qui me reprochoit de l'abandonner. Ah ! Criſoline, m'écriois-je, à quelles perſécutions me vois-je expoſé dans le temps que les apparences vous abuſent ! ma tendreſſe pour vous me coûtera ſans-doute la vie, tandis que vous refuſerez des larmes à ma mort : mon juſte déſeſpoir en augmente encore ; ma mémoire ne vous ſera point

chère. Eh bien ! mourons, & mourons sans consolation.

Dans le temps que je prononçois ces mots, la voûte de la grotte s'ouvrit, & je vis paroître la même femme qui m'avoit parlé dans ce tourbillon, au bord du Pénée. Non, tu ne mourras point, me dit-elle, rassure-toi ; tu peux aussi sauver la vie à Crisoline ; mais si tu me fais la mondre résistance, tu la verras périr à tes yeux. Ne t'informe point des raisons qui me font exiger de toi une soumission entière à mes volontés, il n'est pas encore temps que tu les saches. Sans te défendre ni te prescrire rien, je t'offre un pouvoir semblable à celui dont tes yeux ont été les témoins dans la forêt ; songe aux avantages attachés à ce pouvoir.

Ne redouter rien, poursuivit cette cruelle femme, se faire craindre, récompenser ou punir, parcourir l'univers, devenir invisible, détruire ou créer dans un instant, commander aux élémens, voilà ce que tu pourras. Que réponds-tu ? parle. Cette proposition m'inspira une telle horreur, que sans examiner le danger que je courois, je répondis : Je le vois, je vais être la victime de ma résistance ; tu vas m'immoler à ta

fureur : eh bien ! termine des jours que je refuse de racheter au prix que tu m'offres. Prends garde à toi, Lhidimès, me répartit-elle, défie-toi de ton ignorance & de ton courage, l'un & l'autre te trompent; l'un te fait croire mon pouvoir criminel, l'autre te persuade que tu soutiendras les terribles épreuves par où tu dois passer. Désabuse-toi, consulte la raison ; elle te dira que le pouvoir immense qui t'est offert ne blesse point la vertu, & qu'il est beau de se mettre au-dessus des mortels les plus élevés; elle te dira que toute ta valeur ne pourra repousser les redoutables coups que te prépare ma vengeance. Eh bien ! à quoi te résouds-tu ? A mourir, répondis-je. A peine eut-je prononcé ce mot, qu'un nuage m'enleva avec rapidité. Ah! Crisoline, m'écriai-je, c'en est fait, je vous perds pour jamais.

Malgré la frayeur dont je fus saisi, je ne perdis point connoissance; je restai plus d'une heure dans ce nuage, & sans avoir vu ni par quelle route, ni par quel chemin j'avois passé, le nuage dissipé, je me trouvai dans une belle prairie. Je marchai assez longtemps sans rencontrer personne pour m'instruire de l'endroit où j'étois, car je vis bien que je n'étois plus en Thessalie.

Enfin, j'apperçus deux hommes & une femme dont les habillemens m'étoient absolument inconnus, je fus à eux, mais leur rencontre ne me fut d'aucun secours ; ils n'entendoient point mon langage, & je n'entendois pas le leur ; je connus seulement la surprise où ils étoient de me voir dans leur pays : mon trouble & mon affliction en augmentèrent. Où suis-je, m'écriai-je ? je le vois. Je suis transporté dans un climat inconnu, je suis peut-être au bout de l'univers : y resterai-je abandonné & sans secours ? à quoi me réserve l'ennemie qui me persécute avec tant de barbarie ? Crisoline sera comme moi la victime de sa fureur. Que nous sommes tous deux à plaindre ! La nuit qui survint, redoubla encore l'horreur de ma cruelle situation. L'esprit & le corps abattus, je me couchai sur l'herbe, où, après avoir gémi de mon malheur, je me laissai aller au sommeil.

Au jour naissant, je crus entendre la voix de Crisoline qui me disoit : Lhidimès, mon cher Lhidimès, que nous sommes à plaindre ! j'ouvre les yeux, & je vois Crisoline à côté de moi. Quoi ! c'est vous, Crisoline, lui dis-je ? vous êtes donc comme moi l'objet de la fureur de l'exécrable ennemie qui

veut nous séparer pour jamais? ses persécutions & sa rage me font tout craindre pour vos jours. Je sais le péril où ils sont exposés, répondit Crisoline, ils seront la victime de votre résistance: l'arrêt m'en a été prononcé, & l'on ne m'a transportée auprès de vous, dans ces climats qui me sont inconnus, que pour vous fléchir en faveur de vous-même, ou me faire périr à vos yeux. Qu'entends-je, m'écriai-je éperdu! comment me sauver du danger où je suis, j'ai également à redouter ma foiblesse ou ma fermeté. Quoi! il me faudroit payer vos jours de l'innocence des miens, ou je ne puis sauver ma vertu qu'en vous voyant périr! Justes dieux! quelle affreuse alternative!

Je gardai un moment le silence, les yeux attachés sur Crisoline, qui, en me regardant tendrement, versoit un torrent de larmes. Mais, continuai-je, je puis sauver vos jours & ma vertu; je puis mourir; mon bras osera trancher la trame d'une vie malheureuse: quand je ne serai plus, vous serez tranquille. Cruel, me dit Crisoline; en voulant mourir, ne prononcez-vous pas l'arrêt de ma mort? croyez-vous que je veuille vous survivre? Non, le même fer nous unira.

Eh bien! mourons, ma chère Crisoline, m'écriai-je avec transport, que la mort nous unisse. Quoi! répliqua-t-elle, vous auriez un courage assez barbare pour me voir expirer à vos yeux, & vous m'aimez? Non, Lhidimès, vous ne m'aimez point. Je ne vous aime point, repris-je? parlez Crisoline, que puis-je faire pour vous prouver que je vous adore? Céder, me répondit-elle: céder, m'écriai-je: oui, céder, répliqua-t-elle; en vous rendant égal à celle qui veut vous communiquer toutes ses sciences, vous n'aurez plus rien à craindre, & malgré tout l'univers nous pourrons être heureux..... Eh! c'est Crisoline, m'écriai-je, qui me tient ce langage! Crisoline veut corrompre ma vertu. Devenu criminel envers les hommes & les dieux, elle ne me croiroit pas digne de la posséder. Ah! Crisoline, quel est votre égarement! voulez-vous ajouter à tous mes malheurs celui d'avoir à rougir de vous adorer?

Ah! Lhidimès, s'écria Crisoline, prêtez-vous à la timidité d'une femme, prêtez-vous à sa foiblesse; je tremble pour vos jours, je tremble pour les miens. Non, je n'ai pas assez de force pour soutenir les malheurs qui nous menacent; songez, Lhi-

dimès, que ma mort ſuivra votre refus. Oui, vous allez me voir périr à vos yeux: j'ai déjà vu le poignard levé ſur moi, pour vaincre la répugnance que je montrois à vous inſtruire: peut-être auſſi, mon cher Lhidimès, croyez-vous criminel ce qui ne l'eſt pas; peut-être qu'un faux préjugé vous abuſe; l'erreur lui a peut-être donné la naiſſance; en ſerons-nous les victimes? ſera-ce la mort qui nous unira? ſera-ce enfin, baignés dans notre ſang, & en expirant dans les bras l'un de l'autre, que nous nous dirons un éternel adieu? Laiſſez-moi, Criſoline, lui dis-je, effrayé du terrible ſpectacle qu'elle repréſentoit à mon eſprit intimidé, laiſſez-moi. Vos diſcours, en me faiſant trembler pour vous, me font rougir de votre égarement; ils ne ſervent qu'à me faire déſapprouver ma tendreſſe. Non, n'eſpérez pas de me vaincre.

Je ſuis ſans eſpérance, pourſuivis-je, de pouvoir triompher de mon ennemie; mais du moins je ſaurai triompher de moi-même. Ajoute, reprit Criſoline, ajoute que tu ſauras encore me voir ſans pitié expirer à tes yeux. Le crime, lui répliquai-je, m'eſt encore plus odieux que vous ne m'êtes chère, & ma mort m'affranchira du regret de vous avoir perdue.

C'en eſt donc fait, s'écria Criſoline ; je ſuis ſans eſpérance : ingrat, pourquoi avez-vous ſu triompher de cette heureuſe indifférence qui m'aſſuroit des jours tranquilles ? Hélas ? que je payerai chérement votre victoire ! Alors les larmes & les ſanglots ôtèrent à Criſoline la liberté de continuer. Pour moi, j'étois ſi troublé & ſi attendri de voir Criſoline en cet état, que je tremblois que l'amour ne forçât la vertu à céder. La honte que j'eus en ſentant que ma fermeté étoit ébranlée, la rappela ; mais ne voulant ni ajouter au-déſeſpoir de Criſoline par ma réſiſtance, ni lui accorder ce que ſes pleurs ſembloient me demander, je gardai un triſte ſilence.

Nous étions tous deux dans cette violente ſituation, lorſque je vis tout d'un coup paroître devant moi mon ennemie, je veux dire la magicienne ; ſa vue me fit frémir de crainte & d'horreur. Eh bien, Criſoline, lui dit-elle, qu'as-tu obtenu ? Criſoline, toute en pleurs, ne répondit rien. Je le ſais, pourſuivit la barbare ; ton ſilence & tes larmes m'en inſtruiſent. Je ſens redoubler ma fureur contre toi & contre ton amant : oui, c'en eſt fait, d'un ſeul coup je vais me venger de tous les deux.

En

En achevant ces mots, elle tira un poignard, & le bras levé, elle avança vers Crisoline. Arrêtez, lui dis-je en me jetant au-devant d'elle ; Crisoline ne doit pas être la victime de votre ressentiment. Non, ce n'est point l'amour que j'ai pour elle qui fait l'obstacle que vous trouvez en moi ; c'est l'horreur que m'inspire le vice. Pour te punir de ton injurieuse & fausse prévention, me répondit la magicienne, tu consentiras dès ce moment à être initié dans les mystères de mon art, ou Crisoline va périr à tes yeux : choisis. Je restai interdit & tremblant. Ah ! Lhidimès, s'écria Crisoline, sauvez-moi des horreurs que la mort me présente ! Par pitié rendez-vous, l'amour & l'humanité le demandent.

Un saisissement affreux & la frayeur que j'avois de céder, tenoient ma langue liée. Tu ne dis rien, reprit la cruelle femme que j'avois devant moi. Parle...... réponds...... Condamnes-tu Crisoline à mourir, ou consens-tu à commander, comme moi, à toute la nature ? Non, répondis-je d'une voix foible & tremblante ; c'est la mort que je veux, continuai je en tombant à ses pieds : ne me la refuse pas, frappe, mais épargne dans la malheureuse Crisoline des jours que

l'innocence & la vertu doivent te rendre respectables. Vois, me dit-elle en saisissant Crisoline par le bras, & levant l'autre armé d'un poignard sur son sein, vois comme je vais les épargner. Je voulus me relever pour me jeter sur le bras de la cruelle; mais j'étois si foible & si fatigué de tout ce que j'avois souffert depuis plus de vingt-quatre heures, & l'effroi mortel dont j'étois saisi redoubla à un tel excès, que j'avoue à la honte de mon courage, que je perdis toute connoissance. En la recouvrant, je me trouvai couché sous le même arbre d'où j'avois été enlevé.

Je ne sentis qu'une foible joie de revoir le rivage du Pénée; je ne pouvois me flatter d'être à la fin de mes malheurs; au contraire, j'en envisageois qui me faisoient trembler. L'idée que Crisoline étoit peut-être sans vie dans ce moment, se présentoit à mon esprit avec un effroi proportionné à ma tendresse : je m'imaginois la voir pâle & sanglante me reprocher sa mort; je ne pouvois me pardonner d'avoir perdu le sentiment dans une occasion où il s'agissoit de sauver ses jours à quelque prix que ce fût; je condamnois ma fermeté, je la nommois barbarie; je me disois que j'étois plus cri-

minel de l'avoir expoſée à la rage de mon ennemie, que je ne l'euſſe été de me rendre. Je cherchois des raiſons pour juſtifier le pouvoir qui m'étoit offert, & j'en trouvois. Un inſtant après, honteux & déſeſpéré, je rougiſſois de ma foibleſſe, & mon égarement me faiſoit horreur à moi-même. Enfin ne pouvant plus ſoutenir l'incertitude où j'étois de la vie ou de la mort de Criſoline, quoique foible & défaillant, je partis pour aller à Titire.

Etant arrivé au bord du fleuve Pénée, j'en vis ſortir une eſpèce de monſtre à figure humaine, qui me dit d'un ton de voix menaçant & épouvantable : arrête, ne vas pas plus loin, tu ne verras point Criſoline : elle vit, mais elle vit tourmentée de mille maux ; tu peux en un moment les faire ceſſer ; conſulte ta tendreſſe. Ta réſolution priſe, reviens ſur ces bords, je te communiquerai un pouvoir qui te rendra maître du ſort de Criſoline & du tien. Le monſtre, en achevant ces mots, diſparut, & me laiſſa dans une ſituation difficile à comprendre. Criſoline vit ! m'écriai-je, mais ce n'eſt que pour ſouffrir à chaque inſtant de nouvelles peines ; j'en ſuis la cauſe ; & je puis avoir la cruauté de la laiſſer en proie

à mon ennemie ! Ah ! que ce qu'on appelle vertu rend barbare ! Enfin cette vertu si précieuse & si nécessaire pour l'heureuse tranquillité du cœur & de l'esprit, manqua de m'abandonner. Ma foiblesse pour Crisoline me mit au point de ne savoir plus ce que je voulois.

Je revins chez mon père, l'ame agitée de crainte & d'incertitude. Les durs assauts que j'avois essuyés ; les plus affreuses images que je me faisois des souffrances de Crisoline, mon désespoir, tout concourut à me ravir absolument le sommeil.

Dans mes vives inquiétudes, je me ressouvins du sage Théminisès ; & sur ce qu'il m'avoit permis d'avoir recours à lui, si je me trouvois dans quelqu'extrêmité fâcheuse, je me déterminai sur le champ à aller le trouver. La honte d'avoir vu chanceler ma vertu, & l'espoir que ce sage mortel la ranimeroit dans un cœur étonné de sa propre foiblesse, m'encourageoient encore. Ainsi, dès que l'aurore parut, je partis, après avoir prié mon père de trouver bon que je fusse quelques jours absent.

J'arrivai chez Théminisès ; charmé de me revoir, il m'embrassa avec tendresse. Je lui racontai ma cruelle aventure ; j'eus assez

de force sur moi-même pour ne pas craindre de rougir, en lui avouant les mouvemens de foiblesse que l'amour m'avoit inspirés ; je pensai même que cet aveu donneroit à Théminisès contre moi des armes victorieuses. Quand il m'eut écouté avec attention, Théminisès me quitta sans me répondre ; une heure après il revint me trouver dans le jardin où il m'avoit laissé.

Vous êtes dans un grand danger, mon enfant, dit-il ; il vous faudra bien de la vertu & bien de la fermeté pour éviter de perdre cette heureuse innocence, source de la tranquillité de l'ame. Je puis cependant vous aider à vous sauver du péril où vous êtes ; je sais le lieu où s'assemblent les magiciens de la Thessalie ; ils doivent s'y rendre cette nuit, dixième de la lune ; je veux que vous soyez le témoin de leurs affreux mystères pour vous en inspirer encore plus d'horreur. Je vous menèrai moi-même, & sans le secours de leurs abominables prestiges, nous serons tous les deux invisibles par la vertu admirable de cette plante que je vais partager avec vous. Armez-vous donc, mon cher enfant, d'un courage digne de mes bontés.

La nuit étant arrivée, Théminisès me

mena par des chemins que je ne connoissois pas ; nous arrivâmes dans une belle prairie, il me fit asseoir sur le bord d'un petit ruisseau, il se plaça à côté de moi ; me tenant toujours le bras droit. Ce sage vieillard m'exhortoit à me fortifier dans l'amour de la vertu & dans l'horreur du vice. Ses discours furent interrompus par un dragon que nous vîmes en l'air & qui vint fondre rapidement au milieu de la plaine. Un homme, monté sur cet animal, sauta légèrement à terre. A peine eut-il fait quelques tours, qu'il parut dans les airs un gros tourbillon de feu, mais encore très-élévé & fort éloigné de nous. Il approche, il descend enfin jusqu'à terre ; alors il se sépare : quelle fut ma surprise & ma douleur ! quelle horreur s'empara de mon ame ! quel fut enfin mon désespoir ! Crisoline.... grands dieux ! c'étoit-elle-même. Théminisès qui me tenoit toujours par le bras, me le serra en me disant sois maître de toi, Lhidimès, & écoute.

Crisoline s'approcha du magicien, se jeta d'abord à ses pieds & lui dit : mon souverain maître, j'implore votre bonté ; que deviendrai-je, si vous êtes inexorable à ma prière ? Parle, lui répliqua cet homme ;

que me veux-tu? Vous ſavez, reprit Criſoline, l'attachement que j'avois pour mon frère: ce fut par les ſciences que vous & lui m'avez communiquées, que je ſus le danger où il étoit à l'armée; touchée de la plus vive douleur, je traverſai les airs pour le voir; enveloppée d'un nuage, j'entrai dans ſa tente. Un jeune ſoldat étoit à côté de ſon lit; mon frère, en voyant le nuage, pria le ſoldat de ſe retirer; mais il n'obéit pas aſſez promptement pour mon repos: je le vis, & malgré la douleur amère que me cauſoit la mort prochaine de mon frère, malgré l'indifférence qui m'avoit toujours garantie de l'amour, je trouvai ce ſoldat aimable. Enfin il triompha dans un moment de toute ma fierté; je l'aimai. Je découvris qu'il étoit du hameau de Cantelme, & d'une famille avec laquelle le hafard m'avoit liée d'amitié depuis quelque temps.

Mon étonnement redoubla encore, quand j'appris que Criſoline étoit la ſœur de ce camarade que j'avois eu à l'armée, & que j'avois vu mourir. Je ne pouvois comprendre les raiſons qu'il avoit eues de me cacher le lieu de ſa naiſſance, ſi voiſin de Cantelme. De plus, Criſoline ne m'avoit jamais

parlé de ce frère, & je n'avois vu dans son père nulle trace de douleur. Lhidimès, poursuivit Crisoline, de retour au hameau, me vit & je lui plus ; il désire avec ardeur notre union, il ignore l'obstacle qui s'y oppose : il a voulu me demander à mon père, qui m'auroit sans peine accordée à ses désirs. Je lui ai d'abord fait naître la difficulté que Paphilis mettoit à son bonheur ; mais Paphilis paroissant avoir renoncé à ma recherche, je n'ay pu refuser mon aveu à Lhidimès, pour qu'il parlât à mon père. Cependant, comme je ne voulois pas qu'il m'obtînt, puisque le serment que j'ai fait de n'épouser jamais qu'un homme initié dans vos mystères, met un obstacle entre ce pasteur & moi, qu'il falloit surmonter ; j'ai eu recours à mon art pour traverser & irriter sa passion.

Clitie m'a secondée dans mon dessein : elle a fait trembler Lhidimès pour mes jours, mais sans avoir pu ébranler sa fermeté. Ah ! que l'amour m'a rendue cruelle ! s'écria Crisoline ; à quelles alarmes, à quels tourmens, à quelles frayeurs n'ai-je pas exposé mon amant ! que n'ai-je pas souffert en le persécutant ! à quoi ont servi tant de cruautés ! elles n'ont fait que m'instruire que je suis sans espérance. Enfin, si vous ne me rele-

vez du ferment que j'ai fait, je mourrai de douleur. Pourquoi m'affujettir à une loi fi cruelle! Tu pouvois ne pas t'y foumettre, répliqua le magicien; mais il eft fait ce ferment que j'ai exigé de toi avec autant de prudence que d'adreffe. Eh pourquoi! s'écria Crifoline; pourquoi es-tu femme? reprit-il; femme, ne dois-tu pas compte de tes actions à ton mari? peux-tu en faire une qu'il ignore, fans bleffer fes droits & tes devoirs, du moins en apparence? & cette apparence fuffiroit pour te rendre criminelle à fes yeux. Pourrois-tu donc difparoître à ton gré & les jours & les nuits? A la première queftion que répondrois-tu? Et fi ton mari, connoiffant ton pouvoir, refufoit de le partager, ne te flatte pas, tu lui ferois horreur. Tels font les préjugés injurieux contre notre art. C'eft pourquoi, autant que je puis, j'infifte fur le ferment que j'ai exigé de toi; ainfi jamais tu ne peux époufer qu'un homme initié dans nos myftères. Fais de nouveaux efforts pour vaincre Lhidimès, acquiers ce fujet à notre empire, ou renonce à lui pour jamais. Si ta tendreffe ne peut rien, fais-le trembler par tant d'horreurs & tant de tourmens, qu'il foit contraint à fe rendre:

si tu ne te sens pas assez de force pour l'accabler de maux, laisse-m'en le soin, je le rendrai digne de toi, ou il périra.

Eh bien! s'écria Crisoline d'un ton de désespoir, il périra. Pouvez-vous espérer de vaincre un courage que l'amour n'a pas vaincu, qui n'a pas cédé en me voyant un poignard sur le sein? La plus forte des passions n'a pu le faire renoncer à l'idée qu'il s'est faite de la vertu; il lui sacrifie tout. L'amour seul cependant, peut changer une ame, lui seul peut justifier mon pouvoir aux yeux de Lhidimès, & le persuader que sans crime il peut le partager avec une amante. Je vais encore redoubler mes efforts; mais je les redoublerai sans espérance & sans succès. Crisoline alors se tut.

Le silence que le magicien gardoit, ainsi que Crisoline, fut interrompu par un nouveau tourbillon de feu qui, en se dissipant lorsqu'il fut à terre, me permit de reconnoître la magicienne que je crois seule coupable des persécutions où j'avois été livré. Clitie, que voilà, dit Crisoline à son souverain; vous dira tout ce que nous avons tenté pour forcer Lhidimès à se rendre. Nos efforts n'ont servi qu'à me prouver sa tendresse, & à me déchirer le cœur. Quoi!

continua-t-elle, je suis sans espérance d'être jamais unie à ce pasteur que j'aime si tendrement, & dont je suis adorée ! Fatale destinée ! Art détestable, pourquoi tes charmes m'ont-ils séduite ? que ne puis-je y renoncer ! Oui, je payerai de ma vie les avantages que j'ai cherchés dans ta possession. Ah ! mon souverain maître, poursuivit-elle, en se prosternant encore devant lui, laissez-vous attendrir en ma faveur. Tu me fais pitié, lui dit-il, mais je ne puis t'accorder ce que tu me demandes, cesse de l'espérer.

Dans ce moment il parut dans les airs des monstres, des tourbillons de feu & des nuages qui descendoient rapidement vers la prairie. Saisi d'épouvante & d'horreur, je priai Théminisès de me tirer d'un lieu où je venois d'entendre l'arrêt de ma mort, soit que je fusse ferme dans mes devoirs, ou que je mourusse de douleur de voir Crisoline indigne de mon amour. Nous régagnâmes la maison de Théminisès sans dire un seul mot ; j'étois si troublé, que je ne pensai jamais à rompre le silence.

Lorsque nous fûmes arrivés, Théminisès me dit d'aller prendre du repos, & qu'il me parleroit après. Dormez quelques heu-

res, continua-t-il, vous en avez besoin ; mais si votre étonnement & l'agitation où je vous vois ne permettent pas au sommeil de s'emparer de vos sens, obtenez de votre raison de triompher d'une foiblesse qui, ne pouvant plus être justifiée, vous rendroit indigne de mes bontés.

Il est aisé de croire que je ne dormis point. Crisoline magicienne! m'écriois-je à tout moment ; c'en est donc fait, je la perds pour jamais, cette Crisoline si tendre & si charmante ! Pourrai-je y renoncer ? que je la crains ! que je me crains moi-même ! Mais, reprenois-je, ma tendresse pour elle est désormais un crime pour moi. Raison, devoir, vertu, eh bien, donnez-moi la force de l'oublier ! Oublier Crisoline! ... l'abandonner! ... Elle en mourra. Quel ennemi le destin m'offre-t-il à combattre ? comment le vaincre ? Théminisès, cependant, m'ordonne d'en triompher. L'usage qu'il s'est fait d'une vertu plus qu'humaine, lui persuade que cette même vertu peut & doit nous rendre toujours maîtres de nos passions. L'agitation où j'étois me faisoit prononcer ces discours à haute voix ; Théminisès, qui m'écoutoit, parut, & me dit d'un ton sévère :

Lhidimès, prends garde à toi, Crisoline

te coûtera ton innocence : crains de devenir aussi coupable qu'elle. La découverte que tu viens de faire auroit déjà dû étouffer ta tendresse, en t'inspirant pour cette criminelle fille toute l'horreur que le vice doit imprimer à la vertu. La raison peut tout obtenir de nous, quand cette vertu la soutient : douter de son triomphe, c'est annoncer sa défaite. Quoi ! sans être ému par la présence de Crisoline, tu crains de succomber! que n'auras-tu point à redouter, lorsque ses larmes, ses soupirs & un tendre désespoir attaqueront ta vertu ? Que d'ennemis tu vas avoir à combattre ! La dangereuse éloquence que Crisoline employera pour te prouver que son art n'a rien de criminel, le pouvoir enfin que lui donne sur ton cœur ta passion. Auras-tu assez de fermeté pour vaincre de tels ennemis ? Ne te flatte point, tu aurois cédé à Clitie & à Crisoline, si la nature effrayée ne t'avoit pas ravi l'usage de tes sens ; c'est à elle seule & non à ta vertu que tu dois aujourd'hui ton innocence.

Honteux & confondu des justes reproches de Théminisès, je me jetai à ses pieds ; & en lui tenant les genoux, je lui dis : c'en est fait, vos invincibles discours, que la sa-

gesse la plus expérimentée vous a dictés, viennent de me rendre à moi même : pardonnez un premier mouvement de foiblesse, que vos remontrances viennent de surmonter. Toutefois je ne me flatte point, je vois tous les tourmens que la rage, la vengeance & l'amour méprisé inventeront pour me punir d'oser être vertueux. Mais, pour soutenir tous ces tourmens & pour résister à Crisoline, je n'aurai qu'à me rapeler vos divines paroles ; elles viennent de porter le calme & l'assurance dans mon ame. Oui, je me sens digne de vos bontés, je les implore, continuez-les-moi, je les mériterai toujours. Trop heureux qui peut avoir un tel guide pour ramener l'esprit & la raison de leurs égaremens! J'ai commencé à te protéger, mon enfant, me répondit Théminisès, & je te jure de ne jamais t'abandonner. Mes connoissances, quoiqu'assez étendues, ne suffiront peut-être pas pour t'arracher à la puissance fatale de Crisoline, je vais néanmoins travailler pour toi, & je commencerai par implorer le secours des dieux.

Le lendemain, Théminisès me mena dans une chambre où il y avoit un bain. Mon enfant, me dit-il, tu as besoin de réparer tes forces abattues par les fatigues du

corps & de l'esprit; voilà un bain que je t'ai préparé, il te rendra plus fort que tu ne l'as jamais été, jette-toi dedans, restes-y une heure, & lave-toi la tête ainsi que le visage. J'obéïs à Théminisès, & je sortis de ce bain tel qu'il me l'avoit promis. Je fus le chercher dans son jardin où il se promenoit seul. Il me dit en me voyant: tu es à présent en état de partir; va, mon enfant, retourne chez ton père. Tu verras peut-être Crisoline; arme-toi d'un courage inébranlable, surtout cache-lui ce que tu sais de sa propre bouche. Pars, & reviens dans huit jours.

J'arrivai chez mon père, plongé dans une tristesse que rien ne pouvoit vaincre; l'agitation de mon ame étoit extrême, je croyois à tous les momens aller tomber dans des périls, dont l'idée me faisoit d'autant plus trembler, que Crisoline étoit toujours victorieuse de mon cœur. Je ne pouvois douter que Crisoline ne fût magicienne, & je ne pouvois le croire; tous mes sens se révoltoient & contr'elle & contre moi. Je me rappelois ce qui m'étoit arrivé à l'armée, où je ne reconnoissois que trop Crisoline; mais ce que je ne pouvois comprendre, c'étoit qu'elle fût sœur de Termi-

lis. Pour m'éclaircir ſur ce ſujet, j'allai trouver Lindor, je lui confiai ma cruelle aventure. Voici ce qu'il m'apprit.

Le père de Criſoline, me dit-il, avoit deux fils, mais plus âgés de dix ans que leur ſœur. Thermilis étoit l'aîné, & ſans doute celui dont vous venez de me parler. Il s'en falloit bien qu'on le regardât à Titire comme un bon ſujet; il avoit beaucoup de vices, peu de bonnes qualités, & ce que vous venez de me dire m'apprend que le temps, les occaſions & le commerce des méchans avoient entiérement déterminé ſon caractère au crime. Thénais le cadet étoit un garçon charmant par ſa figure, par ſon eſprit, par ſes manières & par tous ſes ſentimens; auſſi faiſoit-il les délices de ſon père. Cette tendreſſe, juſtifiée par le mérite & la vertu de Thénais, mit la déſunion entre les deux frères; un rien les brouilloit, & jamais on n'obtenoit de Thermilis un racommodement ſincère.

Une fille du hameau, jeune & belle, leur inſpira de l'amour à tous les deux; mais elle donna la préférence à Thénais. Les ſoins & les aſſiduités de ce dernier furent bien reçus, & Thermilis ſe vit rebuté; il ſentit avec un dépit violent que ſon frère

le rendoit aussi malheureux auprès de Ménante, que dans la maison paternelle, son ressentiment égala sa passion, il maltraita son frère, il le fut à son tour de son père, auprès de qui ses torts ne pouvoient trouver grâce, ils portoient un caractère trop odieux, ils étoient trop réïtérés. Mais son désespoir alla jusqu'au dernier excès, quand il vit que Ménante alloit être la récompense de la tendresse de Thénais; il ne fut plus maître de lui, son amour étouffa dans son cœur les sentimens de la nature & ceux de l'honneur : il poignarda enfin son frère à la porte de Ménante.

Ce crime affreux souleva contre Thermilis tout le hameau : il prit promptement la fuite. Son père, dont l'affliction touchoit tout le monde, lui fit donner une somme d'argent pour le mettre en état de sortir de la contrée. Il y a près de dix ans de cette horrible catastrophe : depuis ce temps, on n'a point entendu parler de Thermilis; il est oublié dans le hameau, & Crisoline y est regardée comme seule héritière des biens de son père. Ménante prouva quelle étoit sa passion pour Thénais, en se jetant dans le temple de Diane, où elle est aujourd'hui une des prêtresses de la déesse.

En quittant Lindor, je repris le chemin de la maison : je rencontrai ma sœur qui revenoit de chez Crisoline. Théane ignoroit tout ce qui se passoit, elle me dit que Crisoline étoit malade; elle ajouta qu'elle me prioit instamment de l'aller voir le lendemain, & elle s'acquitta de sa commission avec un sourire de complaisance. Je l'avouerai à ma honte, l'inquiétude que me causa la maladie de Crisoline, la crainte qu'elle n'augmentât si je lui donnois le chagrin de la négliger, ma foiblesse enfin, tout m'entraîna malgré moi à Titire.

Je vis Crisoline, & à sa vue, quand même je ne me serois pas condamné à un secret éternel, tout reproche auroit expiré sur mes lèvres. Quoique triste & abattue, je la trouvai si charmante, que les larmes me vinrent aux yeux en pensant qu'il me falloit renoncer à elle pour jamais. Je frissonnois en envisageant les combats que j'aurois à soutenir avec moi-même pour ne pas succomber; & je me repentois d'être venu m'y exposer. Eh bien, mon cher Lhidimès, me dit-elle en me prenant la main, & les yeux baignés de larmes, vous rappelez-vous avec quelque pitié le péril où vous m'avez vue? ne vous êtes-vous point re-

proché une fermeté qui tient de la barbarie ? Non, lui repliquai-je d'un ton assuré. Non, reprit-elle, & vous m'aimez ! Allez, vous ne m'aimez point, vous ne m'aimâtes jamais, jamais vous ne sûtes aimer ! Ah ! je ne le vois que trop, je serai la victime de la malheureuse passion que vous m'avez inspirée. Elle accompagnoit ces reproches d'une tendresse qui me désespéroit.

Je ne pus jamais avoir la force de ne pas protester à Crisoline que je l'adorois toujours. Mais feignant d'en douter, elle jura qu'elle mourroit de douleur, si je refusois de faire tout ce qui pouvoit concourir à notre union. Je lui demandai en tremblant, ce qu'il falloit que je fisse. M'aimer assez, me répondit-elle, pour n'avoir de volonté que la mienne, & pour me tout sacrifier. Je suis prêt, lui répartis-je, à sacrifier ma vie pour vous, ordonnez ; mais je ne vous sacrifierai rien, s'il en doit coûter quelque chose à ma vertu. Vous devez la connoître, elle est à l'épreuve de tout, ainsi n'exigez rien de moi qui puisse la blesser. Vous-même vous me deviendriez odieuse ; je ne puis & ne veux vous aimer qu'en vous estimant. Ah ! Crisoline, poursuivis-je avec transport & en me jetant à ses pieds, si

mon amour vous eſt cher, donnez-moi la douce ſatisfaction de vous voir auſſi vertueuſe que tendre. Nous ne pouvons être heureux qu'à ce prix. Que l'amour remporte cette victoire.

Je t'entends, me repliqua Criſoline, & tu m'as entendue. Eh bien, ingrat, renonce à moi; fais plus, déteſte-moi: remercie-toi d'être plus barbare encore que vertueux. Jouis du plaiſir de me voir expirer de douleur. Criſoline alors s'abandonna à un tel excès de déſeſpoir, que je crus qu'elle alloit mourir.

Ce fut le ſouvenir de Théminisès qui me donna dans ce moment une force dont je fus étonné moi-même. Mais craignant de perdre la fermeté ſi néceſſaire pour me ſauver d'un danger ſi preſſant, j'appelai le père de Criſoline. Ingrat, me dit-elle, crois-tu qu'un autre que toi puiſſe me tirer de l'état où tu me mets? Peux-tu le voir avec une dureté capable de me faire mourir de honte? C'en eſt donc fait, s'écria-t-elle, je ne ſuis plus aimée! Cruel, achève, donne-moi la mort; arrache la vie à cette infortunée qui t'adore. Quoi! tu ne daignes pas jeter ſur moi un regard de pitié? Barbare, tu me ferois haïr la vertu! Je le vois, tu me dé-

testes : eh bien, fuis, ta présence m'irrite, retire-toi ; mais tremble, ingrat, je ne souffrirai pas seule.

Jamais je n'ai obéi si promptement & avec tant de peine, car j'avoue que je m'étois fait un effort extrême pour vaincre les mouvemens de foiblesse qui vouloient m'entraîner comme malgré moi aux pieds de Crisoline. Je la quittai, l'ame aussi agitée que la sienne ; j'étois attendri & pénétré de la plus vive douleur. Jamais enfin je n'ai tant souffert.

Ce fut avec un trouble inexprimable que je regagnai le hameau. Un oiseau dans l'air me faisoit trembler, & me paroissoit un monstre qui alloit m'enlever ; les menaces de Crisoline avoient rendu mes sens susceptibles de toutes les impressions de la terreur. Je trouvai ma sœur en entrant dans la maison ; elle me demanda le sujet du trouble où j'étois. Ah ! ma chère Théane, lui dis-je, vous n'aurez bientôt plus de frère ! suivez-moi dans le verger, je veux vous confier tous mes malheurs.

Je lui racontai mon aventure dès son commencement, elle frémissoit d'horreur & de crainte en m'écoutant ; elle ne pouvoit, sans trembler, envisager tout ce que j'avois

à redouter ; elle craignoit ma tendresse ; dont elle voyoit toute la violence, elle craignoit pour mes jours ; cependant elle m'exhorta en versant des larmes à la vertu & à la fermeté. Je ne fus pas longtemps à avoir besoin de l'un & de l'autre.

Deux jours après, étant couché dans la prairie qui est derrière ma maison, je sentis la terre s'ébranler sous moi ; mais quel fut mon effroi en voyant un monstre sur lequel je me trouvai assis, & qui, dans le moment, m'enleva dans les airs avec rapidité ! Je perdis toute connoissance ; un coup de baguette me la rendit. Je regarde, je me vis dans un antre affreux, & vis-à-vis de moi, le détestable souverain de Crisoline. Je ne doutai plus qu'ayant perdu toute espérance de me vaincre, & poussée à la vengeance, Crisoline ne m'eût livré à ce méchant homme. Je me souvenois de lui avoir entendu dire qu'il me soumettroit à son empire, ou qu'il me feroit périr si Crisoline m'abandonnoit à lui. Pouvois-je donc douter de ma perte, en me voyant au pouvoir de ce redoutable ennemi ?

Aimes-tu Crisoline, me dit-il ? aimes-tu la vie, parle ? J'aime la vertu, lui répondis-je, & je suis prêt à lui sacrifier Criso-

line & la vie. Fais moins le courageux, me repliqua-t-il, crains ce pouvoir immense que je t'offre & que tu oses méprifer : tremble que je ne l'exerce contre toi. Ce sera ta soumission qui te rendra possesseur de Crisoline, ou ce sera la mort qui la vengera de ta résistance. Elle auroit, lui répondis-je, un plus beau triomphe à remporter; qu'elle t'abhorre autant que je te déteste, & nous serons dignes l'un de l'autre. Ne m'irrite point, me dit le magicien, rends-toi. Ne l'espère pas, repartis-je. Ajoute à tous tes crimes celui de me faire périr. Punis moi d'oser te montrer une ame aussi vertueuse que la tienne est impie. Frappe, je suis prêt à recevoir tes coups. Eh bien! tu mourras, me répondit-il en frappant la terre de sa baguette, tu ne m'auras pas outragé impunément, ton insolence mérite la mort.

A l'instant, il parut trois monstres affreux; ils sembloient attendre impatiemment l'ordre de me dévorer. Ta vie dépend de ta dernière réponse, poursuivit le magicien; mais ce moment est le seul que j'accorde à ton choix, entre la vie & la mort. Tu vois ces monstres, il faut qu'ils soient soumis à ta puissance par le pouvoir de cette ba-

guette que ma bonté t'offre encore, ou il faut que tu sois livré à toute leur fureur; décide de ton sort, il est dans tes mains.

J'avoue que la nature étoit effrayée; la vue de ces trois monstres & les menaces du magicien m'intimidoient. J'étois interdit & tremblant, je sentis que je manquois de courage pour me livrer à la mort. Tout enfin me faisoit frémir de crainte & d'horreur. Le souvenir du divin Théminisès rappela dans cet instant ma vertu & ma fermeté, il fit céder la nature effrayée à l'amour que ce sage mortel m'avoit inspiré pour mes devoirs. Le magicien voyant que je ne répondois rien, me crut ébranlé. Tiens, me dit-il, prends cette baguette, ordonne à ces monstres de disparoître, & en traversant les airs, vole aux pieds de Crisoline, pour y recevoir sa foi. Perfide, répondis-je d'un ton ferme, n'espère pas de me vaincre; ma vie est en ton pouvoir, disposes-en au gré de ta fureur. Oui, me dit-il, je vais en disposer, je vais punir ton insolent orgueil, & venger Crisoline malgré elle.

Le magicien frappe les monstres sur la tête, aussi-tôt ils viennent sur moi avec une telle fureur, qu'ils me renversent; mais en même temps ils s'arrêtent, ils reculent &

& ils disparoissent. Rassuré par un événement si peu attendu, je me relève, je vois mon ennemi confondu, ne pouvant cacher son étonnement : le mien n'étoit pas moindre. Il garda un moment le silence, puis il me dit : tu penses avoir l'avantage, tu crois échapper à ma juste fureur ! ne l'espère pas. Je t'abandonne dans cette caverne, où, sans secours, tu attendras la mort. En achevant ces mots, il disparut.

La situation où il me laissoit seroit difficile à comprendre. Je me voyois dans un antre affreux qui ne recevoit de jour que par l'extrémité du haut, & cet antre devoit être mon tombeau; cette idée se présentoit à moi dans toute son horreur ; je sentis alors que ni les persécutions, ni les plus grands malheurs n'éteignent jamais l'amour de la vie : on croit la mépriser quand on ne voit point la mort; mais à son aspect la nature effrayée se soulève. Je n'étois pas dans ces sortes d'accablemens qui ôtent presque tout sentiment, j'étois dans une situation violente, je m'agitois, je me tourmentois; je frissonnois d'horreur en pensant que j'étois condamné à compter les momens qui devoient me conduire à ma fin, & qui me sembloient passer rapidement.

Le ſouvenir de Criſoline m'étoit odieux & cher en même temps. Je lui pardonnois tout ce qu'elle avoit tenté pour me ſéduire; mais je lui reprochois avec emportement de m'avoir livré à la fureur de ſon ſouverain. Enfin, ce que je craignois arriva. Le peu de jour que je voyois, & qui étoit pour moi comme un ami, dont la compagnie ſembloit vouloir me conſoler en me promettant quelque ſecours, diſparut, & la nuit ajouta encore au déſordre de mon ame.

Le divin Théminisès me revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit; je ne doutois point que je ne fuſſe redevable de la vie à ce bain où il m'avoit fait entrer; je l'appelois à mon aide, & j'eſpérois toujours en lui, mais je l'appelois en vain, je reſtois abandonné & ſans ſecours. Le jour avoit diſparu deux fois, & deux fois la nuit lui avoit ſuccédé, le temps s'écouloit, & je ſentois mes forces s'affoiblir, ainſi que le regret de quitter la vie: enfin j'étois ſans eſpérance, & les horreurs d'une mort prochaine m'avoient jeté dant un extrême abattement, lorſque je vis tout à coup paroître Criſoline.

Sa vue me cauſa des mouvemens oppoſés l'un à l'autre; je ſentis la joie que m'inſ-

pira l'espoir d'être rendu à la vie ; je sentis de l'indignation & de la colère, je fus ému & troublé, je gardai le silence. Les momens sont précieux, me dit Crisoline, il faut te tirer promptement de ce lieu, où depuis trois jours tu ne vis ni ne meurs : les horreurs du trépas n'ont pu te vaincre, continua-t-elle, tu m'immoles à des faux préjugés. Eh bien ! je veux tenter de te vaincre par la générosité ; je veux que tu me doives la vie, dans le temps même que je devrois t'abandonner. J'espère que l'amour & la reconnoissance obtiendront de toi ce que j'en attends ; mais souviens toi que je mourrai si tu renonces à moi pour jamais. Il n'est plus temps de feindre, tu sais à quel prix tu peux m'obtenir ; songes-y, & crains le redoutable ennemi, à qui dans mon premier mouvement de dépit, je t'ai livré ; il peut malgré moi te punir.

Crisoline me frappa sur l'épaule avec une petite baguette, je tombai aussi-tôt sans connoissance, & lorsque je la repris, je me trouvai dans la bergerie de mon père.

Dans le moment que je traversois la cour, j'apperçus ma sœur, elle fut effrayée de l'état où elle me vit. J'étois si pâle, si défait & si foible, qu'à peine pouvois-je me son-

tenir. L'air qui m'avoit ſurpris, me fit perdre le ſentiment, en racontant à ma ſœur le péril où je venois d'être expoſé ; elle me ſecourut, & me fit prendre quelque nourriture qui, jointe à la joie que je reſſentois d'être échappé des bras de la mort, me fit bientôt revenir. Je lui dis que je voulois aller trouver Théminisès, pour lui demander ſon ſecours, & pour que ſes ſages conſeils puſſent m'éclairer dans la conduite que je devois tenir.

Je me ſouviens toujours avec plaiſir de la preuve d'amitié que je reçus de ma ſœur dans cette occaſion. Elle aimoit Therſſandre auſſi tendrement qu'elle en étoit aimée ; ils devoient être unis dans deux jours, mon abſence retardoit leur bonheur ; mais l'amour dans ce moment céda aux tendres ſentimens de la nature effrayée du péril où j'étois expoſé. Partez mon frère, me dit Théane, allez chercher le ſecours que vous eſpérez du vertueux & éclairé Théminisès ; partez, & croyez que Therſſandre n'aura point de part à l'impatience que je reſſentirai de vous revoir. Pour jouir du bonheur d'être unie à ce que j'aime, il faut, mon frère, que je n'aie plus rien à craindre pour vous. Touché ſenſiblement du ſacrifice que me faiſoit

ma sœur, je l'embrassai avec tendresse, & le lendemain je partis au jour naissant.

Théminisès me reçut avec joie, il crut ne devoir pas me refuser la satisfaction de lui entendre louer ma fermeté. Je ne doute pas, mon enfant, me dit-il, que les dieux, contens de ta vertu, ne soient propices au dessein que j'ai de te délivrer des poursuites criminelles de Crisoline. Les connoissances que ces mêmes dieux m'ont accordées t'ont déjà garanti de la fureur des monstres qui ont voulu te dévorer dans l'antre, par le bain salutaire où je te fis entrer avant de me quitter: je ne voulus pas te dire quel en seroit l'effet, ta fermeté auroit été sans mérite; & je voulois que tu ne la dusses qu'à ton amour pour la vertu. Je l'espérois; je ne me suis pas trompé, je suis content, & je t'aime. J'avois aussi découvert que ta vie ne courroit aucun risque, c'est pourquoi je te fis partir; mais ce seroit exposer ta vertu & trop compter sur elle, que de te laisser plus longtemps en proie à l'amour de la dangereuse Crisoline; il est temps de te soustraire à la puissance de son art criminel.

Tu viens de me dire, poursuivit Théminisès, que tu avois confié à ta sœur les périls où l'amour & l'art de Crisoline t'a-

voient exposé. Eh bien ! ta confidence te sera utile, ce sera de ta sœur dont nous nous servirons pour exécuter ce que je projette. Tu vas lui envoyer par Lisis une liqueur qu'elle donnera adroitement à boire à Crisoline, en la mêlant dans quelque boisson. Cette liqueur lui fera perdre la mémoire de t'avoir aimé, & de tout ce qu'elle a fait pour corrompre la pureté de ton cœur ; elle te reverra non-seulement avec indifférence, mais comme un homme qu'elle n'aura jamais vu. Quoi, dis-je douloureusement, Crisoline ne m'aimera plus ! pourquoi lui arracher la passion qu'elle a pour moi ? Ah ! divin Théminisès, ajoutai-je vivement, arrachez plutôt Crisoline à sa profession criminelle ! ramenez-la par votre divin pouvoir au culte des dieux. Par ce retour, qui me permettra de m'unir à elle sans crime, vous nous rendrez à jamais heureux.

Je n'ai pas voulu t'interrompre, me répliqua Théminisès ; j'ai voulu te laisser le temps de montrer toute ta foiblesse, ou plutôt ton égarement. Rougis de ce que tu viens de dire : Crisoline ne peut jamais avoir à tes yeux cette pureté de cœur qui la rendroit seule digne de toi. Les dieux pourroient lui pardonner, sans que ce pardon jus-

tifiât le choix que tu ferois d'elle pour ta compagne. Je pourrois aisément te faire perdre aussi le souvenir de tes foiblesses ; mais tu ne serois pas corrigé. Le souvenir honteux d'un égarement est nécessaire dans une personne bien née, il donne de la force à la raison. C'est donc la raison qui doit te guérir, elle doit te reprocher que tu ne l'avois pas assez consultée dans ce fatal engagement, elle doit enfin te faire rougir. Ah ! m'écriai-je avec transport, je sens que cette raison, que vous venez de rappeler de si loin, m'éclaire : que Lisis parte.

Je pensai que ma sœur, jeune & timide, & de plus prévenue contre Crisoline, ne voudroit pas se charger de ma commission. Dans cette crainte, ce fut Lindor que j'en chargeai; je lui avois ouvert mon cœur, il étoit instruit des persécutions où l'art & l'amour de Crisoline m'avoient livré ; ainsi, je ne doutai point qu'il ne fît ce que je voulois.

Lisis partit, Lindor fut instruit par lui, & par un billet que je lui écrivois, il fit ce que je voulois, & Lisis revint, après avoir resté huit jours dans son voyage. Il apprit à Théminisès, que Lindor avoit été le lendemain de son arrivée à Titire, & qu'il

avoit fait boire à Crifoline toute la liqueur, en dînant avec elle chez fon père.

J'aurois écouté ce récit avec tranquillité, fi un refte de honte de mon égarement ne m'eût caufé de la confufion. Je dévine ce qui fe paffe dans ton ame, me dit le fage Théminisès, & j'en fuis content. Pars, tu n'as plus rien à craindre. Va, mon cher Lhidimès, fouviens-toi toujours de moi, fois sûr que tu me feras toujours cher, parce que je fuis sûr que tu feras toujours vertueux.

Les expériences que j'avois faites du profond favoir de Théminisès me firent le quitter à regret, & revenir au hameau avec confiance. Peu de jours après, j'eus la fatisfaction de voir ma fœur unie à Therffandre. Le plaifir que je fentois d'avoir cet ami pour frère, & de le voir auffi content que ma fœur étoit heureufe, me fit croire que je triompherois bientôt de ma foibleffe. Il m'en coûta, cependant, quelques efforts, & quelque temps pour effacer entièrement l'idée de Crifoline. Mais enfin, ne la voyant plus, ne pouvant que la méprifer, & me rappelant fans ceffe les leçons de Théminisès, je parvins à l'oublier entièrement.

Il y avoit près de deux ans que cette

aventure m'étoit arrivée, lorſque j'appris la mort d'un frère de ma mère, richement établi dans le hameau où Sophilette a pris naiſſance. Mon père me fit partir, pour aller recueillir la ſucceſſion de cet oncle. Je vis Sophilette, ſa beauté me ſurprit encore moins que les agrémens & les graces naïves qui accompagnoient toute ſa perſonne. Je fus vivement touché de tant de charmes; enfin, je fus bientôt épris d'une ſi forte paſſion, que comparant la tendreſſe que Criſoline m'avoit autrefois inſpirée, à celle que je reſſentois, je crus aimer pour la première fois. Mon bonheur égala mon amour, je plus à Sophilette, mais une heureuſe ſimplicité & le préjugé de ſon éducation, lui firent prendre les mouvemens qu'elle ſentoit en ma faveur, pour un enchantement.

Je fus quelque temps la victime de l'erreur de Sophilette; enfin, l'amour permit que je la déſabuſaſſe: je lui appris, à ſon grand étonnement, qu'elle m'aimoit; je la demandai à ſon père, je l'obtins, & l'amour, en nous uniſſant, jura que nous ſerions toujours heureux: ſerment que ce dieu ſouvent trompeur n'a pas fauſſé. Peu de jours après notre mariage, j'amenai Sophilette dans notre hameau; le ſuffrage que tous les

habitans donnèrent à mon choix, mit le comble à mon bonheur, & sembla m'annoncer qu'il dureroit autant que ma vie.

De retour sur les bords heureux du Pénée, je sentis bientôt un desir violent d'aller apprendre à Théminisès, que les dieux venoient de me donner une compagne aussi vertueuse que Crisoline étoit criminelle. Je partis ; Théminisès me reçut avec des marques de tendresse, qui ajoutèrent encore à la joie que je ressentois de le voir. Ce grave & digne vieillard ne put écouter sans sourire, que Sophilette m'eût pris pour un enchanteur ; cette innocence, en le charmant, lui donna une idée juste de la vertu de Sophilette & de mon bonheur.

Jugez, mes enfans, du tendre attachement que j'avois pour Théminisès, du plaisir que je trouvois dans ses sages & solides entretiens ; j'étois passionnément amoureux de Sophilette, cependant je restai huit jours avec lui sans nulle impatience de le quitter. Dans toutes les conversations que j'avois avec ce respectable mortel, je lui trouvois une ame si élevée, un esprit si étendu, un savoir si profond, une connoissance si parfaite de toutes choses, & surtout des foiblesses du cœur humain, con-

noissance que je sentois qu'il avoit acquise par de tristes expériences, & qui l'avoit conduit à la perfection de la philosophie, que je ne pouvois croire qu'un homme si éclairé & si supérieur aux autres hommes, eût une naissance ordinaire, & eût passé ses jours dans une vie privée.

Je pensois donc que Théminisès joignoit à l'avantage d'une illustre origine, celui de s'être élevé au-dessus d'elle, par les qualités brillantes & solides de son cœur, & qu'il devoit à quelque grand malheur, sa sagesse, sa tranquilité, & la résolution qu'il avoit prise de finir ses jours dans la retraite. Ces réflèxions excitoient ma curiosité; je n'osois néanmoins la laisser appercevoir à Théminisès; je craignois qu'il ne la désapprouvât: mais l'amitié dont il m'honoroit, & la tendresse respectueuse qu'il me connoissoit pour lui, m'attirèrent toute sa confiance, & le déterminèrent à m'apprendre ce que j'avois tant d'envie de savoir.

Il me dit qu'il étoit égyptien & d'une illustre naissance. Cette première ouverture m'enhardit; après lui avoir avoué que j'avois toujours pensé qu'il n'étoit pas un homme ordinaire, je lui témoignai le desir ardent que j'avois d'apprendre les événe-

mens qui pouvoient l'avoir conduit en Thessalie. L'histoire de ma vie, mon enfant, me dit-il, seroit trop longue pour te la raconter; de plus, j'aurois, je crois, bien de la peine à m'en rappeler toutes les circonstances, & les plus intéressantes me toucheroient trop sensiblement; je puis néanmoins satisfaire ta curiosité, ayant écrit sans en avoir oublié les moindres détails, tout ce qui m'est arrivé, jusqu'au moment où le destin, lassé de me persécuter, m'a conduit dans cette heureuse retraite. Il faut t'expliquer les raisons que j'ai eu pour me livrer à cette occupation.

Le sort qui m'avoit été tantôt favorable, tantôt contraire, me força à trente six ans de quitter l'Egypte, pour aller chercher dans un autre climat une tranquillité qui m'avoit toujours fui. Je parcourus d'abord toute la Grece. Un desir curieux me mena ensuite dans les Gaules, où le sort, qui avoit juré de ne jamais me rire que pour me porter plus sûrement les coups les plus sensibles, me força de les quitter après un séjour de six années. J'allai à Carthage. L'homme ne peut se suffire à lui-même, mon enfant; quelque rebuté qu'il se croit du commerce du monde, le dépit & la mauvaise humeur seulement

lui persuadent qu'il peut s'en passer, tandis que le besoin réel qu'il a de son semblable, l'en approche sans y songer. J'ignorois encore le parti que je prendrois, quand je serois las de voyager; mais je croyois savoir, que jamais mortel ne pourroit me faire goûter le charme attaché à une solide & tendre amitié. Je fuyois les hommes, même au milieu d'eux, je ne leur parlois que pour m'instruire.

Un étranger, dont j'ignorois l'illustre origine, attira mon attention, non par une physionomie & un air de majesté, qui en imposoient, mais par une conduite semblable à celle que je tenois. Cet étranger étoit un prince Scythe, nous nous examinions, & nous étions tous deux étonnés de nous voir cette conformité de conduite. Elle nous fit penser avantageusement l'un de l'autre, & nous donna occasion de croire qu'une vie traversée & de grands malheurs nous avoient également menés au même point.

Ces idées réciproques nous inspirèrent un commun desir de nous connoître. Nous nous parlâmes, nous nous sondâmes, nous nous écoutâmes, enfin, nous devînmes amis. Une heureuse sympathie, un parfait rapport dans l'esprit & dans le caractère,

une commune confiance qui nous instruisit que nous étions aussi malheureux, aussi rebutés du monde, & aussi honnêtes gens l'un que l'autre; tout cela, dis-je, fut le supplément des années qu'il faut ordinairement pour fonder une solide estime, & former une véritable amitié.

Le récit de nos malheurs, en renouvelant notre sensibilité, nous détermina entiérement à la retraite. La Thessalie fut le climat que nous choisîmes : la délicieuse vallée de Tempé, & les bords féconds du fleuve Pénée, nous parurent un séjour charmant, pour passer une vie douce & séparée du commerce du monde. Nous y vînmes, & cette belle situation champêtre nous fixa; enfin, nous nous y établîmes.

Je te l'avouerai, mon enfant, accoutumés aux mouvemens d'une cour tumultueuse, entourés de courtisans & de flatteurs que nous méprisions, mais qui étoient des hommes, la solitude nous étonna, l'ennui s'empara de nous. Ce que nous savions, ce que nous avions vu, ce qui nous étoit arrivé, bonheurs chimériques, malheurs réels qui fournissoient tour-à-tour une ample matière à nos sages réflexions, notre esprit, notre raison, tout cela ne put de long-temps nous

suffire. Nous sentîmes avec honte notre état intérieur, il fut bientôt apperçu de chacun de nous; nous nous l'avouâmes, en nous assurant d'une estime & d'une amitié réciproque. Assurances sincères qui nous prouvoient la petitesse de l'homme & le peu qu'il doit compter sur lui-même.

Pour que notre solitude nous parût moins solitude, pour, en quelque sorte, nous en tirer sans en sortir, enfin, pour nous y accoutumer, Mélénide me proposa d'écrire notre vie, sans en oublier la moindre circonstance, depuis son commencement jusqu'à l'instant où nous nous étions connus. Ce sera, me dit-il, nous transporter dans les mêmes lieux, où tout ce qui nous est arrivé s'est passé: ce sera nous entretenir avec les personnes qui nous ont été chères. Il est vrai que de tristes souvenirs, ou nous attendriront, ou nous affligeront; n'importe, ce sera toujours donner du mouvement à notre ame. Ce sera enfin par une occupation qui nous attachera, nous soustraire quelquefois l'un à l'autre, pour nous retrouver avec plus de plaisir. Quand nous aurons fini d'écrire l'histoire de notre vie, nous nous la communiquerons; chaque événement nous fournira une matière à de longs

& intéressans entretiens, & à des réflexions d'autant plus intéressantes, que nous les ferons sur les choses mêmes qui nous sont arrivées. Je me rendis à ce que souhaitoit Mélénide; il avoit prévu juste; nous nous accoutumâmes doucement à la retraite. Nous sommes restés unis ensemble près de quarante ans, n'ayant jamais eu qu'une même volonté.

La contemplation des astres, la découverte du mouvement des cieux, la connoissance des simples, celle des métaux, une étude continuelle pour pénétrer les secrets de la nature & l'usage utile que nous avons fait de toutes ces choses merveilleuses, a conduit Mélénide à son dernier terme, & me fait attendre le mien avec la même tranquillité. J'éprouvai une douleur bien sensible en perdant Mélénide; je le regrette encore tous les jours: vingt années n'ont pu m'accoutumer à me passer de la douceur de le voir & de l'entretenir. Enfin, sa mort m'a mis en état de n'avoir plus de malheurs à craindre.

Tu sais à présent qui je suis, continua Theminisès, il te reste à savoir les aventures particulières de ma vie; tu les sauras, aussi-bien que celles de l'illustre Mélénide,

pour qui je crois t'avoir inſpiré de l'amitié & du reſpect.

Alors Théminisès me mena dans ſon cabinet : Voilà, me dit-il, les deux manuſcrits dont je viens de te parler, je te fais ce préſent ; je me flatte qu'ils te ſeront chers. Tu pourras encore, quand je ne ſerai plus, t'entretenir avec moi. Je quittai Théminisès, pénétré de la plus vive reconnoissance & du plus tendre attachement. Quelque temps après, je retournai pour le voir, mais les dieux venoient de le retirer du monde. Que je fus ſenſible à ſa perte ! jamais fils n'a eu plus de reſpect, ni plus de tendreſſe pour un bon père, que j'en avois pour Théminisès.

Lhidimès ſe tut un moment, puis il reprit : Je vois bien ce que tout le monde deſire ici ; je vais prévenir Sophronie, dont les regards avides ſemblent exiger de moi une lecture de mes manuſcrits : j'y conſens, & je promets de donner demain à toute la compagnie cette ſatisfaction. Une exclamation générale aſſura Lhidimès qu'on ſe rendroit chez lui avec plaiſir.



SEPTIEME VEILLÉE.

LHIDIMÈS avoit trop intéressé tout le monde en faveur de Théminisès & de Mélénide, pour que chacun ne fût pas empressé à se rendre chez lui. Ce pasteur, charmé de faire connoître encore plus particulièrement son illustre protecteur, vit avec un plaisir extrême l'empressement qu'on témoignoit d'apprendre les différens événemens qui avoient conduit Mélénide & Théminisès à la pratique de la sagesse. Je vais, dit-il, satisfaire votre curiosité, je vais lire les aventures de mon bienfaiteur.

LA VIE DE THÉMINISÈS.

Écrite par lui-même.

L'Esprit dans lequel je prends la plume m'ordonne de n'omettre aucune des circonstances de ma vie ; de m'en rappeler jusqu'aux moindres détails ; de n'avoir ni honte de

mes fautes, ni orgueil de ce que j'ai pu faire de bien ; enfin de parler de moi comme je parlerois d'un autre homme de qui je voudrois montrer naturellement les bonnes & les mauvaises qualités. Pour remplir ce projet, je ne me parerai point d'une fausse modestie, & je me défendrai de cette vanité, qui nous empêche de convenir de la part qu'elle a eue dans les entreprises importantes, qui, devant nous réussir ont souvent échoué par nos imprudences.

Je vais repasser sous mes yeux tous les différens objets qui ont excité dans mon cœur, ou l'amour, ou la haine ; qui m'ont inspiré, ou de l'estime, ou du mépris. Je vais rappeler plusieurs incidens, qui m'ayant donné matière à diverses réflexions, m'ont fait connoître le vrai bonheur, & m'ont conduit à la tranquillité. Ces mémoires toujours devant mes yeux, préviendront les dégoûts que je pourrois trouver dans une vie trop unie.

Mes plaintes & mes murmures contre les persécutions que j'ai essuyées du sort sont finies ; je remercie aujourd'hui les dieux de m'avoir joint pour n'en jamais être séparé, à un mortel pour qui mon attachement égale mon estime. A cette faveur, les dieux ont

ajouté celle de m'inſpirer l'amour de la retraite ; j'y jouis de toute ma raiſon, elle étoit enchaînée ſur le théâtre du monde, tantôt par l'ambition, tantôt par l'amour, & ſouvent par ces deux paſſions enſemble, qui, ſe prêtant mutuellement leurs forces, obſcurciſſoient en moi ce rayon de lumière émané de l'être ſuprême.

Thébes, qui, après Memphis, eſt la ville la plus conſidérable de l'Egypte, étoit la patrie de mon père ; ſa famille y tenoit un rang ſi diſtingué, qu'il pouvoit eſpérer par ſa ſeule naiſſance d'arriver aux plus grandes dignités, dont l'étendue de ſon génie le rendoit digne. La fortune, ordinairement aveugle, fut clairvoyante ſur les éminentes qualités de mon père, elle le fit monter au faîte des grandeurs, & ne l'abandonna que lorſque, ſe croyant au-deſſus des revers, il négligea de faire ce qui pouvoit le maintenir.

La vieilleſſe avoit ajouté la crédulité au caractère naturellement foible du roi ; ce prince n'apperçut point les raiſons intéreſſées qui déterminoient les courtiſans à jeter des ſoupçons contre un ſujet fidèle. La diſgrâce de mon père ſuivit de près ces impreſſions déſavantageuſes ; il eut ordre de

quitter Memphis : ses ennemis obtinrent ce qu'ils avoient espéré de sa chûte ; les emplois qui étoient réunis en lui furent la récompense de ceux qui l'avoient rendu suspect au roi.

Trop fier pour murmurer d'une disgrâce non méritée, mon père se retira à Thébes. J'avois alors quatorze ans. Je promettois bien plus que je n'ai tenu : la vivacité que je montrois faisoit espérer à mon père que je répondrois heureusement à ce qu'il attendoit de moi ; mais cette vivacité ne partoit que d'un caractère véhément qui n'étoit pas encore développé, & qui dans la suite a été mon plus cruel ennemi. Mon père n'étoit occupé qu'à me donner une éducation convenable à ses vues ; regardant la mort du roi comme prochaine, il s'étudioit à me rendre digne de gagner la bienveillance du jeune Spammus qui devoit succéder à Menès. Il m'inspiroit adroitement de la haine contre ceux qui l'avoient perdu, & il nourrissoit la sienne de la douce idée qu'un jour je pourrois perdre les auteurs de sa chûte.

La mort de mon père suivit de près celle de Menès. Allez, mon fils, me dit-il peu d'heures avant que de cesser de vivre, al-

lez à Memphis; les services que j'ai rendus à l'état, & ma disgrâce vous y ont fait un grand nom. Portez-y les qualités qui m'y avoient élevé au plus haut rang; j'ai fait ce que j'ai pu pour vous les communiquer; mais garantissez-vous des défauts qui ont causé ma chûte. Ne regardez jamais à la cour aucun bras comme trop foible pour vous porter un coup dont vous puissiez tomber; soyez en garde contre l'orgueil & la prévention; sur-tout, mon fils, défiez-vous davantage de ceux qui vous caresseront, que des personnes qui sans bassesse & sans trop d'empressement rechercheront votre amitié: enfin, soyez toujours en garde contre vous-même.

J'avois vingt-un ans, lorsque la mort m'enleva mon père; je sentis vivement sa perte; sa douceur m'avoit accoutumé à penser que c'étoit avec un ami que je passois des jours qui me sembloient d'autant plus aimables que mon père, par le charme & la solidité de ses entretiens, savoit me les faire paroître courts. L'unique & doux lien qui m'attachoit à Thèbes étant rompu, maître de mon sort, je me déterminai à aller à Memphis. J'y fus accueilli par quelques vieux courtisans, anciens amis de mon

père ; ils parurent joindre au souvenir qu'ils avoient conservé de lui, & des honneurs dont ils lui étoient redevables, le désir de me servir. Je fus présenté à Spammus, qui n'avoit encore que dix-sept ans, & aux deux princesses Isiathis & Osiriade, ses sœurs. L'accueil que je reçus du roi & des princesses ajouta à mon caractère naturellement audacieux.

Quand du côté de la figure il ne nous reste rien des dons heureux de la nature, on peut, je crois, rappeler ce qu'elle avoit fait pour nous. En me donnant une taille avantageuse & régulière, elle avoit joint à d'assez beaux traits une physionomie qui prévenoit pour moi, & un air noble & aisé annonçoit qui j'étois. Je ne fus ni étonné de la magnificence de Memphis, ni surpris de voir la cour & ceux qui la composoient. A Thèbes, vis-à-vis de mon père, j'avois tout vu. Il avoit fait passer sous mes yeux & la ville & la cour, & le peuple & les grands : il m'avoit instruit des usages, des bienséances, des devoirs & du respect qu'on doit à son roi. Ainsi, je parus à la cour sans avoir rien d'étranger. Ce furent les premières louanges que j'y reçus.

Quelques qualités plus brillantes que so-

lides me gagnèrent en peu de temps l'amitié du jeune Spammus : ses bontés me firent bientôt regarder comme un favori. Ce prince m'admettoit à tous ses plaisirs ; il louoit mon adresse à tirer de l'arc, à lancer un javelot, à manier un cheval & à conduire un char, exercices où il excelloit. Les deux princesses placées à des fenêtres regardoient avec attention ces utiles amusemens. Isiathis, aînée du roi de deux ans, paroissoit me distinguer des autres jeunes gens. Je voyois qu'elle me faisoit remarquer aux dames de sa suite ; je lisois dans ses regards, qui tomboient plus souvent sur moi que sur aucun autre, qu'elle applaudissoit à mon adresse. Cette idée flatteuse me causoit cette satisfaction qui part de la vanité.

Je devenois plus agréable au roi, à mesure qu'il avançoit en âge ; ainsi on jugeoit que la faveur où j'étois auprès de lui, me rendroit un jour absolument maître de son esprit, & me porteroit aux premiers honneurs. Tous les courtisans avoient les yeux attachés sur moi, non pour découvrir quelles pouvoient être mes bonnes qualités, mais pour me trouver ou des défauts, ou des vices. Si j'étois assez heureusement né pour n'avoir pas à les redouter sur les vices,

mes

mes défauts ne leur donnoient que trop de prise.

Mon père m'avoit inspiré de l'ambition : ses sages leçons pouvoient contribuer à m'élever ; mais les meilleurs principes deviennent dangereux dans un jeune homme véhément & livré à lui-même ; fût-il même né avec un caractère prudent, le discernement & l'expérience lui manquent pour faire l'application des régles générales. Je fus séduit par les marques de distinction que je recevois de la princesse Isiathis. Selon la sage coutume d'Egypte, elle devoit épouser le roi son frère ; je le savois, & je n'étois pas assez présomptueux pour présumer qu'elle descendît jusqu'à moi ; cependant, loin de combattre l'amour naissant que je sentois pour elle, je m'y livrai tout entier, & sans concevoir la moindre espérance, je me jurai de l'aimer toujours. Le plaisir secret de l'adorer fut mon unique but. Genre singulier de passion dont l'homme est capable, j'en ai fait l'expérience. Voici ce qui acheva ma défaite.

La princesse d'Egypte aimoit à se promener dans les superbes jardins du palais. Je croyois m'appercevoir qu'elle ne désapprouvoit pas mon empressement à la sui-

yre. Un jour elle parut d'une manière aſſez marquée pour être ſentie vouloir m'entretenir; on s'éloigna. Je vois avec plaiſir, me dit-elle, l'amitié dont vous honore le roi mon frère, je vous en crois digne, je vais par ma confiance vous le prouver.

Si vous me connoiſſez bien, continua Iſiathis, vous devez être perſuadé de mon attachement & de mon reſpect pour mon frère. Selon les uſages de cet empire, je ſuis deſtinée à l'épouſer; la politique fit cette loi, mais l'état tranquille où eſt l'Egypte, permet à Spammus de s'affranchir de cette coutume. Je vous l'avouerai, je me ſens de l'éloignement pour une union qui doit cependant, me placer ſur le premier trône du monde. Je préfère à l'éclat du diadême la douceur de jouïr de ma liberté. Si mon frère ne veut pas ſe ſouſtraire à une loi qu'il eſt néanmoins le maître d'enfreindre, je cède avec plaiſir à ma ſœur l'avantage que me donne ſur elle mon droit d'aîneſſe. La beauté d'Oiriade, ſes vertus, l'élévation de ſon ame, ſa raiſon, tout enfin la rend digne de partager le trône avec un roi pour qui elle ſera la maîtreſſe de prendre les ſentimens qu'on doit à un époux. Répondez à la marque d'eſtime que je vous

donne : vous avez de l'efprit, il vous donne du pouvoir fur celui de Spammus, fervez-vous-en pour le porter à me préférer Ofiriade. Vantez-lui fa beauté, fa douceur, cette affabilité qui lui attire tous les cœurs, cet air de majefté qui imprime le refpect, & qui femble l'avoir défignée pour régner; ouvrez-lui les yeux fur les grâces attachées à toute fa perfonne, ajoutez à ces vérités, que le peuple & les grands, dont elle eft adorée, la recevront avec tranfport pour leur reine. Ah! madame, repartis-je vivement, le roi oubliant Ofiriade, croira que c'eft de vous que je lui parle.

J'aime à vous voir prévenu pour moi, Théminisès, reprit la princeffe d'Egypte; mais laiffons les louanges, & faites tous vos efforts pour remplir mes efpérances. Ce n'eft pas affez d'éclairer mon frère fur les qualités brillantes & folides de ma fœur, il faut lui montrer mes défauts. Vos défauts, princeffe! m'écriai-je. Oui, me répondit Ifiathis; cherchez-m'en, oppofez-les aux perfections d'Ofiriade. Y penfez-vous, madame! répliquai-je; le roi me traiteroit d'impofteur, & je mériterois la difgrâce que m'attireroit fon jufte reffentiment. Je le veux, me répondit Ifiathis, & j'exige de vous cette

marque de votre attachement pour moi.

Je quittai la princesse d'Egypte,
jaloux qu'amoureux. Le respect avoit
pouvoir de renfermer dans mon cœur m
trouble & mon agitation; il avoit
comme enchaîné la curiosité qui vou
m'engager à faire des questions à Isia
Sa confidence me fit penser que c'étoi
l'amour à qui elle vouloit sacrifier le tr
Cette pensée qui devoit me rendre ma
son, donna de nouvelles forces à ma te
dresse. Pour qui, disois-je, Isiathis rejette-
elle un diadême? quel est ce mortel for-
tuné? Etudions les regards de tous ses cour-
tisans; étudions les regards d'Isiathis, ses
paroles & jusqu'à son silence: découvrons
enfin mon rival....... Malheureux Thémi-
nisès! m'écriai-je.... insensé!... que dis-
tu?... ton rival!... as-tu donc oublié que
c'est la sœur de ton roi que tu oses adorer?
Dès ce moment ma jalousie se partagea
entre tous ceux qui me paroissoient aima-
bles, & sans la faire tomber sur aucun en
particulier, ils en étoient tous l'objet.

Il m'en coûta beaucoup pour me déter-
miner à satisfaire les désirs d'Isiathis; je
craignois de la voir au comble de ses vœux,
tandis que je serois misérable. Ce sentiment



Traître, défends ta vie.

eſt dans le cœur de l'homme ; & lui prouve bien que c'eſt uniquement lui qu'il aime dans l'objet de ſon amour. S'il eſt rebuté, il eſt injuſte ; eſt-il aimé, il eſt tyran. Ma vanité qui n'étoit jamais aſſoupie, flattée de ſervir Iſiathis, combattit ce moment jaloux & en triompha. Je ſaiſiſſois toutes les occaſions de parler d'Oſiriade à Spammus, je faiſois ma cour avec aſſiduité à cette princeſſe, & j'accompagnois toujours le roi lorſqu'il alloit chez elle. Iſiathis ſatisfaite de ma conduite, me dit qu'elle eſpéroit un heureux ſuccès de mon zèle, & qu'un jour je me ſaurois gré d'avoir réuſſi dans mon entrepriſe. Parvenu à entrer auſſi librement chez Oſiriade que dans l'appartement d'Iſiathis, j'avois ſouvent la liberté d'entretenir Oſiriade. Un jour me trouvant ſeul avec elle, voici le diſcours qu'elle me tint :

Je ſuis charmée, Théminisès, que le roi rende juſtice à vos bonnes qualités ; que ma ſœur vous honore de certaines diſtinctions, dont juſqu'à préſent elle a été ſi avare pour les gens de votre âge ; & je ſuis ſenſible au déſir que vous montrez de vous attirer mon eſtime. Ma ſœur que j'aime, que je reſpecte encore plus par ſes vertus que par le rang où elle eſt deſtinée, ſe ſer-

vira de son pouvoir pour vous faire monter aux honneurs où peut aspirer un sujet. Isiathis le doit à votre attachement pour ses intérêts ; si uniquement occupée de sa grandeur, elle paroissoit oublier Théminisès, je l'en ferois souvenir.

Je remerciai Osiriade des marques de bonté qu'elle me donnoit. J'osai ensuite lui paroître étonné de voir retarder une union qui devoit faire le bonheur de deux augustes époux, & celui d'un peuple plein de tendresse pour le sang de ses rois. Vous êtes mystérieux, Théminisès, me répondit Osiriade ; je loue votre discrétion : mais pour vous mettre à votre aise avec moi, apprenez que je sais ce que pense Isiathis ; elle n'ambitionne point le trône qui l'attend, elle craint même d'y monter ; elle vous l'a confié. A moi, princesse, m'écriai-je ! Oui, à vous, reprit-elle ; je vais vous dire comment je le sais.

Moëris, cette esclave douée d'une sagesse & d'un esprit si supérieur, nous a élevées (comme vous le savez) Isiathis & moi ; nous lui sommes redevables des qualités, qui, aux yeux des Egyptiens, nous montrent dignes du sang de leur maître. L'affection de Moëris s'est partagée également, &

quoiqu'elle ſoit reſtée attachée à la perſonne d'Iſiathis quand on nous a fait à chacune une maiſon, ſa tendreſſe pour moi n'a point diminué. Je ſais d'elle la confiance dont vous honore ma ſœur, & ce qu'elle attend de votre dévoûment à ſes intérêts. Agiſſez en conſéquence des ſentimens & des vues d'Iſiathis; ſi vous vous conduiſez avec prudence, le ſuccès peut répondre à ſes déſirs: mais quel que ſoit l'événement d'une négociation ſi délicate, vous conſerverez l'eſtime & l'amitié de deux princeſſes qui vous ont fait le dépoſitaire de leurs ſecrets.

Les témoignages que je recevois de l'amitié d'Oſiriade, répandirent ſur mon viſage un air de ſatisfaction qui lui fit connoître ma ſenſibilité: je voulus l'exprimer, mais elle m'arrêta. Allez, me dit-elle, je lis dans le fond de votre ame. Je me retirai le cœur rempli d'une joie que ma vanité ſeule y jetoit; car aſſez téméraire pour adorer la princeſſe d'Egypte, pouvois-je ne pas gémir d'une confiance qui me forçoit à travailler au bonheur d'un autre?

Je continuai de faire ma cour régulièrement aux deux princeſſes; leurs bontés pour moi, jointes à l'amitié de Spammus, m'attirèrent bientôt la jalouſie de tous ceux qui

aspiroient à la faveur. Trop de confiance en ce que je croyois valoir, & mon orgueil que nul revers n'avoit encore mortifié, me firent mépriser mes envieux & les efforts qu'ils faisoient pour me nuire. J'avois oublié les sages leçons de mon père, le temps de m'en souvenir n'étoit pas encore arrivé.

Un nommé Orphis, jeune homme aimable & d'une grande naissance, parut blâmer l'envie trop déclarée qu'on portoit à la faveur où j'étois. Je rougis de le dire, Orphis me faisoit la cour; la froideur que j'opposois à ses empressemens ne le rebutoit point; je rendois justice à son esprit délicat, mais j'imputois à bassesse toutes ses attentions pour moi. Je ne connoissois pas Orphis! eh, comment l'aurois-je connu? je n'étudiois ni moi, ni les autres : si quelquefois je réfléchissois, c'étoit seulement sur ce qui avoit du rapport à mes vues. Réflexions passagères que ma véhémence naturelle rendoit inutiles, ou que la grande opinion que j'avois de moi-même me faisoit rejeter, dès qu'elles ne flattoient pas ma vanité.

Les soins d'Orphis firent, presque sans que je m'en apperçusse, l'effet qu'il en attendoit : je pris pour lui de l'amitié. Il avoit un esclave arabe. Orphis me l'envoyoit souvent : sa

vivacité à exécuter les ordres de son maître, l'agrément qu'il mettoit dans tout ce qu'il disoit, la beauté de sa voix, la délicatesse avec laquelle il jouoit de plusieurs instrumens, les connoissances qu'il avoit de la poésie de son pays, tous ces avantages me le rendoient extrêmement agréable, & me le faisoient envier à Orphis. J'ai réfléchi depuis que c'étoit à l'arabe qu'Orphis dut la familiarité qui lui gagna mon amitié ; tant il est vrai que le plaisir est un lien qui nous attache à des objets souvent indignes de notre estime.

Je louois sans cesse à Orphis le mérite de son esclave ; il me l'offrit, je résistai assez mollement, il me pressa, j'acceptai l'arabe. Les premiers jours qu'il fut à moi, il me parut triste ; je lui en demandai la raison ; il m'avoua avec un air de franchise séducteur, qu'il regrettoit son maître. Je lui dis que je le rendrois à Orphis, s'il avoit de la répugnance à me servir ; j'ajoutai que j'approuvois son attachement ; qu'il me faisoit même souhaiter de lui en voir un égal pour moi. L'arabe se jeta à mes genoux, il me remercia par un silence & par des larmes, dont la source me parut venir de l'attendrissement que ma bonté excitoit en lui.

Dès cet instant, la tristesse de l'esclave disparut, il reprit cette joie vive qui dénote la satisfaction de l'ame; je vis ce changement avec plaisir, & en peu de temps je l'aimai assez pour sortir avec lui du caractère réservé & peu accueillant qui m'étoit propre.

Je commençois à disposer l'esprit du roi en faveur d'Osiriade, Isiathis espéroit de lui voir occuper le trône, où elle craignoit de monter, lorsque l'Egypte prit les armes pour faire repentir le roi d'Ethiopie de quelques infractions faites au dernier traité de paix. Le desir de la gloire se fit d'abord sentir à mon cœur, je la regardois comme pouvant me favoriser dans les projets vagues que mon ambition me suggéroit.

Vennephès étoit le général de l'armée Egyptienne, son expérience & des succès lui avoient acquis une grande réputation: je partis avec lui, occupé tout entier du desir de lui paroître digne de son estime: je sus la gagner, il me trouva de l'activité, de l'intelligence, de l'audace, enfin du talent pour la guerre. Il se plaisoit à avoir sur cette matière des entretiens très-fréquens avec moi; je l'écoutois avec une extrême attention, & m'ayant donné la permission

de le queſtionner, il ne trouvoit pas mauvais que, dans toutes les occaſions, j'uſaſſe de cette liberté. Je me ſouviens qu'un jour il me dit : Théminisès, vous me rappelez avec plaiſir ce que j'étois à votre âge. Je ſouhaite de vivre aſſez long-temps pour avoir la douceur de penſer dans les derniers inſtans de ma vie, que je laiſſe en vous à l'Egypte un homme capable de commander ſes armées.

Ce diſcours qui me fit connoître combien Vennephès préſumoit de mes talens, me perſuada que j'en avois ; mon application & mon zéle en redoublèrent, de ſorte que je n'étois plus occupé que de ce qui pouvoit prouver à Vennephès que je voulois mériter l'opinion qu'il avoit de moi. Les marques d'eſtime & de confiance que je recevois de lui, le ſuccès qui ſuivoit toujours les commiſſions, ſouvent delicates, dont il me chargeoit, m'attirèrent bientôt l'envie de ceux qui cherchoient à ſe diſtinguer, & qui croyoient mériter comme moi, que le choix du général tombât ſur eux.

Vennephès me fit l'honneur de m'envoyer au roi pour lui détailler un avantage remporté ſur les Ethiopiens. Spammus, inſtruit par Vennephès de la part que j'avois à cette

action, & de l'idée avantageuse que ce général concevoit de moi, joignit à l'accueil qu'on fait à un favori, les louanges que l'on doit au mérite.

Je vis Isiathis ; la manière obligeante, je pourrois dire caressante, dont elle me reçut, me consola dans cet instant des peines d'une absence de près de deux ans. Je fis ma cour à Osiriade, de qui la bienveillance m'étoit précieuse. Je vais me rappeler les propres termes d'Isiathis, au moment que je pris congé d'elle. Vous partez, Thémi-nisès, songez dans la carrière de la gloire où vous marchez, que la princesse d'Egypte fait des vœux pour vous, & qu'elle s'intéresse à des jours qu'avec plaisir elle voit devenir chers à cet empire.

Le ton dont Isiathis prononça ces mots, joint au regard qui les avoit accompagnés, me causèrent une telle émotion, que je restai comme un homme qui vient de perdre l'usage de ses sens ; mes yeux se mouillèrent de larmes, & dans la crainte que ma passion ne me trahît, je sortis sans oser répondre à Isiathis. Mes réflexions fortifiées par mon amour-propre, me firent passer rapidement de l'incertitude à la confiance. Je me crus aimé. Dès ce moment mon ame,

gination impétueuſe fut allumée par le feu dévorant de mon ambition ; je me fis des idées de grandeur auxquelles je me livrai, & ſecondé de l'amitié & des inſtructions de Vennephès, je ne fus plus occupé que du déſir d'ajouter à mon nom celui de grand capitaine. Il faut, me dis-je, juſtifier à Iſiathis ſon choix ; il faut, par des actions éclatantes, paroître à ſes yeux digne du ſacrifice qu'elle veut faire à l'amour.

Je rejoignis l'armée après avoir prié Orphis de me donner ſouvent de ſes nouvelles & de celles de la cour ; il me le promit, en me demandant d'avoir de la bonté pour mon eſclave arabe. J'en étois trop content pour ne pas aſſurer Orphis que ſa recommandation devenoit inutile.

Dans pluſieurs rencontres où les généraux des deux armées cherchoient à ſe ſurprendre, ils avoient perdu preſqu'également : ils voulurent en venir à une action déciſive. Pouſſé par le déſir de me diſtinguer, je me laiſſai trop emporter ; je me trouvai enveloppé par un gros d'ennemis ; ma défenſe & celle de l'arabe devinrent inutiles ; je fus fait priſonnier ; on me conduiſit au général qui loua ma valeur, & qui me dit que l'amour de la gloire m'avoit pouſſé juſqu'à la

témérité ; il m'envoya accompagné d'une escorte, au roi son maître. Au chagrin que je ressentois de ma captivité, se joignit celui d'apprendre que la nuit ayant contraint les deux généraux à se retirer, la victoire étoit restée incertaine, avec une perte presque égale. Pour disposer les deux rois à écouter, ou à faire des propositions de paix, il falloit un avantage décidé. L'habileté des deux généraux, la valeur qui régnoit dans les deux armées, me faisoient craindre que la guerre ne durât long-temps : je prévoyois juste.

Zara, instruit de ma naissance & de la faveur où j'étois auprès de Spammus, me reçut avec distinction ; il ne voulut que ma parole pour me laisser une entière liberté. Je fus présenté à la princesse d'Ethiopie sa fille, elle étoit d'une beauté à faire oublier toute autre qu'Isiathis.

Je ne trouvai pas les Ethiopiens aussi barbares que le croyoient les Egyptiens. Ces derniers, fiers de leurs connoissances supérieures dans les sciences & dans les arts, méprisent toutes les autres nations : je sentis leur injustice. Les peuples chez qui j'étois prisonnier ont de la vivacité, la conception aisée & un désir ardent de savoir :

l'instruction leur manque, mais ce qu'ils ont reçu de la nature leur suffit pour se bien gouverner ; leur parole est inviolable, ils ne connoissent ni les finesses, ni les détours de ces hommes policés, dont les dehors séduisans cachent un fond plein de fausseté.

Je connus dans quelques conversations que j'eus avec le roi & la princesse, qui paroissoient aimer à s'entretenir avec moi, que les motifs du roi d'Egypte pour commencer la guerre, n'étoient pas absolument justes. Je tâchois, dans toutes les occasions, de porter le roi d'Ethiopie à la paix ; j'avoue que le désir de servir ma patrie étoit moins mon objet que l'impatience de revoir Isiathis. L'amour prenoit tous les jours dans mon cœur de nouvelles forces, par l'idée flatteuse que m'avoient fait naître les dernières paroles de cette princesse : je me les appelois sans cesse, & je ne pouvois me refuser à la douce pensée que j'étois aimé.

J'obtins de Zara la permission d'écrire en Egypte ; je donnai part à Orphis de mon dessein ; je lui mandai les discours généraux que j'avois jetés, & la manière dont le roi d'Ethiopie les avoit reçus ; je le chargeai de communiquer ma lettre à Spammus, & d'assurer la princesse d'Egypte que tous mes

vœux étoient de concourir à une paix qui m'ouvriroit le chemin de Memphis. Je le priois aussi de m'apprendre ce qui se passoit à la cour. Orphis me manda que le roi, après avoir lu ma lettre, la lui avoit rendue sans parler ; qu'il croyoit que ce prince n'avoit pas approuvé mon zèle. Le reste de la lettre ne contenoit que des discours vagues qui satisfirent mal ma curiosité. Dans la suite j'eus lieu de n'être pas plus content de ses réponses. Arrêté dans mes projets, qui peut-être auroient été sans effet, j'eus la douleur de voir que la guerre tiroit en longueur.

Je sus qu'à la sollicitation d'Isiathis, le roi son frère avoit plus d'une fois proposé de m'échanger, mais que Zara l'avoit toujours refusé. Cette bonté de mon maître & celle d'Isiathis me furent confirmées par la princesse Adriadis, qui motiva les refus de son père par tout ce qui pouvoit aider à me consoler & à me prouver l'estime dont m'honoroit ce prince. Malgré les agrémens que j'avois dans cette cour étrangère, j'étois sans cesse tourmenté du désir de revoir l'Egypte. Ce désir se changea en une inquiétude qui fut sensible à tout le monde, quand, par la position des deux armées, il

ne fut plus possible de recevoir des nouvelles de Memphis.

Deux ans s'étoient écoulés depuis ma captivité, lorsque Zara me dit avec un air plein de bonté : ce sera avec regret que je recevrai vos adieux, je vous l'apprends, vous allez quitter l'Ethiopie. Une suspension d'armes a fait succéder la paix à une guerre qui n'a que trop épuisé les deux empires. Vous pouvez partir ; mais je me flatte, Théminisès, que si quelque malheur vous obligeoit à sortir de l'Egypte, ce seroit mes états que vous choisiriez pour votre retraite.

Vous arriverez à Memphis, poursuivit le roi, assez-tôt pour y partager la joie qu'on y ressent d'une paix désirée & du mariage de votre roi. Les bontés dont vous honore Isiathis, aujourd'hui votre reine, & l'amitié de Spammus vous promettent un heureux avenir. Allez, la joie que vous ressentez me console de vous voir quitter ma Cour.

Que devins-je, grands dieux ! à cette accablante nouvelle : Isiathis est reine d'Egypte ! m'écriai-je, lorsque je fus seul ; qu'est donc devenu l'éloignement qu'elle montroit pour le trône ! quelle raison a pu la faire consentir à y monter ? Osiriade pouvoit l'oc-

cuper. N'avois-je pas diſpoſé l'eſprit de Spammus à faire tomber ſon choix ſur cette princeſſe ? Ah! puiſqu'Iſiathis eſt reine, elle a voulu l'être. Malheureux! quelle étoit ton erreur! tu te croyois aimé!.... Oui, tu l'étois; mais une trop longue abſence t'a banni du ſouvenir d'Iſiathis, & a réveillé dans ſon cœur l'ambition aſſoupie par l'amour. Ne cherche donc la cauſe de ton malheur que dans l'inconſtance ſi naturelle au ſexe.... Quelle penſée!.... Quoi! tu oſes confondre Iſiathis avec les autres femmes? quel crime!... Partons: allons à Memphis développer ce funeſte myſtère. Ah! que mon éloignement me coûte cher! Ce fut dans ces cruelles agitations que j'arrivai à Memphis.

J'allai d'abord chez Orphis, je voulois apprendre de lui la ſituation où étoit la cour; il me reçut avec une politeſſe froide qui me ſurprit, ſes réponſes réſervées à toutes mes queſtions ne m'inſtruiſirent de rien; il me dit ſeulement que la reine montroit dans la moindre de ſes actions, combien elle étoit ſatisfaite d'avoir comblé les vœux de Spammus & des Egyptiens; que ſon affabilité la rendoit maîtreſſe de tous les cœurs. Dans cet éloge ſi mérité, mais fait avec une ſorte

d'affectation, je connus qu'Orphis vouloit me laisser entrevoir qu'il avoit pénétré mon secret : je cessai de l'interroger, je le quittai, persuadé qu'il n'étoit ni n'avoit jamais été mon ami.

Le lendemain j'allai au palais, le roi me reçut froidement, il ne me fit même aucune question sur la cour de Zara. A la mortification & à la douleur de ne trouver dans Spammus nulle trace des bontés dont il m'avoit honoré, succéda l'étonnement de voir tous les courtisans entourer Orphis, lorsque le roi eut passé dans son cabinet. Cet orgueilleux favori recevoit leur compliment avec cet air d'insolence si ordinaire aux personnes qui, par des bassesses, se sont élevées à la faveur.

De l'amitié que j'avois eue pour Orphis, je passai subitement à la haîne ; je crus qu'il me voloit ces égards respectueux que je croyois mériter mieux que lui. L'envie, la fausseté, la perfidie étoient des vices qui m'étoient inconnus. Orphis les avoit tous, mais il avoit sur moi l'avantage d'être doux & tranquille. Quel accroissement ne reçut pas ma haîne pour Orphis, lorsque le roi le fit appeler !

Je me retirai chez moi, furieux & déses-

péré de tout ce que je venois de voir. Que j'ai de honte de m'en souvenir! J'eus la foiblesse de m'en plaindre & de laisser voir ma douleur à mon esclave Arabe. Les mortifications que je venois de recevoir firent bientôt place au désir de voir la reine; je me flattois que l'accueil que me feroit cette princesse me consoleroit de tant de disgrâces: je retournai au palais; mais quel fut mon désespoir, lorsque j'appris que l'entrée de l'appartement de la reine m'étoit défendu! Ce refus me fit faire de nouvelles réflexions. De quel crime, me demandai-je à moi-même, reçois-je la peine? Est-ce la reine est-ce Isiathis qui me punit? Ah! c'est Isiathis. Ma disgrâce me confirme que j'étois l'objet à qui cette princesse vouloit sacrifier le diadême. N'en doutons plus, des envieux m'ont noirci dans l'esprit d'Isiathis. Oui, le dépit, excité par la calomnie, m'a enlevé pour jamais un bien si précieux. Mais découvrons, s'il est possible, les ennemis à qui je dois ma haîne. Qu'ils craignent ma vengeance; ma fureur ne s'éteindra que dans leur sang. Tout sembloit se déclarer contre moi. J'espérois tirer quelqu'éclaircissement de la bonté d'Osiriade, j'allai chez elle, j'appris qu'une indisposition la retenoit

au lit depuis plusieurs jours, & que l'entrée de son appartement étoit interdite à tout le monde.

Malgré la souffrance où étoit cette vanité que j'avois si longtemps nourrie & flattée des idées les plus ambitieuses, j'allois tous les jours chez le roi, où, confondu avec ceux mêmes qui, avant la guerre, me faisoient leur cour, j'attendois avec autant de honte que de dépit, qu'un regard de Spammus tombât sur moi. Enfin, je le suivis un matin chez la reine. Cette princesse, sans daigner s'appercevoir que je fusse en sa présence, reçut sans me répondre le compliment embarrassé que je lui fis. A cette mortification, dont j'avois une foule de courtisans pour témoins, la reine ajouta celle d'adresser souvent la parole à Orphis, avec un air qui marque la faveur.

Ne pouvant soutenir tant d'humiliations dans le même lieu où mon amour-propre avoit été si satisfait, je me retirai au fond de la chambre. J'y trouvai Moëris, cette esclave favorite de la reine. Elle lut dans mes yeux ma profonde tristesse; touchée de pitié, elle s'approcha de moi, & me dit: ou vous êtes bien coupable, ou vous êtes bien malheureux. Voyez la princesse

Osiriade, & ne vous montrez plus ici.

La convalescence d'Osiriade me permit peu de jours après de la voir; dans ce moment elle étoit seule. Eh bien! Théminisès, me dit-elle, vous n'avez donc pas voulu que je fusse votre reine? Moi! madame, m'écriai-je. Oui, vous, me répondit Osiriade. La princesse d'Ethiopie, en vous faisant oublier celle d'Egypte, & mes intérêts, vous coûte bien cher. Vous méritez qu'on vous punisse, il faut vous faire connoître la grandeur de votre perte: Isiathis, prévenue en votre faveur, oublioit pour vous l'extrême distance qu'il y a entre le sang du monarque & celui du sujet; elle renonçoit à la couronne, elle souhaitoit de la voir sur ma tête; nous nous étions toutes deux assez déclarées pour que vous comprissiez que nos intérêts étoient les vôtres; mais votre légéreté vous a emporté, & vous a conduit à votre perte.

Je fus si frappé d'un discours qui, modéré en apparence, renfermoit l'accusation d'une faute capitale, que je gardai quelques momens le silence. Je le rompis en m'écriant: non, je ne suis point coupable! non, je n'ai jamais perdu de vue ni Isiathis, ni Osiriade! on m'a calomnié, il sera aisé de

me juftifier ; mais vous feule, princeffe, pouvez m'en donner les moyens, en m'inftruifant des fourdes pratiques employées pour me perdre. Ah! madame, ajoutai-je, en me jetant à fes pieds, où, pour la première fois de ma vie je verfai des larmes, par pitié nommez-moi l'auteur de ma difgrâce ; mettez-moi en état de juftifier ma conduite.

L'excès de ma douleur toucha Ofiriade. Levez-vous, Théminisès, me dit-elle, je fouhaite que votre affliction tire fa fource de l'innocence & non du repentir. Que je vous plains fi vous êtes fans reproche, & qu'Ifiathis eft malheureufe ! Ne voyez perfonne de deux jours ; le troifième, revenez à pareille heure, vous faurez tout.

Je me rendis chez Ofiriade au moment prefcrit, elle étoit feule avec Moëris. Parlez, Moëris, lui dit la princeffe, inftruifez Théminisès de tout ce qui s'eft paffé pendant qu'il a refté en Ethiopie, ne déguifez rien, il y va de l'intérêt de la reine. Vous ordonnez, madame, j'obéis, répondit Moëris ; puis s'adreffant à moi : Seigneur, continua-t-elle, la princeffe Ifiathis ne me cacha point qu'elle vous avoit confié combien elle défiroit que vous portaffiez le roi

à lui préférer la princesse sa sœur; je la voyois s'applaudir du choix qu'elle avoit fait de vous, pour la conduite de cette affaire. La guerre vous éloigna, Isiathis en gémit, je l'ai vue joindre aux vœux qu'elle faisoit pour le bonheur des armes du roi, des vœux particuliers pour votre gloire.

Orphis qui, depuis votre départ, faisoit réguliérement sa cour à Isiathis, lui donnoit de vos nouvelles; le plaisir qu'elle ressentoit d'en apprendre, lui rendoit toujours sa présence agréable; elle se plaisoit à l'entendre parler de vous, & à l'entendre vanter les grandes qualités qui faisoient disparoître les défauts qu'une amitié familière lui avoit donné (disoit-il) occasion de connoître. Je sentis dans ce dernier trait, que Moëris me rendoit, en l'appuyant, le venin renfermé dans les louanges affectées que m'avoit données Orphis; je voulus le faire remarquer à Osiriade, qui me dit : Ecoutez, quand vous saurez tout, vous réfléchirez. Moëris reprit ainsi :

Il n'y avoit pas un an que vous étiez en Ethiopie, lorsqu'Orphis paroissant embarrassé des fréquentes questions d'Isiathis, lui dit que vous aviez cessé tout commerce avec lui, qu'il en ignoroit la raison, que vous n'aviez pas

pas même daigné répondre à ses dernières lettres. Je vis l'inquiétude de la princesse augmenter tous les jours. Ma chère Moëris, me disoit-elle souvent, Théminisès, l'ingrat Théminisès m'a oubliée. Je voyois alors ses yeux mouillés de larmes, & ses efforts pour les empêcher de couler. La princesse Osiriade étoit la seule personne qui pouvoit faire disparoître sa mélancolie. Son tempérament moins fort que son courage succomba enfin. Une fievre violente fit trembler pour ses jours, elle seule parut insensible au péril qui la menaçoit. Mais les tendres craintes d'un frère, d'une sœur, & les vœux de tout un peuple l'engagèrent à des attentions qui arrêtèrent le cours de nos larmes. Peu de jours après sa convalescence, Isiathis m'ordonna d'instruire Orphis qu'elle vouloit lui parler en particulier. Il obéit.

Orphis, lui dit la princesse, vous avez cessé de me voir aux heures où je pouvois vous entretenir sans témoins, je crois en avoir pénétré la raison; vous avez craint que mes questions sur la conduite de votre ami ne vous embarassassent; vous en êtes instruit, redoutez mon indignation si vous m'en cachez la moindre circonstance. Ces

paroles, prononcées d'un ton animé, furent un ordre pour Orphis. Madame, répondit-il, oserai-je parler devant..... Parlez, reprit Isiathis, Moëris n'est pas de trop.

J'avois cru, madame, dit Orphis, ne devoir pas vous apprendre les véritables raisons du refroidissement d'un ami; blessée de ma sincérité, peut-être aussi auriez vous blâmé son égarement. Que je le blâme ou que je l'approuve, repartit Isiathis, parlez. Eh bien! madame, Théminisès, flatté de l'accueil qu'il a reçu à une cour barbare, & plus encore des bontés de la fille du roi d'Ethiopie, est devenu passionnément amoureux d'elle. Comment avez-vous su ce que vous me dites, lui demanda Isiathis? De son esclave Arabe, repartit Orphis; il m'a informé de l'amour de son maître par une lettre. L'avez vous encore cette lettre? Oui, madame, répondit Orphis. Je veux la voir, reprit Isiathis, allez la chercher, je vous attends.

Orphis revint, je me retirai; dès qu'il fut sorti, la princesse me fit appeler. Apprends, ma chère Moëris, me dit-elle, en me donnant la lettre qu'Orphis venoit de lui remettre, apprends quel est l'homme que je m'étois trop pressée d'estimer. Garde sois

gneusement ce fatal écrit, il peut un jour m'être nécessaire. La suspension d'armes, qui ne permettoit pas de douter d'une paix prochaine, réveilla chez les grands & le peuple, le desir de voir la princesse d'Egypte sur le trône. Pressée par le roi, que les ministres & toute la cour pressoient, il conjura Isiathis de se rendre à ses vœux & à ceux de tout l'empire. Moëris, me dit-elle un jour que le roi étoit resté longtemps seul avec elle, il est temps que j'écoute les conseils de ma raison & de ma gloire. Thémisès veut que je sois reine d'Egypte, eh bien, Moëris, je vais l'être, c'en est fait, j'épouse le roi.

Ce que je venois d'entendre, me pénétroit d'une si vive douleur, que j'eus à peine la force de supplier Osiriade, qu'il me fût permis de voir & de lire la lettre de mon esclave, je doutois qu'elle fût véritablement de lui. Moëris ayant reçu l'ordre d'Osiriade de me la remettre, mon étonnement fut extrême de reconnoître le caractère de l'Arabe. Cette lettre, dis-je, écrite en Egypte a passé en Ethiopie pour y être copiée par l'Arabe, avec ordre de la renvoyer à Memphis. Prudent pour la première fois, je me plaignis seulement de

la trahiſon d'Orphis, ſans montrer nul deſir de vengeance, & j'ajoutai que la perfidie de mon eſclave méritoit un ſévère châtiment.

Oſiriade loua ma modération, me conſeilla de diſſimuler avec Orphis, & m'aſſura de ſa protection. Je vous juſtifierai, continua-t-elle, dans l'eſprit de la reine, il lui ſera doux de ne pouvoir douter de votre innocence; je l'ai lue dans tous les différens mouvemens de votre ame. Quoi! Orphis, ſans reſpect pour la ſœur de ſon roi, a oſé trahir ſa confiance en vous oppoſant un crime qui vous a attiré l'indignation de ma ſœur! quelle audace! Il faut que le premier châtiment d'Orphis ſoit de vous voir triompher de ſes perfidies. L'eſtime de la reine & les bontés du roi vous seront rendues, Oſiriade vous le promet.

La fureur qui me tranſportoit m'ôta la liberté de tout genre de réflexion, & me fit courir à la vengeance. Je cherche Orphis, je le trouve. Il ſe promenoit dans le bois ſacré du grand temple d'Iſis, je le joins. Traître, lui dis-je, en tirant mon cimeterre, défends ta vie; je le charge, il m'oppoſe une valeur que je ſuis révolté de trouver dans un perfide; mais il me l'oppoſe

en vain, je lui plonge mon cimeterre dans le flanc, il tombe & il expire, sans proférer une parole. Le sang que je venois de répandre n'assouvit pas ma fureur, il lui falloit encore une victime, je vais chez moi, je trouve mon esclave, à qui, sans parler, j'enfonce un poignard dans le sein.

La nuit tombante me fut favorable, je me retirai chez le général Vennephès. Je viens, lui dis-je, de punir Orphis des mauvais services qu'il m'avoit rendus auprès du roi; il est mort. J'admire aujourd'hui quelle fut la sagesse de Vennephès; il crut, dans le trouble où j'étois, devoir m'épargner les remontrances. En effet, les aurois-je entendues? Vennephès se contenta donc de me dire que j'étois en sûreté chez lui. Puis il ajouta: demain, au lever du roi, je verrai l'impression que la perte d'un favori aura faite sur ce prince, elle réglera ma conduite. Voyez Osiriade, lui dis-je, je compte sur ses bontés; j'espère qu'elle s'intéressera en ma faveur.

Vennephès, de retour de chez Spammus, m'apprit la colère & l'affliction où il étoit de la mort d'Orphis; il ne me cacha point que les prêtres d'Isis, par qui sur le champ il en avoit été informé, lui avoient

fait jurer ma perte, en lui repréſentant que j'avois commis un homicide dans un lieu ſi ſacré, qu'il étoit un aſyle pour les plus grands criminels. Oſiriade, continua Vennephès, vous ordonne de vous rendre ce ſoir par les derrières de ſon appartement, à la porte de ſon cabinet, où Moëris vous introduira. Malgré les bontés dont vous honore cette princeſſe, mon amitié pour vous me fait craindre qu'Oſiriade ne puiſſe vous ſauver du vif reſſentiment des prêtres d'Iſis. Ils ſont offenſés, ils voudront être vengés, ils en ont le ſerment du roi.

J'avois reçu trop de marques des bontés d'Oſiriade pour ne pas attendre, avec une impatience extrême, le moment où je devois la voir. Je lui parlerai encore de la reine, me dis-je. Peut-être m'a-t-elle juſtifié dans l'eſprit de cette princeſſe. Je le ſaurai, & ſi je ſuis contraint à fuir, j'emporterai au moins la conſolation de penſer qu'Iſiathis, perſuadée de mon innocence, gémira au fond du cœur de la fatalité de mon ſort ; mais quelle fut ma ſurpriſe en la voyant à côté d'Oſiriade ! Les yeux baiſſés, je demeurai immobile.

Approchez, Théminisès, me dit la reine, vous êtes trop malheureux pour que je vous

refuse la consolation d'adoucir dans cet instant la rigueur de votre destinée. Orphis & votre esclave vous avoient trahi, la vengeance que vous avez tirée de leur perfidie étoit juste; mais que les suites en sont funestes! Le motif de votre combat ne pouvant être révélé sans altérer la tranquillité du roi, il ne vous reste que la fuite.... Fuyez, malheureux Théminisès! sauvez de la fureur de Spammus des jours qui devoient être si fortunés! je voulois qu'ils le fussent... Ah! madame, m'écriai-je, qu'ils vont être misérables! oui, Orphis est moins que moi la victime de sa perfidie. Vous deviez ne songer, reprit la reine, qu'à triompher de lui dans l'esprit du roi, vous auriez été plus vengé que vous ne l'êtes d'avoir immolé ce traître. Ma sœur vous promettoit cet avantage, il falloit l'espérer & l'attendre. Mais la mort d'Orphis vous ordonne de renoncer à votre patrie, & rend infructueuse l'amitié de deux princesses à qui vous étiez presque également cher.

Ce n'est pas de votre dernière imprudence dont vous devez le plus gémir, elle n'est que la suite fatale de celle qui vous fit tomber entre les mains des Ethiopiens. Sans votre captivité, l'envie n'auroit point eu

de prife fur vous, ma fœur feroit reine; & Ifiathis, maîtreffe de fon fort, éloignée de ce trône fur lequel l'infortunée ne peut rien pour vous, goûteroit dans une vie privée le bonheur d'être unie..... Ah! j'euffe été trop heureufe! Ah! m'écriai-je, en me profternant aux pieds de la reine, que ce moment m'eft cher & douloureux! Orphis, ajoutai je, d'un ton de défefpoir, que n'as-tu triomphé de moi! ma vie eût été trop payée par les larmes qu'Ifiathis.... Vous m'en coûtez que je ne puis retenir dans ce moment, reprit la reine; ma vertu me les reproche & me rappelle à mon devoir. Adieu, trop malheureux Théminisès! fuyez, mais vivez, je vous l'ordonne. En achevant ces mots, la reine fe leva, & avec précipitation elle ouvrit une porte qui communiquoit à fon appartement, qu'elle referma brufquement fur elle.

Je donnai alors un libre cours à mes larmes. Ofiriade attendrie par tout ce qu'elle venoit de voir & d'entendre, ne put retenir les fiennes. Modérez un défefpoir inutile, me dit-elle. Je plains la reine, je vous plains. Puiffe le ciel vous faire un meilleur fort! Puiffé-je, répartis je, ne pas furvivre à la douleur que je reffens de m'éloigner

pour jamais de Memphis ! Adieu ; Thémiſisès, reprit Oſiriade en me tendant la main. Après l'avoir reſpectueuſement baiſée, je ſortis accablé ſous le poids de ma douleur.

Si, en quittant Oſiriade, je n'avois pas trouvé l'eſclave que Vennephès m'avoit donné pour m'accompagner, j'étois ſi troublé, que je me ſerois égaré dans ce palais, dont les chemins & tous les détours m'étoient ſi connus, & quoique déguiſé en eſclave, j'aurois couru le riſque d'être reconnu & arrêté.

Pendant cette entrevue, auſſi affligeante que conſolante pour moi, Vennephès avoit tout fait préparer pour ma fuite. Je lui avois dit que c'étoit à Thebes où j'irois d'abord. Enfin je partis, ou plutôt je m'arrachai de Memphis. Quand je fus à Thebes, je ne pus de quelques jours me déterminer ſur le choix du pays où je voulois me retirer. Je ne pouvois conſentir à m'éloigner de l'Egypte, j'y tenois par des liens trop forts, j'en voyois néanmoins la néceſſité.

Mon père, dans le temps de ſa diſgrace, avoit fait paſſer à Tyr aſſez de richeſſes pour vivre partout avec ſplendeur ſi, perſécuté, on le forçoit de ſortir de l'Egypte. Sa confiance pour un nommé Théros, ha-

bitant de cette ville, n'avoit point été trahie. Après bien des incertitudes, je résolus donc d'aller à Tyr, & j'y allai. Je trouvai, par les soins de Théros, les fonds que mon père lui avoit fait passer considérablement augmentés: je fus peu sensible à cet avantage, les faveurs de la fortune m'étoient indifférentes.

L'heureuse situation de Tyr, son peuple aussi industrieux qu'innombrable, la multitude d'étrangers de toutes les nations qui arrivent successivement dans son port pour faire sans-cesse des échanges de ce qu'ils ont de trop, avec ce dont ils n'ont pas assez; tout cela, dis-je, eût été un objet de dissipation pour qui n'auroit éprouvé que de ces disgraces que le temps & la fortune peuvent réparer; mais mes malheurs étoient d'une nature à me faire sentir à tous les instans, que la mort seule pouvoit mettre fin à mes peines. Ainsi, sans me livrer au désespoir, je ne cherchois point à me consoler, & je n'ajoutois pas au chagrin qui me dévoroit, le pénible effort de paroître tranquille. J'avois prié Théros de cacher mon nom & ma naissance, & ce n'étoit que par complaisance pour lui que je sortois quelquefois. Ce bon citoyen vouloit que je

connusse tout ce qui rendoit cette ville, capitale de la Phénicie, si recommandable.

Théros, touché de mon état de langueur, me dit un jour : ce seroit, Seigneur, blesser les droits de l'hospitalité, que d'exiger de vous de m'instruire du sujet de la douleur où je vous vois livré sans relâche ; mais la pitié que vous me faites, pardonnez-moi ce terme, me force à vous représenter que les afflictions, de quelque genre qu'elles soient, doivent avoir un terme. Pourquoi laisser au temps à faire un ouvrage qui, pour l'honneur de l'homme, devroit toujours être celui de la raison. Chercher à vous distraire par quelqu'occupation. Il y a quelques années, ajouta-t-il, qu'un savant Egyptien, attiré ici par des affaires domestiques, y mourut ; je lui avois rendu service, il crut me marquer sa reconnoissance en me laissant des manuscrits, qu'il me dit renfermer la clef des sciences les plus profondes ; je vais vous les donner. Les principes que vous avez reçus dans votre éducation vous donneront l'intelligence de ces matières. Je remerciai Théros, je pris les manuscrits, & je les parcourus.

Je vis que l'auteur de ces écrits étoit grand géomètre & grand astronome. Cette lecture,

d'abord superficielle, me rappela quelques connoissances acquises à Thebes, & perdues à Memphis. Je me flattois à la faveur du don de Théros, de retrouver ces connoissances & de les augmenter ; mais j'essayai vainement de réfléchir ; je sentis que mon attention n'avoit point de tenue, & lorsque je voulois chercher la raison de mon incapacité pour saisir ce qui, en soi, n'a que peu de prise, mes larmes couloient, & ce que j'avois perdu, se présentant vivement à mon imagination, je tombois dans l'accablement.

J'entretenois toujours avec le général Vennephès, un commerce assez regulier ; ses lettres, quoique remplies d'amitié, étoient peu consolantes pour moi, il ne me parloit jamais d'Isiathis. Elles m'instruisoient seulement que la colère du roi, toujours nourrie par les prêtres d'Isis, ne se ralentissoit point, quelques tentatives que mes amis, aidés d'Osiriade, fissent pour l'appaiser.

Il y avoit près d'un an que je menois à Tyr une vie languissante, rien ne m'y dissipoit, rien ne pouvoit m'occuper, je faisois mille projets, & ne m'arrêtois à aucun ; j'étois absorbé par la douleur, lorsqu'enfin je tombai dans un état d'insensibi-

lité : état dont je fus tiré par une lettre de Vennephès, qui m'apprit que la reine, trois jours après avoir donné un successeur à l'empire, avoit perdu la vie. Par tout ce que je viens d'écrire, on peut juger du coup terrible que me porta cette nouvelle ; mais quel surcroît ma douleur ne reçut-elle pas par des circonstances que contenoit une lettre de Moëris, que je trouvai dans celle de Vennephès ? Voici cette lettre :

J'ai tout perdu, seigneur ! Isiathis ne vit plus ! Les ordres absolus que j'ai reçus de cette grande reine, en expirant dans mes bras, sont les seuls liens qui me retiennent à la vie. Moëris, m'a-t-elle dit, prends soin de mon fils ; je te demande pour lui le même attachement que tu as toujours eu pour moi. Conserve-toi pour le conserver à l'état. Qu'il soit nourri sous les yeux d'Osiriade, de qui je vois avec quelque douceur le visage couvert de larmes. Ensuite, adressant la parole à sa sœur, elle lui dit, en lui tendant la main : Servez-vous, ma chère sœur, du pouvoir que vous avez sur l'esprit du roi, pour le consoler de ma perte : rendez-lui cher le gage que je lui laisse de notre hymenée. Tâchez d'adoucir son caractère trop sévère ; portez-le à la clémence ; c'est la première & la

plus précieuse vertu des rois. Alors faites-le souvenir de Théminisès ; rappelez à sa mémoire les qualités éminentes de ce sujet fidèle, & l'amitié dont il l'honoroit autrefois. Représentez-lui enfin que cet infortuné a assez expié par un cruel éloignement, une faute de pure violence, qu'il le rende à sa patrie. La reine expira après ces dernières paroles ; je ne vous les répète, seigneur, que pour ajouter encore à votre douleur, & pour vous faire mieux sentir la perte que vous faites. Je ne puis avoir du soulagement dans mon affliction, qu'en songeant que la vôtre est extrême. Je vous donne de quoi la nourrir jusqu'au tombeau.

L'espoir de Moëris ne fut pas déçu, je tombai dans un état digne de pitié. A la suite d'un grand accablement, je passai à un désespoir qui me porta jusqu'à vouloir me donner la mort. L'amour qui m'inspiroit ce mouvement, l'arrêta : peut-être étoit-ce l'amour de la vie qui se déguisoit chez moi. Est-ce aimer Isiathis, m'écriai-je, que de vouloir mourir ? peux-tu vivre trop long-temps pour regretter une princesse qui t'avoit trouvé digne d'elle ? Eh bien ! allons dans un désert, où, mort pour tout le monde,

je ne vive que pour pleurer Isiathis.

Je l'avouerai ; si, en me rappelant ces tristes circonstances de ma vie, je me sens l'ame attendrie, je me les rappelle avec complaisance. Ne nous le déguisons pas, Mélénide, l'amour-propre est inséparable de nous : c'est lui qui ne laisse rien échapper à ma mémoire de tout ce qui peut le flatter : c'est lui qui rend encore présent à mon esprit tout ce que l'amour auroit fait pour moi, si mes imprudences n'avoient renversé ses projets. Je vais en écrire une, que le désespoir me suggéra.

J'étois proscrit de ma patrie ; les prêtres d'Isis avoient obtenu que ma tête fût mise à prix. C'étoit la leur porter que de mettre les pieds en Egypte : ces considérations ne purent m'arrêter. Pressé du desir d'assister aux honneurs funèbres qu'on alloit rendre à Isiathis dans la grande pyramide appelée la pyramide royale, pressé, dis-je, du desir de l'accompagner, du moins des yeux, dans le tombeau, je résolus d'aller me rassasier de ce funeste & triste spectacle. Je me déguisai, je partis, j'arrive aux pieds de la grande pyramide. Un peuple innombrable, mêlé avec des troupes commandées par le général Vennephès, remplissoit la campa-

gne ; je me jette dans la foule, je pousse, je fais mille efforts pour surmonter les obstacles; enfin je parviens à toucher presque de la main le cercueil qui renfermoit pour jamais l'infortunée Isiathis. Quelle vue ! quel coup ! quelle douleur ! Non, ce que je sentis ne peut se rendre ! Tout mon sang se glaça dans mes veines, il ne me resta que le vil sentiment de mourir.

Sans savoir ce qui m'entouroit, j'avois à mes côtés deux soldats de la garde du roi. L'examen fut court, ils me reconnurent d'abord ; l'appât de la récompense ne leur permit pas de balancer, ils me saisirent. Je vis d'un coup d'œil le sort qui m'attendoit, & j'en remerciai tout bas le destin. Je n'opposai aucune résistance, je me laissai conduire sans daigner seulement demander où l'on me menoit. Enfin, je me trouvai vis-à-vis de Vennephès.

Voilà, lui dirent les deux soldats Théminisès que nous venons d'arrêter. Vennephès, maître de cacher sa surprise, répondit : vous vous trompez, mes enfans, cet homme n'est pas Théminisès. Il est vrai que quelque ressemblance a pu vous induire à erreur ; mais celui que vous prenez pour Théminisès est arabe, je le connois, c'est par mon or-

dre qu'il s'est rendu à la pyramide, j'ai à conférer avec lui, laissez-nous. A votre égard, mes enfans, ajouta Vennephès, je vous promets la même récompense que si vous eussiez véritablement arrêté Théminisès, c'est votre général qui vous en donne sa parole, & qui vous la tiendra à Memphis.

Lorsque je fus seul avec Vennephès, il me dit, les bras abattus, & en me regardant avec pitié : que venez-vous faire ici, malheureux? quel démon guide toutes vos démarches? seront-elles toujours ou violentes ou téméraires? quoi! vos malheurs ne vous ont point encore changé? venez-vous ici chercher la mort? ah! Théminisès, je vois ce qui vous a perdu! mais fuyez. Allez au loin faire usage, s'il est possible, d'une raison qui, jusqu'à ce moment, n'a eu aucun pouvoir sur vous. Le visage couvert de larmes, je me jetai dans les bras de Vennephès, que je serrai tendrement, sans proférer une seule parole. La douleur dont j'étois saisi, & l'attendrissement que me causoient les preuves que je recevois de l'amitié de Vennephès, m'en interdisoient l'usage. Enfin je le quittai sans avoir rompu le silence.

Je repris la route de Tyr, je la fis sans

parler ; je dis plus, ſans penſer. Le terrible ſpectacle que je venois de voir à la pyramide, abſorboit chez moi tout ſentiment : à peine avois-je la liberté de ſoupirer. L'amitié de Théros, le chagrin que lui cauſoit l'état déplorable où il me voyoit, ſon ardeur à m'en tirer, & l'empreſſement de ſa famille, tout cela, dis-je, me rendit en quelque ſorte, la faculté de réfléchir. Alors, comme un homme qui s'éveille, je me rappelai ce qui m'étoit arrivé au pièd de la pyramide.

Le diſcours de Vennephès que je ne croyois pas avoir entendu, me revint ; j'en ſentis toute la force & toute la ſageſſe, je vis les conſéquences que cet ami éclairé avoit tirées d'une démarche qui lui découvroit toute ma vanité. Ces réflexions en me forçant à me dire de dures vérités, m'arrachèrent à mon abattement, ſans me tirer de mon affliction. Je fus pendant quelques jours dans des irréſolutions continuelles ſur le parti que je devois prendre : je voulois m'éloigner de l'Egypte ; à Tyr je m'en trouvois encore trop près. Pour me livrer à ma triſteſſe, je voulois fuir le monde, je voulois, pour me diſtraire, le chercher ; enfin je ne ſavois ce que je voulois. Cette lettre de Vennephès décida de mon ſort.

C'est moins l'amitié qui m'engage à vous écrire, que l'indignation que m'a causé votre témérité. Vous avois je appris, Thèminisès, en servant sous mes ordres, à affronter la mort par un mouvement de foiblesse? Votre dernière imprudence ne m'a que trop instruit de votre égarement. Ennemi de la raison, ennemi de vous-même, combien ne devez-vous pas vous reprocher d'avoir toujours été dominé par un esprit audacieux, & par des passions violentes qui, en vous emportant avec rapidité, vous ont empêché de voir les abîmes qu'elles creusoient sous vos pas. L'orgueil, l'ambition, la colère, la vengeance, un amour, qui ne devoit jamais naître, ont foulé aux pieds la fortune qui vouloit vous combler de ses faveurs; mais que faites-vous à Tyr? y êtes-vous en proie au regret de vos fautes? Non. Toujours extrême, je vous y vois livré à l'abattement, ou peut-être à un lâche désespoir. Cette ville, dont le commerce fait tout le mouvement, ne peut convenir à un homme de votre naissance; il doit se relever de ses foiblesses. Toujours responsable à l'état ou à lui-même de tous les momens de sa vie, il doit les employer d'une manière convenable à son rang. Vous les per-

dez à Tyr, Théminisès : vous ne sauriez plus les donner à votre patrie que votre violence a forcée de vous proscrire ; mais l'Ethiopie en guerre contre les Lybiens est un théâtre où vous pouvez acquérir cette gloire que vous assurent les heureux talens que j'ai connus & cultivés en vous. Allez les mettre en valeur sous les ordres du général qui vous fit prisonnier. Etudiez sans cesse ses manœuvres de guerre & les raisons qui le déterminent à faire ou à ne pas faire telle ou telle chose. Enfin, tirez de sa capacité l'avantage d'en acquérir, & méritez, s'il est possible, jusqu'à sa confiance ; mais sur-tout, Theminisès, souvenez-vous toujours que vous êtes Egyptien ; que votre patrie ne vous voie jamais contr'elle les armes à la main. Allez, & que ce soit de l'Ethiopie que je reçoive votre réponse.

La lettre de Vennephès me fit une si forte impression, que sur-le-champ je résolus d'aller en Ethiopie. Je dis mon dessein à Théros, & les difficultés que je trouvois à passer en sûreté sur les terres d'Egypte. Théros, comblé de joie de voir qu'un sentiment de gloire triomphoit de ma douleur, me

dit : Seigneur, vous traverſerez l'Egypte en sûreté, j'en ſais un sûr moyen. Il m'apprit que les marchands Tyriens étoient prêts à partir pour aller à Saba, capitale de l'Ethiopie, voyage que l'intérêt de leur commerce leur faiſoit entreprendre tous les deux ou trois ans. Leur nombre, ajouta Théros, eſt aſſez conſidérable pour que vous n'ayiez rien à craindre des Egyptiens, non plus que des brigands & des arabes, ardens à attaquer les voyageurs peu précautionnés.

Déguiſé en marchand, je partis peu de jours après. Notre troupe bien armée étoit compoſée de plus de deux cent hommes, tant maîtres qu'eſclaves. Après une longue marche, & ſans qu'il nous fût arrivé aucun accident, nous arrivâmes aux portes de Saba. Nous fûmes reçus comme amis, & ſelon l'uſage ordinaire, le chef des négocians accompagné de quatre des principaux, fut conduit à l'audience du roi pour lui offrir les préſens accoutumés. Je tenois une pièce d'étoffe teinte en pourpre ; ſa beauté attacha d'abord les regards de Zara, qui, en ayant jeté un ſur moi, s'écria : que vois-je ! me trompé-je ? eſt-ce Théminisès ? Oui, ſeigneur, répondis-je, c'eſt lui-même. Zara, empreſſé de ſavoir les raiſons qui me rame-

noient à Saba, renvoya les marchands sans les questionner, & m'ordonna d'un ton si affectueux de rester auprès de lui, que les négocians pensèrent qu'ils avoient acquis un protecteur dans leur compagnon de voyage.

Dès que je fus seul avec Zara, il me dit : je sais qu'une action d'honneur vous a banni de votre patrie. J'ai blâmé l'extrême rigueur de Spammus ; j'ai murmuré de ce que mes états n'avoient pas été votre premier asyle. Qui vous y amène aujourd'hui ? Le desir de vous offrir mon bras, repartis-je ; je viens, seigneur, vous supplier de vous en servir contre les Lybiens assez audacieux pour oser attaquer une puissance telle que la vôtre. J'accepte vos services, repliqua le roi ; la gloire qu'ils vous acquerront fera regretter à votre maître la perte d'un sujet dont je m'enrichis.

Zara paroissoit désirer que je restasse quelques jours auprès de lui, la princesse m'en pressoit aussi ; mais impatient d'aller chercher des dangers (où je pourrois trouver la mort, sans qu'on l'imputât à foiblesse), je conjurai le roi de me laisser partir pour l'armée. Il y consentit. Phinès, ce général de qui j'avois reçu tant de marques d'attention, lorsqu'imprudemment je fus fait son

prisonnier, parut charmé de me voir. Dès le lendemain, je montai à cheval avec lui; il me fit voir qu'il étoit campé au bord d'une petite rivière, & que le côté opposé avoit un fossé large & profond. Apprenez, Théminisès, me dit-il, les raisons qui m'ont engagé à me précautionner de cette sorte. Vous savez, par votre expérience, continua-t-il en souriant, qu'il est dangereux de trop se livrer à l'ardeur de son courage.

Les précautions que j'ai prises sont d'autant plus nécessaires, que nous avons en tête des ennemis infatigables qui nous harcèlent jour & nuit. Le vaste pays que vous voyez est coupé par des montagnes, des lacs & des forêts : c'est de ces retraites difficiles à pénétrer que les Lybiens sortent avec impétuosité pour nous attaquer. Ce peuple sauvage, & sans presque connoître de discipline, est redoutable. Les lions, les tigres, les pantères, dont leur pays abonde, les obligent à faire continuellement la guerre à ces terribles animaux, qui, en combattant contr'eux, leur communiquent leur cruauté. Tels sont les Lybiens qui ne paient jamais qu'en murmurant le tribut auquel nos armes victorieuses les ont assujettis : occasion de leurs fréquentes révoltes.

Dès cet inftant, Phinès me donna le commandement d'un gros corps qui occupoit un pofte très-avancé. J'y fus fouvent attaqué, & toujours affez heureux pour repouffer l'ennemi, fur qui je gagnois tous les jours du terrein. Phinès, après m'avoir donné des louanges, me dit : je fais, Théminisès, que vous ne vous ménagez pas ; fi vous ne modérez une ardeur qui vous mène jufqu'à la témérité, je vous en punirai en vous réduifant à la fimple fonction de foldat. J'exécuterai en cela ce que Vennephès fouhaite. Ce grand capitaine prend en vous un intérêt très-vif ; les heureufes difpofitions qu'il vous a connues pour la guerre, vous ont acquis fon amitié : ce qu'il m'écrit le prouve. Charmé de vous favoir fous mes ordres, il défire qu'inftruit & guidé par moi, vous deveniez digne de notre eftime : méritez-la par votre prudence ; vous avez donné des preuves de valeur, donnez-en de fageffe, votre courage en recevra un nouvel éclat.

Ce difcours me frappa, & les marques de bonté que je recevois de Vennephès, à qui j'étois attaché comme à un père, me furent fi fenfibles, que je me promis de ne rien omettre de tout ce qui pouvoit juftifier à ces deux grands hommes l'amitié dont ils m'honoroient.

m'honoroient. Ce juste désir diminua insensiblement celui que j'avois de chercher à terminer ma vie par une mort éclatante. Je commençai à m'occuper des soins qui mènent à la solide gloire. Phinés s'apperçut avec plaisir de ce changement, il me gagna sa confiance dans une guerre de chicane qui dura plus de trois ans. C'étoit moi qui exécutois presque toutes les entreprises difficiles, méditées par ce général, & le succès lui justifioit toujours la sagesse de ses projets.

Phinés, fatigué de la longueur de cette guerre, voulut la terminer par une action générale, qui, cependant, lui paroissoit hasardeuse ; il me communiqua son plan ; il daigna même me demander mes avis. Je lui dis ce que je pensois, mais avec modestie, je commençois à en avoir. Il est dangereux, quand on est en sous-ordre, de faire trop valoir ses lumières à un supérieur ; il croit que l'on veut lui voler une partie de sa gloire. Il lui faut alors bien de la générosité pour pardonner un mérite qu'imprudemment on lui fait craindre.

La résolution prise, Phinés me fit sortir du camp avec un très-gros corps ; je pris une route détournée pour gagner les derrières ; je m'emparai de quelques hauteurs ;

Phinés, averti, marcha à l'ennemi. Les Lybiens, quoique peu accoutumés à combattre de pied ferme, reçurent les Ethiopiens avec une valeur qui fit connoître qu'ils vendroient cher la victoire. Mais, chargés en queue par les troupes que je commandois, ils prirent tout à coup l'épouvante. A leur terreur succéda un défespoir qui leur rendit bientôt le courage. Le maffacre fut terrible; je vis, avec douleur, le foldat furieux arracher la vie à des hommes, à qui, par laffitude, les armes tomboient des mains, & qui, confervant encore leur fierté, dédaignoient d'implorer la clémence du vainqueur.

Cette fanglante bataille finit la guerre, les Lybiens, affoiblis, demandèrent la paix, on la leur accorda. Phinés, après avoir pris des ôtages & laiffé un corps de troupes fur les frontières (pour contenir dans le refpect un peuple remuant), prit le chemin de Saba, je l'accompagnai. Lorfque le roi voulut le louer fur fon expédition, ce général, pour donner à ce prince une idée de moi qui pût m'attirer fon eftime, lui dit que j'avois eu plus de part que lui à ces heureux fuccès. J'avois la fatisfaction de recevoir tous les jours des preuves de bonté, & même d'amitié, de Zara & de la princeffe fa fille,

Je comptois finir ma carrière en Ethiopie, la gloire que j'y avois acquise, & les agrémens que j'y trouvois, me le faisoient penser avec plaisir, quand une lettre de Vennephès réveilla dans mon cœur l'amour de la patrie, & le désir ardent de la revoir.

Ce tendre ami, content des manœuvres de guerre & des actions que j'avois faites en Ethiopie, (dont il avoit été instruit par Phinés, ainsi que de ma conduite depuis un an que j'étois dans cette cour) m'apprenoit qu'il prévoyoit de nouvelles brouilleries entre le roi d'Egypte & celui pour qui j'avois si utilement employé mon bras. Quelques jours après avoir reçu cette lettre, Vennephès m'écrivit celle-ci :

Mon grand âge & mes infirmités ne me permettent plus de soutenir les pénibles travaux de la guerre. J'ai représenté au roi qu'il devoit rappeler un sujet que ses malheurs avoient rendu sage, & qui, chez l'étranger s'étoit signalé d'une manière si brillante, qu'on en devoit tout attendre, lorsqu'animé du désir d'être utile à sa patrie, il combattroit pour elle. Après plusieurs difficultés, opposées par les prêtres d'Isis & surmontées par Osiriade, le roi a enfin consenti à votre rappel;

Que j'ai de plaisir, mon cher Théminisès, à vous l'apprendre ! Eh ! que j'en aurois à perfectionner, par mes leçons & par mes avis, ce que vous avez acquis sous les ordres du grand Phinés. Si vous trouvez de la résistance dans le prince que vous venez de servir si glorieusement, prenez le parti de la fuite. En ce cas, Phinés à qui vous devez tant, Phinés même doit l'ignorer. Tout doit céder à ce que vous devez à votre roi. Partez, Théminisès, je vous attends à Memphis.

Rien ne m'annonçoit une rupture prochaine entre l'Egypte & l'Ethiopie, lorsqu'un discours de Phinés me justifia ce que Vennephès m'avoit mandé. Vous savez que je vous aime, me dit Phinés, votre gloire m'occupe, & tout ce qui peut y contribuer. Il dépend de vous de vous faire un grand établissement dans les états d'un prince qui sait connoître & récompenser le mérite. Vous êtes le maître d'acquérir toute sa confiance, & sa confiance vous mettroit en état de vous venger glorieusement de la sévérité que vous avez éprouvée d'un roi qui ne méritoit pas un sujet tel que vous. Ce dernier trait me blessa, je fus assez retenu pour que Phinés ne s'apperçut pas de l'impression

qu'il m'avoit faite ; mais je pris sur le champ le parti de quitter l'Ethiopie.

Pour juger des dispositions où je trouverois Zara, je lui dis un jour que tout bon sujet devoit souhaiter de rentrer en grâce auprès de son maître. J'ajoutai que je me flattois que le roi d'Egypte m'accorderoit celle de me jeter à ses genoux. Je vous entends, Théminisès, me répliqua Zara ; mais n'espérez pas que je vous rende jamais à un prince dont vous avez éprouvé l'injuste rigueur. Les honneurs dont je veux vous combler doivent étouffer dans votre cœur le désir de revoir l'Egypte, qui n'est plus pour vous qu'une terre étrangère. Zara mérite que l'Ethiopie devienne votre patrie. Ce discours obligeant me montra la grandeur du crime d'un sujet infidèle à son maître : je me déterminai à suivre les conseils de Vennephès.

Une grande chasse dans une forêt, à presque une journée de Saba, me fournit une occasion favorable à mon dessein : cette forêt étoit du côté de l'Egypte. Je pris un cheval dont je connoissois l'haleine & la vîtesse ; au jour tombant, je m'échappai & m'enfonçai dans le fort du bois, j'y passai la nuit : dès que je vis l'aurore, je com-

mençai à marcher par des chemins détournés. Enfin, j'arrivai sur les frontières de l'Egypte, & me rendis à Memphis.

Vennephès me reçut avec une joie inexprimable. Après m'avoir donné mille marques de son amitié : Vous ne sauriez voir le roi, me dit-il, que vous n'ayez été purifié d'une action que les prêtres d'Isis ont qualifiée de sacrilège: prêtez-vous à tout ce qu'ils exigeront de vous. Vennephès me conduisit, & me présenta au grand-prêtre; j'offris un sacrifice dans des vêtemens qui marquoient de l'humiliation. Je fus ensuite revêtu d'une longue robe blanche, & renvoyé absous, après avoir essuyé du pontife une sévère reprimande.

Le roi m'accueillit, mais avec ce maintien froid & grave qu'il avoit dès sa plus grande jeunesse, & qu'il ne quittoit jamais. Je fus dédommagé de l'accueil de Spammus par les caresses (j'ose me servir de cette expression) que me fit la princesse Osiriade. Après mille question, elle me mena chez le fils d'Isiathis. Que sa vie excita dans mon cœur de tendres mouvemens, en reconnoissant dans les traits de cet enfant, ceux de cette princesse, dont le souvenir m'étoit toujours présent. Je restai sans parler, &

le visage couvert de larmes (que je ne sentois pas couler) je contemplois ce prince. Après avoir demeuré assez longtemps comme immobile, je le pris dans mes bras, mes pleurs alors redoublèrent, sur-tout quand, en m'embrassant, il appuya son visage sur le mien. Osiriade, attendrie de l'état où elle me voyoit, m'arracha ce prince, & m'ordonna de la suivre.

Dans l'instant que je sortois, je trouvai Moëris. Le fils d'Isiathis a fait couler vos larmes, me dit-elle ; vous devez toujours pleurer une princesse malheureuse, qui, sans la perfidie d'Orphis, auroit rendu votre destinée digne d'envie. Nous l'avons perdue, seigneur, ajouta Moëris. Ma tendresse pour Osiriade & ses bontés pour moi font la seule douceur d'une vie qu'Isiathis a voulu que je conservasse pour son fils. Mais rien ne pourra jamais me consoler de sa perte. Je rentrai dans l'appartement d'Osiriade, aussi ému du discours de Moëris, que de la vue du jeune prince.

La rupture entre l'Egypte & l'Ethiopie ne se déclaroit point encore ; mais une guerre contre divers princes de la Chaldée & des bords du Jourdain, qui avoient réuni leurs forces pour attaquer l'Egypte, me fournit

les occasions de me distinguer. Les troupes qu'on opposa à ces puissances liguées furent commandées par Armaïs, Officier d'une grande habileté ; & ennemi de Vennephès, à qui il avoit disputé l'honneur d'être généralissime. Vennephès, content que je combattisse sous les ordres d'un capitaine dont il connoissoit la capacité, me dit : Soyez toujours sur vos gardes, vous allez partager la haine qu'Armaïs conserve contre moi. En vous employant, ainsi que le roi le lui ordonne, il cherchera à vous perdre ; qu'une conduite sage rende ses projets inutiles, & ajoute, s'il est possible, à l'estime & à l'amitié que j'ai pour vous.

Arrivé à l'armée, je connus bientôt l'utilité des avis de Vennephès. J'etudiai & je démêlai le caractère d'Armaïs, qui, en me chargeant d'ordres difficiles, ne me donnoit que la moitié des troupes qu'il falloit pour les exécuter. Soutenu par la fortune, je fus toujours assez heureux pour réussir. Armaïs me louoit froidement, & me chargeoit d'expéditions encore plus périlleuses. Je voyois le dessein formé qu'il avoit de faire périr le favori de son ennemi, & je remarquois l'étonnement que lui causoit ma tranquillité en recevant ses ordres, quelqu'extraordi-

naires qu'ils me paruſſent. Enfin, la haine d'Armaïs me procura plus de gloire que n'auroit pu faire ſon amitié. Pluſieurs actions éclatantes, en le mortifiant, juſtifièrent au roi l'opinion que Vennephès lui avoit donnée de moi. La guerre dura plus de trois ans, & finit par une paix honorable pour l'Egypte. Mes ſuccès me firent reprendre le chemin de Memphis, avec la ſatisfaction d'y paroître digne de l'eſtime de Spammus.

Vennephès, inſtruit de ma conduite par des créatures qu'il avoit dans l'armée, me dit en m'embraſſant: Que je ſuis content, mon cher Théminisès, de votre patience, & de cette modeſtie qui ne vous a pas permis de me détailler tout ce que vous avez fait d'admirable, en exécutant les ordres d'un ennemi qui vouloit vous ſacrifier à ſa haine pour moi. Mais ce que vous m'avez caché, la renommée l'a publié; ainſi, vous allez devoir plus à l'animoſité d'Armaïs, que vous ne devrez à l'amitié de Vennephès. Mes infirmités, continua-t-il, ne me permettant plus de ſervir le roi à la tête de ſes armées, je vais dire à ce prince que vous êtes digne de remplir ma place. Il m'en croira.

Je m'apperçus bientôt des bons ſervices

que me rendoit Vennephès auprès de Spammus ; je le vis insensiblement reprendre avec moi cet air de familiarité dont il m'avoit honoré autrefois. Depuis plus de deux ans j'étois à la cour avec tous les agrémens d'un favori, lorsque malgré moi la guerre fut déclarée à l'Ethiopie. L'habileté de Phinés m'en faisoit craindre les suites, Vennephès n'étant plus en état de faire tête à ce général.

Je fus chargé des premiers actes d'hostilité ; on me confia un gros corps de troupes, en attendant que le genéral fût nommé, & que l'armée fût assemblée. Je désirois & je craignois presqu'également l'honneur d'être fait général. J'avois sous mes ordres Merrhés, officier de distinction ; nous étions à-peu-près de même âge : il étoit attaché à Armaïs, comme je l'étois à Vennephès. Dans la guerre de Chaldée, j'avois vu sans jalousie la préférence que lui donnoit Armaïs, en le chargeant de manœuvres faciles, qui pouvoient lui faire une grande réputation ; quoique brave & habile, il fut toujours moins heureux que moi.

Merrhés parut désirer mon amitié, je ne pus la refuser aux avances obligeantes qu'il me fit, & j'y ajoutai ma confiance. J'en

trai dans le pays ennemi d'une manière brillante; je pouſſai un corps plus conſidérable que celui que je commandois, & qui avoit l'avantage du poſte. L'homme ne veut devoir qu'à ſon mérite ce qu'il ne doit ſouvent qu'à ſon bonheur; ainſi, j'attribuai à ma ſeule capacité le choix que Spammus fit de moi pour généraliſſime de toutes ſes armées, tandis que je le devois bien davantage à la fortune & à l'amitié de Vennephès. Né ambitieux, ce grade éclatant me conſola de tous mes malheurs paſſés.

Je me vis à la tête d'une puiſſante armée; Merrhés fut l'officier de conſidération qui me témoigna le plus de joie de me voir ſuccéder à Vennephès. La mort de ce grand homme, à qui je devois tout, me priva des ſecours que j'attendois de ſes conſeils. Ce fut alors que je ſentis tout le poids dont j'étois chargé. Quelque grande opinion que j'euſſe de moi, je ne me flattois pas d'en ſavoir autant que Phinés dans l'art de la guerre. Sa longue expérience & ſes victoires remportées ſur Vennephès même, me le montroient redoutable.

Mon attachement pour Vennephès porta ma douleur au dernier excès, en apprenant ſa mort; Merrhés en fut le témoin. Revenu

à moi, & honteux, non de ma sensibilité; mais des marques de foiblesse qui l'avoient accompagnée, je dis à Merrhés: ce n'est pas par des pleurs que je dois honorer la mémoire de mon bienfaiteur, c'est par une victoire éclatante. Je reçus alors d'Armaïs, devenu par la mort de Vennephès chef du conseil du roi, ordre d'attaquer Phinès. A cet ordre étoient joints des reproches palliés d'une prétendue lenteur. Je fus sensible à la manière dont Armaïs m'écrivoit, je ne cachai point mon mécontentement à Merrhés; je fis, de concert avec lui, plusieurs tentatives pour engager une affaire générale, mais Phinés l'évita toute cette campagne. Ma vanité me persuada que ce vieux capitaine ne vouloit pas compromettre sa réputation avec la fortune d'un jeune homme de qui il connoissoit l'audace; car je n'avois encore que trente-cinq ans.

Enfin, je crus avoir trouvé avec avantage l'occasion d'attaquer Phinés, qui m'avoit caché dans des gorges la moitié de ses forces. Je donnai à Merrhés mon avant-garde; je le suivois de près avec toute l'armée. Merrhés attaqua d'abord l'ennemi avec un succès apparent; mais tout-à-coup je vis qu'il plioit, & que les fuyards se jetoient

sur le corps de bataille dont ils rompoient les rangs. Leur épouvante se communiqua. Je fis de vains efforts pour rassurer mes soldats, & ramener les fuyards à la charge ; on ne m'écoutoit plus. Ne pouvant arrêter le désordre, je crus ne devoir plus songer qu'à empêcher le vainqueur de tirer trop d'avantage de cette déroute. Je fis une retraite aussi raisonnée que mon attaque l'avoit été peu ; je passai heureusement une rivière derrière laquelle je me mis à couvert. Lorsque je fus en sûreté, je blâmai Merrhés d'avoir mal exécuté mes ordres : il s'excusa d'une manière embarrassée, qui me fit naître des soupçons.

J'appris ma défaite à Armaïs, à qui je mandois qu'en attendant de nouvelles forces, je m'étois posté de façon que l'ennemi ne pouvoit rien entreprendre. L'arrivée d'Armaïs fut la réponse que je reçus de Memphis. Il me dit d'un ton sec, qu'il venoit pour commander l'armée, & que le roi m'ordonnoit de me rendre auprès de lui. Je fus blessé de la joie que témoigna Merrhès, en voyant Armaïs, & de l'accueil qu'il en reçut. Dès ce moment, mes soupçons contre Merrhés se convertirent en certitude. Je ne doutai plus qu'Armaïs & lui

n'euſſent de concert médité & préparé ma perte. Que j'eus de regret & de confuſion ! Serai-je toujours imprudent ! m'écriai-je ; aurai-je toujours à me reprocher mes malheurs ! Mon juſte reſſentiment excita d'abord en moi un mouvement de vengeance ; mais je le maîtriſai en me promettant de faire connoître au roi ces deux perfides ſujets. Dès le lendemain je partis du camp, & me confiant à mon innocence, je pris avec ſécurité la route de Memphis. A deux journées de l'armée, un courier d'Oſiriade me rendit cette lettre.

Que vous êtes malheureux, Théminisès ! L'envie & la perfidie triomphent. Armaïs vous a deſſervi, & Merrhés eſt un ſecond Orphis. Le roi vous croit un traître, il a juré votre perte, ou plutôt vos ennemis l'ont jurée. Epargnez à la ſœur d'Iſiatis la douleur de voir couler votre ſang. Fuyez Memphis, je vous l'ordonne. Que votre innocence ne vous inſpire pas la hardieſſe d'y paroître. Conſervez l'amitié d'Oſiriade.

Sans les défenſes expreſſes d'Oſiriade, mes ennemis m'auroient vu à Memphis, ou triompher de leur perfidie, ou en de-

venir la victime. Mais mon respect pour les ordres d'une princesse à qui je devois tant de reconnoissance, me fit résoudre, après bien des incertitudes, à prendre le chemin de Tyr. Il falloit, pour y aller, traverser l'Egypte ; le péril que je courois ne m'effraya point ; j'aurois voulu être arrêté. Mais j'arrivai heureusement à Tyr.

Je l'avouerai, je restai quelque temps étourdi du coup que venoit encore de me porter la fortune. Je ne voulois pas fixer mon séjour à Tyr ; mais je ne savois où me choisir une retraite : rebuté de tous les hommes, j'aurois voulu ne plus vivre avec eux. Après bien des irrésolutions, la Grèce me parut un théâtre digne de ma curiosité, & propre à me distraire des idées que mes malheurs me rappeloient sans cesse. Enfin je me déterminai à la parcourir.

L'instant avant de m'embarquer, je reçus une nouvelle satisfaisante pour mon ressentiment. J'appris que Phinés venoit de me venger d'Armaïs & de Merrhés ; il avoit vaincu Armaïs, qui n'avoit trouvé son salut que dans une fuite honteuse, & Merrhés avoit perdu la vie. Je me reproche encore aujourd'hui le mouvement que me causa un pareil échec.

Le long séjour que j'avois fait à Tyr m'avoit donné l'occasion de parler la langue grecque, je la savois assez bien; avec ce secours je m'embarquai, & secondé d'un bon vent, j'arrivai au port de Pyrée. Athènes attira toute mon attention; la beauté des places publiques, & la magnificence des édifices me firent connoître que les Grecs, après avoir pris des Egyptiens les premières idées de somptuosité, y avoient ajouté une élégance que la délicatesse de leur goût avoit fournie.

Les différens états qui composent la Grèce, indépendans les uns des autres, sont soumis, pour la plus grande partie, à un gouvernement républicain. La diversité de leurs intérêts les divise quelquefois; mais alors une paix générale les unissoit. Elle me fit perdre l'avantage d'y acquérir une réputation qui, en portant mon nom jusqu'à Memphis, eût forcé Spammus à me regretter. Je quittai Athènes, je vis Micènes, Sparte, Argos, & généralement toutes les grandes villes de la Grèce, qui composent un tout formidable pour les empires voisins. Ce que j'appris des Gaules excita ma curiosité, je voulus les connoître; je m'embarquai, j'arrivai dans la partie méridio-

tale de cette grande & vaste région.

Ce que je savois de la langue grecque, devenue presque la langue universelle de l'Europe, me fut infiniment utile; par son secours je sus que les Gaules étoient partagées en plusieurs cantons qui, unis par les mêmes loix, les mêmes mœurs & la même religion, avoient séparément des souverains indépendans les uns des autres, mais subordonnés à leurs prêtres appelés Druïdes; que c'étoit de ces Druïdes qu'ils tenoient une ombre de pouvoir, tandis que l'autorité réelle résidoit toute entière dans le sacerdoce. Je connus en peu de temps le caractère de cette nation fière, belliqueuse, ennemie de toute somptuosité, portée aux exercices propres à fortifier le corps, & qui, laissant aux Druïdes le soin de cultiver les sciences, se contente de recueillir le fruit de leur travail spéculatif.

Plus ce que j'apprenois des usages & des maximes des Gaulois excitoit ma curiosité, plus je cherchai à m'instruire. Je sus qu'en certain temps de l'année les Druïdes de tous les cantons s'assembloient dans le pays Chartrain, avec les plus qualifiés des Gaulois, pour y célébrer la fête solemnelle du Gui de Chêne. C'est dans cette assemblée

que l'on traite des affaires de la religion, & de celles qui regardent les intérêts communs de la nation. Bremmus étoit le chef de tous les Druïdes, il faisoit sa résidence ordinaire dans le lieu choisi pour cette convocation; il y présidoit, & ses décisions y étoient reçues avec soumission.

Curieux de voir une cérémonie qui, sur le simple récit qu'on m'en faisoit, me paroissoit devoir être aussi auguste que singulière, je partis. Il faut en convenir, les Gaulois, quoiqu'éloignés de cette politesse étudiée des Grecs, ont une franchise & un air de liberté convenable à la société, & qui leur attire promptement l'estime & la confiance des étrangers. Je traversai une grande partie des Gaules, coupée par des rivières considérables; je trouvai de belles forêts, des plaines fécondes & cultivées, enfin j'arrivai au pays Chartrain. Un Gaulois avec qui j'avois lié amitié pendant mon voyage, distingué par sa naissance, & plus encore par une réputation acquise à la guerre, me présenta comme un étranger curieux au grand Druïde Bremmus. Ce vénérable personage me dit: vous allez voir des cérémonies, peut-être bien différentes de celles qu'on pratique dans les lieux de

votre naiſſance ; notre but, cependant, eſt commun à toutes les nations aſſez heureuſes pour n'être pas abſolument barbares. Ce but eſt d'adorer la divinité ſelon les ſages loix de nos ancêtres, & qui, invariables, ont, depuis pluſieurs ſiècles, ſoutenu la grandeur & la puiſſance de cette nation.

L'aſſemblée ſe tient dans une forêt de chênes ; au milieu eſt une eſplanade aſſez étendue pour contenir pluſieurs milliers d'hommes ; des ſièges de gazon rangés en cercle ſervent aux Druïdes ; leur longue barbe, leur vêtement tout blanc & uniforme, leur gravité, tout inſpire un profond reſpect. Le ſilence règne dans la multitude qui les environne ; perſonne n'entre dans l'enceinte des Druïdes ſans y être appelé, & celui qui y eſt admis eſt renvoyé dès qu'on a tiré de lui les éclairciſſemens qu'on lui demande.

Ces aſſemblées commencent au lever du ſoleil, par des ſacrifices, des prières, & durent quinze jours. Dès que Bremmus fut débarraſſé de ſes ſoins & remis de ſes fatigues, je lui fis connoître le déſir ardent que j'avois de cultiver ſon amitié ; il répondit à mon empreſſement avec une bonté qui me donna une grande idée de lui. Bremmus la méritoit. Je

ſentis qu'il héſitoit à me queſtionner ſur ma patrie, ſur le rang que j'y tenois & ſur les raiſons qui m'avoient déterminé à paſſer dans les Gaules. Sa yertu m'avoit inſpiré une telle confiance, que, ſans balancer, je ſatisfis ſa curioſité; je lui racontai mes malheurs, je n'en omis que la première & véritable cauſe, ainſi que les circonſtances capables de prévenir contre mon caractère un perſonnage auſſi ſage que grave, & dont je déſirois ardemment de m'acquérir l'eſtime. Le vrai a un ton qui lui eſt propre & qui eſt perſuaſif; le Druïde le connoiſſoit, il me crut. Dès ce moment, il me reçut & me parla d'une manière familière, mais mitigée d'une ſorte de circonſpection qu'il croyoit devoir à ma naiſſance & aux honneurs dont j'avois été décoré en Egypte & en Ethiopie. Ces marques de conſidération de la part de Bremmus m'étoient à charge; je m'en plaignis à lui, & j'eus la ſatisfaction de les voir peu-à-peu faire place à la plus parfaite cordialité.

J'avois fait approuver à Bremmus le deſſein où j'étois de fixer mon ſéjour auprès de lui pour m'inſtruire dans les ſciences qu'il avoit approfondies; je lui avois communiqué les manuſcrits dont Théros m'avoit

fait présent, en les lui expliquant à mesure que je les lisois. Il me dit qu'il falloit les étudier ensemble, lorsque je les aurois traduits en grec. Cette traduction faite, nous commençâmes une étude sérieuse. Bremmus, dans nos premiers entretiens, connut que j'avois quelques principes, & il vit avec plaisir que je saisissois assez promptement les idées les plus abstraites. Cette facilité étoit l'effet de mon attention, & mon attention me fit connoître que, rendu à moi-même, j'avois enfin obtenu du temps ce qu'il ne refuse à personne. L'homme, mon cher Mélenide, est trop foible pour soutenir longtemps le poids de l'affliction; les forces lui manquent, ou pour l'étouffer, ou pour la nourrir.

Je fus étonné de voir Bremmus associer à nos sérieuses occupations sa fille unique, âgée seulement de douze ans. Mais je le fus bien davantage de lui trouver de grandes connoissances; je jugeai de leur étendue par les questions qu'elle faisoit à son père, & la promptitude de sa compréhension me surprenoit à chaque instant. De l'étonnement je passai à l'admiration qui souvent me détournoit de l'application que demandoient les instructions de Bremmus. Les

qualités brillantes de l'esprit & la justesse du jugement font une bien plus forte impression, quand ces précieux dons de la nature se trouvent dans un sexe différent du nôtre. Je ne m'apperçus de la figure charmante de la fille de Bremmus, qu'après avoir senti la grandeur, la beauté & la délicatesse de son génie.

Chaque jour je découvris dans Bremmus de nouvelles connoissances; son amitié pour moi augmentoit à mesure qu'il voyoit que je m'attachois à lui; il ne me déguisa rien de ce qu'il avoit approfondi de l'astronomie, il me dit naturellement les conséquences qu'il en tiroit pour les prédictions ou divinations dont les Gaulois sont si entêtés. Je fis aussi peu d'attention sur cette partie de son savoir, que j'en avois fait en Egypte sur celui des Mages dans le même genre. Mais j'en fis une extrême sur les recherches que Bremmus avoit faites, pour connoître le parti qu'on pouvoit tirer des métaux, des minéraux & des plantes. Découvertes qu'il avoit mises à profit pour guérir les maux dont sa nation pouvoit être affligée, & avec une promptitude qui faisoit regarder ses secrets comme surnaturels.

Les progrès que faisoit Frégonde (c'étoit

le nom de la fille de Bremmus) étoient tous les jours pour moi un nouveau ſujet d'étonnement ; j'en faiſois auſſi, mais ſans paroître jamais avoir ſur Frégonde aucun avantage. Malgré ſa modeſtie qui étoit extrême, je craignois de bleſſer ſon amour-propre. Il ſe déguiſe en vain, la raiſon peut l'affoiblir ; l'étouffer entièrement eſt au-deſſus de ſes forces. Je ne cherchois point à me rendre compte à-moi-même du principe de cette délicateſſe dans laquelle je me complaiſois.

J'avois vu ſix fois la ſolennité annuelle du Gui de Chêne, ainſi j'avois vu la beauté & la vertu de Frégonde ſe perfectionner ſous mes yeux ; je reſſentois pour elle un attachement plein de reſpect. Elle avoit avec moi une familiarité modeſte qui nourriſſoit, ſans que je m'en apperçuſſe, des ſentimens confus qui ſe développèrent à l'occaſion que je vais dire.

Il y avoit dans le pays Chartrain un Gaulois d'une naiſſance illuſtre ; il ſe nommoit Vertorix : il étoit grand, bien fait, brave & ambitieux, mais d'une fierté ſi exceſſive, que, malgré le caractère hautain de la nation, il étoit auſſi blâmé de ſes égaux que craint de ſes inférieurs. Il aſpiroit à la ſou-

veraineté de son canton, après celui qui la possédoit, dont la grande vieillesse faisoit regarder la fin comme prochaine. Cette dignité dépendoit du choix de Bremmus. Vertorix, pour gagner son amitié, lui faisoit sa cour avec assiduité; ses égards pour le Druide & ses attentions pour Frégonde me firent pénétrer ses vues: je connus qu'il vouloit s'assurer le suffrage de Bremmus par son alliance.

Cette pensée me jeta dans une mélancolie qui fut bientôt apperçue du Druide; il m'en demanda la cause, je la lui cachai; mais pressé par Frégonde, je ne pus dissimuler. J'ai pénétré Vertorix, lui dis-je, il aspire au bonheur de vous posséder, il veut, par ses soins & par ses respects, obtenir l'aveu de votre père. Vertorix, ajoutai-je, a des qualités qui le rendent digne de sa naissance, je doute cependant, qu'il ait celles qui peuvent concourir à votre félicité. Théminisès, me répartit Frégonde, je sens le prix de votre inquiétude, elle m'est un garant de votre attachement pour moi. Rassurez-vous; mon père m'aime, jamais il ne se servira de l'autorité absolue que lui donnent sur moi la nature & nos usages, pour me forcer à recevoir un joug auquel je

je répugnerois. Il connoît votre amitié pour lui, ainsi que vos lumières & votre sagesse; ne craignez point qu'il me choisisse un époux sans vous avoir consulté, & je ne l'accepterai que de votre aveu. Frégonde me quitta sans attendre que je répondisse à des paroles si obligeantes.

La fierté de Vertorix m'avoit toujours blessé; ce Gaulois m'étoit un objet d'autant plus désagréable, qu'il me faisoit faire sur moi-même d'humilians retours. En supportant sa fierté avec peine, je sentois combien ce caractère, toujours accompagné d'un air dédaigneux, devoit indisposer les personnes sensées. Si j'avois été corrigé de ce défaut, il m'auroit moins révolté dans Vertorix.

Depuis l'instant de cette conversation, qui venoit de m'instruire d'une manière non équivoque, de l'impression que j'avois faite sur le cœur de Frégonde, je la vis avec un plaisir extrême se dérober aux empressemens & aux entretiens de Vertorix. Dès qu'il paroissoit chez Bremmus, Frégonde se retiroit. Vertorix ne tarda pas à s'appercevoir de cette désobligeante affectation; il chercha l'occasion de s'en plaindre, & il s'en plaignit en homme plus vain que ten-

dre. Frégonde avec une politesse froide, s'excusa sous des prétextes spécieux; le Gaulois en parut peu satisfait, tandis que je l'étois infiniment. Souvent des regards jetés sur moi & des discours vagues, dont il m'étoit aisé de deviner le véritable sens, m'instruisoient qu'il me rendoit responsable d'une réserve qui, en lui laissant peu d'espérance, blessoit sa vanité. La conduite que Vertorix tenoit avec moi, en lui nuisant, me rendoit encore plus cher à Frégonde: cette idée adoucissoit mon caractère. Occupé tout entier de ma passion, le mépris que Vertorix témoignoit avoir pour tous les étrangers me touchoit peu.

Mon ame étoit dans une situation toute nouvelle pour moi; le souvenir de mes disgrâces s'effaçoit insensiblement; j'oubliois dans les forêts des Gaules les magnificences de l'Egypte. Mes études sérieuses avec Bremmus & avec Frégonde, que dis-je! la tendre amitié du père & de la fille formoit à tous les instans des liens nouveaux qui m'attachoient à eux.

Un jour Frégonde me dit avec cet air animé, qui marque l'intérêt que celui qui par le prend à la personne qui l'écoute; je vous vois avec une satisfaction inexprimable

partager avec moi la tendresse de mon père ; il me répète souvent : pourquoi, ma fille, Théminisès n'est-il pas né Gaulois ? Je n'ose lui proposer de le devenir par adoption ; l'idée de mourir dans ses bras & dans les vôtres, ma fille, seroit pour Bremmus bien consolante. Ah ! Frégonde ! m'écriai-je vivement, que Bremmus suive son projet ! j'ambitionne de lui tout devoir. Passer ma vie avec lui...... la passer avec vous...... quelle félicité ! Frégonde satisfaite d'un transport qui l'assuroit de mes sentimens : je vais, dit-elle, porter la joie dans le cœur de mon père, je vais lui apprendre que, content de son amitié, vous désirez d'être naturalisé. Vous le serez à la première assemblée, ajouta-t-elle avec feu : vous le savez, il faut le consentement de toute la nation ; votre mérite, le crédit & l'autorité de mon père applaniront toutes les difficultés. Alors Frégonde me quitta sans attendre ma réponse.

Après tout ce que j'ai écrit de mes mouvemens pour Isiathis, pourra-t-on penser que l'instant de ma vie, où je me suis trouvé le plus heureux, ait été celui où Frégonde, en ne croyant que me confier les vues & les sentimens de son père, m'instruisit de

ceux que je lui avois inſpirés ! J'étois dans ces tranſports que peut cauſer l'idée enchantereſſe de poſſéder un bien auſſi déſiré que déſirable, lorſque je vis Bremmus venir à moi. Son air ſatisfait me fit juger que Frégonde l'avoit déjà inſtruit des diſpoſitions où elle venoit de me trouver. Que je ſuis content, mon fils, me dit-il ; car mon âge, ma dignité, mon eſtime pour vous, & l'aſſociation où je vais travailler, me donnent le droit de vous appeler d'un nom ſi doux. Oui, Théminisès, oui, mon fils, dans trois mois nos intérêts ſeront communs, & nous ne pourrons nous en éloigner ſans crime. Mais j'ai beſoin de ménager certains ſuffrages de poids qui entraînent tous les autres. Notre deſſein qui doit être ſecret, le ſera, il n'eſt ſu que de nous. Mes embraſſemens ſans le ſecours de la parole, aſſurèrent Bremmus de mon attachement, de ma reconnoiſſance & de ma joie.

L'impatience avec laquelle j'attendois l'aſſemblée, qui devoit aſſurer mon bonheur, en me le faiſant paroître encore bien éloigné, me le repréſentoit avec tous ſes charmes. Mes infortunes étoient oubliées, je me trouvois le plus heureux de tous les hommes, & ſi l'amour permettoit à l'ambi-

tion de me parler, elle étoit au moment d'être ſatisfaite. Bremmus, le premier des Gaulois par ſa naiſſance & par ſa ſuprême dignité, alloit me recevoir pour gendre: avec ce titre je pouvois aſpirer à tout. Frégonde, ſans ſortir de cette modeſtie qui lui étoit ſi naturelle, me diſoit en cent manières différentes qu'elle m'aimoit; mais elle évitoit avec ſoin de ſe ſervir des termes uſités pour exprimer la paſſion de l'amour. Que ceux qu'elle y ſuppléoit avoient de force! je prenois le même ton, & je voyois qu'il faiſoit ſur elle la même impreſſion que le ſien faiſoit ſur moi. Momens heureux! mais dont ma cruelle deſtinée ne vouloit me laiſſer jouir que pour m'en faire regretter la perte!

Un différent ſurvenu entre les cantons de Chartres & de Lutèce, ne put être ni accommodé, ni renvoyé à l'aſſemblée générale; on prit les armes. Vertorix eut le commandement de deux mille hommes du canton Chartrain, pour oppoſer à ceux de Lutèce. Ce petit mouvement de guerre ranima dans mon cœur l'amour de la gloire qui avoit été mon idole. Je voulus, par une action d'éclat, ajouter encore à l'eſtime que Bremmus avoit pour moi, à la tendreſſe

que j'avois inſpirée à Frégonde, & donner au Druide de nouvelles raiſons pour faire approuver que je fuſſe incorporé dans la nation dont il étoit le chef & le père commun.

Sans en avoir averti ni Bremmus, ni Frégonde, je fus me préſenter tout armé à Vertorix. Il faiſoit dans ce moment le choix des hommes qu'il croyoit les plus propres à ſon expédition : je lui offris mes ſervices, il me regarda avec un air inſolent, & ſans me répondre, il continua ce qu'il faiſoit. Je me ſentis vivement piqué du mépris que cet altier Gaulois marquoit pour un homme de ma naiſſance, & qui ayant eu l'honneur de commander les armées de deux des plus grands rois du monde, vouloit bien s'abaiſſer à ſervir ſous ſes ordres comme ſimple ſoldat. Ne pouvant ſoutenir cet orgueil extrême, je voulus me retirer, après avoir vu défiler les deux mille hommes qu'il venoit de choiſir : mais Vertorix me cria : étranger, approchez, je veux vous parler. Je m'avançai. Je vais rapporter les propres termes de Vertorix.

De quel droit, homme inconnu, avez-vous l'audace de vouloir vous mêler avec des ſoldats, qui n'admettent pour camarades

que des nationaux? Le désir de la gloire, lui repartis-je, commun à toutes les nations, me fait t'offrir mon bras, & j'ai raison de penser que si les Gaulois que tu vas commander, m'avoient donné des exemples de valeur, ils en auroient reçu de moi. Cette conversation s'échauffa, & nous conduisit jusqu'à l'entrée d'un bois, d'où nous ne pouvions être apperçus. Vertorix, enflammé de colère, me dit: voyons si ton courage répond à l'arrogance de tes discours. Prends garde à ce que tu fais, lui répondis-je, songe que tu dois marcher demain à la tête des Gaulois qui t'ont fait l'honneur de te choisir pour leur chef; remets à un autre temps un combat que je ne refuse pas. Dis que tu le crains, me répliqua-t-il, ta remontrance, hors de saison, me prouve ta foiblesse: voyons si je me trompe. Alors il me charge avec impétuosité; je lui oppose avec sang-froid une vigoureuse défense; il en est étonné: sa fureur en redouble. Tu es digne, me cria-t-il, de mourir de ma main. Dans l'instant je l'atteins, je le perce; il tombe baigné dans son sang.

Je me retirai d'abord chez Bremmus. Ah! mon fils, me dit-il, après m'avoir écouté,

tous nos projets ſont détruits. Je ne puis vous blâmer d'une juſte défenſe ; mais deviez-vous vous préſenter à Vertorix ſans m'avoir conſulté ? Ce Vertorix à qui vous venez d'arracher la vie, étoit illuſtre par ſa naiſſance ; ſa famille puiſſante va demander à grands cris l'exécution d'une loi fondamentale des Gaules, qui punit de mort tout étranger homicide d'un Gaulois : comment vous y ſouſtraire ! Vous êtes en sûreté dans ma maiſon, du moins pour quelques heures, elle eſt le ſeul aſyle où vous pouvez être à l'abri de la fureur de la nation. Je vous quitte ; je vais conſulter mes amis ſur la conduite que je dois tenir dans cette triſte conjonćture. Cherchez Frégonde, conſolez-la du malheur que vous allez lui apprendre ; ſon courage, quelque ferme qu'il ſoit, aura bien de la peine à ſoutenir ce coup terrible. Que je te plains, ma fille ! Bremmus ſortit après cette exclamation. Il revint peu d'heures après, il vit ſur le viſage de Frégonde & ſur le mien une triſteſſe accablante, ſuite d'une converſation que nous avions eue, dont il fut inſtruit par la connoiſſance qu'il avoit de nos ſentimens.

Ce n'eſt pas le temps, mes chers enfans, me dit-il, de vous laiſſer aller à un atten-

driffement qui tient de la foibleffe. Votre vertu doit vous la reprocher. Malgré l'émotion que caufe dans ce canton la mort de Vertorix, j'efpère calmer le tumulte du peuple, & le reffentiment de fes parens & de fes alliés qui demandent vengeance; mais, mon cher fils, il faut profiter de la nuit. Je vais vous donner pour guide celui de mes domeftiques en qui j'ai le plus de confiance, il vous conduira à dix ou douze journées d'ici; je vais écrire à Talmuthis mon collègue: ce druide vertueux, & plus favant que moi, fait fon féjour fur les bords & prefqu'à l'embouchure de la Loire. Il vous recevra comme mon fils; c'eft à ce titre que je vais lui demander fon amitié pour vous. Attendez avec patience, auprès de lui, que je vous rappelle; je ne puis encore envifager le terme de votre éloignement: je puis feulement vous affurer que mon amitié ne me fera rien omettre pour l'abréger. Bremmus & Frégonde ne peuvent être heureux fans Théminisès; ainfi, mon fils, que le doux efpoir de retrouver le père & la fille dans les mêmes fentimens où vous les laiffez ne vous quitte point. Ouvrez-vous à Talmuthis, vous trouverez en lui des confolations.

Frégonde & moi reçûmes de ce discours un soulagement à nos peines. Tous deux, pénétrés de la bonté de Bremmus, nous le pressions tour-à-tour dans nos bras. Nos regards, nos larmes, des paroles entrecoupées, nous assurèrent de notre mutuelle tendresse, & de la douleur que nous ressentions de la cruelle nécessité de nous arracher l'un à l'autre. Enfin, je partis avec le guide que Bremmus m'avoit choisi.

Je fus reçu de Talmuthis avec une cordialité qui me fit connoître l'estime & l'amitié qu'il avoit pour Bremmus. Sans me souvenir que ce dernier m'avoit dit de m'ouvrir à Talmuthis, je lui confiai qui j'étois : je lui racontai mes aventures, & je lui détaillai jusqu'aux moindres circonstances de celles qui regardoient Vertorix. Quand Talmuthis me parloit, je croyois entendre le sage Bremmus ; même douceur, même majesté, même candeur, même bonté pour moi. Lorsque je le questionnois sur les sciences naturelles, il me répondoit avec une justesse & une netteté qui m'apprenoit jusqu'à quel point de perfection il avoit poussé des connoissances utiles à la société.

Si Bremmus n'avoit pas été le père de Frégonde, je crois que Talmuthis m'auroit

confolé de ne plus vivre avec lui. Talmuthis calmoit les mouvemens impétueux qu'un amour, que je prévoyois devoir être malheureux par mon imprudence, excitoit dans mon ame; il cherchoit à me diftraire, en me découvrant quelques fecrets de la nature: fes avis & fes confeils m'attachoient malgré moi. Je ne recevois, cependant, aucune nouvelle du pays Chartrain, je croyois que les relations que le célèbre druide Talmuthis avoit dans les cantons des Gaules, le mettoient à portée de m'en donner de Bremmus; mais en vain je lui en demandois, il me répondoit fimplement: Bremmus & Frégonde ne font occupés que de vous.

Il y avoit plus de fix mois que j'étois chez Talmuthis, lorfque je crus m'appercevoir que l'abattement fuccédoit à cet air ferein & tranquille qui lui étoit fi naturel. Ce changement, que j'attribuai au dépériffement de la nature, me caufa une peine infinie. Talmuthis la connut: Je fuis fenfible, me dit-il, à votre inquiétude, & je dois, pour la calmer, vous raffurer fur ma fanté; ne craignez rien pour elle, la perte d'un ami eft le fujet de l'altération que vous avez vue en moi.

Quelques jours après cet entretien, j'al-

lai me promener le long du rivage ; j'étois occupé de Frégonde, je me rappelois les preuves que dans toutes les occaſions j'avois reçues de ſa tendreſſe ; je me rappelois avec complaiſance ſa douceur, ſa modeſtie, ſa vertu, l'étendue de ſon génie, & cet air de majeſté qui contenoit ceux qui l'approchoient dans un reſpect qui ne reſſembloit point à la crainte. Tous nos entretiens, & le bonheur dont je jouïrois en poſſédant un bien ſi précieux, m'étoient préſens : enfin, je me promenois avec Frégonde.

Je fus diſtrait de ces idées, pour moi ſi pleines de charmes, par un jeune payſan qui, après m'avoir regardé fixement, me dit : ſeigneur, feriez-vous Théminisès ? Oui, mon enfant, lui répondis-je, que me voulez-vous ? Je ſuis chargé, reprit-il, de vous remettre cette lettre. Je la prends, j'en reconnois l'écriture, je l'ouvre avec précipitation ; à peine en ai-je lu les premières lignes, que tout troublé, & ſans l'achever, je cours au-devant de Talmuthis qui venoit me joindre. Ah ! Talmuthis, m'écriai-je, le viſage couvert de larmes, & en m'appuyant contre un ſaule, quelle nouvelle ! liſez. Cette lettre contenoit ces mots :

C'est de l'île de Sain, cher Théminisès, que je vous apprends que mon père ne vit plus ; il est mort dans le temps qu'il touchoit au moment de votre rappel. Un druide, oncle de Vertorix, remplit sa place. Plus d'espérance, ni pour vous, ni pour moi. J'ai cru devoir, pour votre repos & pour le mien, me retirer dans un temple où j'ai déjà pris des engagemens solemnels. Le sage Talmuthis vous apprendra la nature & la force de ces engagemens. Suivez ses avis, soyez affligé de me perdre ; mais consolez-vous, Frégonde vous l'ordonne. Je me prosternerai tous les jours au pied des autels ; pour demander à la divinité que nous adorons dans ce temple, qu'elle arrête le cours des malheurs, qui, jusqu'ici, ont traversé votre vie. Puissé-je l'obtenir ! Adieu, Théminisès, adieu, & pour jamais.

Après cette fatale lecture, Talmuthis en me prenant dans ses bras, me dit : Théminisès, opposez votre courage au coup que vous porte le sort. Il est terrible, il est sans remède, ainsi, il ne vous reste qu'à faire usage de votre raison. La mort de Bremmus étoit la cause de cet abattement qui vous a alarmé pour moi. Tandis que je craignois pour vous les tristes suites de cette perte,

je ne pouvois prévoir que Frégonde, par un courage que j'admire, travailleroit à votre consolation. Cette fille vertueuse, ne pouvant être à vous par un mariage prohibé avec un étranger, ne veut être à personne.

Le temple où vient de se retirer Frégonde, poursuivit Talmuthis, est desservi par des vierges qui, en y entrant, font le vœu de n'en jamais sortir. Vous frémissez, Théminisès ! je vois l'excès de votre douleur en m'écoutant. Il n'est plus de Frégonde pour vous. Sortez de l'accablement où je vous vois, il est indigne d'un homme à qui la fille du grand Bremmus sacrifie tout. Quoi, m'écriai-je, je ne verrai plus Frégonde ! Ah ! Talmuthis, ne condamnez pas l'excès de ma douleur ! Je ne verrai plus Frégonde ! puis-je le penser sans mourir ! Un regard, un mot, auroit au moins adouci ma peine. Quelle cruauté ! Frégonde, vous m'enlevez la douceur d'un dernier adieu. Ah ! Frégonde !

Votre douleur me touche, me dit le druide, je vais me prêter à votre foiblesse, vous verrez Frégonde. Mais que je crains que vous ne payiez bien cher la triste douceur de l'avoir vue. Vous pourrez, cependant, tirer de la fermeté de cette fille des forces

pour ſoutenir le malheur de ſa perte. L'île de Sain, peu éloignée d'ici, continua Talmuthis, eſt ſituée ſur la côte de Bretagne; les vierges du temple, toutes favoriſées du don de divination, en écartent par des tempêtes que le ciel accorde à leurs prières, tous ceux qui, par ſimple deſir de curioſité irréligieuſe, veulent y aborder. Vous n'êtes pas du nombre de ces profanes: partez; je vais vous donner une lettre pour la plus ancienne de ces vierges druides; elle ſeule peut, par ſon autorité, vous procurer la conſolation de voir Frégonde.

Je fus ſenſiblement touché de la marque de bonté que je recevois de Talmuthis. Le trajet de mer, pour arriver à l'île de Sain, eſt court; je le fis heureuſement. Je vais au temple, je rends à l'ancienne druide la lettre de Talmuthis: après l'avoir lue, elle me dit: Votre deſir va être ſatisfait; je vais vous envoyer la fille du grand druide Bremmus. Elle parut quelques momens après.

Un long habit blanc, avec un voile bleu céleſte tombant juſqu'à terre, donnoit à Frégonde un air de grandeur qui rehauſſoit encore ſa beauté. Elle m'aborda avec un viſage ſerein: Quoi! Théminisès, me dit-elle, le parti que j'ai pris dans les circonſ-

tances où nous nous trouvions tous deux ; loin de vous inſpirer de la joie, vous jette dans la triſteſſe ! Faut-il qu'une fille ait plus de fermeté qu'un héros que les adverſités doivent avoir accoutumé à ſoutenir avec courage les coups de la fortune ? Ah ! Théminisès, continua-t-elle, voyant que je gardois un morne ſilence, & liſant dans mes yeux pleins de larmes ma mortelle douleur, je dois, pour vous forcer à ſortir de votre accablement, vous avouer que le plaiſir extrême que j'ai de vous voir n'altère en rien ma tranquillité. Quel courage ! m'écriai-je, je l'admire & ne puis l'imiter. Hélas ! il ne ſert qu'à me faire mieux ſentir la perte que je fais. Ah ! Frégonde, que vous êtes heureuſe, & que je ſuis miſérable ! Vous ceſſerez de l'être, répondit-elle, en me prenant pour exemple. La fortune n'a pas voulu favoriſer nos juſtes & innocens projets ; je vous aime, vous m'aimez, conſervons toujours un amour ſi pur, mais éloignons de nous les mouvemens de foibleſſe qui accompagnent les paſſions tumultueuſes. Demandez cette grâce à la divinité qu'on adore dans ce temple. Peut-être daignera-t-elle répondre à vos vœux, & prononcer par la bouche d'une de mes compagnes, un ora-

ele qui, en vous donnant la force de vous y soumettre, vous donnera une règle de conduite à laquelle vous devrez votre félicité.

J'écoutois ces leçons de sagesse avec admiration ; je ne pus m'empêcher de les louer, mais d'un ton & avec des regards qui marquoient mon attendrissement. Frégonde, sans en recevoir nulle impression, conserva cette tranquillité qu'elle avoit en m'abordant. Enfin, je me soumis à ce qu'elle souhaitoit. On offrit un sacrifice en ma présence, & à mon intention. Malgré l'état où j'étois, je fus frappé de terreur & de respect en voyant cette auguste cérémonie ; mais quel fut mon étonnement quand je vis sortir Frégonde d'une place où elle étoit dans une posture humiliante, & venir dans le milieu du sanctuaire. Là, tout le corps dans l'agitation, le visage & les yeux enflammés, je l'entendis prononcer ces paroles d'une voix ferme & éclatante :

Mortel, cherche dans la retraite le bonheur qui t'a fui dans le tumulte du monde : sois-y secourable aux hommes, sans jamais avoir besoin d'eux.

Frégonde se retira précipitamment dans l'intérieur du temple. Alors l'ancienne druide s'avança vers moi & me dit : voilà la première fois que la fille de Bremmus a été inspirée. Vous ne la verrez plus ; telles sont nos loix. Retirez-vous ; sortez de l'île, & s'il se peut, obéissez à l'oracle que vous venez d'entendre de la bouche même de Frégonde.

Plein d'un genre d'émotion inexprimable, je quittai l'île & regagnai le séjour de Talmuthis. Sa joie égaloit ma tristesse, en écoutant tout ce qui s'étoit passé au temple. C'en est fait, Talmuthis, lui dis-je, en le serrant dans mes bras, je ne verrai jamais Frégonde ; je l'ai vue, je l'ai entendue pour la dernière fois de ma vie ; il ne me reste plus qu'à me soumettre à ce que le destin vient de me prescrire.

Je demeurai quelque temps avec Talmuthis, qui, pour remettre le calme dans mon ame, me disoit les choses les plus consolantes. Enfin, je partis. En nous séparant, ce vénérable vieillard ne put s'empêcher de s'attendrir, au point que je le vis retenir avec peine des larmes prêtes à couler.

Je remontai la Loire, je la quittai près de sa source, & me rendis sur le rivage où

j'avois abordé en venant dans les Gaules. J'y trouvai un bâtiment prêt à faire voile pour l'Afrique ; je m'embarquai : j'éprouvai dans cet instant des mouvemens que je ne puis encore définir ; je sentois un regret extrême de m'éloigner de Frégonde, & c'étoit avec une sorte de douceur que je quittois une région où Frégonde étoit morte pour moi.

Le capitaine de notre vaisseau mouilla à Carthage. J'y descendis : cette grande & superbe ville, bâtie par une colonie de Phéniciens, me parut digne de mon attention. Je me déterminai à y rester quelque temps. C'est là, mon cher Mélenide, que la fortune, lasse de m'être contraire, me fit vous rencontrer. Nous nous vîmes, nous ne tardâmes pas à nous accorder une estime qui fut bientôt suivie d'une confiance mutuelle. Nos réflexions réciproques nous firent prendre le parti de la solitude ; nous nous en applaudissons tous les jours, & c'est dans cette retraite où nous avons enfin trouvé le vrai bonheur qui, sans nulle inquiétude, nous y fera attendre notre fin.

Lhidimès ayant cessé de lire, Sophronie prit la parole, & dit : si Theminisès n'a pas infiniment amusé nos jeunes personnes,

ſes malheurs les ont du moins inſtruites combien il eſt dangereux de ſe laiſſer aller aux premiers mouvemens qu'excitent les paſſions. Mais j'ai vu avec plaiſir l'attention de Therſſandre & de Lindor à écouter les aventures de cet illuſtre Egyptien ; elles m'ont intéreſſée. L'honnête homme que je n'ai jamais perdu de vue dans tout le cours de ſa vie, m'a forcé à le plaindre en blâmant ſes imprudences. Il nous reſte à entendre l'hiſtoire de Mélenide, continua Sophronie. Si Lhidimès y conſent, ce ſera dans ma ſolitude qu'il en fera demain la lecture. Le rendez-vous fut accepté de tout le monde.



SEPTIEME VEILLÉE.

A TOUS les âges on eſt preſſé de jouir d'un plaiſir qui nous eſt promis. Les mères, ainſi que leurs filles, raſſemblées chez Sophronie avec Therſſandre & Lindor, murmuroient de ce que Lhidimès ſe faiſoit trop attendre : l'impatience redoubloit lorſqu'enfin il parut. Si l'on veut me gronder, dit-il, je ſuis avec Mélenide. Reſtez, répliqua Sophronie, liſez, & vous êtes pardonné. Lhidimès, ſans répondre, prit ſon manuſcrit, & commença ainſi.

LA VIE DE MÉLENIDE.

Écrite par lui-même.

QUOI! mon cher Théminisès, tous deux revenus des erreurs où jettent l'ambition & l'amour ; rebutés des hommes par leurs perfidies & leurs injuſtices, la ſolitude nous

étonne ! Que nous falloit-il donc pour nous la faire aimer ? Dans le monde, nous désirions la retraite, & , à notre honte, dans la retraite le monde nous manque. Les hommes qui ont été ou les objets de nos foiblesses, ou la cause de nos disgrâces, devroient-ils être encore quelque chose pour nous ?

Le sort, lassé de me persécuter, & comme voulant me consoler de mes malheurs, m'a fait présent de Théminisès. Nous nous estimons, nous nous aimons, cependant nous ne pouvons nous tenir lieu.... de quoi ?.... des ennemis de notre repos. Notre raison n'est pas assez puissante pour nous ouvrir, sans effort, le passage d'une vie tumultueuse à une vie tranquille ; il nous faut, pour nous y accoutumer, avoir recours à écrire ce que nous nous sommes dit & redit. Eh bien ! mon cher Théminisès, pour nous faire mieux sentir le prix du bonheur dont nous jouissons dans notre solitude, retraçons-nous fidellement l'effrayante carrière que nous avons fournie dans le monde.

Né avec un caractère froid, j'ai toujours vu les objets à-peu-près tels qu'ils étoient, & j'ai jugé assez sainement de la manière dont

il falloit les saisir. Cet avantage ne m'a sauvé que des reproches.

Vous savez, Théminisès, combien les Scythes sont durs à eux-mêmes ; ils portent cette dureté jusque sur leurs enfans, qu'ils accoutument dès leur plus tendre jeunesse à une vie & à des exercices auxquels ils doivent une force & un courage qui les mettent au-dessus des autres hommes. Avides de gloire, pour la gloire seulement, ils ne connoissent point l'intérêt ; le fer qui leur sert à vaincre, est le seul métal qui leur soit précieux, le superflu leur est étranger ; ils savent même se passer du nécessaire.

J'ai été nourri & élevé à quarante lieues d'Issedon, capitale de la Scythie, par une Scythe, femme d'un simple soldat. J'avois atteint ma huitième année, lorsque ce soldat me dit : Mélenide, le ciel ne vous a pas destiné à passer votre vie sous des tentes, & à changer sans-cesse d'habitation, pour vos besoins, ainsi que le commun de la nation. Nous allons vous mener, ma femme & moi, dans l'endroit où notre roi fait son séjour ordinaire. Là, nous vous présenterons à la première personne de l'empire, qui vous instruira de votre naissance & des devoirs qui y sont attachés. Les enfans, ac-

coutumés à ne voir qu'un certain nombre d'objets, ſentent un déſir vif d'en voir & d'en connoître de nouveaux; leur foible raiſon les avertit qu'il en eſt dans la nature: de plus, ils aiment le mouvement; ainſi, le diſcours du ſoldat me charma.

Je fus conduit à Iſſedon, je n'avois vu que des tentes; je fus étonné de tout ce qui frappa mes yeux. J'entrai dans un palais; mes conducteurs me préſentèrent à un homme dont l'abord m'inſpira un reſpect au-deſſus de celui que je ſentois pour ceux à qui je croyois devoir le jour. Seigneur, lui dit le ſoldat, voilà l'enfant que vous avez confié à nos ſoins. Cet homme, après m'avoir regardé avec une extrême attention, me demanda ſi j'aimois ce ſoldat & ſa femme. Je lui répondis que j'avois pour eux les ſentimens d'un fils. Vous ne l'êtes pas, me répliqua-t-il, votre naiſſance eſt illuſtre, vous êtes du ſang de nos rois. Ayez pour ceux qui vous ont élevé de la reconnoiſſance, elle doit leur ſuffire; puis me prenant par la main, il me mena dans l'appartement d'une jeune perſonne, dont la beauté & une parure que je ne connoiſſois pas, me firent éprouver un mouvement de ſurpriſe & d'admiration.

Ma fille, lui dit mon conducteur, vous voyez ce frère tant désiré, ce frère qui vous a coûté des larmes; je vous le rends, après vous avoir laissé si long-temps ignorer son sort. Ces mots étoient à peine prononcés, que cette jeune personne me prit dans ses bras avec une tendresse inexprimable. Ma fille, lui dit ce prince, laissez-moi à mon tour caresser mon fils. Venez, mon fils, ajouta-t-il, venez recevoir les caresses d'un père qui, pour toute faveur, ne demande aux dieux que de vous voir répondre à ses espérances. Je ne puis exprimer ce que je sentis dans ce moment. Mon fils, reprit-il, en m'embrassant, cette sœur qui vient de vous témoigner tant de tendresse, est votre reine, ayez pour elle le profond respect qu'exige son rang, je vous en donnerai l'exemple. Dans cet instant on ouvrit une porte de la chambre où j'étois, & j'entendis crier : voilà le roi. Seigneur, lui dit la reine, en s'avançant vers lui, c'est Mélenide, c'est mon frère que vous voyez devant vous. Je vous aime trop tendrement, répondit le roi, pour ne pas partager la joie que vous ressentez. Scolopitùs, continua le roi, en s'adressant à celui qui venoit de se

déclarer mon père, le ſang & l'amitié doivent vous aſſurer que cet enfant m'eſt & me ſera toujours cher; il eſt dans l'âge où les leçons commencent à s'imprimer dans l'ame; celles que vous lui donnerez, ſoutenues par l'hiſtoire de votre vie, dont je le ferai inſtruire, le rendront digne de vous.

Chacun s'empreſſoit à faire des complimens à mon père & à la reine. On me louoit. J'étois dans une eſpèce d'extaſe. J'avois à répondre à trop de queſtions pour avoir la faculté de parler; j'ouvrois les yeux; je regardois tout ce que je voyois avec étonnement, & je gardois un profond ſilence: enſuite, un écuyer de Scolopitus me mena par ſon ordre dans un appartement, où je trouvai le ſoldat que j'avois cru mon père juſqu'à ce jour. Tranſporté de joie de le revoir, je courus à lui les bras ouverts pour l'embraſſer; mais il me dit, en m'arrêtant & en mettant un genou à terre: ſous nos tentes vous n'étiez que Mélenide, je pouvois alors & je devois recevoir vos careſſes; dans ce palais où un grand prince vient de vous reconnoître pour ſon fils, cette familiarité ne vous eſt plus permiſe, & ma tendreſſe pour vous (j'oſe encore me ſervir

de ce terme) doit être maintenant ſoutenue aux yeux de tous, par un reſpect juſqu'ici renfermé dans mon cœur. Ce diſcours me toucha, je me mis à pleurer ; puis tout à-coup paſſant des larmes à la joie, la parole me revint ; alors je racontai rapidement au ſoldat tout ce que je venois de voir, tout ce que je venois d'entendre ; je lui rendis compte des careſſes que m'avoit faites la reine ; je lui répétai le diſcours du roi, je lui fis la deſcription de tout ce qui s'étoit offert à mes regards ; enfin, je ne pouvois plus me taire.

Peut-être, mon cher Théminisês, trouverez-vous de la puérilité d'entrer dans tous ces détails de mes premières années ; mais je vous avouerai naturellement que le ſouvenir m'en eſt cher.

Je fus peu de jours étonné de ce qui s'offroit à ma vue ; je m'accoutumai aiſément aux reſpects des grands, & à remplir mes devoirs auprès du roi, de la reine & de mon père, dont la douceur m'inſpira bientôt la plus forte tendreſſe. Je voyois ſouvent le prince Ilinus, âgé de deux ans, fils de la reine ma ſœur, & je rendois des ſoins aſſidus à la princeſſe Minithie, que le roi avoit eue d'un premier mariage.

Minithie touchoit à ſa dixième année, on admiroit déjà en elle un génie perçant, & l'amour qu'elle montroit pour l'inſtruction; elle n'avoit rien d'enfant; elle me recevoit avec un air ſérieux & une circonſpection qui m'embarraſſoient; & lorſque j'étois deux jours ſans la voir, elle m'en faiſoit des reproches, mais froidement.

Mon père ne perdoit pas un inſtant de vue mon éducation; je le voyois ſouvent s'applaudir de l'attention que je donnois à ſes leçons, & du profit que j'en tirois.

Je touchois à ma douzième année, lorſque me trouvant ſeul un jour avec la reine, elle me parla en ces termes: la raiſon qui, chez vous, a dévancé l'âge où elle ſe développe dans les hommes, m'engage (de l'aveu de mon père) à vous apprendre ce qui l'a déterminé à vous faire élever loin de lui.

Le deſtin, en accordant un fils aux vœux de Scolopitus, lui enleva ma mère: votre naiſſance lui coûta la vie. Les Scythes alors étoient attaqués de toutes parts. Tillus, iſſu comme vous du ſang de nos rois, mais dans un degré plus éloigné, avoit encore ſon père, prince courageux & féroce, qui, ſans ceſſe dévoré du déſir de régner, étoit ca-

pable de commettre les plus grands crimes pour parvenir au trône ; ſentiment qu'il avoit inſpiré à Tillus : j'ai peint le fils en vous peignant le père. Scolopitus, l'ame de cet empire, étoit forcé de faire tête aux ennemis, qui, étonnés de le trouver par-tout, croyoient qu'il ſe multiplioit, par l'extrême promptitude avec laquelle il ſe portoit d'une armée dans une autre, où il ſignaloit toujours ſon arrivée par quelqu'avantage qui, en affoibliſſant & en déconcertant l'ennemi, donnoit le temps à mon père de courir où il croyoit ſa préſence néceſſaire. Vous vîntes au monde dans ces circonſtances; Scolopitus, qui connoiſſoit le caractère & les deſſeins du père de Tillus, voulant s'épargner de vives inquiétudes, fit ſemer le bruit de votre mort pour vous confier plus ſûrement au brave Scythe qui vous a élevé ; il connoiſſoit la ſageſſe & la fidélité de ce ſoldat.

Les victoires réitérées de mon père procurèrent enfin à la Scythie une paix dont elle jouit depuis près de ſept ans. Scolopitus couvert de gloire revint à Iſſedon. Tillus, qui venoit de perdre ſon père, demanda à Scolopitus ſon amitié. J'étois alors dans ma ſeizième année. Tillus, attentif & empreſſé, paroiſſoit n'être occupé que du déſir de me

plaire ; Scolopitus connut bientôt ses desseins, & moi sans expérience, avec la simple lumière d'une foible raison, je sentois que Tillus avoit de la peine à déguiser son caractère, à se plier, à composer ses regards & à mesuret ses paroles. Je le dis un jour à mon père, qui me répondit en riant : vous voulez, ma fille, être trop pénétrante ; il n'est pas encore temps que vous portiez des jugemens sur les personnes qui vous approchent. Tillus enfin se déclara ; il me demanda à mon père, qui, avec politesse, éluda sa proposition. Tillus blessé d'un refus, s'en plaignit amèrement à Sagillus ; il dit à ce prince qu'il étoit vivement épris de mes charmes, & les lui exalta, en ajoutant que je n'avois rien qui tînt de l'enfance.

Le roi, après avoir écouté attentivement Tillus : lui dit : Scolopitus, par sa réponse, a voulu vous faire sentir que vous ne deviez pas lui demander Tanaïde sans m'avoir communiqué votre dessein, & sans que je l'eusse approuvé. Peu de jours après, Sagillus ordonna à mon père de me conduire devant lui ; il lui dit qu'il vouloit en ma présence, lui parler d'une affaire importante. Enfin, je fus présentée à Sagillus, son air de majesté m'inspira du respect, & son at-

tention à me regarder, me causa de l'émotion : je baissai les yeux. Je sais, belle Tanaïde, me dit-il, les vues que Tillus a sur vous : quels sont vos sentimens pour lui? répondez avec liberté. J'ai pour Tillus, répliquai-je, les sentimens qu'on doit avoir pour les princes de votre sang. Rien de plus? reprit le roi. Non seigneur. Quoi, continua Sagillus, vous ne lui donneriez pas votre main avec plaisir? Ma main dépend uniquement de vous, seigneur, & de mon père, repartis-je. Si je vous offrois la mienne, me dit le roi, mon âge si disproportionné du vôtre, ne vous feroit-il point de peine? Seigneur, répondis-je avec vivacité, vos grandes & sublimes qualités effacent toute disproportion d'âge, & méritent .... C'en est assez, princesse, me dit le roi; puis, s'adressant à mon père, il ajouta : Je juge de vos sentimens par la joie que je vois sur votre visage. Mon père alors se jeta aux genoux de Sagillus, en me faisant signe de me prosterner; il nous releva avec tendresse, me fit l'honneur de m'embrasser, & peu de jours après je fus placée à côté de lui sur le trône.

Le ciel mit le comble à mon bonheur; je donnai un fils à Sagillus. La naissance de

ce prince, qui causa une joie inexprimable à toute la Scythie, jeta Tillus dans une tristesse qui avoit les symptômes de la fureur; & votre retour à Issedon, qui a été pour lui une résurrection, a achevé de déconcerter tous ses projets. Vous voilà instruit, ajouta la reine, de ce qu'il convenoit que vous sussiez; gardez-en le secret, vivez avec Tillus d'une manière réservée, ne lui montrez ni empressement, ni éloignement; il doit ignorer que vous êtes informé de son caractère, & de sa haine pour tout ce qui est entre lui & le trône. J'assurai la reine que j'exécuterois exactement ce qu'elle me prescrivoit.

Sagillus étoit au comble de ses vœux, ainsi qu'au comble de la gloire, lorsque les Sarmathes prirent les armes. Epris de la plus forte passion pour Tanaïde, d'ailleurs d'un âge avancé, croyant qu'il pouvoit ne plus marcher en personne à la tête de ses armées, il remit à mon père le soin de punir les Sarmathes.

La nature, en formant mon père, avoit presqu'oublié qu'elle formoit un Scythe; l'avantage d'avoir parcouru toute la Grèce l'avoit garanti de la férocité qui fait le caractère dominant de cette nation; mais il n'en

étoit pas moins aimé, car se prêtant à la nécessité de se conformer aux mœurs des Scythes, il leur cachoit sa douceur; & sévère malgré lui, il se faisoit craindre & respecter. Les Scythes marchoient avec confiance sous ses étendarts; sa prudence & sa valeur leur persuadoient que c'étoit toujours à la victoire qu'il les conduisoit. La nature eût été bien avare pour moi, si guidé par un tel père, je n'avois pas répondu à ses espérances. Je ne m'occupois que du désir de me rendre digne de lui. On est bien près de mériter l'estime des hommes quand on travaille sérieusement à l'obtenir.

La veille du départ de mon père, voici le discours qu'il me tint: quoique je n'eusse encore que quatorze ans, il me fit tant d'impression, que je ne l'ai point oublié. Il faut, mon fils, me dit-il, vous instruire de ce qu'exige de vous le sang dont vous sortez. Plus votre naissance vous approche du trône, plus vous devez vous regarder comme une des colonnes qui doivent le soutenir. Venez au milieu des armées, venez-y chercher l'amour de la gloire & le mépris de la vie; venez vous accoutumer à des travaux qui donneront à votre corps & à votre ame toute la force qu'il leur faut pour n'être ni

rebuté, ni étonné de rien, pour être enfin un Scythe.

Mon père ne m'avoit jamais parlé comme à un enfant; il avoit toujours eu avec moi des entretiens instructifs: il sembloit qu'il tînt une lumière éloignée, que par insensible gradation il approchoit de moi à mesure qu'il jugeoit que je pouvois la soutenir; ainsi j'étois plus avancé qu'on ne l'est ordinairement à quatorze ans. L'habitude d'entendre raisonner mon père, ses questions, les reponses qu'il exigeoit de moi pour s'assurer jusqu'à quel point je l'entendois, me donnoient l'avantage de comprendre ce qu'on me disoit. Je partis avec mon père. La joie que je montrois de le suivre, lui causoit une satisfaction extrême. Arrivé à l'armée, il assembla tous les officiers, puis il me dit: voyez vos maîtres, mon fils; c'est de ces soutiens de l'état que vous devez apprendre à en maintenir & défendre les droits. Obéissez leur jusqu'à ce qu'instruit par eux, vous soyez digne de leur commander. Mon père ensuite me mena dans tous les rangs: mes enfans, disoit-il aux soldats, recevez Mélenide pour votre camarade, oubliez qu'il est mon fils, apprenez-lui à vaincre. Et vous, mon fils, poursuivit-il, en m'a-

dreſſant la parole, que votre affabilité vous attire l'amitié de ces braves Scythes, & que votre courage & votre ardeur à ſuivre leurs exemples, vous faſſent mériter leur eſtime. Tillus étoit dans l'armée, il ne pouvoit diſſimuler le chagrin que lui cauſoit l'amour que me témoignoient les Scythes.

La guerre dura près de trois ans. L'armée, toujours en mouvement, donnoit ſans ceſſe à mon père les occaſions de m'inſtruire; & pluſieurs combats, pendant leſquels il m'envoyoit porter ſes ordres, me furent des leçons qui bientôt m'accoutumèrent à regarder le danger d'un œil tranquille. Mon père en jugeoit par le compte exact qu'au plus fort d'une action je lui rendois de ce dont il m'avoit chargé. Les Sarmathes harcelés & affoiblis par les ſuccès continuels de mon père, demandèrent la paix; elle leur fut accordée, mais à des conditions que leur impuiſſance les contraignit de recevoir, quelque dures qu'elles leur paruſſent. Mon père, content d'avoir mis les Sarmathes à la raiſon, & plus content encore de voir que j'étois devenu l'objet de l'eſtime des Scythes, reprit le chemin d'Iſſedon.

La renommée m'avoit devancé: elle avoit fait pour moi ce qu'elle fait toujours pour

les princes ; elle avoit exagéré le peu que j'avois fait. Jeune héros, me dit Sagillus en me voyant, & en présence de Tillus, venez recevoir les embrassemens, non de votre roi, mais d'un frère. Quel avantage pour vous, Mélenide, poursuivit-il, d'être entré si-tôt dans la carrière de la gloire ! Quelle satisfaction pour un père d'avoir pu vous y servir de guide ! & quel plaisir pour la reine votre sœur, de pouvoir se nourrir des espérances que vous faites concevoir de vous ! Allez, Mélenide, allez jouir de la joie de Tanaïde ; ensuite allez jurer à mon fils que vous lui donnerez un jour les mêmes leçons & les mêmes exemples que vous recevez aujourd'hui d'un père, puisque mon âge ne me permet pas d'espérer que je pourai les lui donner moi-même ; il me permet à peine l'espérance de vous voir le conduire à ses premières armes.

Cet accueil du roi & son discours portèrent la rage dans le cœur de Tillus ; dès ce moment sa haîne contre moi fut implacable, & dominé par son caractère violent & féroce, il ne le cacha plus.

En quittant Sagillus, j'allai chez la reine. Que ses embrassemens me furent doux ! je l'aimois avec tendresse. Eh ! comment ne

l'aurois-je pas aimée! jamais il ne fut de princesse si charmante ; son esprit répondoit à sa beauté, & son air de grandeur annonçoit l'élévation de son ame ; aussi étoit-elle l'objet de l'adoration des Scythes.

Minithie, alors âgée de dix-neuf ans, étoit déjà admise dans les conseils de son père, où elle étonnoit par l'étendue de ses lumières. Son esprit ferme & sérieux, développé dès sa plus tendre jeunesse, lui avoit suggéré le desir de s'instruire des intérêts & du gouvernement de l'état, de ses forces, du caractère des Scythes, de celui des peuples leurs ennemis ou leurs alliés ; & la sagacité de son génie, le plus vaste & le plus éclairé qu'on eût encore vu dans une Scythe, comme la transportant par-tout, mettoit tout sous ses yeux. Minithie joignoit à ces avantages une taille noble & de la beauté ; mais sa beauté avoit l'impression de son caractère, je veux dire de la dureté. Je partageois entr'elle, le roi & Tanaïde, tous les momens que mon père ne pouvoit me donner ; mais quelque charme qu'eussent pour moi les caresses du roi, l'amitié de ma sœur & l'estime de Minithie, je désirois avec ardeur de revoir une armée marcher sous les ordres de mon père.

C'étoit avec un plaisir extrême que je rendois des soins assidus à Ilinus, ce fils unique de ma sœur & l'objet de toute sa tendresse; la mienne pour lui, me faisoit aller au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire, & j'avois la satisfaction de connoître que je lui étois infiniment cher. Ce prince avoit treize ans, je n'en avois encore que dix-huit; mais j'avois le flegme & le sérieux d'un homme fait: cependant, je me transportois avec complaisance à l'âge du jeune Ilinus: je me prêtois à tout ce qui pouvoit l'amuser; alors j'étois comme lui un enfant.

Tillus entrant un jour chez Ilinus, interrompit de petits jeux auxquels je me prêtois pour complaire à ce prince. Tillus me regarda avec un sourire malin; & voyant que je reprenois un air sérieux, il me dit: J'aime à voir un guerrier se délasser de ses pénibles travaux; ne vous contraignez pas, il est permis aux enfans de s'amuser. Ce discours me fit rougir. Tillus s'en appercevant, ajouta: Vous rougissez, Mélenide! vous ne rougissez pas quand on vous donne le nom de héros, & votre orgueil, qu'on se presse trop de flatter, ne peut souffrir des vérités qui le blessent. Je me fais honneur, repartis-je, d'être un enfant vis-à-vis

du prince; mais devant vous, Tillus, je suis un homme, & je l'ai déjà prouvé aux ennemis. Ce discours est aussi orgueilleux, répliqua Tillus, qu'il a peu de fondement. Vous me manquez de respect, Tillus, dit alors Ilinus; vous haïssez mon oncle, on a raison de le penser; mais il en est bien vengé, car personne ne vous aime: sortez, & ne paroissez plus chez moi. Tillus, le visage enflammé de colère, me regarda fiérement, & sortit en disant quelques paroles que je ne pus entendre.

Ilinus alla sur le champ chez le roi; il se plaignit de la hardiesse de Tillus. Le roi en fut offensé, il manda Tillus. Je sais depuis longtemps, lui dit-il, que vous haïssez toutes les personnes nées au-dessus de vous; vous les croyez de trop dans l'univers; vous devez ce sentiment injuste à un père qui vous a inspiré son fol orgueil & son audace; il faut vous en punir: je vous défends l'entrée de mon palais, jusqu'à ce que j'approuve que vous demandiez pardon à mon fils; méritez de Mélenide qu'il obtienne cette grace de moi. Si je dois devoir à Mélenide, repartit fiérement Tillus, l'avantage de vous faire oublier que j'ai manqué au prince Ilinus, je mourrai, seigneur, avec le regret

d'avoir toujours été l'objet de votre indignation. Tillus, après cette réponse, se retira.

Informé par la reine de ce qui venoit de se passer, j'allai sur le champ chez le roi; je lui témoignai la peine que je ressentois d'avoir occasionné la disgrace de Tillus; je le conjurai de lui pardonner une faute que la véhémence naturelle de son caractère lui avoit fait commettre, & qui marquoit seulement combien il m'envioit l'avantage d'être plus agréable que lui à mon roi. Mais je suppliai envain Sagillus, je le trouvai aussi ferme qu'irrité.

Deux mois s'étoient écoulés quand on apprit au roi que Tillus venoit de disparoître. Cette nouvelle causa d'abord de la joie à Sagillus, & ensuite de l'inquiétude. Il ne douta pas que ce prince, piqué de ce qui venoit de lui arriver à la cour, n'écoutant que son ressentiment & son ambition, n'eût passé chez les Sarmathes, toujours disposés à prendre les armes contre les Scythes. Le roi ne se trompoit pas en pensant que Tillus vouloit, à la tête d'une armée, attaquer la Scythie; mais c'étoit chez les Bactriens qu'il s'étoit retiré après avoir fait avec eux un traité secret par lequel ce peuple libre alors le reconnoissoit pour son souverain. Il y

avoit à peine trois mois qu'il jouissoit de ce titre, lorsque, sous de vains prétextes, il osa déclarer la guerre à Sagillus.

Depuis deux ans je soupirois après la guerre. Je fus au comble de mes vœux, en apprenant que les Scythes alloient marcher pour s'opposer aux entreprises des Bactriens. Sagillus, qui n'avoit rien à redouter des Sarmathes, dont la honte & la foiblesse enchaînoient la haine & le courage, porta toutes ses forces contre Tillus qu'il vouloit punir de sa rébellion. Il avoit été informé que ce nouveau souverain, pour assurer sa puissance, avoit d'abord fait une ligue avec les Perses.

Cette guerre, dont le sang marquoit les jours, duroit depuis près de deux ans, lorsque mon père engagea adroitement Tillus dans une affaire générale. La bataille fût opiniâtre & sanglante. Je commandois l'aîle droite; j'avois en tête les Perses, je les fis plier & les enfonçai: cet avantage détermina la victoire en faveur des Scythes; mais renversé par un coup que je reçus sur la tête, & engagé sous mon cheval abattu, les Perses prompts à me saisir, eurent sans gloire l'honneur de se rendre maîtres de la liberté d'un prince Scythe.

Ce trait qui m'échappe, me fait connoître que je suis encore bien éloigné du terme où je dois trouver la véritable sagesse ; le chemin qui y conduit est long ; mille ennemis en détournent ; heureux celui qui peut y arriver. Mais revenons au moment fatal où je tombai au pouvoir des Perses. En recouvrant mes sens, la consternation des ennemis, preuve de leur défaite, me consola de la perte de ma liberté. Tillus ne goûta pas longtemps le plaisir de penser que j'étois son prisonnier. Le général des Perses lui déclara que j'étois le sien, & qu'il m'enverroit au roi son maître, dès que je serois guéri de ma blessure. Ma guérison fut prompte, ainsi, je fus bientôt remis à une grosse escorte qui me conduisit à Persépolis.

Ayant une idée de la fierté des Scythes, il est aisé de comprendre combien ma détention devoit m'humilier, & à quel point mon père devoit en être affligé. Je fus reçu du roi des Perses avec tant de marques de distinction, que ma peine en devint encore plus sensible. Je sentis que je les devois à la joie que lui causoit un avantage qui lui étoit nouveau. Ce fut une consolation pour mon père, lorsqu'il apprit que les Perses, s'étant rendus maîtres de ma personne, m'avoient

renvoyé à leur roi ; il ſavoit ce prince généreux & magnanime.

La cour des Perſes me fourniſſoit matière à diverſes réflexions. J'oppoſois la ſimplicité des Scythes, ſource de leur courage, à la ſomptuoſité des Perſes, ſource de leur molleſſe ; mais malgré l'avantage que j'accordois aux Scythes, j'étois ſéduit par la douceur & l'eſprit liant des Perſes, je ſouhaitois que ma nation, en conſervant ſon caractère eſſentiel, pût l'allier avec les qualités aimables que je trouvois dans les Perſes.

Le roi des Perſes donnoit tous les jours quelques nouvelles fêtes où brilloient ſa magnificence & ſon goût. Je ne connoiſſois de ſpectacle que celui d'une armée qui marche à l'ennemi ; la cour des Perſes m'en offroit un plus ſéduiſant ; il avoit pour moi le charme de la nouveauté, il en étoit plus dangereux ; je ne tardai pas à le connoître, je m'en défiai. Je ſuis arrivé Scythe chez les Perſes, diſois-je, me verra-t-on arriver Perſe en Scythie ? Fuyons ces plaiſirs qui amolliroient mon courage. Mais, malgré mes réflexions, ils eurent bientôt ſur moi un attrait plus puiſſant.

Méroé, fille du roi des Perſes, étoit une princeſſe en qui les grâces, l'eſprit & la

douceur, surpassoient une beauté qui ne laissoit rien à désirer. Elle avoit alors dix-sept ans, je ne l'avois pas encore vue; une chûte qu'elle avoit faite dans un char, l'avoit retenue longtemps dans son appartement. Dès qu'elle fut en état de paroître, le roi me présenta à elle. Je ne puis rendre compte de ce que je sentis à sa vue. Je fus ému, troublé & timide, je ne pus que l'admirer. Je n'avois jamais aimé, mais je savois que l'amour portoit avec lui le désordre dans une ame : celui que je ressentis en voyant Méroé, ne me permit pas d'ignorer ma défaite.

Malgré le charme séducteur qui accompagne une passion naissante, ce fut avec quelque confusion que je me l'avouai; je la regardois comme une foiblesse, l'objet ne pouvoit même me l'excuser, puisqu'il ne pouvoit jamais me rendre heureux. Cependant, je voulus envain la combattre, envain j'employai les armes qui pouvoient en triompher; la plus forte étoit, que je n'étois ni Perse, ni roi; je me le disois sans-cesse; & la douleur que me causoit la pensée que cette princesse ne pouvoit être à moi, m'instruisoit à quel excès étoit mon amour.

Son premier effet fut d'adoucir mon carac-

tère. Avant d'aimer, je n'avois pas la plus légère idée de galanterie, je la connus dès que j'eus vu Méroé. Prévenant & attentif, je saisissois avec empressement dans toutes les fêtes où elle brilloit, les occasions de lui être agréable. La reine des Scythes, ma sœur, avoit auprès d'elle une esclave qui parloit à merveille la langue Perse; j'avois voulu la savoir, elle me l'avoit apprise, ainsi qu'à Minithie qui, comme moi, avoit voulu l'apprendre. Je la parlois assez bien. J'avois donc le plaisir d'entendre Méroé, & d'en être entendu. —

Un jour cette princesse parut désirer que je menasse un char, amusement qui m'étoit inconnu, elle le savoit. Prince, me dit-elle, en me montrant un char à côté d'un autre où elle venoit de se placer, je serois curieuse de voir dans les mains d'un Scythe les rênes de ces chevaux. Voyons si vous saurez assez bien les conduire pour me devancer. Vous ne le croyez pas, madame, repartis-je; vous voulez seulement que je m'expose à votre censure, j'obéis; trop heureux de pouvoir vous amuser à la faveur de mon peu d'adresse. En disant ces mots, je sautai légérement dans le char. Partez, me dit Méroé, avec un sourire qui la rendit encore plus belle.

Sans être embarrassé ni des rênes de mes chevaux, ni de la conduite de mon char, je courus assez longtemps à côté de celui de la princesse des Perses. Le désir de faire connoître à Méroé que sa volonté me suffisoit pour me donner de l'adresse, m'en donna. Pour mieux la tromper, & pour remporter plus sûrement l'avantage sur les autres chars, à la moitié de la course je rallentis la mienne : je laissai passer Méroé, comme ne pouvant la suivre ; je me laissai aussi dévancer par tous ceux qui suivoient; mais lorsque je vis Méroé à trois cent pas du but, je poussai de toute vîtesse mes coursiers, qui, ayant repris haleine, me firent arriver au bout de la carrière, presqu'au même instant que la princesse.

La surprise de Méroé fut extrême; vous pouviez, me dit-elle, avoir sur moi l'honneur de la course. Je me trouve trop heureux, madame, répondis-je, d'être arrivé le premier après vous ; car je l'avouerai, je tremblois que quelqu'autre n'eût l'avantage dont la fortune vient de me favoriser. C'est joindre la galanterie à l'adresse, reprit Méroé. Non, vous n'êtes point Scythe; l'idée que j'avois de cette nation ne peut aller avec celle que dans ce moment vous

me donnez de vous. Le roi & toute sa suite, qui arrivèrent, m'empêchèrent de répondre à Méroé. Une lettre que je reçus de mon père, le lendemain de cette fête, me fit rougir d'avoir mérité le discours obligeant de la princesse des Perses. La voici, cette lettre :

Je n'ai jamais craint pour vous, mon fils, les périls de la guerre ; vous êtes né pour les affronter ; mais que je crains ceux où vous livrent les plaisirs d'une cour où règne la mollesse. Souvenez-vous que vous êtes Scythe.

Que devins-je à ce peu de mots ! quelle impression ne firent-ils pas sur moi ! que j'eus de honte de mon état intérieur ! Pourquoi ne puis-je fuir, m'écriai-je ! Supplions le monarque, chez qui je suis prisonnier, de me rendre ma liberté ; pour la racheter, jurons-lui de ne jamais combattre contre les Perses ; enfin, à quelque prix que ce soit, fuyons Méroé. La mort de la reine ma sœur, dont je reçus quelques jours après la nouvelle, me causa une douleur inexprimable ; & celle où je croyois voir mon père abandonné y ajoutoit encore. Le roi des Perses envoya m'assurer de la part qu'il prenoit à mon affliction. Celui que ce prince

avoit chargé de ce compliment, ajouta : que ſon maître ayant à me donner une nouvelle qui devoit adoucir l'amertume de celle que je venois de recevoir, ſouhaitoit que je me rendiſſe dans l'inſtant auprès de lui : j'obéis. Le roi me dit avec bonté : je vais vous prouver l'eſtime & l'amitié que vous m'avez inſpirées. Un enfant tel que vous peut ſeul conſoler un père de la perte d'un autre. Prince, allez ſécher les pleurs de Scolopitus, à qui vous devez être bien cher. Je vous rends votre liberté, & je vous la rends ſans reſtriction. Cette généroſité, répondis-je, me touche plus qu'elle ne me ſurprend ; elle eſt digne..... Je ſens quelle doit être dans cette conjoncture votre reconnoiſſance, reprit le roi en m'interrompant ; & je crois que vous la conſerverez toujours dans votre cœur. La ſituation de mon ame, que mille mouvemens divers agitoient, m'ôta la liberté de répondre à ce prince, je ne pus que m'incliner & embraſſer ſes genoux. Venez, Mélenide, continua-t-il, venez prendre congé de ma fille ; l'eſtime qu'elle a pour vous m'aſſure qu'elle vous verra partir avec regret.

Que l'homme ſe connoît peu, mon cher Théminisès ! Je croyois que j'aurois fui

Méroé

Méroé, si j'avois joui de ma liberté; & je sentis, au moment que le père de cette princesse me la rendoit, que tous les malheurs ensemble m'auroient été plus faciles à supporter que celui de m'éloigner de Méroé. La douleur que j'en ressentois étoit assez violente pour prévaloir dans mon cœur sur les sentimens de la nature. La mort d'une sœur chérie, d'une grande reine, ne m'étoit dans ce moment presque sensible, que parce qu'elle m'enlevoit la douceur de voir l'objet que j'adorois. Je suivis le roi des Perses en murmurant contre la générosité de ce prince, & en gémissant de n'avoir plus d'excuse pour rester à sa cour.

Vous voyez Mélenide pour la dernière fois, dit le roi à Méroé; il part. Cette princesse surprise, je pourrois dire troublée, resta interdite. Ce prince, continua le roi, n'est plus mon prisonnier; il va consoler Scolopitus de la mort de la reine des Scythes. Méroé, sans parler, demeura les yeux baissés. Le roi, dans ce moment, s'éloigna pour s'entretenir avec quelques courtisans; je saisis cet instant; je m'approchai de Méroé; je mis un genou à terre, & en lui baisant la main, que sans me regarder, elle me présentoit, je lui dis à demi-mot: quoi,

que je parte de cette cour le plus malheureux de tous les hommes, je ne voudrois pas, madame, n'y avoir jamais été. Nous penſons bien différemment, me répondit Méroé, en portant ſur moi un regard languiſſant. Ah! madame, répartis-je, quel bonheur de vous avoir vue! quelle félicité de vivre pour vous adorer, même ſans eſpérance! Voyant que Méroé s'attendriſſoit, qu'elle ſe faiſoit effort pour retenir des pleurs prêtes à couler, j'oſai ajouter : la douleur & les larmes qu'un éternel éloignement me coûtera, ſeroient trop payées, princeſſe, ſi au moins vous me permettiez de me flatter que vous plaindrez la rigueur de mon ſort. Oui, prince, je vous plains, me répliqua Méroé; cet inſtant eſt trop cruel pour que je ſois la maîtreſſe de vous le laiſſer ignorer. Que ce moment me fut doux! Théminisès, vous en ſentez tout le charme! vous avez aimé. Dans mon tranſport j'oſai baiſer pour la ſeconde fois la main de Méroé que je tenois encore. Je me relevai, après lui avoir exprimé par un regard à quel excès étoient ma paſſion & mon déſeſpoir. Je pris congé du roi, & je ſortis le cœur pénétré d'amour & de douleur.

Je ne devois plus la voir, cette princeſſe

qui venoit de me mettre au comble de la félicité : que j'eus de peine à m'arracher des lieux qu'elle habitoit! je ne partis donc que le lendemain, & en quel état? grand dieux! La cruelle pensée que je ne verrois jamais Méroé, portoit mon désespoir à l'extrême.

Je me rappelle encore avec sensibilité l'instant où, après bien des détours pour éviter de tomber entre les mains de Tillus, j'arrivai au camp des Scythes. Pour le comprendre, il faudroit avoir été témoin de la joie que ma présence y jeta. L'officier s'empressoit pour recevoir mes embrassemens, & le soldat accouroit pour me voir. Ce moment qui m'assuroit de l'amour des Scythes, me fit presqu'oublier que j'étois malheureux.

Dès que mon père avoit recu la nouvelle de la mort de la reine, il étoit parti pour se rendre auprès du roi. En quittant l'armée, il en avoit laissé le commandement à Panasorus qui méritoit sa confiance. Panasorus me dit que les ordres de mon père étoient de ne point chercher & de ne point éviter l'ennemi; & il ajouta que depuis le départ de mon père, Tillus paroissoit vouloir profiter de son absence. Je voulois d'abord me rendre à Issedon; mais le discours

de Panaſorus, en me faiſant naître l'eſpérance de combattre Tillus, me fit prendre la réſolution de différer mon départ de quelques jours. Panaſorus pénétrant mon deſſein, me dit : ſeigneur, le fils de Scolopitus eſt digne de conduire les Scythes. Je vous remets le commandement de l'armée. Je l'accepte, lui répondis-je, mais je ne ferai rien que de concert avec vous. Tillus ignoroit mon arrivée ; je fis faire aux Scythes quelques mouvemens qui trompèrent Tillus ; il ſortit de ſon camp, & vint nous attaquer. Mais quel fut ſon étonnement lorſqu'il me vit à la tête des Scythes !

Le courage & la fureur tenoient depuis quatre heures la victoire incertaine. Elle ſe déclaroit en ma faveur, quand Tillus vint à moi : Arrête, téméraire, me cria-t-il, tu dois ton ſang à ma haine. Ma réponſe fut de le charger ; & la fortune qui vouloit que rien ne manquât à ma gloire dans cette journée, le fit tomber ſous mes coups. La bataille gagnée, & Tillus mort, je crus pouvoir en porter moi-même la nouvelle à Iſſedon. Je remis le commandement de l'armée à Panaſorus, & je partis le huitiéme jour après mon arrivée.

Au moment que je parus devant mon

père, il s'écria: que vois-je ! Vous voyez, lui repartis-je, le fils de Scolopitus, le vainqueur des Bactriens & de Tillus. L'honneur de purger la terre d'un rebelle, étoit réservé à votre sang. Le roi des Perses, persuadé que je pourrois vous adoucir la perte de Tanaïde, m'a rendu ma liberté. Alors j'instruisis mon père de tout ce que je viens d'écrire. Je fus surpris de voir des larmes échapper de ses yeux. Mon fils, me dit-il en m'embrassant, la joie de vous voir couvert de gloire fait couler mes pleurs. Je suis au comble de mes vœux. Je ne crains plus de cesser de vivre, les Scythes me retrouveront dans Mélenide. Mais allons apprendre à Sagillus ce que vous avez voulu que nous ne sussions que de vous-même.

L'accablement où je trouvai le roi ne me surprit pas, il adoroit la reine. Mélenide, me dit-il, le frère de Tanaïde est pour moi un objet bien triste & bien cher. Mais le vainqueur des Bactriens, lui dit mon père, qui de sa propre main a mis Tillus à mort, doit porter la joie dans votre cœur. Oui, seigneur, il faut qu'elle en bannisse une douleur inutile. Parlez, mon fils, ajouta-t-il en m'adressant la parole; pressez-vous d'informer le roi de l'heureux succès de ses armes.

A mesure que Sagillus m'écouto voyois la joie renaître sur son visage Scolopitus, s'écria-t-il quand j'eus ce parler, puissai-je un jour être aussi hc père que vous l'êtes! Venez, Méler ajouta-t-il, venez recevoir les témoigı de ma tendresse dans mes embrassen Ensuite ce prince ordonna que tout Isse marquât par des réjouissances mon tri phe & sa joie. Ainsi, on vit dans le mé jour passer les Scythes de la consternati à l'allégresse ; ils portoient mon nom ji qu'aux cieux. J'avoue que j'étois dans u espèce d'ivresse qui assoupissoit l'amour dai mon cœur. En sortant de chez le roi, j'a lai chez Ilinus. Je quittai ce prince pou passer chez Minithie. L'idée présente que j'avois de Méroé ne fut pas avantageuse à la fille de Sagillus. Je lui trouvai de la dureté dans la physionomie & dans les manières. J'avois resté plus de trois ans éloigné d'Issedon, ce temps avoit achevé de me former, & six mois que j'avois passés à la cour des Perses, ou plutôt l'amour que m'avoit inspiré Méroé, avoit répandu sur toute ma personne un air de douceur peu ordinaire aux Scythes.

Minithie ſentit ce que j'avois acquis chez les Perſes : elle jugea de moi par comparaiſon, comme je venois de juger d'elle; le parallèle qu'elle fit, ne me fut que trop favorable. Bientôt je m'apperçus, & malgré moi que Minithie m'aimoit. Le ſort qui avoit commencé à m'être contraire, en me forçant d'adorer une princeſſe que je ne pouvois jamais poſſéder, ne voulut pas me laiſſer ignorer que j'avois rendu Minithie ſenſible.

Depuis longtemps mon père ſe nourriſſoit de la douce idée que Sagillus uniroit mon ſort à celui de Minithie; il vit avec un ſecret plaiſir cette princeſſe montrer pour moi de la prédilection. Mon fils, me dit-il un jour, vous êtes trop heureux; il me paroît que Minithie vous voit, & reçoit vos reſpects avec complaiſance; ajoutez-y des empreſſemens, ce ſera répondre aux intentions de Sagillus. Ce prince vous deſtine ſa fille, méritez ſon choix par votre tendreſſe pour elle.

Ce diſcours me fit trembler. Occupé de la plus forte paſſion pour Méroé, ſentant pour Minithie un éloignement qui augmentoit à meſure qu'elle me donnoit des marques de ſon penchant pour moi, j'étois dé-

terminé à refuser l'honneur de devenir son époux. Pour m'épargner un refus qui ne pouvoit manquer de m'attirer la colère de Sagillus, & le ressentiment d'une princesse altière, je conjurois tous les jours mon père de me laisser partir pour aller rejoindre l'armée. Je voulois m'éloigner d'Issedon jusqu'à ce que Minithie eût disposé de sa main.

Les Bactriens, affoiblis par ma victoire, & déconcertés par la mort de Tillus, voulurent d'abord implorer la clémence du roi; mais le général des Perses leur déclara qu'il falloit attendre l'aveu de son maître. Ce général habile s'étoit posté de manière à arrêter (du moins pour quelque temps) les entreprises des Scythes. Sagillus, voulant profiter de mes avantages, pensoit à conquérir toute la Bactriane; mais les Bactriens, effrayés de leur situation, sentant de plus qu'ils ne pouvoient éviter de recevoir le joug d'une domination étrangère, se soumirent au roi des Perses. Alors, ce prince, jugeant bien que Sagillus ne verroit pas tranquillement la Bactriane, si voisine de la Scythie, passer au pouvoir des Perses, mit une puissante armée en campagne sous les ordres du Satrape Pharna-

base. Mon père se préparoit à partir pour aller lui faire tête, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie, qui d'abord parut dangereuse. La crainte de le perdre ne fut pas longue, il mourut; jugez de ma douleur. Je perdois un père, un ami, un maître dans l'art de la guerre; enfin le plus respectable de tous les hommes. Sa mort fut un nouveau sujet d'affliction pour Sagillus, de qui je reçus dans cette triste circonstance les preuves les plus touchantes de sa tendresse pour le père & pour le fils.

Peu de jours après le roi me parla en ces termes : Mélenide, vous méritez de succéder à Scolopitus; allez commander l'armée que j'oppose à celle des Perses. Je vous confie plus, Mélenide, je vous confie mon fils. Faites pour lui ce que Scolopitus a fait pour vous, il vous est plus qu'un fils, il doit être un jour votre maître. Apprenez-lui à se faire aimer de mes peuples, & à se faire craindre de mes ennemis. J'aurois peine à rendre les différens mouvemens qui se passèrent dans mon ame : je sentois la joie de m'éloigner de Minithie; j'étois flatté de l'honneur que me faisoit le roi de me donner, à mon âge, le commandement de son armée, & j'étois surtout pénétré de la

marque d'eſtime dont ce prince m'honoroit en me confiant ſon fils. Je me jetai aux pieds de Sagillus, je lui exprimai un déſir ardent de juſtifier par ma conduite l'opinion qu'il concevoit de moi.

Dans l'inſtant que je me relevois, Ilinus & Minithie parurent. Vous voilà, prince, dit le roi à Ilinus, au comble de vos vœux; vous allez voir les Scythes en campagne, vous partez avec votre oncle; il me promet de vous rendre digne de régner ſur une nation qui veut, pour aimer ſon roi, le voir partager avec elle les fatigues & les périls de la guerre. Ce ne feroit pas votre ſang qui couleroit dans mes veines, repartit Ilinus, ſi je ne répondois pas à ce que les Scythes doivent attendre de votre fils. Ne ſoyez point ſurpris, ſeigneur, dit alors Minithie, ſi je vous ſupplie de me permettre d'accompagner mon frère, & de me laiſſer partager avec lui la gloire qu'il acquerra. Pluſieurs princeſſes Scythes ſe ſont ſignalées par les armes, continua Minithie; jugeant par la ſurpriſe que témoignoit Sagillus, qu'il vouloit s'oppoſer à ſon deſſein: ſouffrez, que je marche ſur leurs traces.

La crainte où j'étois que Sagillus n'accordât à Minithie ce qu'elle déſiroit, me

donna de la hardiesse. Je représentai au roi le secours dont lui étoit la princesse dans les soins du gouvernement. Je dois sans-doute au séjour que vous avez fait à Persépolis, reprit Minithie, en me lançant un regard sévère, les raisons qui vous rendent si éloquent pour persuader au roi qu'il doit me garder auprès de lui; mais j'espère de sa bonté, qu'il m'accordera la grâce que je lui demande. Enfin, j'eus la douleur de voir le roi céder aux instances de la princesse.

Le discours obligeant que Minithie m'avoit tenu chez elle, le sens que renfermoit ce qu'elle venoit de me dire, le ton qui l'avoit accompagné, tout ne m'assuroit que trop que j'en étois aimé, & que soupçonneuse, elle attribuoit mon indifférence à la passion que m'avoit inspirée quelqu'objet à la cour des Perses. Sa pénétration ne me faisoit aucune peine, je ne prévoyois pas l'avenir.

Je partis d'Issedon, j'arrivai au camp avec Ilinus & sa sœur. Je m'assurai d'abord par moi-même de la disposition de l'armée de Pharnabase, ensuite je disposai la mienne de manière à pouvoir attaquer, & à me défendre avec succès. Il s'écoula plus d'une

année pendant laquelle il se passa plusieurs actions qui n'étoient pour les Scythes que des avantages réitérés qui, affoiblissant en détail les forces des Perses, comme je le voulois, les menoient lentement à leur défaite. Le temps enfin arriva où je crus avoir trouvé l'occasion d'engager une affaire générale & décisive. Si la fortune m'est favorable, disois-je, ma victoire coûtera des larmes à Méroé; mais en même temps elle me montrera à ses yeux digne de cette tendresse qu'elle n'a pu me cacher au moment cruel que je lui disois un éternel adieu.

Mes divers mouvemens firent connoître à Pharnabase que je voulois l'attaquer. Il connoissoit la valeur des Scythes, mais il ne doutoit pas que sa longue expérience dans l'art de la guerre, ne lui fît remporter la victoire. Il me laissa disposer mon armée, ensuite il sortit de son camp à la tête de la sienne. La bataille fut sanglante, je la gagnai. Le Scythe, ferme quand il est poussé, & terrible lorsqu'il est victorieux, auroit fait périr toute l'armée de Pharnabase, si un sentiment d'humanité ne m'eût fait arrêter l'impétuosité du soldat. Ilinus avoit toujours combattu à mes côtés, il fit des actions de héros. Minithie, ambitieuse de le

furpaffer, étoit au plus fort de la mêlée, tout plioit devant elle; mais ayant voulu charger l'arrière-garde de Pharnabafe, qui fe retiroit en bon ordre, par un mouvement que fit ce grand homme, Minithie fe trouva tout-à-coup enveloppée. Sa réfiftance fut inutile, elle fut forcée de fe rendre. Elle remit fon cimeterre au général des Perfes, en lui difant : Pharnabafe, confole-toi de ta défaite; la fille du roi des Scythes, Minithie, eft ta prifonniere. J'appris cet événement par les Scythes échappés de ce combat. Je me fouviens encore de la douleur que reffentit Ilinus à cette nouvelle. Ce n'étoit pas la nature qui parloit chez lui, c'étoit le Scythe, fa fierté lui rendoit infupportable la honte de voir les Perfes maîtres de la liberté d'une princeffe de fon fang.

Minithie au pouvoir des Perfes, convertit notre joie en une confternation générale. Si j'avois été vaincu, j'aurois eu bien moins de peine d'en donner la nouvelle à Sagillus, que de lui apprendre une victoire qui lui coûtoit fa fille. J'étois livré à ces regrets, lorfqu'un officier de l'armée de Pharnabafe arriva dans le camp, & me rendit une lettre de Minithie. Elle étoit conçue en ces termes :

Vous êtes trop heureux, Mélenide, vous avez triomphé de Pharnabase, & Pharnabase a triomphé de Minithie, je suis sa prisonnière. Je jugerai de la satisfaction que vous en avez, par le temps que je resterai chez les Perses. Minithie captive, vous ordonne de ne plus penser qu'à faire une paix qui seule peut lui rendre la liberté. Accordez à Pharnabase une suspension d'armes, mon père l'approuvera, & rendez-vous aussitôt auprès de lui.

Je fus sensible à l'aigreur répandue dans cette lettre. Je sentois avec chagrin le motif qui l'excitoit. Pour exécuter les ordres qu'elle renfermoit, je chargeai l'officier qui me l'avoit apportée, de dire à son général, que je désirois avoir une entrevue avec lui. Les mesures prises, le lendemain nous nous rendîmes dans la campagne, à distance égale des deux camps, & avec pareil nombre d'officiers. Pharnabase, affoibli de près de la moitié de ses forces, n'attendit pas l'aveu de son roi pour accepter une suspension d'armes de trois mois; & tandis que l'on conduisoit Minithie à Persépolis, je me rendis à Issedon avec Ilinus.

Je trouvai Sagillus moins affligé que mor-

tifié de l'honneur que les Perses avoient de tenir sa fille en leur puissance. Ce malheur est grand, Mélenide, me dit-il, il arrête les conquêtes que vous assuroit une victoire qui met dès aujourd'hui votre nom à côté de celui de Scolopitus. Mais ma fille m'est plus chère encore que la Bactriane. Pour faire une paix durable, continua Sagillus, il faut que mon fils épouse la fille du roi des Perses; depuis longtemps je pense à assurer la puissance & le bonheur d'Ilinus par cette union.

Que de mouvemens divers me causa ce discours de Sagillus! La joie & la douleur se confondirent en même-temps dans mon ame. Je gémissois de penser que Méroé alloit faire la félicité d'un autre; & dans le même instant, je me trouvois trop heureux, ne pouvant la posséder, de jouïr du moins de la douceur de la voir. Je me flattois que cette princesse ne me refuseroit pas la consolation de me laisser lire dans ses yeux, que si elle eût été maîtresse de sa destinée la mienne eût été heureuse.

Le roi des Perses n'avoit pas besoin d'être vaincu par les Scythes pour désirer de voir le sort de sa fille uni à celui d'Ilinus. Il proposa d'abord cette alliance à Minithie, en

consentant de laisser les Bactriens libres ; comme ils étoient avant qu'ils eussent reconnu Tillus pour leur souverain. Minithie ne put rejeter une proposition qui la fit trembler ; car en voyant Méroé, sa beauté à laquelle un caractère doux ajoutoit mille charmes, l'assura qu'elle devoit mon indifférence à l'amour que m'avoit inspiré cette princesse ; & celui que Minithie avoit pour moi, lui persuada que j'avois rendu Méroé sensible. Ces soupçons lui firent faire des avances d'amitié à Méroé ; elle lui parloit de moi en l'examinant avec attention. Méroé spirituelle, mais naïve, se laissoit aller au plaisir d'entendre me donner des louanges, & à m'en donner. Devenue l'objet de la jalousie & de la haine de sa rivale, il est aisé de comprendre que s'il eût dépendu de Minithie, jamais la fille du roi des Perses n'eût donné sa main à Ilmus ; mais l'état présent des choses lui en faisoit connoître la cruelle nécessité. Pressée par son père qui vouloit cette alliance, priée par celui de Méroé qui vouloit la paix, Minithie eut l'honneur de procurer aux deux empires le bien qu'ils désiroient.

Mèlenide, me dit Sagillus, quoique vous ayez défait Pharnabase, vous serez un objet

agréable au roi des Perſes. La manière dont il vous accorda la liberté eſt une preuve certaine de ſon eſtime & de ſon amitié pour vous. Partez, allez ſigner pour moi le traité de paix que ma fille a rédigé; Méroé vous connoît, remiſe entre vos mains, le paſſage de la Perſe à la Scythie lui coûtera moins. Inſpirez-lui de l'amitié & de la confiance pour ma fille, donnez-lui d'elle l'idée qu'elle en doit avoir.

Je partis agité de mille mouvemens, que je ne pouvois encore définir. Mon arrivée à Perſépolis fut une eſpèce de triomphe. Deux ſatrapes, ſuivis d'un nombreux & ſuperbe cortège, vinrent au-devant de moi, & m'accompagnèrent juſqu'au pied du trône du roi des Perſes, que tous les grands du royaume environnoient. Après l'avoir ſalué reſpectueuſement, je lui demandai la princeſſe ſa fille pour le fils du roi des Scythes. Je n'aurai rien à déſirer, me répondit-il, ſi le prince Ilinus reçoit la main de Méroé avec autant de plaiſir que j'en reſſens à vous accorder pour lui cette princeſſe. Enſuite me trouvant l'air embarraſſé, ce prince ajouta: eh quoi! le vainqueur de Pharnabaſe n'oſe lever les yeux ſur un roi qui doit le remercier d'avoir uſé avec mo-

dération des droits de la victoire ! Vous êtes généreux, Mélenide, & je suis reconnoissant. Ce discours du père de Méroé me toucha sensiblement.

Le plaisir que j'allois goûter, en revoyant cette princesse que j'adorois, devoit me coûter trop cher pour en sentir la douceur. Je la vis. Le compliment que je lui fis au nom du roi & d'Ilinus fut aussi mal arrangé que mal articulé. Des larmes, dont ses yeux se remplirent, furent sa réponse. Quel fut mon trouble en lisant dans les yeux de Méroé celui de son ame !

En sortant de chez Méroé, j'allai chez Minithie. Que vous seriez injuste, princesse, lui dis-je, si vous doutiez que j'ai gémi d'une victoire qui vous coûtoit votre liberté ! J'aurois bien du plaisir à le croire, me répartit-elle. Eh quoi ! madame, repris-je, pouvez-vous douter que je n'aie pour la fille de mon maître, l'attachement le plus respectueux ? Minithie, sans répondre à un discours dont je vis qu'elle étoit peu satisfaite, me dit en me regardant fixement : la tristesse de Méroé vous a-t-elle instruit que ce n'est pas à Ilinus à qui elle voudroit être ? Je crois que la princesse des Perses, répliquai-je, soumise aux volontés d'un père, reçoit de lui,

ſans murmurer, un époux. Vous ne le croyez pas, repartit Minithie avec un ſourire auſſi forcé que malin. Eh! peut-on en douter, repris-je? Les filles des rois, eſclaves de leur devoir, n'attendent-elles pas toujours l'ordre d'un père pour diſpoſer de leur cœur? Elles le devroient au moins, me répondit Minithie; mais quelquefois le ſort, pour les rendre malheureuſes, en ordonne autrement. Je paſſerai légèrement ſur la peine que me cauſoient l'amour & la pénétration de Minithie, pour revenir à Méroé.

Cette princeſſe avoit pour compagne & pour amie Ameſtris, fille de Pharnabaſe. Dès ſon enfance, Ameſtris avoit perdu ſa mère, favorite de la reine des Perſes. Dans les derniers inſtans de ſa vie, elle lui avoit recommandé & remis ſa fille. Ameſtris, élevée avec Méroé, lui étoit devenue auſſi chère que lui eût été une ſœur: ſa confiance pour elle étoit ſans réſerve; elle en étoit digne par un caractère admirable, & par ſon attachement pour Méroé. Elle venoit de le lui prouver, en obtenant de Pharnabaſe de ne jamais ſe ſéparer d'elle; & le roi des Perſes fit agréer à Sagillus qu'Ameſtris ſuivît ſa fille en Scythie.

Les qualités brillantes & solides d'Ameſtris, sa modestie, sa douceur, l'agrément de sa conversation, une physionomie fine & noble, un air de grandeur répandu dans toute sa personne, tout m'avoit prévenu pour elle ; mais le sacrifice qu'elle faisoit à Méroé, de s'arracher des lieux de sa naissance & d'une cour brillante, pour la suivre dans une terre étrangère où la magnificence & les plaisirs étoient inconnus, me la rendit extrêmement chère.

Dès qu'il fut décidé qu'Amestris suivroit Méroé, je lui demandai son amitié. C'est moi, prince, me répondit-elle, qui vous demande la vôtre ; croyez qu'elle me sera toujours d'un prix inestimable ; vous & Méroé me suffirez pour me trouver heureuse à Issedon. Je témoignai avec vivacité à Amestris, combien j'étois sensible aux assurances d'amitié qu'elle me donnoit ; & je lui protestai que la mienne lui étoit vouée à jamais.

Je partageois mes assiduités entre le roi, Méroé & Minithie. J'épiois sans-cesse le moment favorable pour laisser appercevoir à Méroé la tristesse que je renfermois au fond de mon cœur. Deux jours avant son départ je la trouvai seule ; je puis enfin, ma-

âme, lui dis-je, vous regarder au moins en liberté. Il faut, prince, me répondit-elle, vous accoutumer à me voir avec indifférence; tout vous l'ordonne; votre devoir, ma gloire, le repos d'Ilinus, le mien, le vôtre. L'amour chez la fille du roi des Scythes, & la crainte chez moi, nous ont rendues toutes deux clairvoyantes; Minithie vous aime, & je suis l'objet de sa jalousie. Je vais être la femme de son frère, jugez, prince, de mes alarmes! c'est à vous à les calmer; craignez pour moi une princesse altière, inquiète, & qui croit que sans Méroé elle auroit touché votre cœur. Ne le croyez pas, madame, répliquai-je. Non, si je ne vous avois jamais vue, je n'aurois jamais connu l'amour. Son triomphe me condamne à être malheureux; mais n'importe! le plaisir de vous adorer peut-il m'être vendu trop cher. Oui, prince, me répartit Méroé, il peut vous coûter le regret de m'en voir la victime. L'amour de Minithie me fait craindre le plus cruel avenir; cet amour vous ordonne d'étouffer le vôtre, vous me devez cet effort; plus je suis sensible à votre infortune, plus vous devez redouter pour moi Minithie. Quoi! princesse, dis-je, d'un ton pénétré

de douleur, vous m'ordonnez de cesser de vous adorer? Ah! c'est m'ordonner de cesser de vivre! La mort seule..... Du moins, reprit Méroé, laissez-moi ignorer que vous êtes à plaindre. Ah! prince, ajouta-t-elle vivement, pourquoi ai-je un roi pour père? ou pourquoi n'êtes-vous pas né son sujet? Méroé en finissant ces mots, me quitta précipitamment. En quel état, grands dieux, me laissoit-elle! Cet entretien confondoit dans mon cœur le charme d'être aimé, & le désespoir d'être forcé à paroître tranquille à tous les yeux.

Dans l'instant que je sortois de l'appartement de Méroé, Minithie y entroit. Sa vue me fit frémir. La nécessité de se déguiser à des regards curieux, nous décèle souvent; je craignois que Minithie n'eût vu l'altération que j'avois sur le visage, & qu'elle ne lût sur celui de Méroé le trouble que notre entretien avoit porté dans son ame. Prince, me dit Minithie, en me présentant la main, rentrez avec moi chez Méroé. Maître de mon extérieur, autant qu'il me fut possible de l'être, j'obéis à Minithie. Si mes yeux ne m'assuroient pas que vous êtes Mélenide, me dit-elle en s'arrêtant un moment, & en portant sur moi

un regard fixe, je croirois m'appuyer ſur le bras vacillant d'un vieillard. Minithie, ſans attendre que je répondiſſe à un diſcours qui m'avoit déconcerté, entra dans le cabinet où Méroé étoit paſſée en me quittant. Cette princeſſe, ſeule avec Ameſtris, donnoit un libre cours à ſes larmes.

Vous ignorez, madame, dit Méroé, avec une préſence d'eſprit qui m'étonna, quelle eſt la douleur d'une fille qui touche au moment de s'arracher des bras d'un père; puiſſiez-vous ne jamais la connoître, ou ſavoir mieux que moi la faire céder au devoir! Raſſurez-vous, princeſſe, lui dit Minithie, Iſſedon aura des charmes pour vous; mon frère vous y conſolera de la perte d'un père; Ilinus eſt charmant, il eſt fait pour plaire; jugez-en, madame, il eſt le portrait de Mélenide ſon oncle. Si je reſſentois aujourd'hui la tendreſſe que m'inſpira Ilinus, reprit Méroé, je n'en ſerois pas moins affligée de quitter mon père. La préſence du roi interrompit une converſation qui mettoit Méroé à la gêne, & qui, en me juſtifiant ſes allarmes, me faiſoit connoître la néceſſité de m'obſerver ſans-ceſſe.

Le lendemain j'allai chez Pharnabaſe, qui devoit accompagner Méroé juſqu'aux

frontières de Scythie; Ameſtris étoit avec lui, elle trouva le moment de me dire qu'elle avoit à m'entretenir de la part de Méroé. Je vais paſſer, ajouta-t-elle, dans les jardins, venez m'y joindre. En m'abordant, elle me dit: Méroé a depuis hier la certitude de la jalouſie de Minithie, elle en craint tout. Méroé, répliquai-je, doit être moins allarmée. Ne cherchez point, ſeigneur, reprit Ameſtris, à vous faire une illuſion qui pourroit avoir des ſuites trop fâcheuſes; Minithie a pénétré votre ſecret.

Méroé commence demain un voyage qui va vous mettre vis-à-vis d'elle, & tous deux vis-à-vis de Minithie: elle vous conjure de n'avoir pour elle que les attentions dues à la princeſſe des Perſes, qui ne va à Iſſedon que pour y donner ſa foi à Ilinus. Mais déſiez-vous auſſi de trop de circonſpection, elle vous trahiroit encore plus que trop d'empreſſement. Seigneur, ajouta Ameſtris, obtenez de vous de n'avoir que du reſpect pour cette princeſſe, le devoir vous l'ordonne; celui de Méroé lui preſcrit de n'avoir pour vous que cette eſtime qu'exige un mérite tel que le vôtre; ſa raiſon, fortifiée par mes avis, l'obtiendra d'elle: imitez-la, ſeigneur.

Que

Que vous ai-je fait, cruelle Ameſtris, dis je douloureuſement ? Quoi ! vous voulez vous joindre contre moi...... Je le dois, reprit Ameſtris. Oui, je dois prêter contre vous des forces à Méroé ; je dois lui repréſenter que ſon penchant devient un crime pour la femme d'Ilinus. Ah ! prince, ajouta vivement Ameſtris, pourquoi n'êtes-vous pas épris d'un objet qui, auſſi tendre pour vous que l'eſt Méroé, pourroit faire votre bonheur ?.... Enfin, ſouvenez-vous que Méroé ne veut voir aucune trace de la paſſion qu'elle vous a inſpirée. Je quittai Ameſtris, le cœur ſerré de douleur.

Lorſque je pris congé du roi, il me dit : vous allez conduire ma fille chez les Scythes ; s'ils étoient tous comme vous, je l'y verrois aller avec joie ; mais que Méroé va trouver de différence du ſéjour d'Iſſedon à celui de Perſépolis. Faites-lui connoître la néceſſité de ſe rendre propres les mœurs & les uſages des lieux où l'on doit paſſer ſes jours. Guidez-la ſur la conduite qu'elle doit tenir avec ſon roi, avec ſon époux, & avec une princeſſe à qui elle doit des égards & de l'amitié. Enfin, mon cher Mélenide, ſoyez ſon ami & ſon conſeil.

La douleur de Méroé, au moment où

elle fit ses adieux à son père, étoit inexprimable; elle resta dans ses bras presque sans sentiment. J'étois présent à ce spectacle touchant, & j'avois Minithie vis-à-vis de moi: qu'il m'en coûta pour ne paroître pas plus ému que toutes les personnes qui voyoient Méroé dans l'état où la jetoit son départ!

Le troisième jour de notre marche, je saisis un moment que Méroé étoit seule avec Amestris; concevez-vous, princesse, lui dis-je, combien je suis à plaindre? Il m'est aisé de le comprendre, me répondit Méroé. Par pitié, ajouta-t-elle, obtenons de nous ce que notre devoir en exige: ne pensons & ne désirons que ce qu'il peut approuver. Je suis condamné, repris-je, à vivre dans une éternelle contrainte, j'en subirai la loi; aussi attentif que tendre, je m'observerai toujours; mais n'espérez pas, princesse, que jamais je cesse de vous adorer; j'ose, pour toute consolation, vous demander d'en être persuadée, & de ne pas m'en faire un crime. Hélas! reprit Méroé, que ne m'est-il permis.... Mais éloignez-vous; Minithie, dont je redoute sans-cesse les regards & la pénétration, peut arriver dans ce moment.

Nous arrivâmes enfin à la frontière : Ilinus y reçut Méroé des mains de Pharnabase. Que ce moment me fut douloureux ! J'examinai l'impression que ce prince & cette princesse recevoient l'un de l'autre. Je vis que l'amour entroit avec rapidité dans le cœur d'Ilinus ; & avec un mouvement jaloux que je me reprochai envain, je crus voir que Méroé étoit satisfaite de la personne & des empressemens d'Ilinus. Tandis que j'observois les deux époux, Minithie m'observoit. Amestris, attentive à mes mouvemens, s'approcha de moi, & me tirant à l'écart, me dit : Minithie dans ce moment, ainsi qu'Amestris, lit dans vos yeux ce qui se passe au fond de votre ame, je sens quelle doit être sa douleur ; & son caractère vous assure que vous livrez la malheureuse Méroé à tout son ressentiment. Ah ! dis-je, d'un ton pénétré de douleur, cet instant met le comble à mon infortune. Bientôt Méroé, satisfaite de son sort, ne murmurera plus contre lui : elle aimera Ilinus !

Dès que Méroé se vit à Issedon, elle me fit dire par Amestris, que contente de son sort, elle étoit dans la résolution d'être toujours sous les yeux de Minithie, afin

que cette princesse jugeât par elle-même de l'innocence de sa conduite. Amestris ajouta que Méroé me conjuroit de ne jamais paroître chez elle qu'aux heures où elle recevoit tout le monde. Moins j'avois de raisons à opposer à celles que la prudence de Méroé lui suggéroit pour se comporter de la sorte, plus j'étois affligé.

Je m'abandonnai à toute ma douleur devant Amestris, pour qui mon amitié augmentoit, ainsi que ma confiance, à mesure que je connoissois mieux son caractère & les qualités admirables de son cœur. J'étois touché de l'intérêt qu'elle prenoit à mon sort. Souvent elle me disoit, avec un ton & un regard pleins de douceur : Guérissez-vous, seigneur, d'une passion qui ne peut avoir que des suites funestes. Pourquoi faut-il qu'un amour malheureux empoisonne vos jours ! Ah ! ma chère Amestris, lui répondis-je, je ne vois que Méroé, & ne suis sensible qu'au plaisir de l'adorer ; mais la loi cruelle qu'elle m'a imposée, m'ôte jusqu'à la liberté de l'instruire, du moins par mes regards, de l'excès de ma passion.

Minithie, sans doute satisfaite de la conduite de Méroé, & se flattant qu'elle pourroit triompher dans mon cœur d'une ten-

dreſſe que tout condamnoit, ne me jetoit plus de ces diſcours qui m'avoient ſi ſouvent embarraſſé. Je vis l'aigreur faire place à des manières douces, j'en fus plus alarmé; je connus ce qu'elle comptoit obtenir du temps, & d'une paſſion qu'elle me laiſſoit voir dans toutes les occaſions.

Il y avoit trois mois qu'Ilinus étoit poſſeſſeur de Méroé, lorſqu'Ameſtris me dit: Méroé veut vous entretenir ſans témoin; rendez-vous dans ſon appartement dès qu'Ilinus & Minithie feront entrés chez le roi pour y traiter des affaires de l'état; ce temps favorable permettra à Méroé de vous parler en liberté.

Cet ordre d'une princeſſe, à qui je n'avois preſqu'oſé parler depuis l'inſtant où elle étoit arrivée en Scythie, me troubla. Que me veut Méroé, m'écriai-je! quelles raiſons preſſantes lui font haſarder un entretien particulier avec moi, elle, ſi attentive à éviter juſqu'à mes regards; elle, ſi intimidée de l'amour jaloux de Minithie? Toujours craintive, veut-elle me preſcrire des ordres encore plus ſévères? Ah! ma chère Ameſtris, apprenez-moi ce que j'ai à redouter! Pour la première fois de ſa vie, repartit Ameſtris, Méroé a des ſecrets pour moi; ainſi,

j'ignore les raiſons qui la déterminent à vous voir. Ameſtris, m'a-t-elle dit ce matin, pardonne ſi dans ce moment je ne te confie pas un projet que j'ai formé; tu en ſeras inſtruite s'il peut avoir ſon exécution. La prudence, l'amitié, ma ſûreté, tout me l'a ſuggéré.

Ce diſcours redoubla encore mon inquiétude; il renfermoit un myſtère pour moi impénétrable; enfin, j'allai en tremblant chez Méroé. Prince, me dit-elle, ſi la réſolution où je vous ai vu de refuſer la main de Minithie eſt toujours la même, le moment eſt arrivé où vous & moi àllons être les victimes de votre refus. Ilinus m'a confié que le roi, plein d'eſtime & de tendreſſe pour vous, va vous annoncer qu'il vous choiſit pour ſon gendre. Ah! princeſſe, m'écriai-je, que m'apprenez-vous? Quel terrible coup! Je ne puis le parer qu'en fuyant! C'en eſt donc fait, madame, je perds la douceur de vous voir! quoi! je vais vous dire un éternel adieu? Songez-vous qu'en partant vous me laiſſez en proie à toute la fureur de Minithie mépriſée! me répliqua Méroé. Ah! prince, en refuſant ſa main, vous l'armez contre moi.... Vous me faites trembler! repris je.... Mais non,

princesse, continuai-je, vous ne devez point vous alarmer, ma fuite ne fera tomber la haine de Minithie que sur moi, vous cesserez d'en être l'objet. Quelle erreur! s'écria Méroé; c'est ne vouloir pas voir le péril évident où vous me laissez en quittant Issedon. Minithie, poussée par un desir de vengeance, ne respectera plus rien.

Que l'amour nous a voulu de mal, dit tendrement Méroé, quand il a rendu nos cœurs sensibles! Le destin devoit au moins m'épargner le malheur de me donner une rivale dans la sœur d'Ilinus. Eh! quelle rivale, grand dieux! Mais, prince, à quoi vous déterminez-vous! A mourir, m'écriai-je en tombant aux pieds de Méroé. Eh! c'est un Scythe, me dit-elle, qui montre tant de foiblesse! Ah! madame, repartis-je, je mourrai plutôt que d'accepter la main de Minithie.... Il dépendroit de vous, reprit Méroé, de vous soustraire à ce malheur, sans encourir l'indignation de Sagillus. Parlez, princesse, répliquai-je vivement, que faut-il faire? M'obéir, me répondit-elle. Prévenez le roi. Dès aujourd'hui, demandez lui d'approuver que votre sort soit uni à celui d'Amestris. Fille de Pharnabase, elle n'est pas indigne de vous, ajouta Méroé,

voyant ma ſurpriſe. Cette demande, qui perſuadera qu'Ameſtris eſt l'objet de votre tendreſſe, peut ſeule en impoſer à Minithie, peut ſeule détourner les malheurs que je crains, & arrêter les deſſeins de Sagillus.

Ameſtris m'étoit infiniment chère; mais ma paſſion pour Méroé me donnoit de la répugnance pour tout engagement. Quoi! princeſſe, lui dis-je, vous exigez de moi que..... Oui, me répartit-elle. Je fais plus, je vous l'ordonne. Vous devez en connoître la néceſſité. Je ne la ſentois que trop! Minithie & l'amour même me la montroient.

Eh bien! Mélenide, pourſuivit Méroé, conſentez-vous à ce qui peut ſeul bannir mes craintes, & me rendre moins malheureuſe? Oui, princeſſe, repartis-je, je dois tout ſacrifier à votre tranquillité. J'unirai mon ſort à celui d'Ameſtris, je n'en ſerai que plus à plaindre; je pouvois ouvrir mon cœur à cette tendre amie; mais Ameſtris, femme de Mélenide, le condamne à renfermer dans ſon ſein ſa douleur & ſes ſoupirs. Serai-je moins à plaindre que vous, me dit Méroé, en laiſſant échapper des larmes? La conſolation que je trouvois dans les entretiens & dans la ſenſibilité d'Ameſtris, ne me ſera-t-elle pas auſſi enlevée!

Ah ! prince, il m'en coûte autant à vous la donner pour femme, qu'il vous en coûte à la recevoir !

Mais, madame, dis-je alors à Méroé, Ameftris, dont vous difpofez dans ce moment, confentira-t-elle à prendre un époux qu'elle ne s'eft pas choifi, & qu'elle fait prévenu pour une autre ? Ai-je eu la liberté du choix ! s'écria Méroé..... Ameftris m'aime, elle vous eftime ; ma sûreté, la vôtre lui fuffiront pour aller à l'autel avec plaifir. De plus, affez heureufe pour ne rien aimer, elle jouira fans remords du rang où vous l'élèverez, & de toute votre gloire..... Que dis-je ! mon malheur ne m'épargnera pas le tourment de vous voir tous deux.... Mais étouffons des mouvemens injuftes que condamne le devoir. Quels foupçons viens-je d'entrevoir ! m'écriai-je. Non, jamais je ne cefferai de vous adorer; c'eft à vos pieds que je le jure. Levez-vous, prince, me dit Méroé; ce tranfport me reproche de vous avoir trop fait connoître jufqu'où va ma foibleffe. Sortez, laiffez-moi en rougir fans témoin. Ameftris va fe rendre auprès de moi ; voyez-la dès que je lui aurai parlé, & fur le champ allez chez le roi. En un mot,

ſauvez-moi la douleur, ou de vous voir à Minithie, ou de vous voir fuir pour jamais.

Dans ce moment Ameſtris entra; je voulus ſortir, mais Méroé me dit: Demeurez. Pharnabaſe, continua cette princeſſe, en s'adreſſant à Ameſtris, a compté que je vous ferois en Scythie un brillant établiſſement; je vais répondre à ſes eſpérances. Je vous donne pour époux.... Arrêtez, princeſſe, dit Ameſtris, & permettez que je vous demande pour unique preuve de votre bonté, de me laiſſer libre de tout engagement. Mon ambition eſt ſatisfaite de l'éclat que répand ſur moi l'amitié dont vous m'honorez. D'où peut venir ce refus? reprit Méroé... vous ne répondez rien.... Ah! ſeriez-vous aſſez infortunée pour que ce fût un amour malheureux qui causât votre réſiſtance? Aurois-je à vous reprocher de m'avoir laiſſé ignorer que votre cœur fût ſenſible, tandis que je vous laiſſois lire dans le mien?... Vous rougiſſez.... Je le vois, vous aimez. Eh bien, reſtez libre, j'y conſens; je ſerois trop cruelle de vous donner un époux, ſi l'amour avoit diſpoſé de votre cœur. Parlez.

Je ſais me taire, repartit Ameſtris; mais

forcée de parler, je ne sais point déguiser. Oui, princesse, la plus forte passion me défend de faire le don de ma main. Vous êtes pour moi un exemple qui m'instruit du malheur d'en aimer un autre qu'un époux; & celui que vous me destiniez ne peut être l'objet à qui seul je voudrois être. Je vous supplie même de me laisser ignorer le choix que vous aviez fait pour moi. C'étoit Mélenide, reprit Méroé; cette union pouvoit seule parer les coups sous lesquels sans-doute je succomberai, soit que ce prince fuye, ou qu'il accepte de devenir le gendre du roi. Sagillus va lui offrir Minithie; comment échapper au ressentiment qu'excitera un refus chez cette princesse à qui j'en serai responsable?

Amestris, sans répondre à Méroé, vint à moi & me dit: seigneur, voilà ma main; je souhaite qu'elle détourne les malheurs dont l'amour de Minithie vous menace tous deux. Puisse toute sa fureur, en me prenant pour la véritable cause de votre indifférence, ne tomber que sur moi! & tous mes vœux seront comblés, si je suis, après Méroé, ce que vous aurez de plus cher. Ciel! quelle est ma surprise, s'écria Méroé.... Amestris aimoit Mélenide.... C'étoit à lui, & non

à moi, à qui elle a sacrifié un père & sa patrie!

Princesse, dit alors Amestris, ce seroit être trop injuste si vous doutiez de mon attachement pour vous, je serai toujours Amestris pour Méroé, ses intérêts me seront toujours chers, je partagerai toujours ses peines, & je refuse dès ce moment, l'avantage d'être à ce prince, s'il doit vous couter des regrets, & s'il doit m'enlever votre amitié & votre confiance. Mais vous pleurez, princesse, ajouta Amestris, en se jetant à ses genoux, & en les embrassant avec tendresse. N'est-ce pas votre amie que vous donnez pour compagne à Mélenide? Sans espoir de posséder jamais son cœur, je ne murmurerai point de vous voir jouir du bien suprême d'en être adorée; je vous envierai ce bonheur, sans vous en être moins attachée. Vous & ce prince serez les seuls objets de mes craintes, de ma tendresse, de mes attentions & de mes vœux. Ciel! quelle est la rigueur de mon sort! dit douloureusement Méroé. Mais, prince, reprit-elle, après un moment de silence, allez chez le roi, prévenez l'offre qu'il veut vous faire, épargnez à Minithie la mortification d'un refus. Ce seroit ajouter encore au dépit

violent qu'elle ressentira en vous voyant uni avec Amestris..... Vous êtes trop heureux! s'écria-t-elle; vous trouvez dans cette estimable fille, de la vertu, de la raison, du mérite.... & de l'amour.

J'étois déchiré de l'état violent où je voyois Méroé; il me faisoit connoître jusqu'où alloit sa tendresse, j'en étois pénétré; & en même temps j'étois attendri de celle que la circonstance présente me découvroit pour moi dans le cœur d'Amestris. Plein d'estime & d'amitié pour cette amie, en proie comme elle aux tourmens d'une passion malheureuse, pouvois-je ne pas la plaindre? Je me reprochois de l'avoir trop souvent livrée à la peine cruelle de m'entendre jurer que jusqu'au tombeau j'adorerois Méroé; je me rappelois combien de fois j'avois mis son cœur à la gêne. Confidente de l'un & de l'autre, je me la représentois dévorant sa douleur & ses soupirs, en m'écoutant & en essuyant les larmes d'une rivale aimée. Enfin sa prudence, la magnanimité de son ame, sa conduite avec Méroé, sa retenue avec moi, tout m'instruisoit combien elle étoit estimable, & me la montroit seule digne d'adoucir la rigueur de mon sort.

Ce fut, agité de tous ces mouvemens,

que j'allai chez le roi. Mélenide, me dit-il en me voyant, l'amour vous avoit fait mon beau frère, l'amitié va vous faire mon gendre; je vous donne à Minithie. Ah! seigneur, m'écriai-je, quel est mon malheur! vous m'offrez Minithie, quand j'adore Ameftris! Je venois vous demander votre aveu pour unir mon sort au sien; elle a ma foi, souffrez que je tienne un engagement auquel est attaché mon bonheur. La passion qu'elle a pour moi lui a fait quitter Persépolis pour suivre Méroé à Issedon. C'est à moi à qui elle a sacrifié un père & sa patrie; ma main seule peut lui payer un tel sacrifice. Je vous aime, Mélenide, répartit Sagillus, & je le dois. Je voulois donner un nouvel éclat à la gloire qui vous a couronné en combattant pour moi; l'amour s'y oppose, votre choix vous justifie, je l'approuve.

Je me jetai alors aux pieds du roi. Minithie entra dans ce moment. Vous voyez Mélenide, lui dit-il, dans le transport d'un amant au comble de ses vœux; il aime Amestris, il en est aimé, ils vont être unis. La pâleur & le silence de Minithie m'instruisirent de sa surprise. Le roi ayant passé dans son cabinet, où un de ses ministres



Le Prince dit au Page de prendre seulement une poignée de chaque chose.

C. P. Marillier inv. E. De Ghendt sc.

l'attendoit, Minithie me dit : vous me voyez étonnée, j'ai lieu de l'être. . . . Eſt-ce de l'aveu de Méroé que vous épouſez Ameſtris ? Cette princeſſe, répliquai-je, n'a jamais ignoré le ſecret de nos cœurs. Et tous deux vous ſavez le ſien, répondit-elle. Je ne croyois ni aſſez de prévoyance à Méroé, ni aſſez de pouvoir ſur elle-même, pour former & pour exécuter un projet ſi politique ; & ce que l'amitié obtient d'Ameſtris, me donne une grande idée d'elle. Quel bonheur d'avoir un amie auſſi zélée & auſſi complaiſante ! Je l'admire autant que je la plains.

Minithie voyant l'embarras que me cauſoit ce diſcours, ajouta : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ma pénétration vous gêne ; c'eſt elle qui vous conduit à l'autel ; mais vous êtes-vous flattés d'en impoſer à Minithie, & de la braver impunément ? Non, ingrat, & je me livre au juſte reſſentiment que méritent tes outrages. Que Méroé en craigne les effets ! Pour te punir plus ſûrement, ce ſera elle ſur qui tombera ma vengeance. Eh ! madame, lui dis-je, quelle eſt votre erreur ! Quoi ! vous croyez que j'aime Méroé, quand c'eſt Ameſtris que j'adore ? Quelle doit être ma douleur, en ne voyant

point de moyens pour détruire des soupçons si offensans pour une princesse à qui la vertu n'a rien à reprocher! A quelle nécessité me réduisez-vous! Il faut donc que je vous proteste que mon cœur est & sera toujours à Amestris, & que tous deux d'intelligence, elle ne s'est arrachée que pour moi des bras d'un père. Je connois tout le prix du bien que je perds; je le regrette, je gémis de voir que l'amour ne s'est hâté de me blesser que pour mieux m'enlever un bonheur auquel je n'aurois jamais osé aspirer. Que ma tendresse pour Amestris me coûtera cher! Elle m'attire votre haîne, généreuse princesse, ajoutai-je, en mettant devant elle un genou à terre, cessez de me faire un crime d'une passion que je ne puis vaincre. Quoi! dit Minithie, c'est Mélenide que je vois à mes genoux, & ce n'est que pour m'y jurer qu'il me méprise! Ah! Méroé, tu remportes trop d'avantages sur moi, mais tremble. Et toi, perfide, redoute aussi ma haîne.

Je le vois, repris-je, il faut, madame, vous délivrer de la présence d'un objet qui vous devient odieux. Tanos, cette forteresse que mon père a conquise sur les Sarmathes, & que Sagillus lui a laissée en pro-

priété, sera ma retraite avec Ameftris; ordonnez : voulez-vous ? .... Je ne veux rien, répondit Minithie, en laiffant couler des larmes qu'elle voulut en vain retenir; laiffez-moi, fortez; j'aurois trop à rougir fi l'on me furprenoit dans le trouble où je fuis.

Que d'agitations! que de divers mouvemens j'éprouvois en un jour! Je l'avouerai, Minithie venoit d'intimider mon ame; je tremblois pour Méroé. Je connoiffois Minithie abfolue, cruelle, vindicative; & fa paffion, dont elle venoit de me montrer toute la force, me faifoit tout redouter de fa fureur. Ce fut à Ameftris à qui je confiai mes craintes; je lui rendis l'entretien que j'avois eu chez le roi avec Minithie. Méroé, lui dis-je, fera la victime de l'amour jaloux de cette princeffe, elle ofera tout.

Je ne vois, feigneur, me dit Ameftris, qu'un moyen pour fouftraire Méroé à tout ce que vous craignez pour elle, & ce moyen eft certain, fi vous & elle voulez y donner votre aveu; & c'eft à moi feule à exécuter ce que votre intérêt, celui de Méroé & l'amour m'infpirent. Parlez, ma chère Ameftris, répliquai-je; l'eftime que j'ai pour vous, la reconnoiffance que je dois à vos fentimens, & le défir ardent que j'ai de parvenir

à ne rien laiſſer à ſouhaiter à votre cœur ; vous donnent ſur moi un pouvoir abſolu. Ameſtris, avec un ton & un regard qui exprimoient ſa tendreſſe, me répondit : ſeigneur, votre eſtime, votre amitié & votre confiance me ſuffiront pour me trouver heureuſe ; c'en eſt aſſez pour Ameſtris ſenſible à vos peines, & toujours diſpoſée à ne trouver rien d'impoſſible pour les adoucir : enfin ne me croyez pour vous que cette amitié qui a ſu me gagner la vôtre. Le projet de Méroé ne peut avoir ſon exécution ; la prudence l'avoit ſuggéré à cette princeſſe, la pénétration de Minithie défend de le conſommer. Tout doit céder à la ſûreté de Méroé : ſa paſſion pour vous ne la rend déjà que trop malheureuſe. Votre tendreſſe pour elle, ſon repos & le ſoin de ſa gloire vous préſcrivent d'épouſer Minithie. Ecoutez-moi, continua Ameſtris, voyant que j'allois me récrier contre ſa propoſition.

Puiſque notre union ne détruiroit pas les ſoupçons de Minithie, & qu'elle en a percé le myſtère, jugez, prince, combien elle doit être irritée contre Méroé. Elle voit que l'amour & la haîne vous arrachent à ſes déſirs ; & l'amour & la haîne réunis dans ſon cœur, vous porteront, & à Méroé,

les plus terribles coups; laiſſez-moi les prévenir; Minithie ne pourra plus douter que l'amour ſeul m'a conduite à Iſſedon; elle me croira véritablement l'objet de votre tendreſſe. Je vais lui dire, qu'inſtruite des diſpoſitions de Sagillus, ma paſſion exige que je ſacrifie une étrangère qui n'avoit que ſon cœur à vous donner, à la fille de votre roi. Pour mieux tromper Minithie & effacer en elle juſqu'à la trace de ſes ſoupçons, ce ſera, prince, à Perſépolis que je ferai tant que je vivrai des vœux pour vous: laiſſez-moi fuir.

Je vous admire, Ameſtris, lui dis-je; que ne méritez-vous pas! Vous me preſſez envain; je ne ſerai jamais qu'à vous; votre vertu aſſure mon bonheur. Mais il eſt un moyen encore plus sûr que le vôtre pour en impoſer à Minithie. Dès que nous ſerons unis, partons, allons à Tanos, je vous dois ce ſacrifice; & mon départ étant volontaire, perſuadera à Minithie que vous ſeule poſſédez mon cœur. En le croyant, je ſens qu'elle ne ſe trompera pas longtemps! Que je te plains, Méroé, dit douloureuſement Ameſtris, tu me donnes à un prince que tu adores, & tu vas perdre la douceur de le voir! Ah! ſeigneur, pourrez-

vous vous arracher d'Iſſedon ? L'aſſurance que Méroé ne ſera plus l'objet de la haîne de Minithie m'en donnera la force, répliquai-je; mais cachez ce deſſein à Méroé, & inſtruiſez-la de tout ce qui s'eſt paſſé chez le roi; il faut qu'elle en ſoit informée, pour écouter, ſans en paroître déconcertée, les diſcours que pourra lui tenir Minithie.

Pour montrer l'empreſſement d'un homme très paſſionné, de l'aveu de Méroé, je fis agréer à Sagillus que j'allaſſe à Perſépolis pour demander Ameſtris au roi des Perſes & à Pharnabaſe. Je partis: ce fut au palais de Pharnabaſe où je mis pied à terre. Voulez-vous, lui dis-je, en l'embraſſant, recevoir chez vous Mélenide qui vient vous prier de l'accepter pour gendre ? Mon attente eſt remplie ! s'écria Pharnabaſe avec tranſport; ma complaiſance pour Méroé reçoit le prix que j'en eſpérois. Allons, prince, allons apprendre au roi la raiſon qui vous amène à ſa cour: qu'il en ſera content!

La joie du roi des Perſes égala ſa ſurpriſe en me voyant & en apprenant le ſujet de mon voyage. Si l'amour & la gloire concourent enſemble au bonheur d'Ameſtris, dit ce prince, ſon caractère & ſa vertu

affurent le vôtre. Mais, mon cher Méle-nide, parlez-moi de Méroé. Comment eft-elle à Iffedon? Eft-elle l'objet de tous les voeux d'un époux! Sagillus la voit-il avec des yeux de père? A-t-elle fu gagner l'amitié de Minithie? Les Scythes voyent-ils avec plaifir en elle une princeffe qui doit être un jour leur reine? Lui donnez-vous les confeils d'un ami? Les fuit-elle? Enfin, eft-elle contente de fon fort? Vous connoiffez ma tendreffe pour ma fille, ne me déguifez rien; j'exige de votre amitié de la fincérité. Il eft aifé de penfer que toutes mes réponfes furent fatisfaifantes pour le père de Méroé.

Je reftai peu de jours à Perfépolis. Pharnabafe voulant que je reçuffe fa fille de fes propres mains, vint avec moi à Iffedon. Il y fut accueilli de Sagillus, avec toutes les marques de diftinction qu'il crut devoir à un grand feigneur, à un fameux capitaine & à un homme de qui un prince de fon fang époufoit la fille. Enfin, le roi conduifit Ameftris au pied de l'autel, où je reçus fa foi.

Le jour de cette cérémonie, Méroé trouva le moment de me dire en préfence d'Ameftris: les armes que me donne votre union,

sont trop fortes pour n'être pas bientôt victorieuses. Je ne dois plus que de l'estime à l'époux d'une princesse qui m'est trop chère, pour lui laisser aucune inquiétude; & son époux ne doit plus avoir pour moi que du respect. Ilinus & Amestris méritent tous deux notre tendresse. Epargnons-nous les reproches que nous feroit celle qu'ils ressentent pour nous. Un double devoir nous montre aujourd'hui la nécessité de lui obéir. Méroé, sans attendre que je répondisse à ce discours, me laissa avec Amestris.

Je m'apperçus, avec un secret plaisir, que Pharnabase recevoit à Issedon une impression contraire à celle que j'avois reçue à Persépolis, lorsque j'y fus pour la première fois. Je le voyois admirer la simplicité des Scythes & l'austérité de leurs moeurs. Je ne suis plus étonné, me dit-il un jour, que les Scythes soient des ennemis si redoutables: au sein de la paix, ardens au travail, ils lui doivent leur force & leur courage; ils dédaignent les plaisirs, l'oisiveté leur paroît un vice: quels hommes, mon cher Mélenide! Je les estimois, mais qu'ils gagnent à être vus de près! Pharnabase, plein de reconnoissance des témoignages d'estime qu'il avoit reçus de Sagillus, charmé

d'avoir vu la fille de fon roi, & au comble de fes vœux d'avoir été témoin de l'élévation d'Ameftris, partit peu de jours après notre union.

L'idée que je me faifois de ce qu'il avoit dû en coûter à Méroé, pour me donner à une amie qui, inftruite de fon fecret, la condamnoit au filence; ma paffion, que je n'ofois plus m'avouer; la tendreffe d'Ameftris que je me reprochois de ne pas partager; tout jetoit dans mon ame une confufion qui m'empêchoit de me connoître moi-même.

Méroé, dont la fituation étoit abfolument pareille à la mienne, avoit de plus les alarmes que lui caufoit Minithie; elle croyoit la voir mefurer fa vengeance à fon amour; elle lui paroiffoit d'autant plus à redouter, qu'elle affectoit d'être tranquille. Je fouhaite, dit Minithie à Ameftris, un moment avant que je reçuffe fa foi, que la vanité vous paye le facrifice que vous faites à l'amitié. Et quelques heures après, elle me dit: ce jour me prouve encore mieux la haine que Méroé a pour moi, que fon amour pour vous; mais je fuis généreufe, je lui pardonne, ajouta-t-elle avec un fourire dédaigneux & forcé.

Ces discours jetés me firent connoître combien Minithie étoit éloignée de penser qu'Amestris fût véritablement l'objet de ma tendresse. Je me flattois cependant de lui en imposer, en demandant au roi la permission de me retirer à Tanos. Méroé, qui n'en voyoit que trop la nécessité, désiroit ardemment de me voir quitter Issedon.

J'étois prêt à déclarer mon dessein à Sagillus, lorsqu'il tomba malade; ma douleur fut inexprimable en voyant que les accidens de sa maladie ne permettoient presque pas d'espérance. Ce prince, qui avoit conservé tout le courage de sa jeunesse dans un âge décrépit, vit arriver avec fermeté le moment où il cessa de vivre. L'affliction que causa sa perte à tous les Scythes, fut égale à l'attachement qu'ils avoient pour un roi qui les avoit toujours gouvernés en père. Méroé faisoit une trop grande perte en perdant Sagillus, pour que je pusse être sensible au plaisir de la voir monter au trône. Je tremblai d'abord que Minithie ne se servît du pouvoir absolu qu'elle avoit sur l'esprit d'Ilinus pour rendre cette princesse malheureuse. Mes craintes réveillèrent le desir que j'avois de soustraire à Minithie la présence d'un objet qui nourrissoit toujours sa haine

haine contre Méroé. L'amitié qu'Ilinus avoit pour moi, le fit d'abord résister à mon dessein; mais il se rendit aux raisons que je lui donnai. Je lui dis que la paix dont jouissoit la Scythie, me permettoit un séjour à Tanos, dont je voulois faire réparer les fortifications, les Sarmathes voyant à regret les Scythes maîtres d'une place qui leur ouvroit un passage pour entrer en Sarmathie.

En sortant de chez Ilinus, j'allai chez Méroé. Je lui appris devant Amestris que le roi me permettoit d'aller à Tanos. Vous ne sauriez partir trop promptement, me dit Méroé, votre départ ne laissera aucun doute à Minithie que c'est Amestris qui lui a fermé le chemin de votre cœur. J'espère qu'il résultera plus d'un avantage de votre séjour à Tanos; je souhaite que vous y soyez heureux. Amestris, ma chère Amestris, ajouta la reine en lui tendant la main, y fera des vœux pour moi, & je les seconderai si bien, que je me flatte que le ciel les exaucera. Allez, prince, allez prendre congé de Minithie; je reçois dans ce moment vos adieux, ne me voyez plus. J'étois si pénétré du discours de la reine, si surpris de sa fermeté, & si affligé des raisons qui me forçoient à m'éloigner d'Is-

ſedon, que je ſortis ſans avoir pu proférer une parole.

Je dis à Minithie, en l'abordant; je viens, madame, recevoir vos ordres, je pars pour Tanos, le roi m'a permis de m'y retirer. Je vis l'émotion que ma préſence & mon diſcours cauſoient à Minithie; elle pâlit en m'écoutant, & avec une voix mal aſſurée, elle me dit: vous trouvez enfin le moyen de me convaincre que la poſſeſſion d'Ameſtris, en vous tenant lieu de tout, ne vous laiſſe rien à déſirer; mais comptez-vous reſter longtemps à Tanos? Autant que la paix durera, répliquai-je. Inutile à Iſſedon, je ne reverrai le roi que pour marcher ſous ſes ordres à la tête de ſes armées. En achevant ces mots, je m'inclinai pour prendre congé de Minithie. Alors peu maîtreſſe d'elle-même, elle me lança un regard plein d'indignation, & me quitta.

Le diſcours de Minithie m'en avoit impoſé, mais le mouvement de fureur qui lui échappa, ne me permit pas de douter que ſon reſſentiment contre la reine ne fût toujours extrême; cependant, j'eſperai que le temps & mon abſence rendroient Minithie à elle-même, & que Méroé auroit moins à la redouter. Enfin, je partis, &

Ameſtris eut la conſolation de s'appercevoir qu'il m'en coûtoit moins qu'elle n'avoit penſé pour m'éloigner d'Iſſedon. En effet, l'admiration que me cauſoit à tous les inſtans les procédés de cette princeſſe, m'attachoit à elle, & prenoit tous les jours quelqu'avantage ſur ma tendreſſe pour Méroé. Ameſtris, ſans paroître m'étudier, en jugeoit en me voyant plus de liberté d'eſprit, & une égalité d'humeur, qui lui prouvoit que mon ame commençoit à être moins agitée. Le ciel qui vouloit récompenſer la vertu d'Ameſtris ne lui laiſſa pas longtemps déſirer un fils; il accorda cette faveur à ſes vœux, avant l'année finie de notre mariage. Ce fils, à qui je donnai le nom de Scolopitus que mon père avoit tant illuſtré, en me rendant Ameſtris encore plus chère, me rendit le ſéjour de Tanos agréable. C'étoit avec plaiſir que je me délaſſois entre Ameſtris & mon fils des ſoins que je donnois aux travaux que je faiſois faire à cette fortereſſe.

Je ſavois, par les nouvelles que je recevois ſouvent d'Iſſedon, que Minithie s'affranchiſſant des devoirs dûs à la reine, ne la voyoit que dans les jours de cérémonie, & avec une froideur ſenſible aux yeux de tout le monde; que devenue chagrine, Mi-

nithie renfermée dans son appartement, n'en sortoit que pour travailler aux affaires de l'état. Ces détails qui m'affligeoient, me faisoient tout craindre pour Méroé. Méroé, disois-je à Amestris, est toujours l'objet de la haine de Minithie, elle en sera un jour la victime. J'avois la consolation de voir Amestris sensible à mes craintes, les partager, les approuver, & plaindre Méroé. Son amitié pour cette princesse ne se démentoit jamais, sans qu'il parût lui en coûter le moindre effort; elle me parloit souvent de Méroé, elle louoit son mérite, sa beauté & sa vertu. Quelquefois elle me disoit, la fortune a voulu trop de bien à Méroé, & l'amour trop de mal! pourquoi n'ont-ils pas été d'accord! Enfin, Amestris étoit pour moi un objet d'admiration.

Il y avoit près de deux ans que j'étois à Tanos, lorsque j'appris que la reine étoit attaquée d'une maladie dont les accidens, aussi fâcheux que singuliers, faisoient craindre pour ses jours; que devins-je à cette nouvelle! Le moment fatal est donc arrivé, m'écriai-je, où Méroé va payer de ses jours l'amour que j'avois inspiré à Minithie! Ah! pourquoi ai-je rendu Méroé sensible? Malheureuse princesse! qu'il t'en coûtera cher!

La douleur d'Ameſtris fut égale à la mienne, en apprenant que la reine, victime de la fureur de ſa rivale, étoit prête à perdre la vie.

La nature, qui avoit donné à Méroé un bon tempérament, la fit combattre plus de trois ans contre la mort; mais enfin elle y ſuccomba. Perſuadé que rien ne pouvoit la ſauver, je devois être préparé à ce malheur; cependant, mon courage plia ſous ce terrible coup. La douleur d'Ameſtris étoit ma ſeule conſolation. Plus attentive & plus tendre que jamais, elle n'employoit que ſes larmes pour adoucir ma peine. Depuis longtemps, lui dis-je un jour, vous avez triomphé de la tendreſſe que j'avois pour Méroé, la vôtre & votre vertu ne m'ont laiſſé pour elle que de l'attachement & du reſpect; vous m'êtes chère, Ameſtris, je vous aime autant que vous le méritez; puis-je dire plus! ainſi je ne me fais point d'effort pour renfermer ma douleur devant vous; elle eſt auſſi innocente que juſte, ma chère Ameſtris; je dois pleurer une grande reine à qui je coûte une vie qui ſans moi eût été heureuſe.

Je paſſois à Tanos des jours heureux entre Ameſtris & mon fils, qui me devenoit cher

à mesure que je le voyois croître sous mes yeux ; il étoit également l'objet de tout mon plaisir & de mes espérances. Enfin, Scolopitus & sa mère me tenoient lieu de tout.

Tandis que je n'étois occupé que de l'éducation de mon fils, l'amour fit souvenir Ilinus que Méroé ne lui avoit point laissé de successeur. Ce prince avoit pour premier ministre Cinianus, Scythe de la plus grande naissance, du mérite le plus distingué, & à qui Sagillus, qui se connoissoit bien en hommes, avoit donné toute sa confiance; Minithie, née jalouse & altière, avoit tenté à plusieurs reprises d'éloigner des affaires Cinianus qui dans les conseils osoit s'opposer aux avis violens de cette princesse. Le chagrin humiliant d'être souvent traversée dans ses projets, par des raisons si justes qu'elles étoient toujours victorieuses, lui avoit rendu Cinianus un objet d'autant plus désagréable, que tout son pouvoir avoit échoué contre tant de mérite, & que Cinianus partageoit avec elle le crédit qu'elle avoit sur l'esprit du roi son frère. Cinianus, respecté des grands & chéri du peuple, mourut trois ans après Méroé. Ilinus, touché vivement de sa perte, & voulant témoigner à sa veuve

combien il étoit sensible à sa douleur, & l'assurer de son amitié & de sa protection, lui rendit une visite; il vit Elise, fille de Cinianus, alors âgée de dix-sept ans: elle lui inspira d'abord la plus forte passion. Minithie, sans-cesse dévorée de l'ardent désir de régner, avoit toujours gémi de la naissance d'un frère qui l'avoit écartée du trône. Un discours qu'elle m'avoit tenu peu de jours après la mort de mon père, m'avoit fait connoître toute son ambition & ses regrets. Pourquoi faut-il, Mélenide, me dit-elle, que votre sœur ait donné un fils à Sagillus? sans ce fils j'aurois été reine, & j'aurois choisi un roi, déjà reconnu par les Scythes pour un héros.... Mais Ilinus laisse Minithie au pied du trône, & vous condamne à rester son sujet.

Ilinus, sans enfans, & d'une santé délicate, permettoit à Minithie l'espérance de parvenir un jour à la couronne; le dessein que ce prince forma d'épouser Elise la fit trembler. Elise, avec un caractère ferme & de l'ambition, avoit beaucoup plus d'esprit que de beauté; Minithie l'en craignoit davantage. La volonté déterminée d'Ilinus de placer Elise sur le trône, détermina Minithie à commettre un nouveau crime. Ili-

nus mourut. Minithie redoutée des uns, aimée des autres, se fit sur le champ proclamer reine dans Issedon. La première marque qu'elle donna de son autorité fut une injustice, elle exila Elise, sa mère & ses frères au fond de la Scythie ; ainsi cette infortunée famille fut la première victime du parricide que Minithie avoit commis.

Minithie, trop habile pour ne s'être pas fait des créatures, apprit par elles que tous les Scythes me désiroient pour roi, que les plus distingués de la nation avoient indiqué une assemblée où l'on délibéreroit sur la manière de m'engager à quitter Tanos pour venir recevoir la couronne. Ils ajoutèrent que la députation qu'ils alloient me faire, seroit sans doute assez nombreuse pour soutenir mon élection par la force. Ce projet, preuve de l'estime que les Scythes avoient pour moi, me montra redoutable, à Minithie, & redoubla encore la haîne qui, dans son cœur, avoit pris la place de l'amour. Aussi artificieuse que prompte à prévenir tout ce qui pouvoit la traverser, elle fit assembler dans la plaine d'Issedon la plus grande partie des Scythes. Elle y parut à cheval. Scythes, leur dit-elle d'un ton plein de bonté, héritière de cet em-

pire, je veux le tenir de vous. Fille de Sagillus, nourrie dans ses principes, animée du désir de suivre ses traces, me croyez-vous indigne de vous gouverner selon vos usages? de marcher à la tête des armées? de vous y donner des exemples de valeur? Vous m'avez déjà vue affronter les hasards; quelques années de plus m'ont donné la prudence, & les conseils des plus sages d'entre vous qui seront mes guides, me rendront digne de vous commander. Si cependant vous croyez vous abaisser en obéïssant à une femme, nommez-vous un maître; ma tendresse pour vous me fera, sans murmurer, poser moi-même ma couronne sur sa tête. Ce discours de Minithie produisit l'effet qu'elle en attendoit; elle fut reconnue reine par une acclamation générale; ce fut avec ces exclamations réitérées qu'elle rentra dans Issedon.

Je fus d'abord informé de tout ce que je viens d'écrire; ma reconnoissance pour les Scythes fut extrême, & j'appris sans regret avec quelle adresse Minithie les avoit ramenés en sa faveur. Le trône avoit des charmes pour moi, mais il appartenoit de droit à la fille de Sagillus, & mon ambi-

tion étoit satisfaite de l'idée que mon fils pourroit régner un jour ; j'avois lieu de l'espérer. Minithie, alors âgée de trente-cinq ans, étoit trop altière, & trop jalouse du pouvoir absolu, pour risquer de le perdre en se donnant un maître. Je ne doutai point qu'elle ne voulût me punir de la frayeur que les Scythes lui avoient faite en conspirant contr'elle en ma faveur. Amestris fut d'abord frappée de cette crainte, qui n'a été que trop justifiée.

Il n'y avoit pas encore un mois que Minithie étoit reine des Scythes, lorsque je reçus d'elle la lettre que voici :

A côté du trône, je croyois connoître le poids du diadême, je me trompois ; la prudence me suggère de prendre un bras capable de m'aider à le soutenir, & mon estime pour vous me fait choisir le vôtre. Je ne suis plus Minithie, je suis la reine des Scythes, qui veut accorder sa confiance à Mélenide, & son amitié à Amestris. Que cette princesse avec son fils suive vos pas, tandis qu'en diligence vous vous rendrez à Issedon ; je ne puis trop-tôt conférer avec vous sur le dessein que j'ai formé de joindre la Bactriane à la Scythie. Je veux, à la tête de

mes armées (qui marcheront ſous vos ordres) faire voir aux Scythes par cette conquête, que je ſuis digne de régner ſur eux.

Quoique je ſoupçonnaſſe avec raiſon que Minithie ne vouloit m'attirer à Iſſedon que pour être en état de me perdre, je ne balançai point ſur le parti que je devois prendre. J'écrivis à Minithie, que prompt à lui obéïr, je ſerois toujours prêt à ſacrifier mon ſang pour ſes intérêts & pour ſa gloire, qu'elle pouvoit s'aſſurer que j'arriverois à Iſſedon peu d'heures après ſon courier.

A peine avois-je fini ces derniers mots, qu'Ameſtris, informée que je venois de recevoir un exprès de la part de la reine, entra dans mon cabinet ſuivie de ſon fils. Elle frémit en écoutant la réponſe que je faiſois à Minithie. Ah! prince, s'écria-t-elle, éperdue, qu'allez-vous faire? Vous allez courir à la mort; vous connoiſſez Minithie implacable, cruelle, artificieuſe; c'eſt un piége qu'elle vous tend. Les Scythes vous ont voulu pour roi, vous l'avez faite trembler, votre perte peut ſeule la raſſurer; elle n'oſe vous attaquer à force ouverte, elle ne veut vous tirer de Tanos

que pour vous mettre ſans défenſe. Malheureux Scolopitus, ajouta-t-elle, en prenant ſon fils dans ſes bras, tu vas perdre ton père, & bientôt tu n'auras plus de mère! Alors Ameſtris ſe jetant à mes pieds, me dit : par pitié pour un fils qui vous eſt cher, reſpectez vos jours pour conſerver les ſiens! jamais enfant a-t-il eu plus beſoin d'un père?

Quel ſpectacle! Théminisès; Ameſtris & mon fils fondant en larmes à mes genoux: que j'étois attendri! Ma chère Ameſtris, lui dis-je en l'embraſſant, répondez à l'eſtime que j'ai pour vous. Cédez ſans foibleſſe à la néceſſité; Minithie eſt ma reine, elle ordonne, je dois obéïr, mais ſoyez moins alarmée. L'ambition & la politique qui ont toujours été ſes guides, étouffent aujourd'hui dans ſon cœur une haine dont elle craindroit de devenir elle-même la victime. Ce qui doit encore vous raſſurer, c'eſt que Minithie, concevant de grands deſſeins, croit que je puis ſeul les favoriſer. Je remis ma lettre au courier, & je me préparai à le ſuivre. Enfin, je partis de Tanos, ou plutôt je m'arrachai des bras d'Ameſtris, à qui je montrai une tranquillité que je n'avois pas.

J'avois à peine fait dix lieues, que je vis venir à moi un officier Scythe que je connoissois, & qui étoit attaché particulièrement à un nommé Oxinius. Oxinius, capitaine de distinction, & homme considérable parmi les Scythes, s'étoit depuis long-temps dévoué aux intérêts de Minithie. Croyant légitimes les droits de cette princesse sur le trône, il avoit été un des plus ardens pour l'y placer. Minithie connoissoit son attachement pour elle; mais elle ne connoissoit pas sa probité: je ne pouvois la révoquer en doute; dans plus d'une occasion j'en avois eu des preuves qui lui avoient assuré toute mon estime; & il n'en avoit rien perdu, quoiqu'il se fût déclaré pour Minithie.

J'étois suivi seulement de quatre Scythes; je m'arrêtai pour attendre l'officier qui étoit prêt à me joindre. Il me pria de faire éloigner mes domestiques; ensuite il me dit: Seigneur, c'est Oxinius qui m'envoie au-devant de vous; il est chargé d'un ordre que l'honneur & l'estime qu'il a pour vous lui défend d'exécuter. A la tête de cinquante hommes, la reine lui a ordonné de vous arrêter, pour vous conduire au château de Sienne, qui est, comme vous

le savez ; à l'autre extrémité de la Scythie. Eh bien ! dis-je, à la faveur des chemins détournés, j'éviterai Oxinius, & Minithie me verra arriver à Issedon. Seigneur, reprit l'officier, achevez de m'entendre. Quinze cent hommes dispersés dans les forêts prochaines de Tanos, instruits du jour où vous aurez quitté cette forteresse, doivent se rassembler pour aller s'en rendre maître, ainsi que de la princesse Amestris & du prince Scolopitus.

Ces dernières paroles changèrent sur-le-champ ma résolution ; je ne songeai plus qu'à courir au secours de tout ce qui m'étoit cher ; je remerciai l'officier ; je le priai d'assurer Oxinius que son procédé, qui n'ajoutoit rien à mon estime pour lui, m'inspiroit une reconnoissance égale à sa générosité. Ce fut avec autant d'inquiétude que de diligence, que je repris le chemin de Tanos ; j'en étois à peu de distance, lorsque je ne pus douter de la vérité de l'avis qu'Oxinius m'avoit fait donner. Le soleil commençoit à baisser ; je vis les Scythes qui sortoient d'un bois & qui prenoient le chemin de Tanos ; j'en étois plus près qu'eux : ils me reconnurent, mais ce fut inutilement qu'en voulant se partager, ils voulurent ou me joindre, ou ga-

gner ſur moi les devans ; je pouſſai mon cheval avec tant de vîteſſe, que les Scythes eurent la mortification de me voir rentrer dans Tanos, où, ſur le champ, je me mis en état de défenſe.

Mon prompt retour apprit à Ameſtris que j'avois été arrêté en chemin par un avis. La joie qu'elle ſentit en me revoyant, fit bientôt place aux plus vives alarmes, lorſqu'elle ſut que ſi Oxinius eût exécuté ſa commiſſion, j'étois perdu ſans eſpoir de ſalut, & que mon fils & elle au pouvoir de Minithie, devenoient les victimes de ſa fureur.

Spuldinus, qui commandoit les quinze cent hommes, sans-doute chargé de m'attaquer ſi je refuſois d'obéir aux ordres de Minithie, ou ſi je tombois dans le piège qu'elle m'avoit tendu, parut le lendemain devant Tanos à la tête des Scythes : il me fit demander ma parole pour m'envoyer un officier ; je la donnai. L'officier me dit que la reine exigeoit de moi que je lui rendiſſe cette fortereſſe, que le roi ſon père ne devoit jamais donner en propriété à un ſujet. Je répondis que Tanos étoit la conquête de Scolopitus, & la récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus à l'état ; que ſi la reine entreprenoit de me l'enlever par la force,

je la défendrois jusqu'à ce qu'elle fût entièrement détruite, & que je me ferois ensévelir sous ses ruines; j'ajoutai que je suppliois la reine de m'épargner la douleur de tourner contr'elle des armes qui avoient été funestes aux ennemis de l'état.

L'Officier à qui je faisois cette réponse m'avoit vu à la tête des Scythes; touché de la situation où il me voyoit, il me dit: seigneur, si vous rendez justice aux Scythes, vous savez que vous êtes l'objet de leur estime & de leur amitié; mais votre résistance à remettre Tanos va les prévenir contre vous, & poussés par la reine, dont la demande paroît juste, ils seconderont son ressentiment. Ce n'est pas Tanos, repliquai-je, ce n'est pas ma vie que je veux conserver, c'est celle d'Amestris, c'est celle de mon fils; j'ai appris de mon père à respecter mes devoirs; si je m'en éloigne, les Scythes, qui me connoissent, verront que l'on m'y aura forcé.

L'officier, après avoir rendu compte à son commandant du refus que je faisois de remettre Tanos, ajouta qu'il avoit assez examiné cette forteresse pour la juger hors d'insulte; que je lui avois dit, en le menant moi-même à la barrière, que si Spuldinus

ne s'éloignoit promptement, je pourrois n'être pas le maître d'arrêter l'ardeur de ces braves gens dont il me voyoit entouré, plus indignés que moi de l'injuste demande de la reine. J'ai su ces particularités d'un grand nombre de Scythes qui, par troupes, abandonnant Spuldinus pendant sa retraite, vinrent se jeter dans Tanos ; ils me servirent depuis avec ce zèle qu'excitent les persécutions non méritées, & qui, ajoutant la pitié à l'estime, fait aux malheureux plus de créatures que les prospérités.

Spuldinus, homme aussi sage qu'habile, comprit que le plus puissant ennemi que la reine auroit à combattre dans le siege de Tanos, étoit l'amitié des Scythes pour moi, ainsi il vit, avec douleur, que cette entreprise devenoit une véritable guerre civile qui alloit armer le Scythe contre le Scythe. Minithie en jugea de même, & prit un parti qui me força à en prendre un violent. Quoique capable d'une profonde dissimulation, cette princesse ne put s'empêcher de faire éclater sa colère, voyant ses artifices découverts. Elle ne s'en prit point à Spuldinus, dont le récit étoit simple ; mais comme ce capitaine lui apprit qu'il m'avoit vu rentrer dans Tanos, & avec tant de vîtesse ;

qu'il n'avoit pu me joindre, Minithie ne balança pas à croire que j'avois été averti par Oxinius ; elle lui manda de se rendre à Issedon, où, sur le champ, il fut arrêté.

Le moment où je sus cette nouvelle fut bien douloureux pour moi ; je tremblai qu'Oxinius ne devînt la victime de son procédé généreux. Mais Minithie, pour donner une marque de clémence qui disposât les esprits en sa faveur, après avoir écouté Oxinius, parut lui rendre sa confiance ; elle dit publiquement que, connoissant la nécessité d'être maîtresse de Tanos, elle avoit voulu s'assurer de ma personne pour s'emparer de cette place, sans qu'il en coutât de sang.

Le caractère de Minithie ne me permettoit pas d'espérer qu'elle me laissât tranquille dans Tanos. Elle vouloit, en effet, avoir cette barrière à opposer aux entreprises des Sarmathes ; & de plus, elle avoit juré ma perte. Je voyois, avec une douleur amère, l'impossibilité de faire aucun traité avec cette artificieuse princesse. La prudence, cependant, m'ordonnoit de prendre des mesures pour garantir Amestris & mon fils, uniques objets de ma tendresse, de la fureur d'une implacable ennemie. Sans eux, j'aurois été à Issedon offrir Tanos & ma tête à Minithie.

Je ne pouvois vaincre ni mes incertitudes, ni mes ſcrupules, lorſque j'appris que Minithie, à la tête de plus de quarante mille Scythes, s'avançoit vers Tanos ; je vis que j'étois perdu, ſi j'attendois une armée contre laquelle je ne pouvois plus me défendre qu'en déſeſpéré. Les repréſentations des plus braves que j'avois avec moi, & les murmures du ſoldat alarmé, me firent connoître que je ne devois plus balancer ſur le ſeul parti que j'avois à prendre ; je remis donc aux Sarmathes cette fortereſſe que mon père leur avoit priſe ; & le cœur mortellement bleſſé de me voir contraint à faire une démarche qui démentoit ſi fort mon caractère & mon attachement pour ma patrie, je paſſai chez les Sarmathes avec Ameſtris & mon fils.

Quinze jours après, Minithie parut dans la plaine de Tanos. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, ou plutôt ſon déſeſpoir, d'y trouver une armée auſſi forte que la ſienne ! Ameſtris & Scolopitus entre les mains des Sarmathes, ils crurent pouvoir en ſûreté exiger de moi d'être leur général. Je réſiſtai en vain ; ils me dirent que puiſque je leur attirois la guerre, c'étoit à moi à les défendre. Je couvrois donc Tanos à la tête des

Sarmathes. Que j'eus de regret & de honte en voyant les Scythes vis-à-vis de moi! Je me flattai que Minithie, arrêtée dans son entreprise, y renonceroit; je me trompois: & ce fut inutilement que je la fis supplier de ne pas commencer une guerre que les Sarmathes étoient bien éloignés de désirer, & qui pouvoit avoir des suites funestes. Mais un désir de vengeance emporta cette reine altière; elle fit sommer les Sarmathes qu'ils eussent à lui rendre Tanos, Amestris, Scolopitus & moi. Peu satisfaite de la réponse des Sarmathes, elle leur déclara la guerre.

Cette guerre duroit depuis deux ans. Dans toutes les occasions, j'humiliois l'orgueil de Minithie par les avantages que je remportois toujours sur les Scythes. Ces avantages réitérés, portant sa haine & le desir de se venger au dernier excès, la déterminèrent à prendre contre moi un parti digne de sa fureur.

Il y avoit peu de jours que j'avois attaqué & battu l'armée de Minithie, lorsque les Sarmathes reconnurent parmi eux quatre Scythes déguisés. On les arrêta; ils avouèrent dans les tourmens qu'ils étoient chargés par Minithie de m'assassiner. Les Sarmathes, à qui mes succès me rendoient cher, indi-

gnés contre cette barbare princesse, & sans égard au mouvement de pitié qui me faisoit demander grace pour ces malheureux séduits & corrompus par leur reine, les condamnèrent à périr ; ensuite ils firent jeter leurs têtes dans le camp de Minithie.

Mon fils avoit huit ans quand je passai chez les Sarmathes. Je le dirai sans prévention, jamais prince ne fut plus aimable ; il rassembloit en lui toutes les vertus d'Amestris & les grandes qualités de mon père. Dès qu'il eut douze ans, je satisfis à l'impatience qu'il avoit de s'attirer l'estime des Sarmathes. Alors je fus pour lui ce que Scolopitus mon père avoit été pour moi. Sans respecter ni sa jeunesse, ni ses jours, je l'exposai aux fatigues & aux hasards de la guerre. Dans cet instant, je parle de mon fils avec complaisance ; j'en parlerai dans un moment, mon cher Théminisès, le cœur serré de la plus vive douleur, & les yeux noyés de larmes.

Scolopitus avoit atteint sa seizième année, lorsque Minithie forma le projet de me faire assassiner. Son dessein découvert, les ministres de son crime punis, & leurs têtes trouvées par les Scythes, portèrent sa fureur à un tel excès, qu'elle résolut de tout hasarder pour se venger ; elle sortit

d'un camp inattaquable, & vint fondre sur les Sarmathes. A peine eus-je le temps de me mettre en état de défense : ma droite & ma gauche furent chargées avec la même impétuosité ; je me portai à la gauche qui plioit. Tandis que je la rassurois, Scolopitus que j'avois laissé à la droite, y fut enlevé. Minithie, contente d'avoir mon fils en son pouvoir, fit rentrer dans son camp ses troupes, qui avoient été mal menées sur la fin de l'action.

La prise de mon fils me saisit au point, qu'elle me fit oublier de poursuivre les Scythes. Ce moment d'inaction me fit échapper celui de charger Minithie dans sa retraite; je courus alors au secours d'Amestris, à qui les cris des Sarmathes avoient d'abord appris le triste sort de Scolopitus ; elle étoit dans l'endroit le moins exposé du camp. Dans quel état, grands dieux, la trouvai-je ! les yeux fixes, elle ne versoit pas une larme, & ne proféroit pas un seul mot ; elle ne répondoit à ce que je lui disois de plus touchant, qu'en me serrant les mains. A tous les instans je craignois de la perdre par les fréquentes foiblesses où elle tomboit.

J'oubliai dans ces tristes momens le péril du fils, & ne fus occupé que de celui de

la mère. Enfin, elle me dit d'une voix languiſſante & entrecoupée de ſanglots : Ah! cher prince ! .... quel malheur ! .... Scolopitus ! .... mon fils ! .... Il eſt mort ! .... Non, lui dis-je. Il eſt mort, reprit-elle, puiſqu'il eſt au pouvoir de Minithie ! .... hélas ! nous n'avons plus de fils ! Je tâchai de raſſurer Ameſtris ſur les craintes que je partageois avec elle. Vous reverrez bientôt Scolopitus, repris-je; Minithie eſt trop habile pour ne pas ſacrifier ſa haine au déſir d'aſſurer ſa domination chancelante. Je ſais que les Scythes mécontens murmurent contre une trop longue guerre que l'injuſtice a commencée, & dont le ſuccès leur eſt déſavantageux. Je vais, de l'aveu des Sarmathes qui veulent ſauver mon fils à quelque prix que ce ſoit, faire à Minithie des propoſitions de paix ſi favorables, que les Scythes humiliés & rebutés la forceront de les accepter. Ah ! ma chère Ameſtris, épargnez-moi les mortelles alarmes que l'excès de votre douleur me cauſe. C'eſt Mélenide, ajoutai-je en l'embraſſant, ce Mélenide qui vous eſt ſi cher, qui vous en conjure.

J'avois paſſé la nuit auprès d'Ameſtris, lorſqu'au ſoleil levant j'entendis crier de toutes parts aux armes. Je courus pour ſavoir

la cause de ce subit mouvement. Je vis les Sarmathes qui s'apprêtoient à combattre. Ils me demandèrent tumultueusement de les mener à l'ennemi. Ah ! Theminisès, je frissonne en me rappelant le sujet de leur fureur. Ils m'apprirent que quelques soldats d'une garde avancée s'étant approchés du camp des Scythes, avoient reconnu à la pointe d'une pique plantée sur le retranchement, la tête de mon malheureux fils. Après ce funeste récit, toute l'armée, poussant des cris terribles, me dit que si je refusois de les mener à l'instant pour punir les Scythes de leur barbarie, malgré l'obéissance qu'ils m'avoient jurée, ils iroient sans chef sacrifier aux manes de Scolopitus, tout ce qui se présenteroit au tranchant de leurs épées.

Je sortois de mon abattement, & voulant profiter de l'ardeur des Sarmathes, je leur dis : eh bien, mes chers compagnons, marchons. Je fis à la hâte des dispositions pour une attaque, dont je ne me promettois qu'une mort glorieuse. La fortune favorisa ma vengeance. Les Sarmathes franchirent les fossés, arrachèrent les palissades, surmontèrent tous les obstacles, entrèrent dans le camp des Scythes, y portèrent la terreur

terreur & le désordre ; enfin, ils forcèrent ce peuple belliqueux à fuir & à chercher son salut dans une forêt qui étoit derrière le camp. Après avoir fait cesser le carnage & détruit ce camp formidable, je courus à Amestris. Elle avoit su la triste fin de son fils ; elle étoit sans connoissance, & ne la reprit que pour me dire, en me serrant les mains : Je meurs, cher Mélenide. Elle expira dans le même moment.

La nouvelle de cette mort, répandue dans un instant, causa une consternation générale. Le Sarmathe, presque féroce, oublia la gloire qu'il venoit d'acquérir, en m'aidant à tirer une vengeance infructueuse de Minithie ; il gémit de la rigueur de mon sort. Ils aimoient mon fils ; ils respectoient Amestris ; ils connoissoient ma tendresse pour l'une & pour l'autre ; ils voyoient l'excès de ma douleur ; pouvoient-ils n'être pas affligés ? Deux jours après ces funestes coups du sort, on me dit qu'un général Scythe, avec une nombreuse suite, demandoit à conférer avec moi. J'ordonnai qu'il fût introduit ; & en même-temps, je fis dire à tous les généraux Sarmathes de se rendre auprès de moi, pour être présens à cette conférence.

Je fus étonné de reconnoître dans le chef

de cette députation, Oxinius qui, en m'abordant, mit un genou à terre & me dit: ſeigneur, j'implore au nom de tous les Scythes, non la clémence de leur vainqueur, mais celle de leur roi. Minithie n'eſt plus. Oxinius m'apprit alors que cette princeſſe, furieuſe d'avoir vu le peu de réſiſtance de ſes troupes dans la dernière affaire, avoit reproché aux Scythes leur lâcheté dans les termes les plus mépriſans, & que ces menaces avoient irrité tous les eſprits.

Je fus obligé de parler, continua Oxinius. Je repréſentai à la reine que cette guerre entrepriſe pour des intérêts particuliers, n'avoit jamais été approuvée de la nation, ſurtout ayant pour but la perte d'un prince qui avoit toujours été l'objet de ſon eſtime; que l'excès où elle s'étoit portée en faiſant périr de ſang-froid le jeune Scolopitus, avoit entièrement indiſpoſé la nation contre ſon gouvernement, & que tout d'une voix, elle demandoit la paix & Mélenide. Les Scythes ayant applaudi à mon diſcours par le cliquetis de leurs armes, Minithie s'avança vers moi, la main haute & armée d'un javelot, elle me dit: Traître, c'eſt ta première déſobéiſſance qui cauſe tous nos malheurs; je vais t'en punir. Je me reculai

par un mouvement de respect; dans cet instant, Minithie me lança son javelot qui ne m'atteignit pas. Alors les Scythes poussés à bout, l'ont accablée & percée de leurs dards; & sur le champ, seigneur, ils vous ont proclamé leur roi.

Après ces derniers mots, Oxinius se tut en baissant les yeux, comme s'il eût craint ma réponse. Généreux Oxinius, lui dis-je, je sais ce que je vous dois; ma reconnoissance égale mon estime; je connois la droiture de votre cœur, & je suis persuadé que vous blâmez l'attentat des Scythes sur leur reine. Ma naissance & l'amitié d'une puissante nation m'appellent en vain au trône. La mort de ce qui m'étoit si cher, a éteint chez moi tout desir de grandeur, & ne me laisse que celui de la retraite. Je me reproche sans-cesse le sang que j'ai fait répandre. Que les Scythes & les Sarmathes me le pardonnent; & qu'une solide paix leur rende cette tranquillité que j'ai eu le malheur de troubler si longtemps.

Oxinius & ceux qui l'accompagnoient représentoient toute la nation Scythe, comme les Sarmathes qui m'entouroient représentoient la leur. Je profitai du mouvement de respect que leur inspiroit ma modéra-

tion, pour leur faire jurer réciproquement une alliance éternelle. Ils en firent le serment avec un air de cordialité & de déférence pour moi, qui me fut sensible. Peuples réunis, leur dis-je, d'un ton d'autorité, je jure aussi que je ne sortirai de la retraite que je vais me choisir, que pour punir les infracteurs d'une paix cimentée par vos sermens & par les miens. Oxinius, continuai-je, rendez aux Scythes impatiens de votre retour, les trop justes raisons qui me déterminent à ne pas régner sur eux. Mais exhortez-les de ma part, d'élever Thibulide au trône; issu comme moi du sang royal, il est digne de régner par les grandes qualités qu'il a reçues de la nature; l'étude & la retraite auxquelles il a donné toute sa jeunesse, lui ont acquis ces lumieres & ces vertus, qui font la grandeur des rois & le bonheur des peuples.

Oxinius, après avoir fait les derniers efforts pour me faire changer de sentiment, me dit que soumis à mes ordres, il alloit apprendre à Thibulide que je l'avois nommé pour régner sur les Scythes. Quinze jours après, je fus instruit que Thibulide avoit été proclamé & couronné roi à Issedon; qu'il avoit d'abord confirmé la paix jurée

entre mes mains, & que ce prince me conjuroit de rentrer dans ma patrie.

J'eus quelque peine à quitter les Sarmathes, qui m'avoient donné tant de preuves d'attachement & de soumission. Je les vis affligés ; hommes, femmes, enfans, tous pleuroient. Arrivé en Scythie, je me rendis dans une habitation appartenante à Oxinius, qui étoit à une journée d'Issedon. J'avois pris la précaution de la demander à ce généreux ami. Le lendemain il vint me dire, au nom du roi, que ce prince désiroit de me voir à Issedon ; qu'il me supplioit de m'y rendre pour l'assister de mes conseils. Je priai Oxinius de représenter à Thibulide, que dans l'accablement où de longs & de récens malheurs m'avoient plongé, je ne pouvois m'occuper que des regrets que me causoient les pertes que j'avois faites. Mais, ajoutai-je, Thibulide peut se passer de conseils, il a le règne de Sagillus pour exemple ; c'est sur ce prince juste & modéré qu'il doit se modeler pour gouverner une nation à qui le souvenir de ce grand roi est précieux.

Peu de jours après, Thibulide vint me visiter. Il me demanda avec tendresse de l'adopter pour fils, puisqu'un destin trop

malheureux m'avoit enlevé Scolopitus. J'aurai toute ma vie pour vous, me dit-il en m'embrassant, l'attachement d'un fils qui respecte dans un père la plus rare vertu. Non, je ne puis, sans votre secours, soutenir le poids dont votre désintéressement & votre générosité viennent de me charger. Je résistai à toutes ses attaques avec une sensibilité qui rendoit Thibulide plus pressant. Enfin, voyant qu'il ne pouvoit changer ma résolution, il me dit : prince, puisque vous refusez si cruellement pour moi, & pour une nation qui vous chérit, de revenir à Issedon, vous me verrez souvent vous chercher dans cette solitude pour vous consulter sur tout ; car il faut, Mélenide, que vous soyez, malgré vous, l'ame de cet empire ; je vous le dois, c'est à vous à m'en rendre digne.

Je jugeai par ses discours & par les démarches des grands qui les appuyoient, que je ne pourrois goûter en Scythie le repos que je cherchois. Je résolus de passer dans quelque terre étrangère. Je partis accompagné seulement de deux domestiques ; & je pris des chemins détournés, dans la crainte d'être suivi.

Il ne m'arriva rien d'assez remarquable

dans les différentes régions que je parcourus, pour en faire le récit. J'arrivai à Carthage ; je vous connus, mon cher Thémisisès, je goutai votre caractère droit & sincère, je vous aimai, je fis sur vous la même impression que vous aviez faite sur moi : nos entretiens nous inspirèrent une estime mutuelle, & tous deux malheureux, nous prîmes le parti de nous consoler réciproquement dans cette retraite où nous ne craignons plus d'autre infortune que celle de survivre l'un à l'autre.

On se sépara, satisfait de la complaisance de Lhidimès, & tout le monde parut aussi touché qu'attendri de la lecture des deux manuscrits.



HISTOIRE

DU

PRINCE TITI,

Par SAINT-HYACINTE.

HISTOIRE
DU
PRINCE TITI

LIVRE PREMIER,

Contenant la vie de ce Prince depuis sa naissance jusqu'à la guerre contre le roi de Forteserre.

RONOBY, roi de *Magnasriick*, étoit si juste que ses sujets étoient heureux; aussi lui donnèrent-ils le surnom de *Bon*. Il tomba malade, tout le royaume fut alarmé. Les médecins firent de leur mieux, mais quoiqu'ils fussent les meilleurs qu'on pût trouver, ils étoient trop ignorans pour le guérir. Ce bon prince mourut. Il n'avoit qu'un fils âgé de vingt-trois ans; on le nommoit le prince Ginguet. Son père auroit bien voulu le deshériter;

car Ginguet étoit hautain, farouche & avare. Mais les loix du pays rendoient la couronne héréditaire, un teſtament n'y pouvoit rien changer. Ginguet monta de plein droit ſur le trône après la mort de ſon père.

Dès qu'il s'y fut placé, il envoya des ambaſſadeurs dans toutes les cours, pour notifier la perte qu'il avoit faite & le bien qui lui en revenoit, & il leur donna un ordre exprès d'examiner toutes les princeſſes qu'ils verroient, de l'informer de leurs traits, de leurs tailles, & ſurtout de leurs mœurs. Il reçut, en conſéquence, diverſes informations, & même les portraits en miniature de quelques princeſſes, qui étoient admirablement belles. Mais la beauté ne lui faiſoit rien; il vouloit un caractère qui lui convînt, & parmi toutes les princeſſes dont ſes Ambaſſadeurs lui écrivirent, il choiſit Tripalle, parce qu'on lui avoit marqué qu'elle étoit ſi bonne ménagère, qu'elle ne ſe faiſoit faire tous les ans qu'un habit, & même qu'elle le faiſoit ſi bien rajuſter, qu'il lui ſervoit quelquefois dix-huit mois ou deux ans; qu'elle filoit à merveille, & que quand elle avoit beaucoup de fil, elle en faiſoit une loterie, que les ſeigneurs & les dames de la cour s'empreſſoient à remplir;

pour lui plaire. Ils se faisoient un honneur de porter des chemises que leur princesse avoit filées. L'argent de cette loterie étoit un revenu si considérable, qu'il n'y avoit point de livre de fil qui ne lui rapportât ainsi plus de quatre mille florins ; ce qui faisoit que Tripalle se plaisoit si fort à ce travail, qu'elle se levoit en été à la pointe du jour, & qu'en hiver elle filoit dans son lit, afin d'avoir chaud sans faire faire du feu. On ajoutoit d'ailleurs qu'elle avoit beaucoup d'esprit, qu'elle savoit toutes les sciences, qu'elle aimoit si fort à acquérir des connoissances, que pendant qu'elle filoit, une de ses femmes lui lisoit toujours quelque bon livre, jusques-là qu'elle avoit fait tomber en consomption trois dames, à force de les avoir fait lire. Ginguet, charmé, envoya une ambassade extraordinaire pour la demander en mariage. Elle lui fut accordée, & partit de la cour du roi son père avec des coffres pleins d'or & d'argent qu'elle avoit amassés, une valise où étoient ses hardes, sa quenouille, son rouet & un chat qu'elle aimoit beaucoup. Tous les courtisans furent bien aise de son départ, & les marchands encore plus, parce que son exemple leur étoit préjudiciable. Personne ne lui

méprît, ou qu'il ne dérobât à ses maîtres la satisfaction de croire qu'il leur devoit tous ses progrès.

Quand il fut plus avancé en âge, il réussit de même dans tous ses exercices; mais lorsque, pour fortifier sa santé & son corps, on l'obligeoit d'aller à la chasse, il ne jouissoit guères que du plaisir de courir & de voir les ruses des animaux, il n'en prenoit point à les voir tuer, il en sauvoit le plus qu'il pouvoit, tant il avoit de répugnance à se divertir du mal de qui que ce fût.

Il étoit déjà parvenu à l'âge de dix-huit ans, & sa maison n'étoit encore composée que de son prétendu gouverneur, un page, un valet de chambre & deux valets de pied, pris de ceux du roi. A l'égard de l'argent, il ne connoissoit la monnoie de son propre pays que comme d'autres connoissent des médailles : ni le roi, ni la reine ne vouloient pas qu'il eût un fou, parce qu'ils avoient remarqué qu'il étoit bon, compatissant, libéral, & qu'il ne garderoit pas ce qu'on lui donneroit. Il auroit dû néanmoins jouir du revenu des terres de son apanage qui, comme héritier présomptif de la couronne, lui auroient au moins donné par jour vingt mille sous. Mais son père

ni sa mère ne vouloient point qu'il eût de maison, parce qu'ils touchoient son revenu, & qu'ils en augmentoient leurs trésors. Le prince Titi n'en marquoit aucun chagrin, il paroissoit toujours riant & satisfait. Le roi ni la reine ne prenoient point cette tranquillité pour un effet de la soumission de Titi à leur volonté, mais pour une preuve du mépris qu'il faisoit de l'argent; ce qui les irritoit d'autant plus contre lui, qu'ils regardoient ce désintéressement comme un reproche tacite de leur avarice, & comme un présage de la dissipation de leurs trésors après leur mort. Cela leur causoit une douleur qui alloit jusqu'à leur faire verser des larmes. Aussi haïssoient-ils le prince Titi autant qu'ils aimoient son cadet. Celui-ci avoit montré dès le berceau une envie d'amasser, si forte, qu'à l'âge de cinq ou six ans il se privoit des bonbons qu'on lui donnoit, & alloit grapiller ceux des autres; il serroit si bien les siens, qu'il laissoit ses fruits ou ses confitures se gâter & se moisir plutôt que d'en faire usage. Ginguet & Tripalle en étoient si charmés, qu'ils le prenoient avec transport entre leurs bras, l'embrassoient, le louoient & le considéroient comme un enfant qui seroit le vrai héros de leur race.

Un jour que le prince Titi alloit à un rendez-vous de chasse, l'écuyer qui couroit devant lui, frossa de sa botte une vieille femme qu'il fit tomber dans un endroit bourbeux. En vain le prince s'écria à l'écuyer d'arrêter; soit que l'écuyer l'entendît ou non, il ne tourna pas seulement la tête. Cependant le prince s'étoit jeté de cheval au milieu de la boue pour relever la vieille femme, & son page dont il étoit suivi en avoit fait autant, sans se donner, ni l'un ni l'autre, le temps d'arrêter leurs chevaux. Le prince & le page au milieu de la boue, essayoient de relever la vieille, ce qui n'étoit pas facile, parce qu'elle ne pouvoit s'aider d'une jambe qu'elle croyoit s'être démise : cette femme étoit pesante, & ils vouloient la relever doucement, pour ne point augmenter ses douleurs. Après bien des précautions, ils la tirèrent enfin de la boue, & la portèrent à quelques pas de là sur un terrein sec entre deux arbres, où ils l'assirent; ils la prièrent d'examiner si véritablement sa jambe étoit démise, il se trouva qu'elle n'étoit que foulée; une entorse violente causoit une extrême douleur à la vieille, mais rien n'étoit ni démis, ni cassé. Après l'avoir laissée quelque temps à se remettre, ils lui

offrirent de l'aider à regagner sa maison, qu'elle leur dit n'être pas fort éloignée : elle prit, d'un côté, le prince sous le bras, s'appuya de l'autre sur l'épaule du page : ils marchèrent ainsi tous trois, à pas de tortue, jusques sur la lisière de la forêt. La vieille se trouva alors si foible, qu'ils furent obligés de faire une pause, quoiqu'ils ne fussent pas à un jet de pierre de la maison, ou plutôt de la cabane de la vieille. Le prince lui réitéra les excuses qu'il lui avoit déjà faites de l'étourderie de l'écuyer, qu'il ne nomma pourtant pas de ce nom, parce qu'il ne vouloit point se faire connoître. Il demanda ensuite à la bonne femme si elle ne vouloit pas qu'on fût chercher quelqu'un à sa maison, qu'elle leur avoit montrée. Elle répondit qu'il n'y avoit personne qu'elle qui l'habitât; sur quoi le prince commença à avoir de l'inquiétude, parce que cette bonne femme n'étoit pas en état d'être laissée seule : il faut donc, lui dit-il, qu'on aille vous chercher quelqu'un dans le hameau voisin. Cela n'est pas nécessaire, répondit la vieille, je n'ai rien à faire qu'à me tenir en repos. C'est pour cela même, reprit le prince, qu'il vous faut quelqu'un pour vous donner ce dont vous pourriez avoir besoin. La vieille fit un

nouvel effort, & ils arrivèrent enfin à la cabane, dont elle ouvrit la porte avec une clef de bois. Cette cabane étoit à moitié en terre; il y avoit cependant une féparation dans la longueur, qui faifoit deux petites chambres, ou plutôt deux petites grottes. La vieille s'affit fur une banquette de terre qui y fervoit de fiége, pria le prince de s'affeoir auprès d'elle, fit avancer une petite table devant lui, & demanda par grâce au page de tirer d'un trou qu'elle montra, trois petites corbeilles, dans l'une defquelles il y avoit des noifettes, dans l'autre des noix, & dans la troifième des nefles; elle les fit mettre fur la petite table, & pria le prince & le page d'en manger. Le prince dit au page de prendre feulement une poignée de chaque chofe, & d'aller dans les maifons du hameau voifin chercher quèlque femme qui vînt avoir foin de la pauvre bleffée. Celle-ci s'y oppofoit; mais le page n'eut d'égard qu'à l'ordre de fon maître; il courut l'exécuter. Cependant Titi, par complaifance pour la vieille, prit quelques noifettes. Quand il en eut goûté, il les trouva fi bonnes, fi bonnes, qu'il y revint plufieurs fois: plus il en mangeoit plus il les trouvoit excellentes. Il ne goûtoit ni des noix,

ni des nêfles, n'imaginant pas qu'elles puſſent être auſſi bonnes: cependant comme la vieille le preſſa d'en goûter, il eut encore la complaiſance de le faire, & ne fut pas moins ſurpris de leur bonté que du goût délicieux des noiſettes: jamais il n'avoit fait ſi bonne chère. Le page revint avec deux femmes, dont la plus jeune, qui étoit la fille de l'autre, quoique pourtant elle eût pu être une grand'mère, venoit pour avoir ſoin de la bonne vieille. On étoit convenu qu'elle auroit un ſou par jour; le page le dit devant elle, afin qu'il n'y eût point de diſpute. Le prince ajouta que ſi elle contentoit bien la bonne femme, il lui donneroit deux ſous au lieu d'un, & même quelque choſe de plus. Ne voudriez-vous point, mon bon Monſieur, dit cette femme, me donner quelque choſe d'avance? Excuſez, je n'ai pas l'honneur de vous connoître. Le prince ſe trouva alors bien embarraſſé & bien fâché; il n'avoit pas un ſou. Je n'ai point d'argent, lui dit-il; & vous, ajouta-t-il, en s'adreſſant au page, n'en avez-vous point? Vous ſavez bien qu'on n'en porte pas quand on va à la chaſſe, répondit le page; je n'ai que quatre ſous & demi, les voilà. Le prince les prit & les donna à la femme, en aſſu-

rant quelle n'avoit qu'à bien faire ſon devoir, & qu'il lui en enverroit davantage le lendemain. Ces quatre ſous étoient cependant toute la reſſource du pauvre page; c'étoit un fonds qu'il deſtinoit à faire profiter au Lanſquenet. Titi ſe trouva alors dans un nouvel embarras; le rendez-vous de la chaſſe étoit loin, il ne ſavoit ce que ſes chevaux étoient devenus, il craignoit qu'ils ne fuſſent égarés, & que cela ne lui attirât du chagrin de la part du roi & de la reine; car la reine ſe mêloit de tout, principalement quand il s'agiſſoit de le gronder. Réſolu d'aller à pied au rendez-vous, il ſe leva, après avoir aſſuré la vieille qu'elle auroit le lendemain de ſes nouvelles, & l'avoir remerciée de ſes excellentes noiſettes. Mais la vieille, en lui faiſant de ſon côté beaucoup de remercimens, ne voulut point le laiſſer ſortir qu'il n'eût mis dans ſes poches ce qui reſtoit de noiſettes, de néfles & de noix, quoiqu'il en eût tant mangé, & le page auſſi, qu'il eût honte d'en emporter. En marchant avec le page, Titi ne put s'empêcher de lui parler de ſon inquiétude, non ſeulement à l'égard de leurs chevaux; mais encore touchant leurs habits qui étoient couverts de boue, & principa-

lement touchant les moyens d'avoir de l'argent le lendemain pour envoyer à la vieille, à laquelle il vouloit auſſi envoyer un médecin & un chirurgien. A l'égard des chevaux, dit le page, ils auront ſans-doute ſuivi celui de l'écuyer ; ainſi n'en ſoyez point en peine. A l'égard de nos habits, comme ce ne ſont que des habits de chaſſe, & que ce n'eſt qu'une boue ſablonneuſe, en les nettoyant bien, il n'y paroîtra pas, & je m'en charge. A l'égard de l'argent, il me ſemble, monſeigneur, que vous pouvez bien en demander à la reine, & ſi elle vous en refuſe, en demander au roi. Comme ils ne vous en donnent jamais, leurs majeſtés ne vous en refuſeront pas pour remédier à un malheur dont leur écuyer eſt la cauſe. Il faudra bien que je le faſſe, dit le prince en ſoupirant. Ils s'entretenoient ſur tout cela, quand ils virent l'écuyer revenir à eux. Il avoit été juſqu'au rende z-vous, ſans s'appercevoir que les chevaux du prince couroient à vide ; & tout étonné, il avoit ſur le champ tourné bride pour le chercher par le même chemin. Le prince le gronda, quoiqu'il n'osât le faire autant que cet homme le méritoit ; le prince l'auroit ſévérement puni s'il avoit été maître de le faire. Ayant remonté à cheval, il

regagna la chasse. L'écuyer, informé de l'aventure, loin d'être honteux de son étourderie ou plutôt de sa malice, car elle y avoit eu part, conta comme une belle action ce qu'il avoit fait, & comme une sottise ce qu'avoit fait le prince: ainsi, à peine furent-ils de retour au palais, que l'aventure fut divulguée & servit de plaisanterie aux courtisans qui savoient bien que c'étoit faire leur cour que de ne pas louer Titi; de sorte que, quoiqu'ils ne pussent s'empêcher d'admirer & de louer sa bonté dans le fond de leur cœur, ils exerçoient cependant toute leur belle humeur à la tourner en ridicule. Dès que le prince parut devant le roi & la reine, ils furent les premiers à le railler, & son petit frère s'en mêla aussi. On n'appela plus le page de Titi que *le page aux vieilles*; sobriquet qui lui dura longtemps, dont il se fâcha d'abord, & dont il se fit honneur dans la suite. Les plaisanteries mal fondées tournent enfin à la gloire de ceux contre qui on les fait. Il n'en fut pas de même d'une réponse que fit le page à un conseiller d'état qui, malgré son grand âge & sa dignité, faisoit le galant auprès de toutes les jeunes filles, non de cette manière agréable & polie, où une ironie aimable rend le

badinage

badinage même bienfaisant aux vieillards, mais avec toute la fadeur d'un vieux visage, dont les yeux veulent se tourner tendrement. Ce conseiller ayant appelé le page de son sobriquet, *page aux vieilles*, celui-ci lui répartit qu'*il aimoit mieux être le page des vieilles que le sot des jeunes*; ce qui fit beaucoup rire ceux qui étoient présens, & qui rendit le Conseiller aussi honteux qu'irrité dans le fond du cœur : car ce sobriquet lui resta aussi. Et c'est encore une manière de le désigner qu'employent ceux qui font la généalogie de sa famille.

Le prince fut le lendemain matin chez la reine plutôt que de coutume ; il vouloit lui parler seul. Qui vous amène si-tôt, lui dit-elle ? madame, répondit Titi, l'envie de rendre mes respects à votre majesté, & de lui demander une grace. Quoi, reprit-elle, en refrognant la mine à ce mot de grace ? De vouloir bien, continua Titi, me faire donner quelqu'argent ; j'en ai un besoin extrême ; vous savez, madame, que je n'ai jamais un sou. Qu'en avez-vous à faire, répondit la reine ? N'êtes-vous pas nourri, vêtu, logé, & servi ? Que vous faut-il de plus ? Rien pour moi, madame, répondit le prince ; mais il y a des cas où

je voudrois pourtant bien pouvoir diſpoſer de quelque petite choſe. Oh, des cas, monſieur, des cas, dit la reine ; eh pour quels cas vous faut-il maintenant de l'argent ? Je ſupplie votre majeſté de me diſpenſer de le dire, répondit le prince. Non, dit la reine, je veux le ſavoir, & ſans cela vous n'aurez rien. Puiſque vous le voulez, madame, dit Titi, c'eſt que j'en ai promis à une femme que je fis chercher pour avoir ſoin de la bonne vieille qu'un écuyer du roi a eſtropiée, & qu'il ne me convient pas d'avoir promis, & de ne pas tenir. Eh pourquoi promettez-vous, reprit la reine ? Que vous fait cette vieille pour avoir tant de ſoin d'elle ? Qu'elle vive ou qu'elle meure, que vous importe ? Diroit-on pas qu'une vieille eſt fort néceſſaire à un état ? Je croyois, dit Titi, que je n'étois prince que pour ſecourir particulièrement les malheureux. Ah vraiment voilà de belles idées, s'écria la reine ? Allez, allez, monſieur, ces maximes ſont bonnes dans des livres. Apprenez, une fois pour toutes, que les princes ne ſont pas faits pour les hommes, mais les hommes pour les princes. S'il y a des malheureux, tant pis pour eux. Vous ſeriez un plaiſant roi. Allez, monſieur, allez, je vous

remercie de votre bonjour ; comptez que vous n'aurez rien. Titi se sentit l'ame pleine de douleur à ce discours ; il y fut plus sensible qu'au refus que la reine lui fit. Il se retira dans son appartement, n'osant quasi penser que sa mère fût capable d'une si grande dureté d'ame. Il en soupiroit, & disoit en lui-même, qu'il aimeroit mieux n'être pas prince, que d'avoir tant d'inhumanité. Il dit à l'Eveillé, c'étoit le nom de son page, qu'il étoit au désespoir, que la reine n'avoit point voulu lui donner d'argent, & que s'il alloit au roi, il voyoit bien qu'il n'en obtiendroit rien non plus ; que cela ne serviroit qu'à irriter encore la reine sa mère. Le page invectiva beaucoup contre l'injustice de l'un & de l'autre, contre leur avarice, & l'état où ils laissoient un prince des revenus duquel ils s'étoient emparés ; Titi lui imposa silence, & lui dit de songer seulement à quelqu'expédient pour avoir un écu ou deux. Le page alla trouver son père, qui étoit un bon gentilhomme, mais pauvre, & chargé d'une grosse famille ; il n'avoit que cinq écus : s'étant informé des raisons qui faisoient que le prince avoit besoin d'argent, il lui en envoya quatre, & lui fit dire qu'il vendroit plutôt un grand gobelet d'ar-

gent qu'il avoit, que de l'en laisser manquer. L'Eveillé retourna bien joyeux auprès du prince. En entrant dans sa chambre, après avoir regardé s'il n'y avoit personne, il commença par faire plusieurs cabrioles pour exprimer sa joie sans parler; après quoi, il donna à Titi les quatre écus. Le prince fut ravi, & ordonna sur le champ au page d'aller prendre un médecin & un chirurgien, de les mener chez la bonne vieille, de donner trente sols à la femme qui la gardoit, & de ménager le reste pour les choses nécessaires, & le paiement du médecin & du chirurgien. Le page exécuta ses ordres avec une ponctualité plus digne d'un homme raisonnable que d'un page; il trouva la bonne vieille beaucoup mieux: cependant le médecin, qui avoit fait ses études à Paris, lui ordonna deux saignées, une purgation & des clistères; & le chirurgien voulut appliquer à la jambe des cataplasmes; mais la vieille remit au lendemain à le faire, pour ne leur pas dire qu'elle n'en feroit rien. Comme ils étoient prêts à s'en retourner, une poule annonça par son chant qu'elle venoit de pondre. Le monsieur qui étoit avec vous hier, dit la vieille en s'adressant au page; car on ne lui avoit pas dit que

ce monsieur étoit le prince Titi, & elle feignoit de l'ignorer; ce monsieur a trouvé bonnes mes noisettes, mes noix & mes nêfles. Je vous prie de lui porter l'œuf que ma poule vient de pondre, je puis vous assurer qu'il le trouvera encore bien meilleur que tout ce qu'il a goûté ici. Dites-lui que je le supplie de vouloir bien le manger. Elle envoya lever l'œuf, l'enveloppa dans des herbes, & le donna au page, en lui recommandant bien de prendre garde de ne pas le casser. Ayant alors pris congé de la vieille, le médecin & le chirurgien retournèrent chez eux, & l'Eveillé vint rendre compte au prince de ce qui s'étoit passé, il lui donna l'œuf. Vraiment, dit Titi en le recevant, je n'ai point songé à manger les néfles, ni les noix que je mis dans mes poches quand je sortis de chez cette bonne vieille, elles sont restées dans mon habit de chasse. Va, l'Eveillé, qu'on me fasse cuire cet œuf, ne le perds point de vue, puisqu'il doit être si bon ; & quand il sera cuit, apporte-le moi. Cet œuf, avec mes nêfles & mes noisettes, fera mon souper. Le page obéit, & pendant ce temps, le prince fut chercher dans les poches de son habit de chasse, les nêfles, les noix &

les noiſettes qu'il prépara pour manger après ſon œuf. L'éveillé revint avec un officier de la bouche pour ſervir le prince. Quand on eut mis ſon couvert, il prit l'œuf, le caſſa par le haut pour faire l'ouverture néceſſaire à des mouillettes que l'officier préparoit : il avoit peine à le caſſer, il frappa plus fort, & un morceau de la coque ſauta en s'éclatant, & laiſſa voir quelque choſe de ſi brillant, que le prince en étoit ébloui. L'officier & le page s'approchèrent pour regarder. Après la première ſurpriſe, Titi leva le reſte de la coque, & découvrit un diamant d'un éclat ſi merveilleux, que jamais on n'en a vu un pareil. Il étoit plein de feu, de la plus belle eau du monde, & d'une groſſeur telle qu'il ne s'en trouve point. Titi ne pouvoit revenir de ſon étonnement ; il ne ſavoit que faire, ni que penſer. Pendant qu'il rêvoit à ce miracle, & que l'officier & le page admiroient le diamant que le prince leur avoit donné à voir, il prit une noiſette qu'il mit ſous ſes dents pour la caſſer : mais quelle fut ſa ſurpriſe! cette noiſette ſe trouva encore un diamant : quel nouveau ſujet d'admiration ! On ſe jette ſur les autres, on les caſſe ; autant de diamans que de noiſettes, & de diamans auſſi

parfaits dans leur espèce, que le gros l'étoit dans la sienne. On voulut ensuite examiner les noix & les nêfles, elles se trouvèrent encore des diamans admirables : les uns étoient enfermés dans la coque de la noix, les autres couverts de la peau de la nêfle. L'officier, transporté de joie & d'étonnement, sortit de la chambre du prince, occupé, aussi bien que le page, à considérer tant de merveilles, & courut publier une nouvelle si surprenante. Il alla jusqu'au roi & à la reine, à qui il le dit avec transport. Leurs majestés se levèrent sur le champ, & vinrent en hâte dans l'appartement du prince, qu'ils trouvèrent devant une table chargée en effet de plus de richesses qu'on n'en croyoit dans tout l'univers. La reine se saisit d'abord du gros diamant qu'elle considéroit, qu'elle regardoit de tous les côtés, qu'elle auroit voulu avaler comme l'œuf dont il avoit la forme ; elle le faisoit admirer au roi, aux uns & aux autres des courtisans qui avoient suivi, & auxquels elle le portoit avec des transports qui lui faisoient faire des sauts peu séans à la majesté royale. Elle revint ensuite à examiner les autres diamans, & sa joie alla jusqu'à lui faire embrasser le prince Titi, & à le faire embras-

ſer du roi. Cependant, relevant les quatre coins de la nappe ſur laquelle étoient de ſi précieux fruits, elle les emporta dans ſon appartement, en diſant au prince Titi qu'elle lui parleroit le lendemain matin.

Le roi & la reine, rentrés dans leur appartement, congédièrent tous les courtiſans, & envoyèrent chercher les plus habiles jouaillers. Le bruit d'une ſi grande nouvelle s'étoit déjà répandu dans la ville, & les jouaillers ſurpris, étoient accourus au palais, dans l'eſpérance de voir les diamans merveilleux. Plus il les examinèrent, plus ils en admirèrent la bonté & la beauté.

Leurs majeſtés ne purent dormir de joie, elles en parlèrent toute la nuit, & conclurent que cette vieille, pour qui le prince Titi avoit marqué tant de compaſſion, devoit être une très-puiſſante fée, qu'il n'y avoit qu'une fée qui pût faire de ſi magnifiques préſens; c'eſt pourquoi, dit la reine, nous ferions bien d'aller demain la voir; de lui faire beaucoup de careſſes, de lui mener tous les médecins & tous les chirurgiens de la cour, & de l'aſſurer qu'elle peut diſpoſer de tout ce qui eſt en notre pouvoir. Le roi approuva ce conſeil, & dès le point du jour, il ordonna qu'on tînt

prêts les plus beaux carosses, que tous les médecins & les chirurgiens se tinssent prêts à le suivre, & qu'on invitât aussi tous les seigneurs de la cour à s'y trouver à la sortie de table avec leurs plus beaux équipages : il n'y eut que le prince Titi auquel on ne fit rien dire. On ne vouloit pas le mener, parce qu'on ne vouloit pas lui conserver la faveur de la fée ; mais la reine lui envoya le matin deux ginguets d'or enveloppés dans du papier cacheté, avec un compliment fort poli, où elle l'assuroit que pourvu qu'il ménageât bien cet argent, il la trouveroit toujours disposée à lui faire plaisir. Le prince eut la discrétion de ne point ouvrir le petit paquet devant l'officier qui le lui avoit apporté, & de ne rien dire ensuite du présent de la reine ; par respect pour elle, il se contenta de sortir dans l'instant avec l'officier, pour porter lui-même à la reine sa réponse & ses remercimens. Il les fit avec autant de marques de reconnoissance que si c'eût été une grande grâce. La reine, malgré son caractère impérieux, n'osoit lui parler de ses diamans : Titi n'en ouvrit pas la bouche, & se retira lorsqu'il entendit une dame qui alloit en parler. On fit dire à deux

eigneurs, qui avoient beauconp de part à la bienveillance du prince, de le mener à la chaſſe d'un côté oppoſé à celui où le roi vouloit aller. Ils le firent, & d'abord après le dîné du roi & de la reine, qui avoient mangé à leur petit couvert, on partit pour aller voir la vieille. La cour n'avoit jamais été ſi brillante pendant le règne du roi Girguet. Tous les officiers de ſa maiſon qui avoient pu trouver des chevaux dans ſes écuries, étoient à cheval, pluſieurs autres en avoient emprunté; car les écuries du roi en étoient ſi mal fournies, que la princeſſe de Blanchebrune, couſine germaine de ſa majeſté, & qui s'étoit propoſé de faire cette partie à cheval, ne l'auroit pas faite, ſi le premier miniſtre ne lui eût fait prêter un de ſes chevaux de main. Il y avoit un caroſſe plein de médecins, qui ſuivoit immédiatement celui du roi, un autre plein d'apothicaires, un troiſième plein de chirurgiens. On arriva à la cabane de la vieille, où d'abord la reine mit pied à terre; le roi deſcendit auſſi de caroſſe, & tous les courtiſans parurent autour de cette cabane chapeau ſous le bras. La porte en étoit fermée. La reine elle-même voulut aller frapper. Tac, tac: Qui eſt là, dit la

voix d'une femme ? C'eſt la reine, répondit Tripalle ; ouvrez ma bonne, ouvrez ; cette femme ouvrit. Comment ſe porte la bonne maîtreſſe de cette maiſon, dit la reine en entrant ? Fort bien, madame, dit celle qui avoit ouvert, elle eſt allée dans la forêt, Comment, dit la reine ; elle eſt ſortie ? Oui, madame. Eh de quel côté eſt-elle allée ? De ce côté là, dit la femme. La reine & le roi remontèrent en caroſſe, & allèrent du côté qu'on leur avoit montré. Ils ordonnèrent aux courtiſans de chercher dans la forêt; on eut beau chercher, on ne trouva pas la vieille. Comme le jour baiſſoit, la reine fit retourner à la cabane pour voir ſi la bonne vieille étoit revenue, elle ne l'étoit point encore. Ainſi, toute la cour reprit le chemin du palais, & fit un voyage inutile, mais d'ailleurs ſi agréable, que tous ceux qui ne le faiſoient pas dans les mêmes vues que leurs majeſtés, y eurent beaucoup de plaiſir.

Quand le roi & la reine furent retirés dans leurs appartemens, ils ſe trouvèrent très-chagrins de cette courſe inutile. Cela n'avoit pas laiſſé que de leur coûter quelque choſe : il avoit fallu louer des caroſſes de remiſe pour les médecins, les chi-

rurgiens & les apothicaires qu'on avoit menés, & faire encore quelques autres fraix. Ils cherchèrent à se consoler en allant voir leurs diamans. Ils en admirèrent avec une nouvelle surprise & l'abondance & la beauté. Ils se croyoient les plus riches princes du monde, & ils avoient raison; ils auroient eu de quoi l'acheter, s'il y eût eu quelqu'un qui eût pu le vendre. Cependant, cela même leur causa un nouveau sujet de chagrin. Nous avons fait une grande faute, dit Tripalle à Ginguet; puisque nous étions chez la vieille, nous pouvions bien demander à cette femme qui gardoit sa cabane, qu'elle nous donnât des noix, des nêfles & des noisettes de la vieille, & même lui demander s'il n'y avoit point d'œufs; nous aurions peut-être fait ainsi une plus grande recolte de diamans que nous n'en avons déjà. Parbleu, dit le roi, certes, vous avez raison, madame, nous avons fait une grande sottise. A quoi avons-nous pensé, continua-t-il, en se donnant du plat de la main sur le front? Peut-on faire une pareille faute! Nous aurions peut-être pu trouver des boisseaux de diamans plus beaux que ceux que nous avons déjà. Que faire, dit la reine? C'est aussi votre faute, madame,

reprit Ginguet ; pourquoi n'y avez-vous pas ſongé ? Belle raiſon, reprit Tripalle ! Pourquoi n'y avez-vous pas ſongé vous-même ? N'y étiez-vous pas auſſi bien que moi ? Oui, dit le roi ; mais je n'ai point entré dans la cabane, c'eſt vous ſeule qui y êtes entrée, & cela devoit vous faire penſer aux nêfles & au reſte. Il ne tenoit qu'à vous d'y entrer auſſi bien que moi, reprit la reine ; qui vous en empêchoit ? l'entrée étoit libre. Non, elle ne l'étoit pas, répondit bruſquement Ginguet, vous la bouchiez toute entière avec votre corps & votre panier. Hélas ! vous n'aviez qu'à dire, repartit Tripalle un peu émue ; ſi je ſuis graſſe, vous êtes maigre, il ne vous faut pas tant de place pour paſſer ; en me tournant un peu de côté, vous en auriez eu aſſez : Mais à quoi ſervent ces diſcuſſions, continua-t-elle ? Il n'y a qu'à y retourner demain, nous n'avons pas beſoin d'y mener toute la faculté, comme nous avons fait aujourd'hui ; ainſi, nous épargnerons des louages de caroſſes : le reſte ne nous coûtera rien. Cet avis calma un peu Ginguet, qui ſe mettoit aiſément en colère, & qui ſe radouciſſoit avec peine ; de ſorte que, quoiqu'il prît un ton radouci quand il approuva cet

avis, il conserva pourtant un air boudant avec lequel ils furent se coucher. Le roi & la reine, ainsi qu'ils l'avoient projeté, prirent le lendemain, dans leur carosse, le jeune prince cadet de Titi, avec la princesse de Blanchebrune, & retournèrent voir la vieille, suivis de toute leur cour. Comme le prince Titi avoit bien vu, par ce qui s'étoit passé la veille, qu'on ne souhaitoit pas qu'il fût de cette partie, il ne se présenta point pour en être, & n'y fut point invité. Ils trouvèrent la bonne vieille sur le pas de sa porte qui épluchoit des herbes. La reine & le roi descendirent de carosse suivis du petit prince cadet, qu'on appeloit Triptillon, de la princesse de Blanchebrune, & de toute leur cour; ils abordèrent la vieille en lui faisant de grandes révérences. La bonne femme se leva d'abord, & faisoit aussi des révérences à droite, à gauche, & de tous les côtés; elle ne disoit pas un mot qu'elle n'en fît une. La reine lui fit de beaux & longs complimens, car elle en savoit bien faire : la vieille marqua sa surprise, répondit de son mieux, pria le roi, la reine, la princesse, & le petit prince, d'entrer dans sa cabane, dont la reine paroissoit curieuse d'examiner le lo-

gement. Elle étoit trop petite pour que d'autres pussent y entrer. La reine, après avoir vu les deux chambres qui y étoient formées par une cloison, s'assit sur la banquette, où le roi, le petit prince & la princesse s'assirent aussi. La reine voulut faire asseoir à côté d'elle la vieille, & commanda pour cet effet à Triptillon de se lever, pour qu'il y eût place : mais la vieille supplia sa majesté de l'en dispenser, & fut s'asseoir sur le pas de la porte, le dos tourné du côté de la campagne, de sorte qu'elle étoit vis-à-vis de leurs majestés. L'un & l'autre lui firent plusieurs questions sur son âge, ses parens, le lieu de sa naissance, sa manière de vivre : ils lui demandèrent si elle n'avoit point été mariée ; & sur ce qu'elle leur dit que non, la reine poussa les complimens jusqu'à dire à la vieille qu'elle étoit encore en état d'y songer, qu'elle ne paroissoit point son âge, qu'elle étoit encore belle & fraîche, qu'on en marioit tous les jours de moins jeunes qu'elle ; ce qui parut si ridicule au petit prince, qu'il ne put s'empêcher d'en rire, & que la vieille en rit aussi avec un air de mépris. Ensuite la reine ne sachant plus que dire, elle parla à la fée de ses nefles, de ses noix, & de

ses noisettes, & la pria de lui en faire goûter. Je n'oserois madame, dit la vieille, prendre la liberté d'en présenter à votre majesté; mais puisqu'elle daigne m'en donner la permission, voilà tout ce que j'en ai dans ces deux trous, qui sont à côté d'elle, je vais avoir l'honneur de les lui servir. Non, non, dit la reine; en se tournant pour les prendre elle-même, puisqu'elles sont dans ces trous, je puis bien les en tirer. Cependant, la vieille mit devant le roi & la reine sa petite table, une nappe blanche & deux plats de terre, où l'on servit dans un tout ce qu'il y avoit de nefles, & dans l'autre tout ce qu'il y avoit de noix & de noisettes. Ginguet & Tripalle se jetèrent avidement dessus; ils en goûtèrent, & ne les trouvèrent point différentes des autres nefles, noix ou noisettes qu'ils avoient mangées auparavant; quelques-unes même étoient gâtées; on trouva des vers dans quelques noisettes. Le roi en donna au prince & à la princesse, qui ne les trouvèrent pas meilleures; de sorte qu'on en mangea peu: mais la reine se levant alors, pria la vieille de monter dans son carosse, & de venir avec elle, parce qu'elle avoit quelque chose dont elle vouloit l'entretenir. La vieille obéit,

& pendant que le roi prît l'air autour de la cabane, que tous les courtisans vinrent visiter les uns après les autres, la reine & la vieille allèrent doucement du côté de la forêt. Tripalle déployant toute son éloquence, fit connoître à la vieille qu'elle la reconnoissoit pour une fée, & pour une grande fée, qu'elle venoit lui demander son amitié & sa protection, & l'assurer que le roi & elle étoient dans la résolution de tout faire pour la mériter; elle se servit des expressions les plus fortes : mais la vieille soutint toujours à sa majesté qu'elle se moquoit de sa très-humble servante, & qu'elle étoit surprise qu'une si grande reine prît ainsi une pauvre vieille petite bonne femme pour en faire le sujet de ses plaisanteries. La reine insista vainement sur la preuve des diamans; la vieille assura toujours que sa majesté se faisoit illusion, que les courtisans & ses jouaillers mêmes la trompoient, qu'il falloit qu'il y eût de l'enchantement dans cette affaire, & qu'assurément elle n'avoit point donné à personne d'autres nêfles, d'autres noix, ni d'autres noisettes que celles qu'elle venoit d'avoir l'honneur de présenter à leurs majestés. Quelque chose que la reine pût dire, la vieille persista conſ-

tamment à soutenir qu'on se trompoit, & que tôt ou tard on verroit assurément qu'elle n'avoit donné que des nêfles, des noix, des noisettes & un œuf frais. La reine ayant épuisé sa réthorique, à laquelle elle ne croyoit pas que rien pût résister, crut en effet que cette vieille n'étoit qu'une vieille bonne femme. Elle dit de retourner promptement prendre le roi, qu'ils trouvèrent à cinquante pas de la cabane avec la princesse & le jeune prince. On fit alors descendre la vieille, à qui Tripalle, avec un visage de chagrin & de dépit, dit un adieu, ma bonne, sans seulement l'accompagner d'un signe de tête. Le roi qui, en voyant la reine, s'étoit bien apperçu de son mécontentement, ne regarda pas la vieille; il n'y eut que le petit prince qui, étant monté en carosse, mit la tête à la portière, & lui cria en riant : Bonne femme, ne songerez-vous pas à vous marier? Tripalle rendit compte au roi de sa conversation. Il conclut comme elle que cette femme n'étoit point une fée. Cependant, leur premier soin, quand ils furent de retour au palais, fut d'aller considérer leurs diamans, qu'ils trouvèrent aussi beaux & aussi parfaits qu'on pouvoit le souhaiter. Ils raison-

nèrent longtemps ſur un événement ſi ſurprenant & ſi admirable. Ginguet, qui ſe piquoit d'être philoſophe, voulut chercher les cauſes naturelles de ce changement. Il eut la ſatisfaction d'étaler toute ſa phyſique, mais non pas celle de perſuader la reine, qui fit pourtant ſemblant de le croire un peu. Les petits eſprits n'aiment pas qu'on les contrediſe. A ce que Ginguet avoit dit au ſujet des neſles & des noix, la reine objecta l'œuf; ce qui fit réſoudre le roi à envoyer le lendemain la princeſſe de Blanchebrune prier la vieille de lui donner un œuf frais de la même poule qui avoit pondu celui qu'elle avoit envoyé au prince, & de l'envelopper dans de pareilles herbes. Juſtement la poule chantoit quand la princeſſe arriva chez la vieille. On fut chercher l'œuf, on l'enveloppa de même que l'autre, & la princeſſe l'apporta au roi. Sa majeſté le fit cuire par le même homme, dans la même eau, avec le même degré de feu que celui du prince avoit été cuit. Ginguet voulut être préſent à cette opération; il l'apporta enſuite chez la reine pour l'ouvrir en ſa préſence, & l'ayant ouvert, il trouva juſtement que c'étoit un œuf frais. Cela n'empêcha pas qu'il ne revînt à ſes diſcours

physiques, & la reine le laissa dire, plus contente d'avoir tant & de si beaux diamans, qu'inquiète de savoir la cause qui les avoit produits.

L'Eveillé voulut persuader au prince Titi qu'il devoit aller en son particulier voir la bonne vieille; mais crainte de donner au roi & à la reine des soupçons, qu'il eût quelqu'intelligence particulière avec cette bonne femme, & qu'elle lui fût plus affectionnée qu'à leurs majestés, il se contenta de lui envoyer faire des complimens sur le rétablissement de sa santé, lui compter l'aventure des diamans, l'assurer qu'il prendroit son temps pour aller lui marquer son extrême reconnoissance; mais que si elle avoit l'art de faire tant de prodiges, il lui seroit plus obligé de lui procurer les bonnes grâces du roi son père & de la reine sa mère, que de lui faire les plus beaux présens du monde.

Quand le page fut chez la vieille, il la trouva qu'elle se frisoit, & qu'elle se mettoit des mouches. Il en parut surpris, & eut envie de rire; cependant il se retint, & lui dit fort sagement ce que le prince lui avoit ordonné. La vieille parut très-contente; dit que Titi avoit très-bien fait de

ne pas venir, qu'il devoit compter sur tous les bons offices qu'elle pourroit lui rendre; mais qu'elle ne pouvoit pas changer les sentimens du roi & de la reine, parce que le changement des mauvais cœurs étoit un prodige au-dessus de ses forces. Pour ce qui te regarde, mon cher l'Eveillé, continua-t-elle, perfectionne toujours de plus en plus ton bon naturel, j'aurai soin de toi, & j'espère trouver les moyens de te rendre heureux; mais il faut que tu me promettes trois choses. La première, de faire généralement tout ce que je te commanderai. La seconde, de me dire généralement tout ce que je te demanderai. La troisième, de ne jamais cesser d'être fidélement attaché au prince Titi. Je puis bien vous promettre le dernier, répondit l'Eveillé, mais je ne puis vous promettre les deux autres; car si on m'avoit donné quelque chose sous le secret, je ne devrois le dire à personne pas même à vous. Tu as raison, mon cher ami, lui dit la vieille, non plus que si je te commandois de faire quelque chose d'injuste, tu ne devrois pas le faire; mais cela excepté, me promets-tu le reste? Oh pour cela de tout mon cœur, répondit le page, je vous le jure & vous pou-

vez y compter. Eh! bien, dit la vieil
voyons donc! Tiens, prends ce petit
où il y a un peu de fine farine avec u
houppe, & poudre moi. Le page la pou
à merveille, & lui arrangea fort bien
cheveux. Tiens, dit-elle ensuite, ouvre
vieux coffre que tu vois, prends-y une pai
de bas de soie & une paire de bas de fi
& viens me les mettre au lieu de ceux qu
j'ai. Le page obéït encore en se disant e
lui-même: c'est bien à ce coup que je sui
le page aux vieilles. Elle lui tendit une lon-
gue jambe sèche comme du bois & cou-
leur de suie, il la déchaussa. Elle lui dit
d'en baiser le pied, il le fit, & baisa même
l'autre, sans se le faire dire, ce qui plut
beaucoup à la vieille; ensuite lui ayant
mis les bas de fil & les bas de soie, elle
lui donna des souliers brodés qu'il lui chaussa
aussi. Il lui parut alors que la jambe n'étoit
plus si sèche, ni le pied si long. Il leva les
yeux vers elle, & vit une femme si riche-
ment vêtue & si belle, que les diamans
dont elle étoit couverte brilloient encore
moins que sa beauté. La cabane où il étoit
lui parut un cabinet magnifique, où tout
éclatoit d'or, de glaces & de peintures ex-
quises. La fée ayant joui un moment de la

surprise du page, lui tendit les bras, & le tirant à elle, lui dit : viens embrasser la vieille. Le page, hors de lui-même, prit un baiser plus doux que le miel, & se relevant, parut aussi confus qu'amoureux. Il ne s'agit pas ici d'amour, lui dit la fée, je ne veux que de l'amitié, mais j'en veux de la plus tendre, de la plus parfaite. Songe à tes promesses, je n'oublierai pas les miennes. Je suis la fée Diamantine, je ne connois point l'amour, mais la constance dans l'amitié. Ne dis point au prince ce que je suis, ni ce qui vient de t'arriver; si tu le dis, je ne te ferai point de mal, mais je ne te ferai jamais de bien. Cependant, écoute : en t'en allant, tu trouveras sur le chemin une bourse verte brodée de fleurs, & une d'argent brodée d'or. Ramasse la première, & laisse l'autre sans y toucher. Porte à ton père celle que tu auras ramassée, & dis-lui que c'est pour les quatre écus qu'il a prêtés au prince Titi, & que pourvu qu'il n'emploie l'argent de cette bourse que pour de telles actions, & pour l'établissement de sa famille, cette bourse ne s'épuisera jamais. Qu'il n'en dise rien, parce qu'alors il la perdra sans retour. Pour toi, ajouta la fée, que veux-tu? Je

veux te faire un don. Puisque vous voulez avoir la bonté de prendre soin de moi, répondit l'Eveillé, je m'en remets à vous, admirable fée, vous savez mieux que moi ce qui me convient. Non, je veux que tu choisisses, répliqua la fée. Vous le voulez, dit, le page, il faut obéir: accordez-moi le don d'être invisible quand je voudrai l'être. Soit, dit la fée, tu n'auras qu'à vouloir. Adieu, lui dit-elle alors, je vais coucher à plus de deux mille cinq cent lieues d'ici. Dans l'instant quatre ou cinq zéphirs enlevèrent la fée par le toît, qui s'entr'ouvrit jusqu'à ce que l'éveillé l'eût perdue de vûe, après quoi se refermant, ce superbe cabinet redevint une chaumière.

Le page également saisi d'étonnement & d'admiration, sentit son cœur suivre la fée. Plût au ciel être zéphir, dit-il, je ne la quitterois jamais: mais la chose étant impossible, il reprit le chemin du palais, regardant partout s'il ne verroit pas les deux bourses dont Diamantine lui avoit parlé. Il les trouva en effet l'une auprès de l'autre; mais fidèle aux ordres de la fée, il ne prit que la verte, & ne fut pas seulement tenté de prendre l'autre. On n'a jamais vu un page si sage? il porta la bourse verte à son

père,

père, & lui dit ce que la fée lui avoit dit de dire, pas plus, pas moins. Le père, qui étoit homme sage, se doutant bien qu'il devoit y avoir là-dedans quelque mystère, ne voulut exposer son fils à aucune indiscrétion; seulement beaucoup de remerciemens pour celle qui donnoit un si grand trésor à sa nombreuse famille. Il emplit sa poche de l'or qu'il trouva dans cette bourse, la serra, & sortit sur le champ pour aller payer quelques dettes qu'il n'avoit pu s'empêcher de faire, & qui le faisoient beaucoup souffrir par l'impuissance de les acquitter; car la nécessité fait quelquefois passer pour escrocs ceux qui ont l'ame la plus juste & la plus libérale. L'Eveillé ne voulut pas sortir de la maison de son père sans essayer le don d'invisibilité qu'il avoit reçu de la fée. Il entra dans une salle où étoient ses sœurs, il leur fit plusieurs niches qui les surprirent d'abord, & qui les firent ensuite s'entrequereller, s'accusant les unes & les autres. Content de cet essai, il alla trouver le prince Titi. Il lui dit que la vieille avoit reçu avec beaucoup de reconnoissance les marques de son souvenir, qu'elle voudroit bien qu'il fût en son pouvoir de lui procurer les bonnes grâces du roi & de

la reine, qu'il méritoit si bien; mais que le changement des mauvais cœurs étoit un prodige au-dessus de ses forces. Ce sont les propres paroles de la vieille, dit-il, remarquant que le prince en étoit blessé : d'ailleurs, ajouta-t-il, elle se trouveroit trop heureuse de vous être bonne à quelque chose, & dit que vous avez très-bien fait de ne la point exposer, ni vous non plus à de nouveaux soupçons de la part du roi & de la reine. Mais n'est-ce pas une fée ? demanda le prince; que voulez-vous que je vous réponde ? monseigneur, répondit le page; puis-je vous le dire, si elle ne le dit pas elle-même ? Si c'en est une, vous savez bien que ces dames-là n'aiment pas qu'on soit curieux. Mais qu'a-t-elle dit de ces diamans ? reprit le prince; elle en a ri, dit l'Eveillé, & je n'ai point insisté sur ce miracle, parce que si c'est elle qui l'a fait, elle le sait bien, sans que je veuille le lui persuader; & que si elle ne l'a pas fait, elle m'auroit peut-être cru un menteur.

La cour fut dans ce temps-là informée que Forteserre (c'étoit un roi voisin de Ginguet) envoyoit une ambassade extraordinaire pour des affaires d'une grande importance, & qui intéressoient également les

deux couronnes. Quoique Ginguet fût avare, il ne laissoit pas que d'être orgueilleux. Il songea à faire des préparatifs pour donner à sa cour un air de magnificence. Il fit acheter des chevaux, afin que dans les parties de chasse qui étoient inévitables, les ambassadeurs ne vissent point qu'il n'avoit que cinq ou six haridèles dans ses écuries royales. Il fit redorer ses vieux carosses, bien reblanchir & nettoyer son palais, tendre de magnifiques tapisseries qui servoient du temps du feu roi son père, mais qui depuis la mort de ce bon prince avoient été soigneusement renfermées. Il fit aussi habiller de neuf toute sa maison; ce qu'il ne pouvoit éviter, car il y avoit trois ans qu'elle n'avoit été habillée: mais ce qu'il fit de mieux, & sur quoi il comptoit le plus, fut de répéter souvent qu'on ne pouvoit lui faire plus de plaisir que de faire honneur aux ambassadeurs de Forteserre, & de leur donner une grande idée de la magnificence & des richesses de la nation. La bassesse des courtisans toujours ambitieux de plaire aux princes mêmes qu'ils méprisent, & la vanité que chacun a de paroître du plus ou du moins autant qu'un autre, firent qu'ils s'appliquèrent à l'envi à se faire des habits su-

perbes, des équipages magnifiques; travaillant ainsi à s'appauvrir ou à ruiner des marchands & des ouvriers. On fut obligé de faire venir des tailleurs & des brodeurs de plusieurs villes voisines. La reine se fit raccommoder sa robe de nôces, qu'elle n'avoit jamais portée que deux jours, & charmée d'avoir une occasion de faire paroître tous les diamans merveilleux, elle fit faire pour le roi un habit de velours cramoisi, qu'on doubla de peaux de lapin blanc, excepté aux rebords, où elle fit coudre des bandes d'hermine qu'elle avoit coupées d'un vieux manteau. Cet habit tout simple valoit pourtant seul plus d'argent que n'en valoient tous les états de Forteserre; ce qui flattoit au-delà de ce qu'on peut dire la vanité de Ginguet & de Tripalle; car les boutons de cet habit étoient les diamans qu'on avoit trouvés sous la peau des nêfles, & qui en avoient la forme & la grosseur. Jamais on n'a vu un habit ni plus simple, ni plus magnifique, ni d'une pareille valeur. Comme le chapeau du roi n'étoit pas trop usé, on l'envoya au chapelier qui le rendit comme neuf. La reine y fit attacher un grand plumet blanc qui débordoit de quatre doigts, & au lieu du bouton, on mit le gros dia-

mant que le prince Titi avoit trouvé dans l'œuf; ce qui faisoit un chapeau d'un prix au-dessus de toutes les couronnes du monde. Les diamans qu'on avoit trouvés dans les noisettes, servirent pour les boutons de la veste; mais de plus, afin d'avoir lieu d'étaler toute sa magnificence, le roi fit élever d'un gradin le trône sur lequel il devoit donner audience aux ambassadeurs, & fit poser à ses pieds un petit tabouret pour Triptillon. La reine sa mère lui avoit fait faire d'une vieille jupe de velours un habit qui paroissoit tout neuf, tant le tailleur avoit bien su tirer parti de l'étoffe; elle avoit fait attacher à cet habit, en guise de boutons, les diamans qu'on avoit trouvés dans les coques de noix; de sorte qu'avec quelques petites bandes d'hermine qui se laissoient voir, le jeune prince paroissoit aussi magnifiquement habillé que le roi. Ce n'est pas tout; comme il s'étoit trouvé plus de diamans qu'il n'en avoit fallu pour la garniture de ces deux habits, la reine s'étoit fait couvrir du reste une stomachère qui étoit si brillante qu'elle paroissoit une plaque d'un morceau de soleil, si on peut se servir de cette expression. On fut plus de quatre mois à tous ces préparatifs. Enfin on apprit que

les ambaſſadeurs étoient arrivés ſur les terres du roi Ginguet ; & comme on ne vouloit point que le prince Titi parût, parce qu'on ne lui avoit point fait faire d'habit, comme à ſon petit frère, on l'envoya dans une maiſon royale, à vingt lieues de là, ſous prétexte que lui y étant, les ambaſſadeurs ne manqueroient pas d'y aller pour le complimenter, & qu'on étoit bien aiſe qu'ils viſſent cette maiſon qui étoit en effet très-belle.

Le roi envoya au-devant des ambaſſadeurs, les fit défrayer juſques dans ſa capitale aux dépens des lieux par où ils paſsèrent, & le jour de leur audience étant arrivé, ils ſortirent de la ville pour y rentrer, ſuivis d'un nombre prodigieux de caroſſes avec leſquels ils traversèrent la plupart des rues, afin de ſe faire voir au peuple, qui admiroit juſqu'aux caroſſes de carton doré ou argenté qui brilloient à leur ſuite. Aucun ſpectacle n'attira jamais une ſi grande foule de monde. La cour étoit nombreuſe & ſuperbe. Les gens de la ville avoient imité les courtiſans, pour paroître magnifiques, & ſe confondoient avec eux. On avoit fait des galeries autour de la chambre d'audience, avec une tribune particulière

pour la reine, d'où elle espéroit éblouir l'assemblée par sa stomachère. Le roi se plaça sur son trône, & le jeune prince à ses pieds, dans le temps que les ambassadeurs entroient par une porte qui étoit vis-à-vis.

L'un étoit un homme d'âge, d'une taille haute & majestueuse, la mine sérieuse & fière. L'autre étoit plus jeune, mais également bien fait. Ils étoient suivis d'un grand nombre de jeunes gens de qualité, tous propres à donner une haute idée de leur nation. Comme ils s'approchoient du roi pour lui faire leur harangue, il s'éleva dans la salle un murmure sourd qui venoit de la façon dont le roi paroissoit vêtu, aussi-bien que le petit prince. Les diamans qui servoient de boutons à son habit, étoient redevenus nefles, & ceux du jeune prince n'étoient plus que des noix. Le diamant du chapeau n'étoit plus qu'un œuf. L'ambassadeur qui devoit porter la parole, croyant que le roi ne s'étoit ainsi habillé que par dérision, après avoir jeté les yeux sur toute l'assemblée, où tous les visages paroissoient fort extraordinaires, par la surprise & l'envie de rire, dit d'un ton grave:

SIRE,

Nous étions venus pour vous donner des assurances de l'amitié du roi notre maître, qui vous en croyoit digne, & vous proposer une alliance qui vous auroit été aussi honorable qu'avantageuse, mais vous apprendrez bientôt, par la vengeance de l'injure que vous faites à sa majesté dans la personne de ses ambassadeurs, que le roi notre maître n'est pas un roi de nêfles.

Ceci prononcé d'un ton ferme & haut; l'ambassadeur tourna le dos sans faire la moindre inclination à Ginguet, & sortit accompagné du second ambassadeur & de toute leur suite. Ils ne furent à leur hôtel que pour emporter leurs papiers; ils reprirent sur le champ la route de leur pays, ordonnant à leurs domestiques de les suivre incessamment avec tous leurs équipages. Ginguet étoit tout stupéfait de cette aventure, & Tripalle avec tout son bel esprit ne savoit que penser ni que dire. Tous les courtisans en rioient au fond du cœur; ils étoient bien aises de voir la morgue de leur roi humiliée; mais les ministres qui con-

noissoient le caractère du roi dont les ambassadeurs s'étoient ainsi tenus insultés, prévirent bien que cela pourroit avoir des suites très-fâcheuses. Forteserre étoit un roi puissant, fier, généreux, qui aimoit le moindre de ses sujets comme un père aime ses enfans. Il avoit fait la guerre à un prince de ses voisins, & lui avoit enlevé une grande province, parce qu'on avoit coupé la moustache à un de ses sujets qui voyageoit dans les terres de ce prince. Que devoit-il arriver d'un affront fait à ses ambassadeurs, ou plutôt à lui-même? La première délibération du conseil fut d'envoyer chez les ambassadeurs, pour les prier de vouloir bien écouter avant que de juger d'une manière contraire aux intentions du roi Ginguet, & de leur dire que le premier ministre alloit venir lui-même les instruire de toute chose: mais ils étoient déjà bien loin, ce qui jeta le conseil dans une nouvelle inquiétude. On fit courir après eux inutilement; la colère leur avoit donné des aîles. Le roi prit le parti d'écrire lui-même une lettre au roi de Forteserre. Il lui marquoit dans les termes les plus forts combien il étoit éloigné des sentimens que ses ambassadeurs lui attribueroient pour justifier leur retour; il se

plaignoit de ce qu'ils n'avoient pas seulement voulu écouter sa réponse, & rejetoit sur un enchantement dont il ignoroit la cause, le changement de ses diamans, qu'il n'avoit mis que pour faire plus d'honneur à la réception des ambassadeurs. Tout le conseil du roi Ginguet avoit été plusieurs jours à mesurer les expressions de cette lettre. On en chargea le frère du premier ministre; ce frère étoit un échappé de paysan; il avoit été employé en différentes négociations par le crédit du ministre; mais il n'avoit fait qu'ajouter à sa rusticité naturelle, l'arrogance que donnent les grandes places aux gens de peu de mérite. Il faisoit le gausseur, le diseur de bons mots: ce n'étoit que des grossiéretés qu'on lui passoit à cause de ses emplois, & qui ne servoient qu'à rendre sa personne plus méprisable. Cependant il fut choisi, parce qu'il le souhaitoit & que son frère le voulut. Ce frère pouvoit tout à la cour; il savoit à merveille faire venir l'argent dans les coffres du roi. Ce prince qui préferoit l'utile à l'honnête, s'étoit ainsi laissé subjuguer par son ministre, qu'il n'aimoit point d'ailleurs. Le nouvel ambassadeur partit, en assurant que dès qu'il paroîtroit à la cour du roi de For-

teserre, tout sujet d'inquiétude seroit bientôt dissipé. Son frère se chargea de le faire suivre incessamment par un superbe équipage. Il le fit, mais cet équipage ne fit pas trois jours de marche. L'ambassadeur de Ginguet fut à peine arrivé dans la capitale de Forteserre, qu'un sergent aux gardes vint lui dire de la part du roi de ne point prendre la peine de se déboter, & que s'il ne partoit sur le champ pour s'en retourner, on le feroit mettre dans un tombereau plein de nêfles & d'œufs pourris, pour le reconduire jusques sur les frontières. Il voulut faire des remontrances, tenir des discours; mais le sergent lui répondit : Je n'entends rien à tout cela; je sais que quand le roi parle il veut être obéi, & que si vous êtes ici dans une demi-heure, je vous ferai mettre dans le tombereau. L'ambassadeur de Ginguet n'osa s'y risquer; il vit bien qu'il ne s'agissoit pas là de faire le plaisant. Il repartit dans le moment, après avoir voulu donner au sergent la lettre de Ginguet, que le sergent refusa de prendre. Comme il s'en retournoit, refléchissant piteusement à sa triste ambassade, il crut pourtant qu'il devoit faire rendre la lettre dont il étoit chargé au roi de Forteserre; il l'en-

voya au premier ministre de ce prince, dans une autre, où il raisonnoit de son mieux, pour adoucir l'indignation dont il éprouvoit déjà de si violens effets. Il marquoit au ministre qu'il attendoit sa réponse dans une ville frontière qu'il indiquoit. Il espéroit que cette réponse contiendroit une invitation à revenir; car il ne doutoit pas que la lettre qu'il avoit écrite ne fît encore de meilleurs effets que celle du roi son maître. Il se trompa; il ne reçut d'autre réponse qu'une enveloppe où étoit renfermée la lettre du roi Ginguet, qu'on lui renvoyoit toute décachetée. Cette lettre avoit été lue dans le conseil du roi de Forteserre, & dès qu'on avoit entendu l'article des diamans que Ginguet disoit être redevenus nêfles par enchantement, tous ceux qui étoient présens se récrièrent : Ah l'extravagance! quel misérable conte! cela est bon pour amuser les petits enfans, c'est une nouvelle insulte; & là-dessus on avoit pris le parti de renvoyer cette lettre décachetée & sans autre réponse. Pourquoi, dirent quelques-uns, le prince Titi étoit-il à la campagne dans un temps où on ne songe pas à y aller? car c'étoit en hiver. Si Ginguet vouloit faire de si grands honneurs aux ambas-

ſadeurs de votre majeſté, ne devoit-il pas avoir auprès de lui le prince héréditaire, pour honorer leur réception, plutôt qu'un petit bambin de dix ans, avec ſes boutons de noix & de noiſettes? Sans doute que le prince Titi n'avoit pas voulu être préſent à une pareille inſulte, ou qu'on l'avoit écarté pour la lui cacher.

L'ambaſſadeur de Ginguet déſeſpéré de la manière dont il avoit été traité, n'eut cependant d'autre parti à prendre que celui de retourner à ſa Cour. Il ne s'étoit pas attendu, dans cette ambaſſade, au malheur qui lui arriva, tant il eſt vrai que les choſes qu'on ſouhaite le plus paſſionnément, ſont ſouvent celles qui nous ſont le plus nuiſibles. Il avoit pour douze jours de marche avant que d'arriver, & chaque jour ſon nez croiſſoit d'un pouce. Il ne s'en apperçut preſque pas le premier jour, & même le ſecond, il crut que ce n'étoit qu'une fluxion; mais les autres jours il fut ſi déſeſpéré de cette excroiſſance, qu'il auroit été volontiers ſe pendre, s'il en avoit eu le courage. On le méconnoiſſoit quand il arriva à la cour; car un nez écraſé qui s'allonge d'un pied, change conſidérablement un viſage. Les courtiſans malins en rioient

intérieurement, lors même qu'ils le plaignoient de ce malheur. Ses ennemis en rioient tout haut, & c'eſt de là qu'eſt venu la façon de parler proverbiale, *il a un pied de nez*, pour marquer un homme qui ne réuſſit pas dans ce qu'il s'étoit vanté de faire. Cependant la cour vit bien qu'il falloit ſe préparer à une guerre. On envoya pour cet effet les ordres néceſſaires, quoiqu'on s'y portât avec d'autant plus d'inquiétude & de repugnance qu'on regardoit l'allongement du nez de l'ambaſſadeur comme un préſage de mauvais augure.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient ainſi, le prince Titi étoit toujours reſté à la campagne, mais ſon page avoit obtenu la permiſſion de voir la réception des ambaſſadeurs, & il avoit conté au prince tout ce qui étoit arrivé à leur audience. Titi l'avoit apprit avec chagrin; il défendit au page d'oſer jamais en rire en ſa préſence. Ce bon prince fut encore extrêmement fâché, lorſqu'il fut informé de l'allongement du nez de l'ambaſſadeur & de ſon infructueuſe ambaſſade. Il prévoyoit tous les maux d'une guerre inévitable. Son reſpect pour ſon père, de même que ſon attachement au bien de l'état, lui faiſoient oublier toutes les injures qu'il avoit reçues.

LIVRE SECOND,

Contenant la vie de ce Prince depuis la déclaration de la guerre jusqu'à sa fuite de la cour.

LA cour occupée à trouver les fonds nécessaires pour la guerre, car le prince n'étoit pas homme à tirer un sol de ses coffres, fut informée qu'une province limitrophe des terres du roi de Forteferre avoit dessein de se révolter. Ginguet prit la résolution d'y aller, afin de calmer par sa présence les mouvemens des séditieux. On fit alors revenir de la campagne le prince Titi. Ginguet & Tripalle ne le virent que de mauvais œil; ils le regardoient comme la cause des troubles qui s'élevoient, la reine regrettoit sur-tout les deux ginguet qu'elle lui avoit envoyés le lendemain du jour qu'elle s'étoit emparée de ses diamans.

La cour partit & arriva sur les frontières, précédée & suivie de quelques troupes qu'on

tira des garnisons voisines de sa route. La présence du roi fit tout le bon effet qu'on en avoit espéré. Cette province fut destinée au rendez-vous-général des troupes, quand il seroit temps de les assembler. Ginguet ne vouloit point commencer les hostilités ; & Forteserre vouloit, avant que de commencer la guerre, s'assurer des princes contre lesquels il avoit voulu faire une alliance avec Ginguet.

L'Eveillé se divertissoit alors à faire des tours de son métier. Comme il n'aimoit pas le prince cadet de Titi, il se rendoit souvent invisible pour lui faire des niches. Tantôt se glissant auprès de lui lorsqu'il mangeoit en public à la table du roi, dans le temps qu'il portoit une cuillerée de soupe à la bouche, il lui poussoit le bras & la faisoit répandre sur la nappe. Tantôt il faisoit la même chose lorsque ce jeune prince tenoit un verre à la main ; ce qui fâcha si fort leurs majestés, qu'elles ne le firent plus dîner avec elles quand elles mangèrent en public.

Une fois qu'une des villes de la province avoit fait présent à la reine d'une grande écuelle d'un seul morceau de cristal de roche, avec le couvercle semblable, mais au dessus duquel s'élevoit un groupe de petits

amours admirablement bien taillés; le prince, comme les enfans veulent toucher à tout, pria la reine de lui laisser voir cette écuelle. Elle eut la complaisance de la lui donner; mais à peine l'eut-il entre ses mains, crac, l'Eveillé le pousse, & voilà l'écuelle en morceaux. Oh pour cette fois là la colère de la reine l'emporta sur sa tendresse: elle fit fouetter le petit prince jusqu'au sang, & lui défendit de paroître d'un mois devant elle. Ce qui fait bien voir que l'avarice étoit chez elle au-dessus de tout autre sentiment.

Mais l'Eveillé ne bornoit pas à ces malices le don d'invisibilité qu'il avoit reçu. Il en faisoit un bien meilleur usage. Il alloit chez le roi lorsqu'il étoit tête à tête avec la reine ou avec les ministres, il écoutoit leurs conversations & informoit le prince, sans lui dire, cependant, par quel moyen il étoit si bien instruit. Il alloit de même chez les ministres, il se glissoit dans les meilleures compagnies, s'y instruisoit de tous les sujets de leur conversation; mais par une malice, qui n'est pardonnable qu'à un page, quand il trouvoit quelque discoureur qui épanouissoit sa vanité dans les belles phrases d'un récit prolixe, ou qu'il s'échauffoit pour sou-

tenir ſon opinion, crac, il lui donnoit une croquignolle ſur le bout du nez; ce qui interrompant inopinément le diſcoureur, faiſoit rire les auditeurs du mouvement & de la ſurpriſe que lui cauſoit cette croquignolle inviſible. Souvent quand il voyoit deux perſonnes qui montoient en caroſſe, il s'y gliſſoit & écoutoit toute leur converſation. Quand d'autres écrivoient des lettres, il les liſoit par-deſſus leurs épaules. Il voyoit de même les réponſes, ou les alloit chercher les unes & les autres dans les cabinets de ceux à qui elles étoient adreſſées. Enfin il ſavoit tout, affaire de politique ou de galanterie; rien de ce qu'il vouloit ſavoir ne lui échappoit. C'eſt ainſi qu'il inſtruiſoit le prince Titi de ceux qui étoient véritablement ſes ſerviteurs, & de ceux qui feignoient de l'être. Il trouva quatre ſeigneurs qui étoient véritablement attachés au prince; ce qui prouve qu'il y avoit encore beaucoup de vertu à la cour de Ginguet. Quelle eſt la cour où un prince pourroit s'aſſurer de quatre ſerviteurs ſincères? les pauvres princes auroient grand beſoin d'avoir des l'Eveillés tels que celui du prince Titi; car il étoit lui-même ſincère & fidèle, il n'abuſoit point de la confiance de ſon maître pour deſſervir

les uns & favoriser les autres, ni le trahir sous prétexte d'avoir à cœur ses intérêts. C'est à cause de cela, aussi-bien qu'à cause de son bon naturel, qu'il avoit mérité le don d'invisibilité. Mais ce qui affligea beaucoup Titi, fut de voir par tout ce que l'Eveillé lui rapporta, que ni le roi, ni la reine, ni les ministres n'avoient pas un seul homme dont ils fussent véritablement aimés. Ceux qui leur marquoient le plus de zèle & d'attachement, n'étoient que des gens fourbes, vains & intéressés, dont les cœurs étoient si détestables, qu'ils ne se gagnoient pas même par la confiance & les bienfaits. L'Eveillé fit un journal de tout ce qu'il avoit découvert: mais comme il l'a écrit en chiffres qui ne sont connus que de lui, on peut dire qu'à cet égard il a communiqué une sorte d'invisibilité à ce journal.

Ginguet faisoit travailler sans relâche à la sûreté de ses frontières. Titi, qui vouloit s'instruire, étoit tous les jours avec les ingénieurs, ou avec les travailleurs. Il faisoit cent questions aux uns & aux autres; il entroit dans les moindres détails, il vouloit qu'on lui rendît raison de tout, & ne se rendoit qu'après avoir bien compris ce qu'on lui disoit. Un jour qu'il visitoit un terrein

où on avoit dessein de fortifier quelque poste pour la communication de deux places, il s'avança vers une petite éminence, à côté de laquelle couloit un assez gros ruisseau; le reste du terrein étoit fort bas. Titi jugea qu'en détournant le cours de l'eau, on l'obligeroit à se répandre dans les terres des environs, qui étant grasses & fangeuses, deviendroient aisément un marais impraticable. Pour mieux reconnoître toute la disposition du terrein, il piqua droit à une petite maison qui étoit sur le sommet de cette éminence; il y rencontra un homme & une femme, à qui il dit fort civilement de ne point s'inquiéter, & de permettre seulement qu'on fît le tour de leur enclos. Il mit pied à terre, afin de ne rien gâter. Après avoir tout examiné & jugé qu'on pouvoit en effet rendre ce poste très-bon, il fut pour remonter à cheval: mais comme il faisoit chaud, & qu'il s'étoit encore échauffé à marcher, il se trouva si altéré, qu'il demanda aux bonnes gens qui étoient devant la porte, s'ils ne voudroient pas avoir la bonté de lui donner un verre d'eau. Le bon homme, à qui un valet de pied avoit appris que c'étoit le prince, lui répondit: permettez-moi, monseigneur, de vous en

refuser, jusqu'à ce que vous m'ayez fait la grâce d'accepter un petit doigt d'eau de cerises, ce seroit vous tuer que de vous donner maintenant de l'eau fraîche, & nous avons trop d'intérêt à vous conserver. Le prince l'accepta avec plaisir, & ce bon-homme & cette bonne-femme le prièrent d'entrer, en attendant qu'on eût rincé des verres. Il les remercia : mais ils le prièrent avec tant d'instance de leur faire cet honneur, qu'il entra, crainte de les désobliger, quoiqu'il eût mieux aimé rester dehors. Le prince trouva une chambre d'une propreté charmante ; il eut la curiosité de passer dans une autre qui l'étoit encore davantage. Cela lui fit naître l'envie de monter dans les chambres hautes, d'où il crut qu'il découvriroit encore mieux le terrein. Il en demanda la permission au bon-homme qui lui répondit qu'il étoit le maître. Titi monte, & entre dans une chambre où il trouve une fille, ou plutôt une jeune déesse qui s'occupoit justement à dessiner le païsage des environs. Il fut surpris, ou, pour mieux dire, saisi de la beauté de cette fille. Une émotion qu'il n'avoit jamais sentie lui ôta la parole pour un moment. Il lui fit une révérence aussi respectueuse que si elle eût

été la première princeſſe de l'univers, & ſe retiroit en lui faiſant excuſe de l'avoir troublée, quand la bonne-femme, qui montoit avec des verres, de l'eau de ceriſes & de l'eau fraîche, le fit rentrer pour boire. Titi rentra auſſi troublé qu'il l'étoit en ſe retirant; il avoit oublié qu'il avoit ſoif; il ne ſongeoit plus qu'il étoit monté pour examiner la campagne des environs.

On lui donna un ſiège auprès de la fenêtre. Il regarda la campagne, & ne la vit pas. Il but ſans s'appercevoir ſi c'étoit de l'eau de ceriſes ou de l'eau pure. Il jetoit les yeux ſur la jeune fille, il n'oſoit les y arrêter. Il prit pourtant courage, & s'approcha de la table pour voir ce qu'elle deſſinoit. La jeune fille n'avoit été ni moins ſurprise, ni moins émue que le prince; mais ſa grande jeuneſſe & la retraite où elle vivoit excuſoient ſon émotion. Elle montroit au prince les endroits du païſage qu'elle copioit; elle ſe trompoit au lieu & au nom de chaque choſe, & Titi diſoit: *fort bien, cela eſt à merveille*, ſans ſavoir ce qu'on lui montroit. Le prince but un verre d'eau que la mère lui préſenta. Il en remercia la fille; car cette jeune beauté étoit la fille du bon homme & de la bonne-femme qui avoient reçu le prince. Elle s'ap-

peloit Bibi, & elle étoit dans ſa quatorzième année. Il ſeroit inutile de dire que c'étoit la plus belle choſe qui fût au monde : peut-être qu'il y auroit des gens qui n'en croiroient rien ; cela étoit pourtant vrai. Il ſeroit de même inutile d'entreprendre de la repréſenter ; il n'y a point de terme qui pût exprimer ni la perfection de ſes traits, ni la beauté de ſa peau, ni la délicateſſe de ſa taille, ni la douceur de ſes regards, ni les charmes de ſon ſourire ; ſon air modeſte, le ton touchant de ſa voix, en un mot, toutes les grâces & tous les agrémens de ſa perſonne. Auſſi, aucun peintre n'a-t-il pu réuſſir à faire le portrait de Bibi, ni aucun poète à faire des vers dignes d'elle. Le prince la quitta pour s'en occuper à ſon aiſe. A peine eut-il remercié le père & la mère, & fut-il à cheval, qu'il piqua des deux, pour s'éloigner d'une maiſon dont il n'auroit point voulu ſortir, mais ce n'étoit que pour ſe livrer tout entier aux impreſſions qu'il venoit d'y recevoir. L'Eveillé qui le ſuivoit, voulut, ſelon ſa coutume, prendre la liberté de l'entretenir. Le prince lui dit de le laiſſer un peu rêver ſeul, & de ne le ſuivre qu'à une certaine diſtance. Titi n'avoit pas encore aimé ; il ſe trouvoit un

autre lui-même, mais un lui-même heureux, quoique dans une agitation inquiète. De dire ce qui se passoit en son cœur, cela seroit aussi difficile que de peindre la beauté de Bibi. Il se proposa bien d'y revenir le lendemain ; & pour s'assurer d'un prétexte de la voir tous les jours, il fut trouver le principal ingénieur, & le détermina à choisir l'éminence que l'ingénieur connoissoit déjà, pour faire le poste de communication qu'on avoit projeté. Titi le pressa de venir le lendemain matin visiter encore le terrein pour prendre la dernière résolution, & le pria, lorsqu'il auroit fait son plan, de lui en confier l'exécution. Titi étoit bien aise que, sous le prétexte de s'appliquer à ce qui regardoit le métier de la guerre, il pût s'assurer un moyen de voir tous les jours sa chère Bibi. Il vint le lendemain avec l'ingénieur ; ils prirent tous leurs niveaux, leurs alignemens, leurs mesures, dressèrent un plan, & se déterminèrent à y faire travailler dès qu'il auroit été approuvé du roi. L'ingénieur admira l'habileté du prince dans tous les raisonnemens qu'il entendit de lui, sur tout ce qu'il y avoit à faire pour la meilleure construction de ce fort. Une ame que l'amour anime en est bien plus habile & plus clairvoyante ;

clairvoyante ; elle trouve en elle un fond de lumière qu'elle n'y auroit pas ſoupçonné. L'ingénieur ne ſavoit pas d'où venoit à Titi tant de ſavoir. La ſeule inquiétude du prince fut alors celle que la crainte des délais lui donna. Il n'oſoit preſſer lui-même auprès du roi l'exécution de ce projet ; mais il preſſa ſi inſtamment l'ingénieur de le faire approuver , & d'avoir l'ordre d'y faire travailler inceſſamment, que l'ingénieur promit d'en parler au miniſtre le ſoir même. En effet, trois jours après, la choſe fut réſolue & commencée le quatrième, ſous les ordres de Titi. Pendant ces cinq jours il n'avoit vu Bibi qu'une fois , mais il n'avoit pas ceſſé un inſtant de penſer à elle. Le prétexte qu'il prit pour la voir , fut d'aller avec le plan des fortifications à la main, dire au bon homme qu'on viendroit bientôt les commencer, mais qu'il n'en ſouffriroit aucun préjudice. Comment cela ſe peut-il, Monſeigneur, dit le bon homme ? le moins qui puiſſe m'arriver, c'eſt d'être obligé de quitter ma maiſon. L'officier qui commandera dans ce poſte, voudra ſans doute s'emparer de mon logement ; & d'ailleurs ſeuls ici, environnés de ſoldats, il ne me convient pas d'y laiſſer ma femme & ma fille. J'ai pourvu à tout

cela, dit le prince, les fortifications, comme vous voyez, continua-t-il, en lui montrant le plan, sont au pied de cette éminence; un logement adossé à ce gros bastion, sera le logement des officiers : là le long seront des casernes pour les soldats : j'ajoute ce terrein-ci au vôtre, & je fais fermer tout votre enclos, d'une bonne muraille; & de plus je ferai faire une avant-cour à votre maison, de sorte que vous y serez plus en sûreté que jamais; & pour donner l'exemple, si je suis obligé de coucher ici par hasard, je ferai faire une baraque ou dresser une tente. Non, Monseigneur, dit le bon homme, pénétré de reconnoissance & d'admiration pour tant de bontés, je mettrois le feu à ma maison, si je voyois faire ici pour vous une baraque ou dresser une tente. Toute ma maison est à votre service; je me ferai bien une place dans ma grange pour ma femme, ma fille & pour moi; mais, Monseigneur, je vous assure que je brûlerai ma maison, si vous ne vous en servez pas. La femme ajouta son compliment, ou plutôt ses instances, à ce que disoit son mari. Le cœur de Bibi souhaitoit que le prince acceptât l'offre, & goûtoit déjà du plaisir à l'espérer. Titi charmé jusqu'au fond du

cœur, eut peine à contenir ſa joie ; il les remercia, comme s'il n'eût été que leur ami ; il leur dit qu'en cette qualité il vouloit bien accepter une chambre chez eux, pourvu qu'il ne les dérangeât en aucune manière du monde.

Dès les premiers jours que commença le travail des fortifications, Titi profita de cette offre. Il ne voulut que deux chambres ; une pour lui, où il fit auſſi coucher ſon fidèle l'Eveillé ; & une ſeconde, pour un valet de chambre. Ses autres domeſtiques logeoient dans un hameau voiſin. Il fit dreſſer une tente auprès des travailleurs, où ceux qui avoient affaire à lui venoient prendre ſes ordres. Il ne voulut point qu'on le vînt trouver à la petite maiſon. Les gardes n'en permettoient l'entrée qu'à ſes domeſtiques, ou aux gens qui avoient affaire au propriétaire.

Malgré toute la vivacité de ſon amour, il ne faiſoit rien qui pût le découvrir. Des regards qui s'échappoient quelquefois, mais toujours avec crainte, pouvoient ſeuls faire déviner à Bibi que le prince l'aimoit tendrement. Il ſoupçonnoit auſſi quelquefois dans ceux de Bibi qu'il ne lui étoit pas indifférent. Cette idée l'enchantoit, mais il n'oſoit s'y livrer. Il auroit bien voulu lui parler en

particulier, mais la chose étoit impossible. Bibi ne quittoit jamais sa mère. Seulement une fois qu'il les trouva toutes deux dans leur jardin, il prit la main de Bibi, qu'il serra en lui rendant quelque chose qu'elle avoit laissé tomber, & lui marqua, en fixant sur elle le regard le plus tendre, qu'il brûloit pour elle de l'amour le plus parfait. Les dispositions où étoit Bibi le lui firent parfaitement comprendre. Un jour qu'il avoit été à la cour, où la princesse de Blanchebrune lui avoit donné deux oranges d'une grosseur extraordinaire, il les apporta à sa chère Bibi, & en les lui donnant, il eut l'adresse de lui glisser un petit papier, où il avoit écrit ces vers.

Si pour plaire à Bibi je devois lui servir
Les plus beaux fruits des Hesperides,
Je serois bien certain de les aller ravir :
Tous les amours seroient mes guides.

Bibi n'eut garde de confondre ce papier avec celui dont les oranges étoient enveloppées. Elle le serra adroitement, & fut peu après le lire en particulier. Elle trouva ces vers aussi galans que tendres ; elle les relut plusieurs fois, quoiqu'elle les eût retenus dès la première lecture. Elle en étoit enchantée,

& quand elle fut couchée, elle se les répéta plusieurs fois avant que de s'endormir. Un scrupule vint pourtant troubler le plaisir qu'elle goûtoit à penser à la galanterie de Titi. C'est que dans les maximes de conduite que son père & sa mère lui avoient souvent répétées, ils avoient insisté principalement sur ceci : Que *les hommes n'aimoient les jeunes filles que pour les perdre & les rendre malheureuses.* Qu'*il ne falloit pourtant pas qu'une fille fût ni farouche, ni revêche;* qu'*elle pouvoit écouter ce qu'on lui disoit avec politesse, y répondre d'une manière honnête & enjouée, en traitant tout de simple badinage:* mais que quand quelqu'un vouloit lui persuader qu'il en étoit amoureux, *elle ne devoit jamais manquer d'en informer son père ou sa mère.* Que *si quelqu'un vouloit lui donner un billet ou une lettre; elle ne devoit jamais le recevoir; ou que si on lui en faisoit remettre par quelque moyen que ce fût, elle devoit d'abord les porter aux personnes qui avoient soin de sa conduite.* Mon père & ma mère connoissent mieux le monde que moi, disoit-elle en elle-même; il faut bien que ces instructions soient bonnes, puisqu'ils me les ont tant de fois répétées. J'ai eu tort de ne leur pas montrer

ces vers. Elle se promit bien de réparer sa faute le lendemain matin, & elle n'y manqua pas. Je vous demande pardon, dit-elle à son père & à sa mère, de ne vous avoir pas dit dès hier au soir une chose que je devois vous dire. Le prince en me donnant les deux oranges, les accompagna d'un petit papier où il y a des vers : le voilà, dit-elle, en le leur remettant. Le père prit le papier, lut les vers. Comment les trouvez-vous, ma fille, lui dit-il? Je les trouve assez jolis, lui répondit-elle. Comment, assez jolis, reprit le père! ils sont charmans. Pour ça, ce prince est bien aimable, & tu dois lui être bien obligée de faire des vers pour une fille comme toi. Cela est vrai, dit Bibi, il est bien bon. C'est un prince d'un excellent naturel, continua le père, & je crois qu'il t'aime un peu, ma chère Bibi; ne le crois-tu pas aussi? Oui en vérité je le crois, dit-elle; il a un certain air quand il me regarde, il est si doux, si honnête. Il y a déjà du temps, ajouta le pere, que je m'en suis douté; je voyois dans ses yeux je ne sais quoi..... Il faut avouer que c'est un charmant prince: ne le trouves-tu pas comme moi? Oui, mon cher père, répondit Bibi; il est tout-à-fait aimable. Mais toi, Bibi, reprit le bon homme,

ne l'aimes-tu point un peu ? dis-nous la vérité ? je parie que tu l'aimes aussi. La pauvre enfant alors baissa la vue, & rougit. Tu ne me réponds pas, reprit le père ; est-ce qu'il y a du mal à aimer ? Oh pour cela, répondit Bibi, je n'y entends point de mal, le ciel m'en préserve ! Mais tu l'aimes donc, ma chère fille, dit le père ? Et l'aimes-tu beaucoup ? Oui, dit-elle, je l'aime beaucoup. Tu trouves donc du plaisir à le voir, reprit le bon homme ? Comment feras-tu quand les fortifications seront finies, & que nous ne le reverrons peut-être jamais ? Oh, je gagerois, répondit-elle, qu'il reviendra nous voir quelquefois. Comment le sais-tu, dit le père ? Le prince t'en a-t-il assuré ? Non, répondit-elle, il ne m'a jamais parlé en particulier ; mais je vois pourtant bien qu'il reviendra ici quelquefois. Je voudrois que tu fusses garçon, dit le père, je le prierois de te prendre avec lui quand il ira à l'armée. J'irois bien de tout mon cœur, répondit Bibi. Mais penses-tu, ajouta le père, que le prince est le fils aîné du roi, qu'il sera un jour roi lui-même, que tu n'es que la fille d'un pauvre particulier ? Quand tu serois la fille du plus grand seigneur du royaume, tu ne pourrois jamais

espérer d'être sa femme, & une fille bien née ne doit aimer que celui qu'elle doit épouser. Hélas! mon cher père, je ne pense point à tout cela, répondit Bibi; j'aimerois mieux mourir que de vous donner du chagrin à vous & à ma mère; j'aime le prince, sans savoir pourquoi. Je l'aime, parce qu'il m'a paru si doux, si aimable, si honnête, qu'il me regarde avec tant d'amitié, que je crois qu'il en a pour moi: mais puisque je ne dois pas l'aimer, je ne l'aimerai plus. Je sais bien que c'est un grand prince, cela m'a toujours fait de la peine; j'aimerois bien mieux qu'il ne fût qu'un simple particulier. Tu as bien raison, ma chère fille, poursuivit le père; mais tu auras beaucoup de peine à cesser de l'aimer, car il est bien aimable. Me promets-tu de me dire quand tu ne l'aimeras plus? Oui, je vous le promets, répondit Bibi: je crois bien que je l'aimerai toujours un peu, mais je ne l'aimerai plus comme je l'aime, & je vous le dirai. Sans mentir, dit le père? Sans mentir; répondit Bibi. Pourquoi vous irois-je mentir? Le bon homme l'embrassa alors, & parla d'autre chose.

Il est aisé de voir que Bibi aimoit le prince d'un amour aussi tendre qu'il étoit innocent & naturel; mais comme un amour inno-

cent d'abord ne laisse pas que d'avoir des suites fâcheuses, & que les occasions le rendent souvent criminel; le père ne laissa pas que d'être inquiet; ne fût-ce que pour le repos de Bibi. La bonté & la sagesse du prince le rassuroient; cependant, il savoit qu'un petit feu peut causer un grand incendie, que le plus sûr étoit de le prévenir.

Ce bon homme avoit été autrefois dans le monde, d'une manière même assez distinguée. Les perfidies qu'il y avoit essuyées, & qui avoient causé sa ruine, le lui avoient fait abandonner. Il avoit épousé une de ses parentes à qui appartenoit la petite maison où il demeuroit. Une servante & un valet de charrue composoient tout son domestique. Il travailloit lui-même à labourer ses terres, ou à cultiver son jardin, & vivoit heureux dans l'innocence avec sa femme & sa fille, pour lesquelles seules il auroit souhaité une meilleure fortune: elles avoient assez bon esprit pour être contentes de leur état. Elles n'avoient de peines que celles qu'elles croyoient que souffroit le père lorsqu'il cultivoit leurs champs par des temps froids ou pluvieux. Elles tâchoient de l'en dédommager à son retour par leurs caresses & par mille petits soins. Pour se préserver

de l'ennui d'où naît l'humeur chagrine, & où l'on tombe quelquefois, même avec les gens qu'on aime, ils jouoient aux cartes, aux échecs, faisoient des lectures, tantôt d'un livre, tantôt d'un autre, & quelquefois même au coin d'un bon feu en hiver, ou à l'ombre d'un bel arbre en été, le bon homme leur faisoit des contes de fées qui n'avoient ni rime ni raison, & qui les amusoient autant que l'origine des plus grands empires, ou que des systêmes de philosophie qui, en effet, ne sont pas souvent plus vrais que des contes de fées. Ce bon homme s'appeloit Abor. Il craignit que la passion que concevoit sa chère Bibi ne dérangeât ses idées, & que lui faisant souhaiter un autre genre de vie, elle ne se trouvât malheureuse dans celle où jusqu'alors elle avoit vécu si contente. Il prit la résolution de l'envoyer avec sa mère, passer quelque temps chez une de leurs parentes, qui demeuroit dans un bourg à dix lieues de là. Le bon homme en parla à sa femme, qui connut la nécessité de ce voyage. Cette parente étoit une veuve qui n'avoit que trois filles, occupées par leur travail à gagner la vie à leur mère. Bibi ne pouvoit avoir là que de bons exemples. Mais pour ne pas

irriter une passion qu'ils vouloient détruire, ils crurent qu'il ne falloit pas que Bibi soupçonnât le dessein de ce voyage. C'est pourquoi Abor écrivit à sa parente de prier sa femme & sa fille de venir la voir, qu'elle en sauroit les raisons ; mais qu'il la prioit de ne pas différer.

Titi, après avoir visité les travaux, entra l'après-midi dans la chambre de son hôtesse, c'étoit sa coutume. Il crut remarquer quelqu'altération dans le visage de Bibi. Elle ne leva pas les yeux sur lui, lors même qu'elle le salua, & alla peu de temps après qu'il fut entré, s'enfermer dans sa chambre. Le lendemain elle prévint le retour du prince pour s'y retirer encore. Il ne la vit point de tout le jour ; ce qui lui fit une peine extrême. Au lieu d'aller se coucher, il fut se promener dans le jardin. L'Eveillé l'y suivit. Titi ne lui parloit pas ; mais le page rompant le silence qui l'ennuyoit : monseigneur, lui dit-il, vous êtes bien rêveur ; m'avouerez-vous la vérité, si je la devine ? Vous me cachez la cause de vos rêveries que je crois savoir, & je puis peut-être vous y servir aussi bien que je vous sers, en vous informant de tout ce qui se passe à la cour. Vous êtes amoureux de la charmante Bibi,

vous ne l'avez point vue aujourd'hui, & vous êtes obligé demain de vous trouver à a cour. Vous partirez sans la voir, & c'est ce qui vous afflige. Moi, dit le prince! Oui, vous, monseigneur, reprit l'Eveillé. Il y a longtemps que je me suis apperçu que vous l'aimiez, & que vous l'aimiez de tout votre cœur. Je m'en suis apperçu dès la première fois que vous l'avez vue, & je remarque tous les jours, en vous contant ce que j'ai appris de plus intéressant, qu'au lieu de m'écouter, vous n'êtes occupé que d'elle: je vous dirai plus, monseigneur, elle vous aime du moins autant que vous l'aimez. Ah! que me dis-tu, dit le prince, & comment le sais-tu? Ses regards me l'ont appris, répondit le page; il n'y a qu'à la voir quand vous êtes présent. Ses yeux, sa couleur, le ton de sa voix, tout n'est qu'émotion & qu'amour. Mais fiez-vous à moi, & laissez-moi faire; je vous en dirai bientôt davantage, car je veux savoir tout ce qu'elle fera, comme je sais tout ce que fait le roi quand je veux le savoir. Titi lui fit cent questions qu'il seroit inutile de répéter. Il lui dit en cent manières, que Bibi valoit mieux que toutes les princesses du monde, qu'il n'y avoit rien de si beau, de si parfait. Il auroit

passé toute la nuit à répéter les mêmes choses, si le page ne lui eût fait remarquer que cela étoit si vrai, qu'il n'étoit pas nécessaire de le redire, au lieu qu'il étoit nécessaire de s'aller coucher.

Titi partit le lendemain sans avoir vu sa chère Bibi. Le sujet qui le faisoit retourner à la cour, étoit une fête que la province vouloit donner pour effacer les mauvaises impressions qu'on avoit eues de sa fidélité. Cette fête dura huit jours. Il y eut des tournois, des courses de chevaux, des combats de taureaux & de gladiateurs plus féroces encore; opéra, comédie, bal; enfin, tout ce qu'on put imaginer de plus extravagant pour divertir ce qu'on appelle des êtres raisonnables. Titi vit tout cela avec un ennui mortel: un seul regard de Bibi, disoit-il, n'est-il pas au-dessus de toutes ces magnifiques extravagances? Enfin, il revint auprès d'elle avec autant de joie, qu'il avoit eu de chagrin à s'en éloigner. Il lui apporta une boîte que lui avoit donnée la princesse de Blanchebrune, & une cage pour mettre un oiseau qu'il avoit mis dans cette boîte. Quand Bibi l'entendit arriver, elle pâlit, elle rougit, elle voulut fuir dans sa chambre; mais cela auroit été trop marqué. Sa mère l'en

empêcha, & lui dit de se comporter à l'ordinaire. La pauvre fille prit si fort sur elle, qu'elle sentit un grand mal d'estomac, dont elle ne voulut pourtant pas se plaindre. Le prince la trouva si changée, qu'il lui demanda si elle n'avoit pas été malade. Il lui présenta la cage & la boîte, où il dit qu'étoit l'oiseau qu'on devoit mettre dans la cage; mais qu'il falloit que Bibi allât dans sa chambre le tirer de cette boîte, de peur qu'il ne s'échappât dans la chambre où ils étoient, & dont les fenêtres & la porte étoit ouvertes. Bibi qui craignoit qu'il n'y eût là quelque mystère, & qui ne vouloit point donner lieu à son père ni à sa mère de la soupçonner, ni au prince de faire aucun manège, dit qu'il n'y avoit qu'à fermer pour un moment les fenêtres & la porte de la chambre où ils étoient; & quoique le prince lui fît signe, & voulût lui persuader que cela se feroit plus sûrement dans la sienne, elle n'en voulut rien faire. On ferma donc la porte & les fenêtres, on ouvrit la boîte, qui étoit d'écaille de tortue, assez grande, & bordée d'un ouvrage d'argent. On la trouva pleine d'immortelles, au milieu desquelles étoit une linotte, dont les plumes des aîles étoient liées deux à deux avec de

petites nonpareilles blanches & couleur de feu. Elle avoit autour du cou un petit papier artiſtement plié, & attaché comme un colier avec des nonpareilles. Vous vous moquez donc ainſi de moi, monſeigneur, dit Bibi, quand vous me diſiez qu'il falloit prendre garde que cet oiſeau ne s'envolât ? Il n'avoit garde, le pauvre petit animal; vous l'aviez trop bien lié; mais voyons ce qu'il y a dans ce petit papier. Elle le délia, & le donna à ſon père pour le lire. Titi rioit; mais ce n'étoit que du bout des lêvres. Il auroit voulu que le père n'eût point vu ce papier. Ce n'étoit que pour Bibi; cependant le père le déplia, & y lut ces mots.

Symbole des tendres amours,
Pres de vous à jamais fidèles,
Pour vous quitter je n'ai plus d'aîles;
Qui vous voit une fois, vous aime pour toujours.

Voilà une linotte bien galante, dit le bon homme, elle ne ſait pas que ma fille n'entend ni ne doit entendre de ſi belles choſes. Monſeigneur, continua-t-il en s'adreſſant au prince, les linottes de la cour ont trop d'eſprit & de politeſſe pour de pauvres villageoiſes. Il ſe trouve à la cour des linottes ſenſées, répondit le prince, qui préfèrent

les vraies beautés de la campagne à toutes les autres. J'ai fort assuré celle-ci qu'elle feroit à merveille auprès de Bibi, & elle m'a promis que si elle en étoit aimée, elle ne la quitteroit jamais. Mais c'est à la linotte à faire les avances, & à Bibi à lui dire si elle l'aimera. Si vous l'aimez bien, poursuivit-il, en s'adressant à Bibi, soyez sûre que vous pouvez la laisser voler dans les champs, sans crainte de la perdre, qu'elle vous suivra dans votre jardin & partout où vous irez. Si cela étoit, répondit Bibi, je l'aimerois de tout mon cœur; mais il vaut mieux ne m'y pas attacher; car si je venois ensuite à la perdre, j'en aurois trop de chagrin. Permettez que je lui délie les aîles & que je lui donne la liberté. En disant cela, Bibi prit ses ciseaux, & coupa les nœuds dont les plumes des aîles de la linotte étoient attachées, & quand ils furent tous coupés, elle ouvrit sa main pour la laisser aller; la linotte se sentant libre, se secoua un peu dans la main de Bibi, vola ensuite sur sa cage, où elle ajusta ses plumes avec son petit bec, après quoi elle entra dedans pour y chercher à boire & à manger; mais n'y trouvant rien, elle en sortit, & vint voler sur l'épaule de Bibi en faisant tui, tui, comme pour lui mar-

quer ſes beſoins. Vous voyez, dit le prince, qu'elle vous aime déjà, quoique vous ne l'aimiez pas. Moi, répondit Bibi, en prenant ce petit oiſeau dans ſa main, & le portant à ſa bouche pour le baiſer, je vais l'aimer à la folie. Elle la mit dans la cage, lui donna de l'eau, emplit ſon auge de millet, de navette & d'alpiſte, lui mit dans un autre endroit du chenevis & de la graine de laitue, fut dans le jardin chercher du mouron pour en couvrir la cage, & la porta dans ſa chambre.

Titi ſortit pour aller voir les travaux de ſes fortifications, ou plutôt pour aller promener ſon chagrin. Il avoit bien compris le ſens des paroles d'Abor; le bon homme, diſoit-il, a pénétré les ſentimens que j'ai pour ſa fille. Avec quelle hardieſſe oſerai-je me préſenter devant lui! Que ne va-t-il pas croire! Quels regrets n'aura-t-il pas de m'avoir preſſé de loger dans ſa maiſon. Le reſpect qu'il aura pour moi l'empêchera de me dire d'en ſortir; mais dois-je y reſter pour lui cauſer de l'inquiétude, & puis-je ſoutenir les regards d'un homme qui me ſoupçonnera peut-être de vouloir me faire aimer de ſa fille! Il étoit alors combattu entre le deſſein de quitter cette maiſon, ou de

découvrir au père la pureté de ses sentimens : car ce bon prince étoit tel, qu'il n'auroit pas voulu faire de la peine au dernier de ses palefreniers. Il croyoit qu'il n'y avoit rien de plus indigne d'un prince que d'abuser de la supériorité de son rang pour faire ce qu'il n'auroit osé, s'il n'avoit été qu'un simple particulier : Rien ne lui paroissoit plus lâche. Mais qu'il auroit bien été dans une autre inquiétude, s'il eût su que Bibi & sa mère avoient été invitées à aller passer quelque temps chez une de leurs parentes, & qu'Abor devoit les y conduire incessamment ! Ce bon homme avoit reçu la lettre d'invitation qu'il avoit demandée, & n'attendoit qu'un voyage de Titi à la cour, pour mener sa femme & sa fille chez cette parente, & en effet, trois jours après, Titi partit d'un côté, & dès qu'il fut sorti, Abor, sa femme & sa fille, partirent d'un autre.

Bibi avoit reçu de grandes louanges de son père & de sa mère, sur la façon dont elle s'étoit conduite au sujet de la cage & de la boîte. Ils redoubloient leurs caresses à son égard ; mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne sentît bien qu'on ne la menoit chez sa parente que pour l'éloigner du prin-

ce. Elle se faisoit une raison & un devoir d'obéir sans rien dire ; cependant, la douleur de cet éloignement se peignoit malgré elle dans ses yeux. Son père en étoit attendri, quoiqu'il ne fît pas semblant de le remarquer. Elle partit, & demanda la permission d'emporter sa linotte, ce qu'Abor n'osa lui refuser ; il se contenta de lui dire que si elle vouloit la laisser, il en prendroit lui-même tout le soin possible, & que peut-être le cahotement de leur voiture feroit du mal à ce petit oiseau. Bibi demanda la grace de ne s'en point séparer. Elle prit la cage sur ses genoux, & peu s'en fallut qu'elle ne l'arrosât de ses larmes. Elles arrivèrent heureusement. Abor revint de même. Le prince fut encore trois jours absent. Peut-on juger de ce qui se passa dans son cœur, lorsqu'à son retour il apprit que Bibi étoit partie. Non, jamais douleur ne fut égale à la sienne. Cette maison, qui lui paroissoit plus charmante que le plus beau palais du monde, ne lui parut plus qu'un désert affreux. Il alla dans sa chambre, se jeta dans un fauteuil, se leva, se jeta sur son lit, un moment après appela, & dit qu'on fît seller des chevaux, qu'il alloit repartir ; puis, faisant réflexion que ce ne

seroit qu'un éclat inutile, il donna un contre-ordre, & alla se promener à pied dans les champs, où il se fatigua beaucoup à marcher, & d'où il ne revint que pour se mettre au lit. Quand il y fut, il entretint l'Eveillé du chagrin que lui causoit l'absence de Bibi, & lui demanda s'il ne pourroit point lui en dire des nouvelles. Le bon homme, qui croyoit bien que l'éloignement de Bibi seroit désagréable au prince, avoit évité de se présenter devant lui ; mais le page avoit été causer avec les domestiques du bon homme, qui lui avoient appris où étoit Bibi, & qui lui avoient même dit qu'ils croyoient que ce n'étoit qu'à cause du prince qu'on l'avoit faite absenter. Il rendit tous leurs discours à Titi, & l'assura que dans trois jours il lui apprendroit tout ce que faisoit Bibi. Le prince parut surpris que la servante & le valet du bon homme sussent la cause de l'absence de Bibi. Il ne savoit pas que quelque secrets que soient les maîtres, ils ne se gardent pas assez de leurs domestiques, & que ces gens là découvrent tout. Un mot qu'on lâche devant eux, & qu'on croit qu'ils n'entendent point, un simple signe les met au fait de ce qu'on croit leur bien cacher. L'Eveillé dit au prince qu'il falloit qu'il

lui donnât la permiſſion de s'abſenter pendant trois jours, qu'alors il lui rapporteroit des nouvelles sûres de Bibi. Là-deſſus il le quitta pour le laiſſer dormir ; mais quoique Titi fût las, l'inquiétude de l'ame fut plus forte que la laſſitude du corps. Il ne put fermer l'œil; ſeulement vers le point du jour, il dormit une demi-heure d'un ſommeil inquiet, & ſe réveilla avec une groſſe fièvre. Son valet de chambre entrant à midi dans la chambre du prince, ſans être appelé, fut auſſi inquiet qu'affligé de le trouver en cet état. Il courut appeler le bon homme, pour ſavoir où on pourroit avoir un médecin, en attendant qu'on en eût fait venir un de la cour. Abor vint avec émotion dans la chambre du prince. Ce bon homme craignoit que l'éloignement de Bibi n'eût cauſé cette fièvre, & il aimoit tant le prince, qu'il ſe reprochoit déjà ſa maladie. Titi lui ſouhaita le bon jour, & lui dit enſuite de le laiſſer ſeul. Le bon homme ne put ſe réſoudre à le quitter. Ne voulez-vous pas qu'on aille chercher un médecin, lui dit il? Non, dit le prince, je le défends, & veux ſeulement qu'on me laiſſe ſeul; cependant, ayant eu aſſez de préſence d'eſprit pour écarter le valet-de-chambre ſous le pré-

texte de lui aller chercher de l'eau fraîche à une fontaine qui étoit au bas d'un côteau: Abor, reprit-il, vous pouvez faire revenir votre femme & votre fille, je partirai dans une heure ou deux, & ne reviendrai plus dans votre maison. Pourquoi me dites-vous cela, monseigneur, répondit Abor? Croyez-vous que je les aye éloignées à cause de vous? Oui, je le crois, répartit le prince d'un ton un peu vif, & vous n'oseriez me dire le contraire. Abor resta interdit, & se mettant à genoux auprès du lit du prince: monseigneur, lui dit-il, permettez-moi de vous dire, qu'outre le respect que je vous dois, je vous aime trop pour dissimuler avec vous. Je n'ai qu'une fille, qui contribue infiniment à la douceur que je trouve dans cette solitude. Elle est jeune, sans expérience. Vous avez des bontés pour elle, vous lui faites des présens & de petits vers; il n'en faut pas tant pour faire tourner la cervelle à une personne de son âge, & exciter, malgré la distance qu'il y a d'elle à vous, des sentimens qui lui sont encore inconnus, qui la rendroient malheureuse, elle, sa mère & moi. C'est la raison pour laquelle je l'ai éloignée. Je l'avoue, pouvois-je faire autrement? Non,

dit le prince, cependant il faut m'écouter. J'ai vingt-un ans, continua-t-il, & je n'avois jamais aimé. J'ai vu votre fille, & dès la première fois que je l'ai vue, je ne puis vous dire l'impression qu'elle a faite sur moi, tant je fus vivement & tendrement ému. Depuis ce temps-là, je n'ai mis le bonheur de ma vie qu'à penser à lui plaire, & à m'en faire aimer. Je sais bien que j'ai le malheur d'être né prince, & qu'en cette qualité je suis esclave d'une vaine grandeur. Je voudrois être un particulier, ou du moins être roi, pour pouvoir mettre votre fille sur le trône; mais je ne suis ni l'un ni l'autre. Voilà cependant les résolutions que j'ai prises. La première, de ne point manquer au devoir & à la soumission que je dois au roi mon père, en épousant votre fille, dans la supposition que j'en fusse aimé. La seconde, de n'épouser jamais personne qu'elle, si je suis un jour le maître de disposer de moi. Je ne dois pas désobéir à mon père en prenant des engagemens contre sa volonté; mais je ne crois pas que son pouvoir s'étende jusqu'à disposer de moi pour me rendre malheureux toute ma vie. Au reste, je vous proteste, foi de prince, & qui plus est, d'honnête-homme, que dans la

tendresse que j'ai pour votre fille, il n'entre pas la moindre idée qui pût vous déplaire, ni être indigne d'elle. Je l'aime sans songer qu'au plaisir de l'aimer. Je vous proteste de ne jamais rien exiger d'elle qui puisse vous offenser, & que mon dessein est de la faire reine, si vous voulez consentir qu'elle m'aime fidellement, au hasard de la devenir. Le bon homme fut agité de tant d'idées différentes, qu'il ne savoit que répondre. Il eut beau remontrer à Titi l'élévation de son rang, la bassesse de celui de sa fille, l'inconstance des passions, les dégoûts, les regrets, les suites funestes; tout cela ne fit rien sur l'esprit du prince. Abor exposa ensuite les dangers où deux jeunes personnes qui s'aiment tendrement peuvent pourtant tomber, malgré toutes leurs résolutions & toute leur sagesse. Il peignit les pièges & les malheurs de l'amour, osa même faire voir combien cette passion étoit indigne d'un prince, qui ne devoit avoir d'autre objet que la grandeur & la gloire. Tout cela ne détourna point Titi de sa résolution. Je vous ai tout dit, lui dit-il, voyez si vous voulez vous fier aux promesses que je vous fais; mais je vous prie, plus de discours. Dussé-je m'exposer moi & ma

ma fille aux plus grands malheurs, répondit le bon homme, je ne veux pas manquer au respect & à la confiance que je dois à votre vertu. Ce n'est pas pour mettre ma fille sur le trône, la route qui l'y mène m'effraye plus que ne me tenteroit le bonheur de l'y voir sans vous. Il n'y a de vie heureuse que celle que je mène, monseigneur, ignorée, tranquille, innocente. Plût au ciel que vous en pussiez jouir avec ma fille, & que votre main & la sienne me fermassent ici les yeux! Plus heureux pourtant si, un jour roi d'un grand empire, vous n'employiez votre puissance qu'à faire le bonheur de vos peuples, & que la vertu soit votre objet & votre première récompense. Ma fille vous aime, monseigneur, continua-t il, c'est pourquoi nous l'avons éloignée. Respectez son âge & son innocence. Ménagez sa tendresse. Que votre propre vertu la rende digne de vous, & si vos sentimens changent pour elle, ce que je souhaite en vérité pour l'amour de vous, monseigneur, laissez-la moi telle, que je n'aie pas la honte & le désespoir d'avoir causé sa perte. Le premier voyage que vous ferez à la cour, j'irai la rechercher avec sa mère. Ménagez-vous toujours avec tant de

prudence, que le roi ne puiſſe découvrir un ſecret qui vous perdroit & moi auſſi, s'il venoit à le ſavoir. Ah! mon cher Abor, mon cher père, s'écria Titi, en jetant ſes bras au cou du bon homme, vous me rendez la vie, vous me rendez la ſanté. Je me conduirai par vos conſeils, je vous obéirai comme votre enfant; j'aimerai Bibi comme celle qui doit être ma femme, & je vivrai avec elle comme ſi elle n'étoit que ma ſœur, je vous le promets.

Cette converſation rendit en effet la ſanté à Titi, & lui fit reſſentir une gaieté qu'il n'avoit jamais éprouvée. L'Eveillé revint le troiſième jour, & dit au prince que Bibi étoit indiſpoſée, qu'elle gardoit le lit avec ſa linotte, dont elle avoit attaché la cage à ſon chevet, qu'elle la prenoit ſouvent dans ſes mains, qu'elle la baiſoit, la mettoit dans ſon ſein, & répandoit quelquefois des larmes en la regardant. Titi fut tranſporté à ce récit: une joie pleine de tendreſſe, & mêlée pourtant de quelqu'inquiétude, ſe répandoit dans ſon cœur. Il partit le lendemain pour aller faire ſa cour au roi & à la reine. Trois jours après il revint, & trouva ſa chère Bibi que ſon père avoit été rechercher,

Abor avoit informé sa femme de tout ce qui s'étoit passé; l'un & l'autre avoient instruit Bibi des sentimens du prince, & de la règle inviolable qu'elle devoit suivre pour se rendre toujours de plus en plus digne de sa tendresse & de son estime. Quand Titi entra auprès d'eux, il courut plein de joie embrasser la mère & le père, & fut ensuite se jeter au cou & aux genoux de Bibi. Il est impossible de dépeindre l'état de cette aimable fille, elle ne pouvoit parler, & le prince ne pouvoit dire autre chose, sinon, que je suis heureux, ma chère Bibi, que je suis heureux! Ils vécurent depuis ce jour dans une liberté qui leur fit goûter mille doux momens. On les laissoit se promener tête à tête; Titi alloit dans la chambre de Bibi la voir dessiner. Ils dessinoient l'un pour l'autre des devises qu'ils inventoient, & dont les paroles n'étoient pas moins ingénieuses que les figures étoient agréables. Titi admiroit l'esprit de sa chère Bibi; ils alloient souvent dans un petit cabinet de cormiers qui étoient au bout du jardin, & là, dérobés à la vue par l'épaisseur du treillage, ils se donnoient mille baisers que l'innocence accompagnoit toujours. Titi, qui ne voyoit dans Bibi qu'une

divinité qu'il aimoit de tout ſon cœur, ſe jetoit quelquefois à ſes genoux; il les tenoit embraſſés malgré elle, qui ne vouloit pas le voir ainſi. Bibi de ſon côté qui n'oublioit point que ſon amant étoit un grand prince, accompagnoit toujours toutes ſes careſſes du reſpect qui lui étoit dû. C'étoit le ſeul ſujet de plainte qu'elle donnoit à Titi; elle l'appeloit toujours *monſeigneur*, ou tout au plus mon cher prince. Un jour qu'elle l'avoit ainſi appelé *monſeigneur*, il ſe jeta à ſon cou: Pourquoi, ma chère Bibi, lui dit-il, me traitez-vous ſi cruellement? Suis-je monſeigneur pour vous? c'eſt vous qui êtes ma reine. Je vous traiterois de majeſté ſi ce nom n'étoit pas plus reſpectueux que tendre. Ne m'appelez jamais que votre cher Titi, & tout-à-l'heure dites moi: *mon cher Titi, je t'aime de tout mon cœur.* Bibi ne voulut pas le dire. Je ne vous quitterai point, dit le prince, que vous ne me l'ayez dit. Il ſe paſſa entr'eux un petit combat d'inſtances & de refus; mais enfin le prince ayant dit avec ardeur, je le veux, je vous demande cette grâce, ou je ſerai véritablement fâché. Bibi, que Titi tenoit embraſſée, gliſſa ſa joue à côté de celle du prince, comme pour ſe cacher de lui, &

baissant sa voix, comme si elle eût eu peur qu'il ne l'entendît, quoique ce fût lui qui le commandât, elle articula tout doucement: *mon cher Titi, je t'aime de tout mon cœur.* Elle rougit après, comme si elle avoit fait un crime; & le prince la regardant alors avec des yeux pleins de joie, paya sa complaisance de mille baisers pleins de flamme.

C'est ainsi que ces jeunes amans passoient des jours délicieux. Cependant les fortifications furent achevées, quoique le prince n'eût guères pressé l'ouvrage. Il fallut quitter la maison d'Abor, le palais de l'amour, pour aller habiter celui des passions tumultueuses & cruelles, où ne regnent que l'avarice, l'ambition, la perfidie, l'artifice; où l'envie cachée sous un extérieur caressant, sème par-tout le poison de la calomnie, & où on ne loue la vertu même que pour lui nuire. Le fort fut nommé du nom du prince, *le fort Titi*; & enfin les derniers ordres étant donnés, ce prince partit pour retourner à la cour. Abor & sa femme, qui l'aimoient comme leur fils, le virent partir avec beaucoup de douleur. Rien ne peut exprimer l'affliction de Bibi & celle du prince; mais cette séparation si cruelle étoit nécessaire. Le prince venoit le p! s

ſouvent qu'il lui étoit poſſible, l'adoucir, & l'on peut dire auſſi la renouveler. L'hiver vint; on ſut qu'immanquablement le roi de Forteſerre entreroit au printemps prochain ſur les terres de Ginguet. On ne ſongea plus qu'à ſe mettre en état de le bien recevoir. Cependant, les ſoins de Titi pour la guerre n'interrompirent point ceux qu'il devoit à l'amour. Malgré ſes affaires, la rigueur de la ſaiſon & les mauvais chemins, il alloit très-ſouvent voir ſa chère Bibi. Il n'en fut empêché que par une maladie qui ſurvint au roi & à la reine.

Un ſoir que Ginguet & Tripalle, ayant beaucoup gagné au lanſquenet, comptoient leur gain, après s'être renfermés en particulier, une pièce de douze ſous tomba, & ſe baiſſant tous deux en même temps pour la ramaſſer, leurs fronts ſe rencontrèrent avec tant de violence, que le roi en eut une boſſe & la reine une autre. Ce n'eût été rien pour des perſonnes du commun; un papier bien imbibé de vinaigre & appliqué ſur la boſſe y eût remédié; mais pour un roi & une reine, il fallut envoyer chercher les chirurgiens & les médecins. Par reſpect pour la majeſté royale, ces meſſieurs n'osèrent traiter cela de bagatelle,

ils consultèrent. Les chirurgiens firent appliquer, sur chaque bosse de leurs majestés, des vulnéraires bouillies dans du vin rouge, & leur en firent boire par infusion, pour préserver, disoient-ils, des suites fâcheuses & des contre-coups. Les médecins ordonnèrent sur le champ la saignée, ce que les chirurgiens jugeoient aussi très-convenable. Les uns & les autres disoient à leurs majestés qu'elles ne devoient point souper, ni parler, ni s'appliquer à aucune affaire; & leurs saignées étant faites, & les têtes bien bandées, on les mit au lit, moyennant quoi ils ne dormirent point, & se trouvèrent le lendemain avec de la fièvre & de plus grosses bosses: échauffées par les vulnéraires, elles se dilatèrent davantage, & donnèrent aux chirurgiens l'occasion d'augmenter le mal. Les médecins cependant, empêchèrent encore le roi & la reine de manger, pour ne pas, disoient-ils, nourrir la fièvre, sans songer que peut-être la diète de la veille y avoit contribué. On les mit au bouillon, & ce régime, avec deux lavemens, dont on régala leurs majestés, devoient produire leur guérison. Le contraire arriva pourtant. Ginguet & Tripalle devinrent tout de bon malades, sur-

tout le roi. Ce fut pendant ce temps qu Titi, plus exact à son devoir qu'on ne sau roit dire, ne voulut point s'écarter d leurs majestés. Ginguet & Tripalle payoien pourtant son attachement d'une froideur qui eût rendu tout autre moins assidu. Il en ressentit beaucoup de peine ; mais il ne se relâcha point sur ses devoirs. Il envoyoit souvent l'Eveillé chez Bibi & n'y alla point.

Dès que la maladie du roi parut dangereuse, le prince, si négligé auparavant, vit alors grossir sa cour. L'appartement du roi devenoit désert ; le prince ne put s'empêcher d'en marquer de l'indignation. Il dit aux courtisans que leur politique étoit peu mesurée, que le ciel conserveroit la vie du roi son père, & que s'ils croyoient qu'il dût mourir, ils devoient du moins le tromper jusqu'à la mort. *Soyez sûrs*, leur dit-il, *que je ne veux point de votre amitié à un si haut prix.* Ces paroles firent que les plus prudens continuèrent à retourner chez le roi, & à revenir pourtant chez le prince. Quand l'Eveillé paroissoit, on se rangeoit, comme si c'eût été un ministre d'état. On savoit qu'il étoit aimé du prince, on se donnoit bien de garde de l'appeler alors *le page aux vieilles*. C'étoit un plaisir

de voir comme il passoit avec fierté, comme il faisoit l'important parmi la vile troupe des premiers de la cour. Enfin le roi échappa à la mort & aux médecins; & dès qu'il fut rétabli, Titi courut auprès de Bibi conter à Abor l'indignité des courtisans. La joie de Bibi fut inexprimable, en revoyant son cher prince. Que ne puis-je vous garder toujours ici, lui disoit-elle! Hélas j'aimerois mieux perdre une couronne, si je l'avois, que d'être un mois sans vous voir! Que ne puis-je toujours y être, répondoit Titi! je serois plus heureux en servant ma chère Bibi, que je ne le serois de me voir adoré de toute la terre.

Cependant, le commencement de la campagne approchoit, & Titi auroit bien voulu envoyer quelqu'argent à Abor, pour lui procurer un peu plus d'aisance qu'il n'en avoit, mais comment faire? L'Eveillé pénétra le chagrin du prince & le prévint sur le remède: il lui dit que son père étoit en état de fournir la somme qu'il plairoit au prince; que la bonne fortune l'avoit mis à présent au-dessus de ses affaires, & qu'il n'y avoit qu'à lui écrire. Titi lui dit de le faire, & le père de l'Eveillé envoya quatre mille ginguets à Titi, qui fut extrême-

ment surpris de ce que le père de son page pouvoit remettre une si grande somme, & le faire même assurer qu'il en feroit toucher davantage au premier ordre ; mais sa joie fut encore plus grande que sa surprise, quand il pensa qu'il pouvoit envoyer à Bibi une somme qui n'étoit pas indigne d'être donnée par un prince. Il en prit mille ginguets, & lui en envoya trois mille. Ce ne fut pourtant point à elle qu'il les fit remettre, ce fut à Abor. Quand ce bon homme les reçut, il n'en parut pas plus joyeux que si c'eût été un boisseau de lentilles. Que veut le prince, dit-il à l'Eveillé qui lui remettoit cette somme ? C'est donc un dépôt qu'il m'envoie, autrement il ne m'enverroit qu'un sujet de trouble & d'inquiétude; car les richesses sont la cause de tous les maux. Tout ce que je puis faire, ajouta-t-il, c'est de distribuer cet argent à ceux qui n'ont pas leur nécessaire; pour moi qui l'ai, le ciel me préserve de vouloir rien de plus.

Si le désintéressement d'Abor est admirable, la générosité de Titi ne l'est pas moins. Ce prince, qui ne se voyoit jamais un sou, devoit être naturellement tenté de garder quelque chose d'une si grande somme. Cependant, les mille ginguets qu'il en avoit

ôtés furent employés à faire des libéralités à ceux qui avoient travaillé aux fortifications du *Fort-Titi*. Il fit obtenir à l'Eveillé une compagnie dans un nouveau bataillon, qu'il eut la satisfaction de faire mettre dans ce fort; ce qui lui fournissoit un prétexte pour y envoyer souvent l'Eveillé, car il le garda néanmoins auprès de lui en qualité d'aide de camp.

Pour Abor, ayant été forcé de recevoir les trois mille ginguets, il en réserva mille pour l'incertitude des évènemens, & en fut porter deux mille à la parente chez qui Bibi & sa mère avoient été. Il savoit que trois filles d'une veuve qui étoient dans la nécessité de gagner leur vie par leur travail, étoient exposées à beaucoup de dangers dont un peu de bien pouvoit les garantir.

Lorsque Ginguet choisit les généraux qui devoient commander son armée, plusieurs courtisans voulurent persuader à Titi qu'il devoit demander à en être le généralissime. Mais ce prince répondit toujours; que *le roi savoit bien ce qu'il avoit à faire*, *qu'il falloit apprendre un métier avant que de vouloir y être passé maître*. Il ajoutoit que *c'étoit voler la gloire qui seroit due à de bons officiers*, *que de vouloir s'en parer*, *sans*

avoir appris à l'acquérir.

La campagne s'ouvrit par le siége d'un très-forte place que Forteserre avoit fait investir avant que toutes les troupes de Ginguet fussent rassemblées. Forteserre commandoit en personne; Ginguet vouloit faire de même : il se faisoit tenir à quatre pour ne point aller à l'armée. La grande maladie dont il sortoit, les pleurs de Tripalle, la crainte de perdre ses trésors, s'il perdoit la vie, prévalurent enfin sur son ardeur de combattre. Titi servit comme volontaire, & il n'en avoit que l'équipage. Un autre prince en auroit été mortifié. Pour lui, il disoit qu'*il en avoit trop encore, que la magnificence n'étoit bonne que pour le bal; qu'un prince ne devoit pas donner un exemple de luxe & de molesse dans un lieu où on ne devoit songer qu'à s'endurcir au travail.*

Avant que de partir pour l'armée, il alla passer un jour entier avec sa chère Bibi & avec Abor, qu'il n'appeloit plus que son père. Quelques heures avant celle où ils devoient se séparer, ces deux tendres amans voulurent aller dans le cabinet de cormiers se faire des adieux particuliers. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'en y entrant ils y virent une vieille femme, que Titi reconnut d'a-

bord pour être la bonne vieille de la cabane ! Qui vous amène ici, lui dit-il ? comment y êtes-vous venue ? Il ne s'agit pas comment j'y suis venue, dit la vieille, j'y suis venue pour l'amour de vous. Ecoutez, Titi, lui dit-elle, votre respect pour votre père & pour votre mère, malgré le peu de tendresse qu'ils vous marquent ; votre amour pour Bibi, qui se conserve toujours pur & innocent, malgré sa vivacité & l'ardeur de la jeunesse ; la justice que vous rendez à sa vertu & à ses charmes, malgré la disproportion de sa fortune ; le choix que vous avez fait d'elle pour être un jour votre femme, & l'attachement que je sais qu'elle a pour vous, indépendamment de la couronne que vous pouvez lui donner ; enfin la bonté de votre naturel, & l'innocence de Bibi m'attachent également à l'un & à l'autre. Je suis la fée Diamantine & je veux vous faire un don. Demandez-moi ce que vous voudrez. En disant cela, la vieille disparut ; ils ne virent plus qu'une dame superbement vêtue, & plus belle que le beau jour. Je l'avois toujours bien cru, s'écria Titi, que vous étiez une grande fée, pourquoi me l'avez-vous caché, & que vous demanderons-nous, dit-il, transporté de re-

connoiſſance ? vous ſavez mieux que nous ce qui nous convient ; dites-nous ce qu'il faut vous demander. Non, répondit Diamantine, c'eſt à vous de choiſir. Que voulez-vous Bibi, dit le prince en la regardant avec joie ? Ce que vous voudrez, mon cher prince, répondit-elle ; parlez, je veux ce que vous voulez. Titi ayant inſiſté, Bibi ayant toujours répondu de même : mais enfin, dit le prince, ſi je vous laiſſois le choix, que choiſiriez-vous ? Je veux que vous me le diſiez tout-à-l'heure. Puiſque vous me l'ordonnez, dit Bibi, ſi j'avois à ſouhaiter quelque choſe, ce ſeroit de pouvoir, quand je le voudrois, devenir un petit oiſeau, afin d'aller de temps à autre vous voir à l'armée ; car je ſerai bien affligée de ne vous plus voir, & bien inquiète de ce qui pourroit vous arriver. Accordez-nous donc cette grace, dit Titi, en s'adreſſant à la fée. Mais ſongez-vous bien, leur demanda-t-elle, à quels riſques vous vous expoſez ? Pourrez-vous aller d'ici à l'armée, ou de l'armée ici, ſans que quelqu'oiſeau de proie ne vous attrape & ne vous mange ? Que deviendroit alors celui de vous deux qui reſteroit ? Bibi & Titi furent alors bien inquiets. Bibi eut envie de demander que

ſon cher prince fût donc invulnérable, mais elle ne pouvoit demander de don que pour elle. Elle dit à Titi qu'elle le prioit de le demander pour lui. Vous vous oubliez, ma chère Bibi, lui dit-il, voudriez-vous que je demandaſſe un don avec lequel je n'aurois que faire ni de courage ni de valeur? Serois-je digne de vous, ſi vous pouviez me ſoupçonner de n'être brave que parce que je n'aurois rien à craindre? Il vaudroit mieux mourir, ma chère Bibi, que d'avoir des dons qui s'oppoſeroient à l'exercice de la vertu. Voudriez-vous demander qu'il vous fût impoſſible de m'être infidèle? Je ne voudrois pas la demander pour vous, quand je pourrois l'obtenir, quoique ce ſoit la choſe que je ſouhaite le plus! Le cas n'eſt pas tout-à-fait le même, mon cher prince, repartit Bibi; mais nous ne ſommes pas ici pour diſputer. J'ai toujours tort dès que vous me déſapprouvez. Cependant, quelle ſera mon inquiétude, puiſqu'elle égalera ma tendreſſe! Ecoutez, dit la fée, je vous accorde le premier don que vous m'avez demandé; mais je vous l'accorde d'une manière plus étendue. Vous pourrez l'un & l'autre devenir, quand il vous plaira, non-ſeulement oiſeau, mais quelqu'animal que ce ſoit;

vous n'aurez qu'à vouloir & vous le ferez. J'ai seulement à vous avertir que vous serez sujets aux inconvéniens auxquels sont exposés les animaux dont vous aurez pris la forme. Si vous vous laissez prendre & qu'on vous enchaîne, ou qu'on vous enferme, vous ne pourrez alors changer d'état, tant que vous serez enchaînés ou enfermés. Si vous êtes blessés, de sorte que le sang coule de votre blessure, vous ne pourrez jamais redevenir ce que vous étiez auparavant, non plus que si vous viviez de proie après avoir pris la forme de quelqu'un des animaux qui en vivent. Enfin, si vous dites à qui que ce soit, excepté à l'Eveillé, le don que je vous accorde, vous en serez privés à jamais. Ces conditions n'effraïerent point nos amans; ils acceptèrent avec mille démonstrations de reconnoissance & de joie le don de métamorphose que leur accorda Diamantine; après quoi cette fée les embrassant l'un & l'autre, disparut.

Que je suis heureuse, s'écria Bibi! Je ne vous quitterai plus, mon cher prince, je vais prendre la forme d'un homme, vous suivre partout, & combattre à vos côtés. Gardez-vous en bien, lui dit Titi, nos deux vies ne sont qu'une, ma chère Bibi, n'en

exposons que la moitié. Que d'alarmes, que d'inquiétudes me causeriez-vous! Ce seroit le vrai moyen de me perdre, en voulant me conserver. Il lui fit promettre qu'elle ne s'exposeroit point ainsi. Enfin, après s'être néanmoins extrêmement félicités de cet heureux don, & avoir beaucoup raisonné sur l'usage qu'ils en pourroient faire, il fallut se séparer. Titi embrassa tendrement sa chère Bibi, fut embrasser le bon homme & la bonne femme qui lui souhaitèrent mille bénédictions, les yeux baignés de larmes, & partit. Dès qu'ils l'eurent vu monter à cheval, ils se renfermèrent avec Bibi pour donner un libre cours à leurs pleurs.

Le prince, après avoir pris congé du roi & de la reine, de la princesse Blanchebrune qu'il aimoit fort, & dont il étoit tendrement aimé; après avoir reçu les adieux de son petit frère & de toute la cour, alla joindre l'armée, où les généraux le reçurent, moins comme le fils de leur roi, que comme un volontaire qui venoit apprendre sous eux le métier de la guerre. On n'a jamais mieux vu, qu'à l'égard de ce prince, l'indignité des courtisans. Ils ne pouvoient s'empêcher de l'estimer; mais comme il étoit sans crédit, ils l'estimoient & ne s'en

foucioient guères. Ils croyoient même que ; parce qu'il n'étoit ni hautain ni remuant, il pourroit bien n'être pas brave.

La ville que Forteferre affiégeoit étoit ferrée de fi près, qu'il falloit, ou fe réfoudre à la perdre, ou prendre le parti d'attaquer les ennemis dans leurs lignes, car Forteferre avoit fortifié le camp qui couvroit les affiégeans. Ginguet donna ordre qu'on l'attaquât. On le fit avec fuccès. Les lignes furent forcées ; Forteferre fut obligé de lever le fiége & de fuir. Il perdit toutes fes munitions & la plus grande partie de fon artillerie. Mais tout le monde convint que cet heureux fuccès étoit dû à la valeur du prince Titi, qui avoit fauté le premier dans les retranchemens, & fait plier ceux qui étoient derrière, fur leurs propres troupes, où elles avoient porté la confufion. Les généraux ne purent s'empêcher de lui en faire honneur dans la relation qu'ils envoyèrent au roi. Comment auroient-ils pu l'éviter ? Cela s'étoit paffé à la vue de toute l'armée, & dans le temps même que les troupes de Ginguet avoient été repouffées de plufieurs endroits avec perte.

L'armée victorieufe pourfuivit les ennemis ; mais la nuit qui avoit fait gagner une

marche à ces derniers, leur donna le moyen de s'emparer d'un poste si avantageux, qu'il n'auroit pas été prudent de les y attaquer. Il falloit attendre que le manque de fourrage obligeât le roi de Forteserre à changer de camp. Ce prince qui, pendant ce temps-là, n'avoit travaillé qu'à ranimer ses troupes, & qui les avoit augmentées par de nouvelles qu'il avoit fait joindre, se crut lui-même en état de prendre sa revanche. Après quelques campemens, où il feignit de vouloir éviter le combat, ayant attiré l'armée de Ginguet dans une grande plaine, où il crut trouver ses avantages par la supériorité de sa cavalerie, il vint en bataille à ceux qui croyoient le faire fuir. La surprise n'intimida point l'armée de Ginguet : encouragée par la victoire précédente, elle s'offrit de bonne grace aux ennemis. Les deux armées étoient en présence, lorsqu'un cavalier superbement monté, s'avança au petit galop, & vint défier le plus brave des troupes de Ginguet à un combat singulier. Plusieurs volontaires accoururent ; mais Titi les prévint, & voulut bien faire l'honneur à l'aventurier de se battre contre lui. Les deux armées étoient attentives. Celle du roi de Forteserre ne doutoit point du triomphe de son

champion. C'étoit un brave, renommé pou
ſa valeur, pour ſa force, & pour ſo
adreſſe. Cependant le prince, après lu
avoir laiſſé tirer ſon coup ſans tirer le ſien;
lui gagna la croupe, & lui donna de revers
un ſi grand coup de ſabre ſur les reins, qu'il
le fit tomber preſque mort ſur l'arçon. L'armée de Ginguet pouſſa de grands cris de joie, & regarda ce prélude comme un préſage de victoire. On en eut encore un autre : c'eſt qu'à l'inſtant que Titi s'étoit détaché pour aller combattre, on vit un aigle volant au-deſſus de lui, le ſuivre juſqu'au lieu du combat, & y reſter en tournant dans une grande agitation. Elle revint enſuite avec le prince, à l'armée de Ginguet, où les ſoldats ſe la montroient plânant ou tournoyant au-deſſus de la tête de Titi, ainſi que l'aigle qu'on vit au-deſſus de la tête d'Alexandre, à la bataille d'Arbelles. Ces préſages n'effrayèrent pourtant pas l'armée du roi de Forteſerre. Si les ſoldats en avoient été effrayés, ils n'auroient eu qu'à jeter les yeux ſur leur prince. L'audace, la valeur, la confiance, la joie, y brilloient d'une façon à ranimer le cœur des plus lâches. Les deux armées, ſans tirer, s'approchèrent à la demi-portée de fuſil. For-

reſerre ordonnant alors de charger, attaqua lui-même à la tête de quelques eſcadrons avec tant de fureur, qu'il renverſa tout ce qui oſa lui réſiſter. Tout plioit, & cette bataille auroit été gagnée par le centre, ſi l'infanterie eût pu ſuivre auſſi rapidement le chemin que la cavalerie ouvroit à la victoire. Mais le prince Titi voyant que le roi de Forteſerre perçoit juſqu'au corps de réſerve, ramaſſa des eſcadrons épars, & vint ſe placer entre deux feux, pour empêcher l'infanterie de ce prince de ſe mettre à portée de le ſoutenir. Il eſſuya d'abord un feu terrible. Sa fermeté donna lieu aux généraux de Ginguet de faire rapprocher divers bataillons, & de faire faire de nouveaux mouvemens à leur cavalerie, malgré ceux des ennemis, qui s'étendoient pour la prendre en flanc. Alors Titi, à la tête des eſcadrons qu'il avoit ramaſſés, où qui s'étoient joints à lui, tourna pour aller chercher le roi qui, comme un torrent furieux, ſe portoit du centre à la droite de l'armée de Ginguet. La gauche avoit plié, la droite ſeule faiſoit ferme, & c'étoit de ſa défaite que dépendoit le gain total de la bataille. Titi joignit les eſcadrons du roi dans le temps qu'il vouloit forcer quelques régimens d'infante-

rie, qui s'oppoſoient à ſon paſſage. Le déſordre étoit dans les deux armées. Celle de Ginguet ſe trouvoit enfermé, de tous côtés par celle de Forteſerre. Sans un redoublement prodigieux de valeur, il étoit impoſſible qu'elle évitât ſon entière défaite. Allons, mes amis, dit Titi, vaincre ou mourir ; décidons ici l'affaire. En diſant ces paroles, il attaqua impétueuſement les derniers eſcadrons qui ſuivoient Forteſerre, & les fit replier après quelques efforts juſques ſur les premiers, où étoit le roi. Ce prince quitta alors l'attaque de l'infanterie, pour venir ſoutenir les efforts de Titi. Celui-ci, ſans donner le temps à l'ardeur des ſiens de ſe refroidir, ſe jeta ſur la gauche de Forteſerre, où il mit deux eſcadrons en déſordre, & leur avoit tué beaucoup de monde. Le roi y accourut. Après avoir été entre deux feux, il ſe trouvoit obligé de prêter le flanc au feu de l'infanterie ennemie. Il fit un mouvement ſur ſa droite pour gagner du terrein, & ranger la cavalerie de Titi ſur une ligne parallèle à l'infanterie, afin de rendre celle-ci inutile, ou du moins, de lui faire faire quelques mouvemens dont il auroit profité. Titi s'apperçut de ſon deſſein, & le prévint. Cependant, comme il voyoit

bien que la victoire dépendoit de la promptitude de l'attaque, il songea principalement à aller au roi même. Il eut trois chevaux tués sous lui dans les diverses attaques qu'il fit pour pénétrer jusqu'à ce prince, qui faisoit toujours de son mieux pour écarter Titi de son infanterie. Mais enfin Titi étoit si près de Forteserre, qu'ils se reconnurent également : Allons, dit-il, mes amis, la victoire est à nous, nous tenons le roi. En disant ces mots, il se jeta sur Forteserre, qui venoit aussi sur lui, & au milieu des escadrons qui se mêlèrent, les uns pour défendre leur roi, les autres pour défendre leur prince; Titi ayant tué le cheval de Forteserre, & deux hommes qui se présentèrent pour sauver ce roi abattu sous son cheval, il se jeta par terre pour le dégager, & le faisant son prisonnier : Sire, lui dit-il, *je rougis de mon bonheur, & prie votre Majesté de me pardonner les avantages de la fortune.* Le roi, désespéré dans le cœur & furieux, répondit seulement à Titi : *prince, pardonnez-moi, si dans le désespoir où je suis, je ne donne pas à votre valeur les éloges qui lui sont dus, & si je ne vous remercie pas de la vie que vous m'avez donnée en me l'épargnant.* Car, malgré toute sa fureur,

Forteſerre avoit bien remarqué que Titi n'avoit pas voulu tirer ſur lui lorſqu'il avoit tué ſon Cheval. Le prince conduiſit ce grand priſonnier au milieu de l'infanterie, à qui il le donna en garde. Les généraux de Ginguet prièrent alors Forteſerre d'envoyer ordre aux ſiens de ceſſer la bataille ; mais Forteſerre le refuſa. Il ſe flattoit qu'ils remporteroient peut-être la victoire, & qu'ils pourroient le délivrer. *Mon malheur*, dit-il, *m'eſt particulier, & ne doit pas s'oppoſer à la gloire de ma nation. Que je périſſe & qu'elle vainque.*

Cependant, la cavalerie de Titi pourſuivit celle de Forteſerre, juſqu'à ce qu'elle eût joint un gros de troupes, auprès deſquelles il auroit été téméraire de l'attaquer. Titi retourna pour ſe mettre à la tête des bravès gens qui avoient contribué à lui faire faire une ſi belle priſe, & voulut laiſſer l'Eveillé auprès du roi pour le ſervir, & prendre garde qu'on ne manquât point au reſpect qui lui étoit dû ; mais l'Eveillé répondit franchement à Titi, que pour cette fois il lui déſobéiroit, dût-il en être puni. Qu'aſſurément il ne le quitteroit pas que la bataille ne fût finie. Ce généreux garçon n'avoit pas quitté le prince dans toute la mêlée,

mêlée, & lui avoit ſauvé deux fois la vie en parant des coups qu'on venoit lui porter.

Le prince ayant obſervé que les paſſages étoient libres, crut que pour mieux s'aſſurer de la perſonne du roi, il falloit l'envoyer juſqu'à la première ville. Il fit un détachement de cavalerie pour l'aller prendre & le conduire, après en avoir fait informer les généraux. Il ſe tranſporta lui-même auprès du roi, pour le prier de vouloir bien permettre qu'on le tirât du champ de bataille. Ce roi fut déſeſpéré de ce changement; il voyoit que des bataillons de ſes troupes s'avançoient en hâte pour venir attaquer ceux dont il étoit environné; mais la prière du vainqueur étoit un ordre que Forteſerre devoit ſuivre. Par les deux mouvemens qui ſe firent alors, les deux armées ſe reſſerrèrent. Toute l'infanterie de part & d'autre ſe raſſembla dans le centre, ce qui donnoit un nouvel avantage à celle de Ginguet. Mais la cavalerie ennemie étoit un peu découragée, & ſes généraux vouloient lui donner le temps de ſe remettre, pour retomber enſuite avec plus de furie ſur les ennemis. La défaite de leur infanterie ne leur donna pas le temps d'exécuter ce deſſein. Le bruit de la priſe du roi, qui s'étoit répandu dans les

deux armées, anima les uns, & découragea les autres, de façon qu'il n'y eut qu'un nouveau choc qui fut rude. Titi s'y distingua encore par des prodiges de valeur. Son épée, qui n'étoit déjà plus qu'une scie ensanglantée par tous les coups qu'elle avoit parés ou portés, cassa dans le corps d'un colonel, qui avoit pensé tuer Titi d'un coup d'esponton. Ce prince ramassa alors une halebarde, & se rua avec tant d'ardeur contre les ennemis, que d'un seul coup de cette halebarde, il tua un capitaine & un soldat qui étoit derrière, & que, les traversant de part en part, il les fit tomber sur un troisième. Il tomba lui-même alors, & se releva sans courir risque de la vie; car le bataillon qu'il avoit ainsi entamé, étoit déjà occupé par les siens, auquel il avoit donné un si bel exemple. L'Eveillé qui combattoit à son côté, lui donna une nouvelle épée. Le bataillon ennemi fut bientôt renversé & haché en pièces. Le prince gémissoit d'un si horrible carnage; mais il faut bien se défendre contre ceux qui nous font injustement la guerre, & Forteserre n'avoit pour lui que l'apparence de la justice.

L'ardeur ayant porté le prince, avec une troupe de volontaires, à se jeter au milieu

d'un nombre d'ennemis qui faiſoient ferme, plus par déſeſpoir que par courage, comme il paroît à droite & à gauche les coups qu'on s'empreſſoit de porter ſur lui, & qu'il tâchoit de priver du jour les plus audacieux, un ſoldat ennemi s'arrangea pour le tirer à bout portant, & alloit le tuer immanquablement ſi, dans l'inſtant qu'il alloit faire feu, l'aigle volant toujours au-deſſus de la tête du prince, n'eût pas fondu plus rapidement qu'un éclair ſur ce ſoldat, & ne lui eût emporté d'un coup de ſerre, en lui crevant les deux yeux, plus de la moitié du viſage. Ce fut le ſalut de Titi, & la perte des ennemis dont il étoit environné. L'effroi les ſaiſit, ils jetèrent leurs armes pour fuir, & ne furent faits que priſonniers.

C'est la dernière action de cette affreuſe journée. L'armée ennemie ne ſongea plus qu'à ſe retirer. Les généraux de Ginguet ne ſongèrent qu'à s'aſſurer du champ de bataille, & Titi ne penſa plus alors qu'à le parcourir pour faire tranſporter les bleſſés dans un lieu où ils fuſſent ſecourus. Amis, ennemis, tout devint également l'objet de ſes ſoins, ou pour mieux dire, il fut l'ami de tous ceux qu'il trouva malheureux. On

ne peut dire les peines qu'il ſe donna pour les ſecourir. Il ne revint dans ſa tente que bien avant dans la nuit. Ses habits étoient criblés, mais il n'avoit reçu que trois légères bleſſures, dont la plus dangereuſe étoit au-deſſus de l'épaule droite, où une balle n'avoit fait par bonheur, qu'effleurer la peau ; car un peu plus bas, ou un peu plus à côté, la bleſſure auroit été mortelle. Il n'en parla point, parce qu'il ne vouloit pas qu'on vînt l'embarraſſer dans ſa tente, où il lui tardoit d'être ſeul pour voir ſa chère Bibi. Il ne doutoit pas qu'elle n'eût été l'aigle qu'on avoit vu conſtamment voler au-deſſus de ſa tête pendant tout le combat, & croyoit bien qu'elle étoit dans ſa tente cachée ſous quelque forme, qu'elle quitteroit pour l'embraſſer dès qu'il y ſeroit ſeul. Il ne ſe trompoit pas. Bibi aigle tout le jour, pour ne pas perdre de vue ſon cher prince, s'étoit fait grillon dans la nuit, pour ſe cacher dans ſa tente. Dès qu'elle le vit ſeul, elle redevint Bibi, & lui ſautant au col, répandit des larmes de joie de le voir échappé aux dangers qu'il avoit courus. Que ne lui dit-elle point de tout ce qu'elle avoit ſouffert pendant le combat ! Que d'alarmes ! que de craintes ! que de frayeurs ! que d'agi-

tations violentes ! Et que ne lui dit-il point aussi, sur le plaisir de lui consacrer une vie qu'elle lui avoit conservée, en fondant sur le soldat qui l'alloit tuer ! Bibi étoit transportée de la gloire de Titi. Titi étoit enchanté de la tendresse & du courage de sa chère maîtresse. Il se trouvoit heureux de lui devoir la vie. Ils auroient bien voulu ne se point quitter, quoique l'un & l'autre eût besoin de repos. Mais l'aurore, qui commençoit à paroître, fit que Bibi sortit du camp sous la forme d'un petit lézard, & que prenant ensuite celle d'une aigle, elle se rendit chez son père. Titi, après avoir fait laver ses blessures, se mit au lit, où le contentement d'avoir vu Bibi, & la fatigue du jour, le firent dormir d'un profond sommeil.

C'étoit la coutume de Bibi de venir voir souvent son cher prince. Afin de ne rien risquer, elle venoit ordinairement de nuit, sous la forme d'un duc, auprès du camp, où elle prenoit la forme d'un lézard pour traverser en sûreté jusqu'à la tente de Titi, où, lorsqu'il étoit seul, elle reprenoit sa forme naturelle. Quand elle venoit de jour, elle s'élevoit hors de toute atteinte, sous la forme d'un aigle, & descendoit ensuite,

ſur la tente du prince, en forme de moucheron.

Ginguet apprit le ſuccès de ſes armes, & la priſe du roi de Forteſerre, avec toute la joie qu'on peut imaginer. Il ſe voyoit ainſi le maître des conditions de la paix. Il donna à celui qui lui apporta la nouvelle de cette victoire, c'étoit le fils d'un de ſes généraux, ſon portrait enrichi de grenats, & un régiment de dragons. La reine lui donna auſſi ſon portrait, orné de doublets de toutes couleurs, preſqu'auſſi beaux que de vrais diamans. Il auroit eu regret à ſa courſe, s'il eût jugé de ces préſens par leur valeur intrinsèque, mais comme il jugeoit autrement, les portraits d'un roi & d'une reine donnés par eux-mêmes, ſont toujours d'une valeur infinie, & d'ailleurs il avoit un régiment. Le lendemain de la bataille, la cour fut groſſe chez le prince. Les généraux y vinrent le combler d'éloges, & lui marquer alors autant de reſpect, qu'ils lui avoient montré d'indifférence le jour de ſon arrivée. Ils lui avoient rendu juſtice auprès du roi, & les ſoldats la lui rendirent mieux encore par les chanſons qu'ils composèrent à ſon honneur.

On ne fit plus rien du reſte de la cam-

pagne, qui dura encore près de cinq mois, car cette bataille ſe donna le 4 de Juin. Cependant le prince, malgré l'inaction, malgré ſon amour & le pouvoir de ſe métamorphoſer, ne voulut pas s'abſenter du camp un ſeul jour, pour aller voir ſa chère Bibi. Il ne quitta l'armée que lorſqu'on la mit dans les quartiers d'hiver.

Il fut reçu à la cour avec des démonſtrations de joie ſurprenantes. Le roi & la reine ne purent s'empêcher de lui donner des louanges. Il les forçoit à l'eſtimer, ils l'auroient même aimé s'ils euſſent remarqué en lui quelque penchant pour l'économie. C'eſt ainſi qu'ils nommoient l'avarice. Les vices changent de nom chez ceux qui s'y plaiſent. Ginguet & Tripalle ne ſongeoient pas que l'avarice auroit détruit les principales vertus du prince, & qu'elle auroit terni toutes les autres; car l'avarice eſt un vice ſi bas, qu'il rend mépriſables ceux qui auroient d'ailleurs des grandes qualités. C'eſt ce qui fit qu'après avoir loué en public le prince Titi, ils le grondèrent en particulier ſur les ſommes qu'il avoit empruntées de toutes parts après la bataille, & qu'il avoit diſtribuées aux priſonniers & aux bleſſés, ſans aucun égard de parti. En effet,

ce fut le principal soin du prince, après l'affaire, que de s'occuper à soulager les uns, & à prévenir les besoins des autres. Et l'Eveillé l'avoit assuré que son père fourniroit les sommes nécessaires pour rendre ce qui auroit été emprunté.

Cependant la douceur, la bonté, la soumission exempte de murmure, que le prince avoit toujours marquées pour les volontés & même pour les injustices du roi & de la reine à son égard : en un mot, ses attentions pour les moindres hommes, ce qui ne l'avoit fait passer que pour bon, & dès là, pour peu considérable, furent regardées par les courtisans, d'un tout autre point de vue. Ils jugèrent qu'un prince qui joignoit aux bonnes qualités d'un simple particulier vertueux, les hautes qualités d'un héros, seroit un très-grand roi. Que la valeur & la bonté, fondées sur la justice, étoient le caractère du parfait héroïsme, & que ces qualités brilloient éminemment dans Titi. Ses vertus les forcèrent à s'attacher à lui, ils lui rendoient les hommages que jusqu'alors la politique n'avoit fait rendre qu'à Ginguet. Le roi & la reine le remarquèrent, & sur-tout le premier ministre, qui craignoit les vertus du prince, plus qu'il ne se soucioit de l'inconstance des courtisans.

On peut bien juger que les poëtes n'oublièrent pas leur phœbus. Titi fut accablé d'odes, de sonnets, d'épîtres, de chants royaux, de balades, de rondeaux, de virelais, de triolets, d'épigrammes, d'acrostiches même. Il en recevoit un si grand nombre, qu'il remettoit au soir à les lire en se couchant, & faisoit bien. Cela lui procuroit toujours un prompt sommeil. Il demanda permission à Ginguet d'aller faire visite au roi de Forteserre, qu'on avoit mis en prison dans une citadelle. Il l'obtint, & il en profitoit, quoique moins souvent qu'il n'eût voulu; car il trouvoit en ce prince de si grandes qualités, qu'il l'honoroit infiniment, & qu'il se plaisoit extrêmement dans sa conversation. Il la trouvoit remplie d'instruction. Forteserre n'étoit pas moins charmé de Titi. Il conçut pour lui une si haute estime, qu'il prit la résolution de lui donner Gracilie sa fille unique, & d'engager les états de son royaume à le reconnoître pour son successeur. Sur le simple récit que Titi lui fit de l'aventure des diamans, il la crut sans en vouloir d'autres preuves, & ne songea plus qu'à demander la paix. Si Titi avoit été le maître, il auroit sans-doute renvoyé Forteserre dans ses états, sans songer à

autre chofe qu'à mériter fon amitié, & qu'à lui faire les plus grands honneurs. Mais Ginguet exigea le rembourfement des fraix de la guerre, & une rançon exorbitante. Dès que le prince Titi avoit quelques heures à lui, il voloit dans la maifon de fa chère Bibi; car pour profiter des momens, il prenoit toujours la forme d'un oifeau de proie, quoiqu'il n'en eût pas le naturel : il eut même le plaifir d'y paffer quelques jours fans y venir fous une forme empruntée, ayant obtenu de Ginguet la permiffion d'aller vifiter le fort. On ne peut exprimer la joie du bon homme & de la bonne femme, quand ils voyoient le cher Titi; ils le refpectoient comme leur roi, & l'aimoient comme leur enfant. On ne peut exprimer la douceur que goûtoit le prince, de fe trouver avec fa chère Bibi fous le toît ruftique de ces bonnes gens, qu'il aimoit comme s'il eût été leur fils. Il n'y voyoit plus cette fauffeté, cette contrainte, cette vanité puérile qui règnent à la cour; ces brigues & ces haines pour des chofes qui, au fond, ne valent pas plus que les jouets qui font que des enfants fe querellent, & fe battent quelquefois.

Il prit un jour envie à Bibi de tenter la

fidélité du prince. Après avoir fait pour lui un rondeau dans le cabinet de Cormiers, où elle alloit souvent rêver, elle fut l'écrire dans la chambre de Titi, qu'elle prenoit toujours pour la sienne, quand il n'étoit pas à la petite maison. Après l'avoir écrit, elle résolut de le lui aller présenter sous la forme de la plus belle fille du monde : pour cet effet, elle souhaita de l'être ; & pour avoir le plaisir de voir comment étoit la plus belle fille du monde, elle alla devant son miroir; mais elle se vit toujours la même. Elle souhaita de nouveau, & parlant même tout haut, elle dit : *O fée* Diamantine, *puisque tu m'as accordé le don d'être ce que je voudrois, fais que je sois la plus belle fille du monde.* Sa priere fut inutile, elle ne changea en rien de ce qu'elle étoit. Elle crut alors que le don de métamorphose ne s'étendoit peut-être pas jusqu'à de tels changemens. Pour l'essayer, elle souhaita d'être la plus belle bossue qui fût dans l'univers, & sur le champ elle se trouva sans aucun changement de visage, avoir une bosse devant & derrière. Elle soupçonna que cela vouloit donc dire qu'elle-même étoit la plus belle fille du monde ; mais elle trouvoit tant de vanité à le croire, qu'elle n'osoit s'arrêter

à cette pensée, quoiqu'elle le désirât de tout son cœur par rapport au prince Titi. Comme elle étoit brune, elle souhaita donc d'être la plus belle blonde du monde, & d'abord ses cheveux devinrent blonds, ses sourcils & les cils de ses paupières parurent un peu plus noirs; mais d'ailleurs elle étoit si fort la même, qu'elle n'étoit point méconnoissable. Alors elle souhaita être la seconde beauté de l'univers, & il se fit alors un changement assez considérable pour faire croire que ce n'étoit pas elle. Elle résolut d'aller en cet état chez la reine, d'y attendre le Prince, & de lui présenter, quand il passeroit, les vers qu'elle avoit faits pour lui. Elle exécuta son dessein. Voici les vers qu'elle lui donna.

AU PRINCE TITI.

RONDEAU.

Qui l'auroit cru, qu'aussi beau que l'Amour,
Il eut de Mars la force & le courage,
Ce Prince aimable, & qu'il fut tour à tour
Aussi terrible au milieu du carnage,
Qu'il est galant au milieu de la cour?



Etre héros, n'eſt l'affaire d'un jour,
Ce métier veut l'expérience & l'âge ;
Titi pourtant l'eſt ſans apprentiſſage.
Qui l'auroit cru ?

Il pourfendit un brave à trible étage,
Son coutelas força maint perſonage
De ſe cacher au ténébreux ſéjour.
Il prit un roi que nous tenons en cage,
Et de la paix aſſure le retour.
Qui l'auroit cru ?

Quand Titi reçut ces vers, il ne put s'empêcher d'admirer la beauté de celle qui les lui préſentoit, quoique fort inférieure à celle de Bibi. Il la remercia de la manière du monde la plus gracieuſe. Cependant les courtiſans l'avoient trouvée ſi belle, qu'ils aſſuroient tous de n'avoir rien vu de ſi beau. Ceux qui avoient paſſé devant elle étoient revenus ſur leurs pas pour la revoir. Ceux qui ne l'avoient pas vue ſe hâtoient d'en approcher. On avoit fait un cercle autour

d'elle, & les premiers ſeigneurs de la cour avoient cherché à lier converſation avec cette belle inconnue, qui leur répondoit avec autant d'eſprit qu'elle leur paroiſſoit avoir de beauté. On en parla avec tant d'éloges à la reine, que ſa majeſté ordonna qu'on la fît entrer. Mais après avoir donné ces vers au prince, elle s'étoit retirée, & avoit diſparu malgré la foule qui la ſuivoit.

Huit jours après elle vint de bon matin dans l'antichambre du prince, attendre qu'il ſortît, pour lui préſenter d'autres vers : c'eſt ce qu'elle dit à un huiſſier qui lui demanda ce qu'elle vouloit. Un valet de chambre en informa Titi, qui fit dire à l'huiſſier de la faire entrer dès qu'il y auroit deux perſonnes qui ſe préſenteroient pour entrer avec elle. Cela fut bientôt exécuté ; deux ſeigneurs, qui vouloient ſe trouver au lever du prince, arrivèrent. Ils furent très-ſurpris de voir là cette belle & jeune perſonne toute ſeule, & ne purent s'empêcher de dire que Titi n'étoit guères galant de laiſſer ainſi, & à pareille heure, une ſi belle fille dans ſon antichambre. Ils auroient mieux aimé y reſter avec elle, que d'entrer chez le prince : mais l'ordre fut ſuivi. Titi la reçut très poliment, prit les vers qu'elle lui préſenta, les

lut devant elle, & après lui avoir fait de très-grands remercimens, & l'avoir priée de ne plus l'exposer au plaisir dangereux de se voir louer avec tant d'esprit: vous êtes trop belle, mademoiselle, continua-t-il, pour qu'on ne s'intéresse pas à ce qui vous regarde. Permettez-moi de vous dire que vous l'êtes trop aussi pour vous exposer seule, & à votre âge, dans un pays aussi dangereux que celui-ci. Y a-t-il quelque chose en quoi je puisse vous marquer ma reconnoissance? La jeune fille ayant répondu qu'elle n'ambitionnoit que de mériter l'honneur de sa protection, qu'elle ne connoissoit point les dangers de la cour, parce qu'elle ne songeoit point à y faire naufrage; elle ajouta que charmée des vertus du prince, elle avoit voulu seulement y rendre hommage par les vers qu'elle avoit composés. Elle dit tout ceci d'un petit ton radouci & modeste, mais qui, joint à certain mouvement des yeux, ne paroissoit pas dénué d'un petit filet de coquetterie & d'envie de plaire au prince. Titi, après avoir appris d'elle que sa demeure ordinaire étoit chez son père, dans un lieu de la province nommé *le Cormier*, qu'elle étoit fille unique, & qu'elle avoit peu de bien, le prince fit appeler l'Eveillé, & le

tirant à part, lui demanda s'il n'avoit rien à lui prêter. Oui, dit l'Eveillé, j'ai cent ginguets dans cette bourse, & une lettre de crédit pour en toucher davantage quand il me plaira : prenez ceci. Le prince prit la bourse, pria la belle de la recevoir, lui promit de lui faire tous les ans compter pareille somme ; mais qu'il falloit qu'elle retournât dans la maison de son père. Il ajouta que si elle épousoit un honnête homme, il seroit charmé de contribuer à sa fortune. Il chargea l'Eveillé de la reconduire où elle étoit logée. Elle sortit après quelques agaceries que lui firent les deux seigneurs qui étoient entrés avec elle, & auxquelles elle répondit fort spirituellement. En prenant congé du prince, elle jeta sur lui un regard si tendre, qu'il ne pouvoit point ne le pas remarquer. Quand elle fut dans l'antichambre, elle tira de sa bourse les cent ginguets d'or, dont elle fit présent à l'huissier & au valet de chambre qui l'avoit faite entrer. L'Eveillé la regardoit avec étonnement, & comme il traversoit devant elle une foule qui s'étoit assemblée pour la voir à la sortie du palais, il la perdit de vue, & ne put venir conter à Titi autre chose, que le présent qu'elle avoit fait des cent ginguets.

La cour fut occupée pendant plusieurs jours de cette aventure. Les uns admiroient la sagesse du prince, les autres disoient que tant de sagesse étoit malséante à son âge; car d'ailleurs il étoit si universellement estimé, qu'on n'osoit plus parler de lui qu'avec respect. Titi, surpris lui-même, voulut envoyer au Cormier, qu'il croyoit être un village, pour s'informer de cette belle; mais ce village ne se trouva point sur la carte: on eut beau s'informer, personne ne le connoissoit. On demanda au prince à voir les vers qu'elle lui avoit donnés. Il se contenta d'assurer que c'étoient les plus beaux qu'il eût reçus. Persuadé qu'on les lui demanderoit, sa modestie les lui avoit fait brûler. Cette précaution ne servit pourtant de rien. Bibi, qui l'avoit prévu, fit une relation de cette aventure qu'elle envoya à l'auteur du *Mercure galant.* On y faisoit admirer l'attention du prince qui, pour ne pas exposer la réputation de la belle inconnue, n'avoit pas voulu la faire entrer seule auprès de lui; on y donnoit les plus grands éloges à sa sagesse & à sa libéralité, dernier article qui déplut fort à Ginguet & à Tripalle; & enfin on y rapportoit les vers que la modestie de Titi avoit dérobés à la curiosité de toute la cour. Les voici:

AU PRINCE TITI.

Prince, qui triomphez des rois,
Qui dans vos coups d'essai forcez déjà l'envie
D'admirer les plus grands exploits ;
Si d'une heureuse paix la victoire est suivie,
Ce ne sera que pour notre bonheur.
Faites jeune héros, ce que vous pouvez faire.
La félicité de la terre,
C'est que vous soyez son vainqueur.

Titi, qui n'avoit point vu Bibi de quelques jours, ne sachant à quoi en attribuer la cause, partit pour la petite maison. Bibi le reçut avec un air moins gai & moins content qu'à l'ordinaire. Elle feignoit d'avoir appris l'aventure de la belle inconnue, & d'en être jalouse. Elle voulut se donner le plaisir d'inquiéter un peu le prince, & de lui faire renouveler mille fois les protestations les plus tendres. Après l'avoir alarmé pendant quelques momens, elle le mena dans le cabinet de Cormiers, quoique la saison y fût peu propre; & là, après l'avoir fait jurer qu'il l'aimeroit toute sa vie, elle fit une gageure avec lui, qu'il n'oseroit dire à la belle inconnue qu'il ne l'aimeroit jamais. A peine la gageure fut-elle faite, que

Bibi prenant la figure de la belle inconnue, tirant la bourſe de l'Eveillé, & récitant à Titi les vers qu'il avoit reçus, elle ſe donna le plaiſir de faire avouer au prince qu'il avoit perdu la gageure. Cette aventure ſervit beaucoup à les divertir; elle leur fournit mille ſujets de diſputes; ils y trouvoient mille cas difficiles à réſoudre.

Au milieu de tous les applaudiſſemens que Titi recevoit, & des plaiſirs qu'il goûtoit avec ſa chère Bibi, il étoit cependant troublé d'un chagrin qu'il cachoit à tout le monde, le ſecret de la bourſe du père de l'Eveillé lui étoit inconnu. Il en avoit emprunté de grandes ſommes, & quoique l'Eveillé & les lettres de ſon père aſſuraſſent le prince qu'il ne devoit point s'inquiéter, qu'on pouvoit lui prêter encore des ſommes plus conſidérables, & qu'on ne lui demandoit d'autre grâce, ſinon celle de croire qu'on ſeroit très-mortifié que ce qui avoit été fait pour lui faire plaiſir, lui devînt un ſujet d'inquiétude: le prince étoit cependant fâché de ne pas rendre ces ſommes. Il avoit repris huit cent ginguets d'or, des mille qu'Abor avoit gardés, & les avoit déjà diſtribués à des veuves d'officiers, ou à des officiers eſtropiés qui venoient ſolliciter des penſions ſans

en pouvoir obtenir. Comme la dureté du roi & de la reine étoient connues, on n'avoit recours qu'aux bontés de Titi, ses antichambres étoient pleines de monde qui imploroient sa protection. Il étoit désespéré de ne pouvoir satisfaire tout le monde, surtout de braves officiers, dont la valeur avoit contribué au gain de la bataille. Il auroit bien voulu que le roi lui eût laissé la jouissance des domaines que sa majesté lui retenoit, mais il craignoit que la seule proposition qu'il en feroit, n'irritât leurs majestés. Pressé néanmoins par les besoins de gens qu'on laissoit souffrir, il alla trouver le premier ministre, & le pria de porter le roi à lui remettre la jouissance de ses domaines. Le premier ministre, flatté de l'honneur que lui avoit fait le prince, & bien aise d'avoir une occasion de se faire un mérite auprès de lui, persuada au roi & à la reine d'accorder ce que Titi souhaitoit. On le fit, mais de si mauvaise grâce, que ce ne fut qu'à condition qu'on lui donneroit un trésorier, lequel devoit jour par jour montrer à la reine le mémoire des moindres dépenses que faisoit le prince. Titi se trouvoit ainsi sous la tutelle d'un espion. Il s'apperçut aussi d'un grand réfroidissement

de la part de Ginguet & de Tripalle; & une chose qui arriva au conseil de la guerre, où le prince avoit pris place depuis son retour, fournit un nouveau prétexte à lui marquer du mécontentement. On traitoit des conditions qu'on devoit exiger de Forteferre. Le prince, obligé de parler, dit que son sentiment étoit qu'il n'en falloit exiger aucune que celle de son amitié; que quelques conditions qu'on pût exiger de lui, elles seroient moins avantageuses que son mécontentement ne seroit préjudiciable; que ce prince étoit un roi plein de vertu & d'honneur; qu'il seroit extrêmement sensible aux bons traitemens qu'on lui feroit; mais qu'étant fier, il seroit également sensible, s'il croyoit avoir lieu de se plaindre. Ginguet parut écouter le prince avec tant d'indignation, qu'il n'y eut qu'un seul homme de ceux qui composoient le conseil, qui osât appuyer le sentiment du prince.

Titi tomba malade & le fut dangereusement. On n'oseroit dire que pendant que toute la cour, toute l'armée, en un mot, pendant que tout le royaume s'en affligeoit, Ginguet & Tripalle y paroissoient indifférens. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le roi ne fut point voir le prince, & que la reine

n'y fut qu'une fois, encore penſa-t-elle lui cauſer la mort. Voilà comment la choſe ſe paſſa. Pendant toute la maladie de Titi, Bibi ne l'avoit pas quitté d'un ſeul moment. Quand il étoit ſeul, ce qui lui arrivoit ſouvent, parce qu'il ordonnoit qu'on l'y laiſsât, elle étoit Bibi, au chevet de ſon lit. Quand elle entendoit quelqu'un, elle devenoit mouche, ſouris, oiſeau, & ordinairement ſerin, parce qu'il en avoit deux privés qui voloient dans la chambre, & que Titi aimoit extrêmement cette eſpèce d'oiſeau. Tripalle arrive ſuivie de quelques dames, & de quelques-uns de ſes officiers. Bibi devient ſerin & vole avec les deux autres. La reine, après avoir dit quelque choſe au prince, & l'avoir preſque grondé de ce qu'il étoit ſi malade, jette les yeux tout autour de la chambre, & s'aviſe de dire que ces oiſeaux qui volent, gâtent les meubles, & qu'ils troublent par leur bruit le repos du prince. Titi l'aſſure que non; mais Tripalle ſoutient que oui, & veut qu'on les ôte. Titi prie qu'on les laiſſe, Tripalle réitère le commandement de les prendre. Le prince aſſure qu'il les fera mettre en cage, cela ne ſert de rien, la reine veut qu'on les emporte. Deux ſont pris; le troiſième, & c'étoit Bibi,

vole tout autour de la chambre, tantôt sur le ciel du lit, tantôt sur les rideaux des fenêtres, sur les corniches du lambris, partout où elle peut s'acrocher; mais de tous les endroits, à peine est-elle posée, qu'on l'en chasse si subitement, qu'elle se trouve hors d'haleine, & que n'ayant pu gagner le haut d'un angle de corniche où elle vouloit se réfugier, elle tomboit jusqu'à terre, où le chat de la reine, que cette princesse tenoit sur son bras, sauta pour l'attrapper; mais par un bonheur si grand, qu'on frémit encore du danger quand on y pense. Bibi en tombant avoit remarqué le chat qui la guettoit, & avoit souhaité de devenir un gros chien, dans l'instant même que le chat sautoit sur elle. Qui fut bien surpris, ce fut le chat & la reine? Elle fit un cri effroyable, & ce fut bien pis quand elle vit que ce gros chien prit le chat par les reins; & qu'après les lui avoir brisés, il le jeta expirant aux pieds de sa majesté. On auroit envain couru pour sauver ce chat favori, ou du moins pour tuer le chien; l'un eut plutôt les reins fracassés, qu'on n'eut songé à le secourir: l'autre disparut plus vîte qu'on n'eut sauté sur lui pour le tuer. Bibi eut la présence d'esprit de se souhaiter souris en

finissant de briser les reins du chat de la reine, & de fuir dans la fente d'un lambris.

On ne peut exprimer les emportemens de Tripalle, sa douleur, ses cris, sa fureur. On eût dit que la famille royale étoit éteinte, que le trône étoit renversé, que le royaume étoit détruit; car de dire que Ginguet étoit mort, ç'auroit été trop peu dire. Elle fut prête à venger sur la vie du prince la mort de son chat. Si elle n'osa le faire, du moins fit-elle des menaces qui furent bientôt exécutées. Elle alla en fureur & en larmes de désespoir trouver Ginguet, lui conta son aventure, lui fit voir que cela n'avoit pu se faire que par enchantement & maléfice; que c'étoit un attentat à la majesté royale; qu'il falloit que Titi eût des liaisons avec des enchanteurs & des magiciens; qu'il étoit déjà la cause de la guerre par l'enchantement des diamans; qu'après ce qui venoit d'arriver, il étoit capable de tout; qu'on en devoit tout craindre, & que pour elle, elle ne vouloit pas demeurer avec lui sous le même toît. Elle dit tant, qu'elle inspira de la crainte à Ginguet, & que ce roi prit la résolution d'agir contre son propre fils, s'il revenoit de sa maladie.

Cependant l'agitation que causèrent à Titi

d'abord l'inquiétude où il fut pour sa chère Bibi, ensuite les cris de la reine & le chagrin de l'aventure du chat dont il savoit bien que la perte causeroit un cruel ressentiment à sa majesté, redoubloient sa fiévre au point qu'on crut qu'il ne passeroit pas la nuit. Il ordonna pourtant d'abord qu'on otât les deux serins, & qu'on les portât chez la princesse de Blanchebrune, ou plutôt hors du palais, pour ne point exposer cette princesse, & il fit bien. On les transportoit encore, que Tripalle les envoyoit chercher pour les immoler aux manes de son chat. Titi envoya l'Eveillé chez la reine, pour lui dire combien il étoit au désespoir du malheur qui étoit arrivé, & pour informer le roi que Titi n'y avoit aucune part; mais l'Eveillé ne reçut que des injures & des menaces pour le prince, dont il eut lui-même sa bonne part. Il le dissimula, cependant, à Titi, sachant combien il honoroit son père & sa mère. Et le prince ayant demandé qu'on ne laissât que l'Eveillé dans sa chambre, la pauvre Bibi, fâchée elle-même de son emportement contre le chat, parut alors les yeux baignés de larmes, par la crainte d'avoir déplu au prince. Il fut aisé de lui pardonner un emportement si juste &

si bien mérité, tant de la part du chat, que de celle de Tripalle. La joie de voir Bibi échappée aux dangers qu'elle avoit courus l'emporta sur toute autre idée; ce fut un baume qui remit le calme dans le sang de Titi: peut-être même que la grande agitation que cette aventure lui causa, hâta sa guérison par une révolution extraordinaire. Depuis ce jour le prince n'eut plus de fiévre, il ne lui resta qu'une foiblesse extrême, dont il eut beaucoup de peine à se remettre. Le roi & la reine n'envoyèrent plus chez lui pour savoir l'état de sa santé. On défendit à son petit frère de le voir. La princesse de Blanchebrune allant faire sa cour à la reine, reçut ordre de n'y plus venir, ou de ne plus conserver de liaisons avec le prince. Les soins de cette princesse & son attachement pour Titi avoient déplu. Comme ils n'étoient fondés que sur l'amitié la plus tendre & sur la justice due à la vertu, la princesse eut assez de courage pour s'exposer à tout, plutôt que de manquer à ce qu'elle croyoit devoir à un prince innocent, sur lequel on vouloit venger la mort d'un chat. Elle voulut néanmoins s'instruire avec Titi d'un prodige qui pouvoit laisser quelques soupçons. Sans lui parler du mécon-

tentement de la reine & du roi, elle dit qu'à l'occasion de la mort du chat, il couroit des bruits désavantageux; qu'elle le supplioit de l'informer de ce qu'elle devoit répondre. Le prince lui dit qu'en vérité il n'avoit ni voulu, ni prévu la mort du chat: qu'il suffisoit que la reine aimât cet animal, pour qu'il fût faché de sa perte, bien loin d'y avoir voulu contribuer: que s'il pouvoit lui dire quelque chose de plus, il le feroit; mais qu'assurément tout ce qu'il venoit de dire étoit vrai, & qu'il ne pouvoit rien lui dire de plus. La princesse qui pensoit trop bien du prince pour ne pas compter sur la vérité de tout ce qu'il assuroit pour vrai, alla trouver le roi, qu'elle informa de l'ordre de la reine, & auquel elle voulut faire voir l'innocence du prince; mais Ginguet, qui avoit pris son parti, ne voulut pas écouter Blanchebrune; & comme elle lui dit, qu'à moins qu'il ne lui défendît expressément de voir Titi, elle continueroit de le voir, Ginguet lui tourna le dos, en lui répondant que c'étoit à elle à faire ce qui lui plairoit. Ainsi la princesse ne se présenta plus devant la reine, & continua de voir le prince.

Cependant Ginguet & Tripalle disposèrent

tous leurs ministres à entrer dans leurs vi
Titi n'étoit pas encore en état de sor
qu'il reçut défense de se présenter dev
leurs majestés, & qu'on tint un conseil,
il fut résolu de le faire transporter sous bo
garde, dans un château entouré de la m
L'Eveillé, sans rien dire à son maître
tout ce qui se tramoit, quoiqu'il en fût b
instruit, veilloit cependant soigneusemen
ses intérêts. Il avoit été invisiblement
conseil où l'arrêt du prince avoit été réso
Il entendit la lecture du manifeste qu'on c
voit publier aussi-tôt que le prince sere
arrêté, & cela devoit se faire le lendemai
parce que le manifeste seroit alors imprim
& en état d'être répandu. L'Eveillé savo
aussi que le don de métamorphose ne serv
roit de rien au prince lorsqu'il seroit empr
sonné, & crut alors qu'il ne devoit plus l
cacher le risque effroyable qu'il couroit
s'il différoit à le prévenir. Titi eut peine
croire ce que l'Eveillé lui disoit; mais ce
lui-ci le prouva par la minute même d
conseil que Ginguet avoit signée. L'Eveill
s'en étoit adroitement saisi, & offrit encor
au prince de lui en montrer la copie qu
étoit entre les mains de l'imprimeur. Les rai
sons sur lesquelles on fondoit la nécessité de

s'assurer du prince, & qu'on étaloit avec beaucoup d'art dans le manifeste, c'est » que » Titi, sous l'apparence des vertus les plus » propres à séduire les peuples, cachoit des » desseins qui n'alloient pas moins qu'au » renversement de l'état. Que, sans respect » pour son père & pour son roi, il lui avoit » fait présent de diamans enchantés qui n'au- » roient servi qu'à faire penser peu respec- » tueusement de sa majesté, si sa grandeur » d'ame & la sagesse de ses vues avoient été » moins connues de ses fidèles sujets; que » ces diamans avoient servi toutefois à attirer » une grande guerre. Que Titi tenoit à ses » gages des enchanteurs & magiciens dont » il s'étoit servi pour faire tout récemment » une insulte à la reine sa mère, lors même » que cette grande reine avoit la bonté, » dans une visite, de lui donner des mar- » ques de son amitié. Que rien n'étoit sûr » avec un prince qui pouvoit faire des cho- » ses qu'il étoit impossible de prévoir, & » par conséquent de prévenir. On lui faisoit » un crime des visites qu'il avoit faites au » roi de Forteserre, de l'éloge avec lequel » il en parloit, des propositions qu'il avoit » osé faire dans le conseil de guerre, & qui » n'alloient pas à moins, disoit-on, qu'à re-

» mettre Forteferre en état de continuer la
» guerre plus fortement que jamais, & qu'à
» priver l'état des avantages qu'il pouvoit
» retirer de sa prison. On l'accusoit d'avoir
» voulu se concilier l'affection des troupes
» par ses largesses. On l'accusoit de dissipa-
» tion dans des sommes qu'il avoit emprun-
» tées, & qu'il seroit dans l'impossibilité de
» rendre. Et enfin le roi assaisonnoit toutes
» ses accusations, de la douleur qu'il avoit à
» les faire. Il assuroit que sa bonté naturelle,
» sa tendresse paternelle avoient extrême-
» ment souffert; qu'il avoit beaucoup &
» long-temps combattu, avant que de se
» porter à une si grande extrémité contre
» un fils qui lui étoit si cher; mais qu'en-
» fin s'il étoit père, il étoit aussi roi, & que
» la sûreté & le bonheur de ses sujets lui
» étoient encore plus chers qu'un fils qui le
» mettoit dans la nécessité de prévenir les
» plus pernicieux desseins.

Le prince n'eut alors qu'un parti à prendre, c'étoit celui de fuir. Il fut tenté d'aller se jeter aux pieds du roi & de la reine, & il l'auroit fait, si le prudent l'Eveillé ne lui eût remontré que ce ne seroit que hâter sa perte, & ne lui eût demandé ce que deviendroit Bibi, lorsqu'il seroit dans une

prison où elle ne pourroit plus le voir, & d'où il ne sortiroit vraisemblablement jamais, par la raison même qu'on l'y auroit mis injustement. Ignorez-vous, monseigneur, disoit l'Eveillé, qu'on ne pardonne pas à ceux qu'on a offensés, sur-tout quand ils sont d'un rang ou d'un mérite supérieur. Titi demanda donc une plume & de l'encre, & écrivit au roi cette lettre.

SIRE,

Ce que je sais des résolutions du conseil de votre majesté m'oblige à fuir, pour en prévenir l'exécution. Ce n'est pas pour me soustraire à l'obéïssance que je dois à votre majesté, ce n'est que pour lui épargner de nouveaux regrets. Si j'avois été coupable, je n'aurois songé qu'à implorer la clémence de mon père, je n'aurois pas voulu me dérober à la justice de mon roi; mais, sire, puisque de mauvais conseils ont prévalu sur la bonté de votre majesté, j'ai tout lieu de craindre qu'on ne permettroit jamais à mon innocence de se faire entendre. La conduite que je me propose de tenir sera ma justification. J'espère que la justice & la bonté de votre majesté agiront alors en faveur d'un fils aussi respectueux, que sujet soumis & fidèle.

Il en écrivit une autre à la reine, où il répondoit aux insinuations artificieuses qu'on avoit employées dans le manifeste, pour le faire paroître coupable. Il lui demandoit pardon du malheur arrivé dans sa chambre au chat de sa majesté. Il marquoit de véritables regrets de la perte de cet animal, faisoit voir qu'il n'en étoit point coupable, appeloit de son innocence à la conscience même de la reine, la supplioit de lui rendre l'honneur de ses bonnes grâces, de lui procurer celles du roi, & de ne pas perdre un fils qui ne souhaitoit rien plus ardemment que de donner toute sa vie à leurs majestés, des preuves de son respect, de sa soumission & de sa tendresse.

Il donna ces deux lettres lui-même à un officier du roi, qu'il fit appeler par un valet-de-chambre, ne voulant en rien commettre le fidèle l'Eveillé, & sortit ensuite par la fenêtre sous la figure d'un moucheron, après quoi il prit celle d'une aigle, pour se rendre auprès de sa chère Bibi. Il y arriva comme le jour finissoit. La surprise & la joie de la petite famille fut grande. Abor & sa femme ne pouvoient s'empêcher d'embrasser le prince, & de lui conter les inquiétudes que leur avoit donné sa maladie. Ils

ſurent bien étonnés d'apprendre les extrémités auxquelles le roi s'étoit laiſſé porter contre lui. Bibi s'en conſoloit par l'eſpérance de ne plus le quitter. Titi n'en étoit fâché que parce qu'on faiſoit faire à ſon père une action indigne d'un grand roi, & qu'il appréhendoit que cela ne cauſât quelque trouble dans le royaume. Il eſpéroit que le lendemain l'Eveillé viendroit lui dire des nouvelles, ainſi qu'il l'avoit promis ; mais l'Eveillé aima mieux laiſſer le prince dans l'inquiétude, que de négliger de ſavoir les dernières réſolutions de Ginguet.



LIVRE TROISIEME,

Depuis son évasion de la cour jusqu' son avénement à la Couronne.

L'ÉVASION du prince avoit causé un grande rumeur dans le palais. On en avoi d'abord ignoré le sujet. Ginguet & Tripalle après s'être communiqué les lettres qu'il avoient reçues du prince, raisonnèrent beaucoup entr'eux sur ce qu'il y avoit à faire. Ils envoyérent ensuite chercher leur premier ministre, & enfin tout le conseil. Le premier ministre fut d'avis qu'on supprimât le manifeste, qu'on ne parlât point des lettres du prince, & qu'on ne dit rien du dessein qu'on avoit eu, parce qu'alors on n'attribueroit l'évasion du prince qu'au caprice ou à quelque mauvais dessein qu'il auroit. Les plus sages du conseil rioient intérieurement d'un avis qui ne pouvoit produire que de mauvais effets, parce qu'il étoit impossible qu'une chose sue de tant de monde fût tenue secrette, & que le mystère de

la cour ne feroit pas interprété en faveur du miniftre ; cependant, on envoya chez l'imprimeur retirer le manifefte qu'on trouva déjà tout imprimé. L'Eveillé, qui affiftoit invifiblement à toutes ces délibérations, eut l'adreffe de prendre plus de deux cent exemplaires de ce manifefte, pour s'en fervir en temps & lieu, outre qu'il en avoit gardé la minute, auffi bien que la copie des lettres du prince. Après avoir vu le lendemain la reine au milieu de fon cercle s'étendre pathétiquement fur la tendreffe extrême qu'elle avoit toujours eue pour le prince Titi, & la douleur qu'elle avoit de lui voir fuivre de mauvais confeils dans le temps que le roi fongeoit à lui donner le commandement général de fes troupes : après avoir entendu dire au roi à-peu-près la même chofe, il vint à la petite maifon rendre compte de tout à Titi, & l'avertir que la reine avoit déjà fongé à profiter de la fuite du prince, pour le faire déclarer incapable de fuccéder à la couronne, & faire nommer Triptillon, fon petit frère, pour fucceffeur de Ginguet. C'eft ce qu'en effet Tripalle avoit déjà infinué au roi dans un tête-à-tête, où ils ne voyoient pas l'Eveillé qui les écoutoit.

L'Eveillé n'avoit pu arriver que fort tar à la petite maison, & il vouloit s'en retou ner la nuit même, afin de ne rien perdr de ce qui se passeroit à la cour. On en tendit frapper à la porte, & les chiens ab boyer. Abor voulut aller lui-même ouvrir La crainte saisit Bibi, qui se fit d'abord chau- ve-souris, aussi bien que le prince, afin d'éviter d'être découverts. Ils avoient rai son de craindre. Le roi, qui affectoit de faire chercher par-tout le prince, envoyoit au *Fort-Titi* avec ordre de visiter jusqu'à la petite maison; cependant, le détachement qu'on avoit envoyé pour cet effet étoit encore loin. Abor, suivi de son valet & de l'Eveillé, qui s'étoit rendu invisible, demande, qui est là? La voix d'une vieille femme lui répond, ouvrez, ouvrez, c'est une bonne femme de vos amies. Abor ouvrit, & vit entrer une bonne petite vieille qui s'appuyoit sur un bâton, & qui étoit toute crotée, comme ayant beaucoup marché dans la boue. A cette vue l'Eveillé redevint visible, & se jette aux genoux de la vieille, qu'il embrasse si fort, qu'il l'empêche de marcher. Abor, extrêmement surpris, lui demande, qu'est-ce donc? L'Eveillé lui répond, vous le verrez, & se

relève pour conduire la vieille dans la petite maiſon. A peine y eſt-elle entrée, que l'Eveillé tranſporté de joie, appelle de tout côté le prince & Bibi. Ils viennent l'un & l'autre, & ſe jettent au cou de la vieille. Le bon homme & ſa femme ne ſavoient que penſer. La vieille les fait tous aſſeoir autour de la table, leur fait ſigne de renvoyer le valet & la ſervante, qui reſtoient là auſſi étonnés que leur maître. Elle prend ſon bonnet, qu'elle jette au plancher, où il s'attache & devient une couronne de roſes, & elle paroît alors comme une belle reine couverte de diamans. Mes enfans, leur dit-elle, en s'adreſſant au bon homme & à ſa femme, je ſuis la fée Diamantine, qui ne prends plaiſir qu'à protéger les gens de bien, & qu'à confondre les méchans. Je voudrois pouvoir exempter les premiers de tous les maux de cette vie, mais cela eſt impoſſible; tout a ſes inconvéniens : la prudence conſiſte à éviter les plus grands par les moindres, & la ſageſſe, à adoucir par la fermeté & par l'eſpérance ceux qu'on ne peut éviter. Vous aurez le plaiſir, dit elle au prince, d'élever Bibi ſur le trône, & ſi vous continuez à être vertueux, vous ſerez l'un & l'autre plus heureux même

que d'innocens bergers. L'Eveillé aura part à votre gloire & à votre bonheur, ce fera la récompenfe de fa fidélité. Il époufera une grande princeffe, fes enfans feront princes fouverains; mais il faut que Titi & Bibi fe gardent bien d'être pris l'un ou l'autre. Leur bonheur dépend de tous les deux, il faut qu'ils aillent errans & inconnus, & qu'ils évitent les piéges des hommes & des animaux, jufqu'à ce que le temps foit venu, & que vous, continua-t-elle en s'adreffant au bon homme & à la bonne femme, foyez privés de les voir jufqu'à ce temps-là : cela eft fâcheux, cependant, il faut vous y foumettre. Cette couronne de rofes, que vous voyez à votre plancher, y eft mife à deux fins : l'une, pour vous avertir tous que vous ne devez rien dire de tout ceci : l'autre, que chacune de ces rofes devenant diamant, vous marquera que le temps de votre félicité approche. Toutefois, comme il faut que Titi fache ce qui fe paffera à la cour, l'Eveillé viendra tous les premiers jours de la lune apporter ici une lettre, que vous poferez fous cette couronne, fur une table, à l'heure de midi, après quoi Abor & fa femme feront obligés de fe promener pendant une heure dans

leur cour. Dans peu votre maiſon va être inveſtie par l'ordre de Ginguet, qui y fera chercher le prince; c'eſt pourquoi il faut qu'il la quitte dès que j'en ſortirai. Au reſte, Abor, je veux vous faire un don & à votre femme auſſi. Parlez, que voulez-vous? Moi, dit Abor, je ne vous demande rien autre choſe, grande fée, que de voir en ſonge toutes les nuits ce qui ſera arrivé au prince & à ma fille le jour précédent. Et moi, dit la bonne femme, je ne vous demande autre choſe, grande fée, que de voir en ſonge ce qui leur arrivera chaque nuit. Soit, dit la fée. Se levant alors, elle les embraſſa tous & les fit tous embraſſer les uns les autres. Ils furent plus d'une demi-heure à s'embraſſer, après quoi Diamantine appelant l'Eveillé auprès d'elle, lui dit de mettre ſon pied ſur un des ſiens, & un de ſes bras autour de ſon cou, & cela fait, elle & l'Eveillé diſparurent, ſans qu'on ſut par où ils avoient paſſé. Titi & Bibi embraſsèrent encore le bon homme & la bonne femme, & ſans pouvoir parler que par leurs larmes, tant ils étoient émus, ils s'envolèrent en chauve-ſouris, par la cheminée, au haut de laquelle ils ſe firent ducs pour aller dans une vieille tour attendre le

jour, & délibérer sur ce qu'ils avoient à faire. Ainsi le détachement qu'on avoit envoyé pour chercher le prince, le chercha inutilement.

La peine de Titi & de Bibi étoit extrême. Ils ne savoient quel parti prendre. Comment ferons-nous pour nous garantir des pièges des hommes & des bêtes, disoient-ils? Si nous restons ducs, nous serons privés de jouïr de la beauté du jour; plus de la moitié de la nature sera morte pour nous, & d'ailleurs en serons-nous plus en sûreté? Quelque tireur à l'affut nous donnera la mort: nous courons le même risque si nous nous faisons aigles, & sans cela quelque oiseau que nous devenions, nous seront doublement exposés: les hommes nous tueront, ou nous serons pris par des oiseaux de proie. Deviendrons-nous insectes? nous serons alors la proie de mille petits oiseaux. Devenons lions, dit Titi, & allons habiter les déserts de l'Afrique. Loin des hommes, & supérieurs aux autres animaux, nous n'aurons rien à craindre. En Afrique, c'est bien loin, dit Bibi, & nous ne devons point vivre de proie. Que deviendrons-nous dans ces déserts affreux, où nous ne trouverons ni grains, ni herbes? & de plus,

jusqu'où la cruauté des hommes ne s'étend-elle pas ? Le meilleur est de changer selon les occasions, tantôt aigles, tantôt moucherons, tantôt lions, tantôt lièvres, selon les occurences ; lésards, taupes, vers de terre, s'il le faut. Jamais vers de terre, s'écria Titi. Je ne vous verrois pas alors, ma chère Bibi, & sous quelque forme que vous soyez, je ne veux pas vous perdre de vue. Quand le jour parut, ils sortirent cependant sous la forme d'aigle, & avant la fin du jour ils changèrent trois ou quatre fois de forme : car pour éviter de vivre de proie, ils se faisoient quelquefois lièvres, afin que des herbes fussent propres à leur nourriture ; quelquefois abeilles, pour sucer des fleurs ; quelquefois même l'un conservoit une forme, pendant que l'autre en changeoit pour repaître ; & que le premier veillant ainsi à la sureté du second, lui donnoit le temps de prendre sa nourriture ; cependant, tout ceci étoit mêlé de beaucoup d'inquiétude.

Le premier jour de la lune, ils étoient tous deux dans le tronc d'un vieux orme, où ils avoient passé la nuit sous la forme de porc-épic, lorsqu'ils furent éveillés par de petits coups qu'on frappoit contre cet

arbre, & qu'ils entendirent une voix qui les appeloit. Titi allongea son museau, & vit la fée Diamantine qui lui apportoit une lettre de l'Eveillé. Titi & Bibi sortirent aussi-tôt de l'arbre, & reprenant leur forme naturelle, coururent se jeter au cou de Diamantine. Titi apprit par la lettre de l'Eveillé, que les intentions du roi & de la reine, & leur dissimulation ayant été connues par le manifeste que les amis du prince avoient eu soin de publier, aussi-bien que les copies des deux lettres qu'il avoit écrites à leurs majestés; tout le monde s'étoit trouvé si fort indigné contre les mauvais manèges de la cour, qu'on avoit lieu de craindre une grande révolution, si le roi n'y rappeloit bientôt le prince.

Titi fut très-touché des malheurs auxquels Ginguet & Tripalle se trouvoient exposés. Il voulut demander à Diamantine de vouloir bien les protéger, & de pacifier toutes choses; mais la fée lui ferma la bouche, & lui dit qu'il étoit à souhaiter que tous les injustes tombassent dans les précipices qu'ils préparoient aux autres. La fée se contenta de leur accorder une autre grâce, à laquelle ils furent très-sensibles; c'est de permettre que l'un d'eux allât le premier jour de cha-

e nouvelle lune prendre dans la petite
ıiſon la lettre de l'Eveillé, qu'il trouve-
it poſée ſous la couronne de roſes, &
r-là avoir le plaiſir de voir Abor & ſa
mme; mais à condition de n'y point reſter
us d'une demi-heure, & de ne jamais ſe
éſenter aux yeux d'Abor ni de ſa femme
us leur forme naturelle. Ils eurent par ce
ıoyen la conſolation de voir leurs père &
ıère, & Abor ayant appris cette grâce par
n ſonge, étoit attentif avec ſa femme à
ːgarder ſur le toît de leur maiſon, s'ils ne
erroient point quelqu'oiſeau extraordinaire
ui vînt prendre la lettre : ils avoient le
laiſir de voir tantôt Bibi ſous la forme
'une aigle blanche, tantôt Titi ſous la
orme d'un aigle brun, car ils convinrent
ιu'ils y viendroient tour-à-tour; & pour les
/oyages qu'ils faiſoient de jour, ils prenoient
oujours la forme d'aigle, & enſuite celle de
:oitelet ou de moucheron, quand ils appro-
choient de terre.

Ils parcoururent ainſi divers pays. Leur courſe, ou plutôt leur vol les ayant conduits au-deſſus d'un grand bois qui couvroit la cime d'une haute montagne, ils y deſcendirent, & trouvèrent le lieu ſi délicieux, qu'ils réſolurent de l'habiter. Il étoit planté

d'arbres d'une grandeur prodigieuse ; des sources plus claires qu'un beau cryſtal fo moient deux ruiſſeaux argentins, qui co loient aux pieds des arbres, & dont le cou oblique empêchoit les eaux de ſe précipite Ces ruiſſeaux ſe joignoient autour d'un tai lis ſi ſerré & ſi touffu, que ni geai, 1 pie, ni pigrièche n'auroient pu y pénétre Les hauts arbres dont il étoit environné d toutes parts, ſervoient de retraite à plu ſieurs milans, qui y conſtruiſoient leur nids : on auroit dit qu'ils s'étoient ainſi rendu les protecteurs de ce taillis contre les autres oiſeaux de proie. Nul veſtige d'homme n'avoit terni le vert, ni couché les fleurs des herbes qui bordoient le ruiſſeau. Titi & Bibi réſolurent d'habiter ce lieu charmant, & d'y prendre ſucceſſivement les diverſes formes des différens oiſeaux dont il étoit déjà l'heureux ſéjour.

C'étoit au commencement du printems ; avec la forme des petits oiſeaux, Titi & Bibi en avoient auſſi les propriétés & les beſoins. Ils conſervoient bien leur raiſon ; mais ils reſſentoient les impreſſions que le retour de la belle ſaiſon faiſoit ſur leur petite machine ; la vivacité du ſang y excitoit avec une nouvelle ardeur. La nature

leur inspiroit une envie pressante de communiquer la vie qu'ils avoient reçue d'elle. Ils ne voyoient autour d'eux que de petits oiseaux occupés à se faire des nids : les uns entrelaçoient de flexibles brins d'herbes sèches, & les tournoient entre des branches qui en devenoient le fondement & l'appui. D'autres apportoient de longs brins de crin, d'autres de la mousse, d'autres des plumes; quelques-uns revenoient avec du coton qu'ils avoient été chercher bien loin, d'autres avec de la laine qu'ils avoient été prendre autour des buissons. Les charmans rossignols cherchoient des feuilles séches qu'ils plioient avec tant d'art, que, sans autre secours, ils faisoient un nid aussi bien formé & aussi solide, que si ces feuilles eussent été collées les unes sur les autres. Quelques-uns se suivoient légérement de branche en branche, & se donnoient mille marques de leur joie & de leur tendresse. Leurs chants annonçoient ou célébroient leurs amours; la nuit même les rossignols en faisoient retentir les bois. Les oiseaux innocens ne rougissent point de répondre aux intentions de la nature, ni d'en publier les plaisirs; c'est une reconnoissance, c'est un tribut d'amour qu'ils lui payent; ils n'ont garde d'accuser

qu'on a tort, & c'eſt ne pas entendre ſes intérêts; car rien ne touche plus qu'un pareil aveu. Enfin les choſes allèrent au point que les troupes ſe révoltèrent, furent à la citadelle où le roi de Forteſerre étoit détenu priſonnier, le délivrèrent & le prièrent de ſe mettre à leur tête, pour leur faire rendre leur prince Titi. Dès que Titi apprit cette nouvelle, il prit la réſolution d'écrire au roi de Forteſerre; mais il n'avoit ni papier, ni encre, & ne ſavoit comment faire pour en avoir. Enfin, après y avoir bien ſongé, il fut avec Bibi cueillir beaucoup de fleurs, dont ils firent des bouquets; il alla enſuite ſous la forme d'un paiſan les vendre dans la ville voiſine. De l'argent qu'il en eut, il acheta du papier & une écritoire, & vint retrouver Bibi, auprès de laquelle il écrivit la lettre ſuivante.

AU ROI DE FORTESERRE,

SIRE,

Les vertus de votre majeſté m'ont fait prendre la réſolution de l'honorer toute ma vie, & de lui être auſſi reſpectueuſement qu'inviolablement attaché. Si ces ſentimens méritent quelque grace de votre majeſté, je la ſupplie de

de ne me pas obliger à les quitter, en apprenant que vous profitez de la révolte des troupes du roi mon père, pour entreprendre quelque chose contre lui. Quoique je ne me croie pas coupable; il m'a cru tel, & cela suffit. Si je suis innocent, sa majesté me fera justice. Vous êtes trop grand prince, sire, vous êtes trop prudent pour soutenir des rebelles contre leur roi, & trop sage, pour prendre la cause d'un fils contre son père. J'ose me flatter que vous ne voudrez point me forcer à renoncer aux sentimens du véritable respect avec lequel je veux être toujours,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, Titi.

Après avoir écrit cette lettre, il la porta lui-même sous la forme d'un aigle jusqu'auprès du camp de Forteserre, où ayant pris la forme d'un homme du commun, il fut la rendre. Forteserre, après l'avoir questionné comme il auroit fait un véritable messager, pour savoir où étoit le prince

Titi, sans avoir pu apprendre autre c
sinon que ce prince étoit, tantôt
d'un côté, tantôt d'un autre, & c
réponse qu'il attendoit devoit être 1
dans un endroit marqué, où Titi po
l'envoyer prendre; Forteserre écriv
donna cette réponse.

MONSIEUR,

*Je pourrois me rendre maître des éta
roi votre père, & de sa personne mêm
moins qu'il ne fût aussi-bien se cach
vous; si je le faisois, ce ne seroit que
vous conserver un royaume qui doit vou
partenir, & dont vous êtes d'autant
digne, que vous êtes le seul qui n'accusie
le roi Ginguet d'injustice. J'admire trop
tre vertu, Monsieur, pour ne pas vous
ner, en faisant ce que vous souhaitez,
marque du désir que j'ai de conserver les
timens que vous avez pour moi, & une pr
de l'affection inviolable de*

FORTESERRE.

Ce roi tint parole; il fit rentrer les tr
pes de Ginguet dans leur devoir, n'exi
de ce prince qu'une amnistie absolue

générale pour tous les officiers & les soldats, quels qu'ils fussent; reprit seulement ses prisonniers, & se retira dans ses états, sans songer à continuer la guerre.

Le risque que Ginguet avoit couru ne le consoloit pas de la rançon qu'il s'étoit promise de Forteserre; cependant, il n'osa continuer la guerre, ni faire punir personne de ses troupes; mais il haït tout le monde, & augmenta de haine pour Titi. Tripalle se joignoit à lui dans ses sentimens, elle étoit désespérée de voir qu'elle n'osoit tenter de faire publiquement déclarer Titi déchu de ses droits à la couronne, pour le faire passer sur la tête de Triptillon, quoique l'acte en fût secrettement dressé.

Un jour que Titi revenoit de chercher la lettre de l'Eveillé, il vit sortir du bois où étoit sa demeure, un homme & un jeune garçon qui portoient une cage pleine d'oiseaux, outre plusieurs qu'ils tenoient morts attachés à un bâton. Il crut voir sa chère Bibi parmi ceux qui étoient en cage, & fondant rapidement sur celui qui la portoit, il lui serra le bras d'une de ses mains, & de l'autre saisissant la cage, il l'enleva. C'étoit en effet sa chère Bibi, avec un grand nombre d'autres oiseaux qui avoient été pris

à la glu. Il regagna vîte le taillis, & vint ſur le bord du ruiſſeau, où reprenant ſa forme naturelle, il tira de la cage ſa chère Bibi, qui ſe trouvant libre, reprit auſſi ſa forme naturelle. Après s'être tendrement embraſſés, pleins de joie d'avoir échappé à un ſi grand malheur, & s'être dit mille choſes auſſi douces que leurs tendres embraſſemens, ils s'occupèrent à tirer les oiſeaux de la cage, les uns après les autres. Ils leur lavoient les aîles dans l'eau du ruiſſeau, les leur frottoient de ſable pour en ôter la glu, & enſuite les laiſſoient aller.

Cette aventure donna beaucoup d'inquiétude au pauvre Titi, il n'oſoit plus s'écarter de Bibi. Que devenir! que faut-il être, diſoit-il, pour ſe trouver en ſûreté! les hommes, les animaux, tout ſe détruit, tout ſe dévore. Le plus cruel & le plus traître de tous, c'eſt l'homme ſans doute; & cependant c'eſt celui qui eſt encore le plus en ſûreté: il y ſeroit même toujours, s'il étoit ſage. Pourquoi ſe fait-il un art de ſe détruire? Prendrons-nous donc une forme humaine, diſoit Bibi? Mais que deviendrons-nous, pauvres & inconnus, répondit Titi? Nous gémirons dans la misère, nous mourrons de faim. Les animaux à cet égard ſont

plus ſages & plus juſtes que les hommes. Ils ſe contentent du néceſſaire, & ne s'approprient point un ſuperflu qui eſt le néceſſaire des autres. Que devenir ! nous ne ſavons point de métier, nous n'avons pas le temps d'en apprendre ; & quand nous en ſaurions nous ne trouverions peut-être perſonne qui voulût nous employer ; ou ſi nous trouvions quelqu'un, ce ſeroit peut-être des hommes injuſtes, qui nous laiſſeroient la peine du travail en partage, & qui en prendroient le profit. Je n'y ſais qu'un moyen, ajouta Titi, c'eſt de chercher une isle déſerte, & d'aller l'habiter. Seuls d'hommes, nous n'y aurons rien à craindre. Allons-y, dit Bibi ; allons-y. Allons auparavant la reconnoître, dit Titi ; choiſiſſons-la bien avant que de nous y établir. Ils prirent alors un haut vol ſous la forme de deux aigles de la première grandeur, s'élevèrent au-deſſus des mers, & deſcendirent en divers isles inhabitées, où ils ſe faiſoient quelquefois hommes, après les avoir bien examinées en les raſant à certaine hauteur. Enfin, ils en trouvèrent une petite, mais délicieuſe. Les hauts rochers dont elle étoit environnée la garantiſſoient des vents & des eaux de la mer, & qui mieux eſt, de l'abord

des hommes. Le terrein en étoit gras,
de petits ruisseaux, orné en divers en
de gros bouquets d'arbres, & mên
deux assez gros bois, l'un du côté du
chant, l'autre du côté du midi. Une g
prairie qui occupoit le centre de cette
faisoit éclater mille fleurs au milieu c
verdure. L'air y étoit parfumé d'une d
odeur, & quoiqu'il n'y eût point d'h
mes, elle paroissoit très-vivante par la
titude des divers animaux qui l'habito
Titi y admira des sérins à plumes blan
& couleur de feu, des colombes blan
& couleur de rose avec des coliers no
des cygnes bleus, dont le cou & la qu
étoient dorés comme la plume d'un pa
Ils y trouvèrent de petits moutons, don
laine étoit plus blanche & plus fine qu
plus beau coton; des écureuils volans, p
blancs que la neige, avec le bout du ne
les deux oreilles noires; des vaches bl
ches comme lait, avec des cornes &
grandes oreilles couleur de feu; des ce
& des daims de même, ou blancs tache
de noir mieux que ne le font les plus bea
tigres. Il y avoit de petites gazelles admi
bles; on en voyoit de toute sorte de co
leurs, sur-tout de jonquilles, qui étoie

extrêmement belles. Enfin de toute sorte d'animaux, excepté des espèces carnacières. Les fruits n'y étoient pas moins abondans, les arbres en étoient chargés, & ceux qui n'en avoient point étoient du moins couverts de fleurs. Côtoyant les rochers dans l'intérieur de l'isle, ils en trouvèrent plusieurs qui paroissoient faits exprès pour engager à monter jusques sur la cime, d'où l'on découvroit de loin une vaste mer; d'autres offroient dans leur sein des grottes si parfaites, qu'on auroit dit qu'elles avoient été taillées avec beaucoup d'art; d'admirables cristallisations servoient de plafonds à quelques-unes : vous auriez cru quelquefois que c'étoient des lustres qu'on avoit suspendus à leurs voûtes. Dans presque toutes on voyoit un nombre prodigieux de trous dans lesquels divers oiseaux de mer venoient faire leurs œufs. Il y en avoit une si grande abondance, que ces œufs & le fruit des arbres, & du laitage fournissoient des repas délicieux à Titi & à Bibi.

Après cette découverte, & la résolution de se fixer dans un si beau séjour, la nouvelle lune commença, & Titi partit pour aller à la petite maison chercher une lettre. Il fut bien surpris en arrivant de ne point

voir Abor & sa femme se promener dans la cour; il craignit quelque malheur. Il entra tout inquiet dans la chambre sous la forme d'une hirondelle, ainsi qu'il avoit coutume de faire, & trouva Diamantine, Bibi, Blanchebrune & l'Eveillé, avec le bon homme & la bonne femme sous la couronne de roses, dont presque la moitié étoit devenue diamans. Reprenant sa forme naturelle, & au comble de sa joie, il fut tendrement embrassé de tous, également joyeux de se trouver ensemble. Un moment avant l'arrivée de Titi, la Fée avoit été chercher Bibi; & ensuite la princesse Blanchebrune & l'Eveillé. Blanchebrune se trouva d'abord si surprise, quand elle se vit dans un endroit où elle n'avoit jamais été, & où elle étoit venue sans savoir comment, qu'elle croyoit que c'étoit un songe. On la convainquit bien de la réalité, & sa joie fut inexprimable, lorsqu'on l'eût instruite de tout ce qu'elle devoit savoir au sujet de Titi & Bibi: elle ne pouvoit s'empêcher de louer Titi d'un si beau choix, & de marquer mille reconnoissances à la Fée de la protection qu'elle accordoit à ces heureux amans. L'Eveillé parut transporté de joie; il étoit si fou, qu'on auroit cru qu'il étoit en-

core page. La Fée les regala tous superbement, sans y faire pourtant d'autres façons que de tirer d'une petite boête un grain de froment, qu'elle mit au milieu de la table, un grain de mil, qu'elle mit à côté, & un grain de ris, qu'elle mit de l'autre. Ce fut le premier service, avec quatre autres petites graines, l'une de navet, l'autre de laitue, de celeri & d'épinards, qu'elle arrangea à côté des trois premiers. Elle fit un autre service, en tirant de la boête sept autres graines, qu'elle arrangea de même. L'entremets & le fruit furent servis de la même manière. Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que la Fée ne demanda qu'une caraffe de l'eau de la fontaine, que cette eau devenoit dans le verre où elle étoit versée tel vin que le souhaitoit celui qui vouloit boire, & que la caraffe, semblable à la fontaine même, ne se désemplissoit jamais. C'est ce qui fit faire à l'Eveillé cette petite chanson.

Divine fée, à votre table
Tout est un mets délicieux,
Une caraffe intarissable
Y verse un nectar précieux
Et Bibi voit dans tous les yeux
Comment elle est aimable.

Ils restèrent à table jusques vers la fin du jour. Alors Diamantine leur dit : mes enfans, il faut se séparer & ne plus songer à vous revoir rassemblés que quand toute la couronne sera devenue diamans. Ils levèrent tous les yeux vers la couronne, & virent qu'il s'en falloit encore plus de la moitié ; ce qui les affligea beaucoup. Cependant, reprit la Fée, puisque la princesse de Blanchebrune a mérité d'être initiée à nos mystères, je veux lui faire un don : que voulez-vous, choisissez ? Blanchebrune répondit, ce qu'il vous plaira ; vous savez mieux que moi, grande Fée, ce qui me convient. Non, reprit Diamantine, choisissez ; je ne le puis autrement. Puisque vous me l'ordonnez, répondit Blanchebrune, accordez-moi que je puisse être toujours à ma volonté de quel âge il me plaira. Cela sera, dit la Fée ; embrassez-vous tous & nous en allons. Ils s'embrassèrent tous avec beaucoup de regret de se séparer. Diamantine prit la princesse de Blanchebrune d'une main, & l'Eveillé de l'autre, & disparut. Titi & Bibi sous la forme d'aigles revolèrent à leur île. Abor & sa femme restèrent consolés par l'espérance de l'avenir, & par celle de ce qu'ils apprendroient dans leurs ves.

Cependant on s'étoit apperçu au palais de l'absence de la princesse, on l'avoit fait chercher. La reine qui la haïssoit depuis qu'elle lui avoit préféré le prince Titi, l'accusa de conserver avec lui des intelligences secrettes, & fit donner un ordre pour l'arrêter; de sorte que le soir même la princesse fut enlevée de son appartement & conduite dans un château, où elle fut enfermée dans une tour. Elle y souffroit beaucoup, on la laissoit manquer des choses même nécessaires. Tripalle triomphoit d'abuser ainsi de son pouvoir, elle voulut l'étendre sur tous ceux qu'elle croyoit particulièrement attachés au prince, & n'oublia pas l'Eveillé qu'elle avoit toujours haï: mais l'Eveillé, plus attentif que jamais à découvrir les desseins du roi & de la reine, surprit l'ordre que Ginguet donna pour l'arrêter. Il se tint bien sur ses gardes, ne craignant point d'être pris à moins que ce ne fût dans son sommeil. Il se donna pendant quelque temps le plaisir de paroître tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, de faire courir de tous côtés ceux à qui on avoit réitéré l'ordre de l'arrêter. Il paroissoit même au palais un moment, & disparoissoit l'autre, & se donnoit ainsi le plaisir

de mettre en défaut ceux qui croyoient se saisir de lui. Néanmoins il se rendoit tous les soirs invisiblement dans l'appartement de la reine, après que leurs majestés étoient retirées, parce qu'il savoit que c'étoit alors qu'on prenoit les résolutions secrettes. Il vit un jour que Ginguet, de concert avec Tripalle, écrivoit une liste de tous ceux qu'ils vouloient faire arrêter les uns après les autres, sous divers prétextes que ce prince apostilloit à côté de chaque nom. A peine furent-ils couchés, que l'Eveillé prit cette liste, & qu'il fut la montrer à chacun de ceux dont les noms s'y trouvoient. On peut juger de l'effet que cela produisit. Tous les proscrits crurent qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que de passer dans les états du roi de Forteserre, & de se plaindre de cette liste, comme d'une infraction à l'amnistie solemnellement jurée. Quoique Ginguet & Tripalle ne pussent comprendre comment leur dessein avoit été connu, ils furent bien aises de l'effet que cette découverte avoit produit, parce qu'ils confisquèrent à leur profit tous les biens de ceux qui étoient sortis du royaume. L'Eveillé résolut alors de tirer la princesse de Blanchebrune de sa prison, & de la conduire à la cour

de Forteserre. Il fit un voyage chez son père à qui il communiqua ce dessein, & qui en assura la réussite par une grande quantité de ginguets d'or. Afin que cette princesse pût sortir du royaume d'une manière convenable à son rang & à son âge, l'Eveillé amena avec lui les deux plus âgées de ses sœurs, & le mari de l'une d'elles qui étoit mariée depuis peu ; ils vinrent, comme des voyageurs, rendre visite au gouverneur du château où la princesse étoit prisonnière. Ils savoient que ce gouverneur étoit très-bien dans l'esprit de Ginguet : ils concluoient de là qu'il étoit ou avare, ou très-désintéressé ; car on aime ceux dont les inclinations sont semblables aux nôtres, ou qui en ont qui les favorisent. L'un paroît nous autoriser, l'autre tourne à notre profit. Le gouverneur étoit avare, l'entreprise devenoit ainsi plus facile. En effet, après les ménagemens nécessaires, le gouverneur convint qu'on lui donneroit dix mille ginguets en espèce, qu'il laisseroit échapper la princesse, qu'il feroit courir après elle de tous côtés, & que si elle étoit reprise, elle seroit renfermée, sans qu'on put exiger qu'il la rendît, ni qu'il remît rien de la somme. Cet homme avoit si bien pris ses mesures

fur toutes les routes par lefquelles la princeffe devoit néceffairement paffer, quelque parti qu'elle prît, qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fût arrêtée & ramenée dans la prifon. Il ne fe trompoit pas, elle auroit été infailliblement reprife, fi, dès qu'elle fut fortie du château, fe trouvant alors en état de faire ufage du don qu'elle avoit reçu de la fée, elle n'eût fouhaité être de l'âge de quatre ans; mais ne paroiffant alors qu'un enfant, elle fe mit dans une chaife de pofte, fur les genoux d'une des deux dames qui y étoient, & que l'Eveillé & fon beau-frère fuivoient à cheval. N'ayant point été ainfi reconnue de ceux que le gouverneur avoit poftés pour la reprendre, elle gagna heureufement les terres de Forteferre. Ce roi la reçut avec beaucoup de joie & de magnificence. Il la mena d'abord chez la princeffe Gracilie fa fille, à qui il recommanda de lui procurer tous les divertiffemens poffibles. Il lui donna un appartement magnifique, voifin de celui de Gracilie; il nomma des dames & des officiers pour la fervir, & là, outre les perfonnes de la cour de Forteferre, Blanchebrune fe vit encore une cour particulière, compofée de tous ceux qui avoient été profcrits par Ginguet. La

princesse, fille unique de Forteserre, n'avoit que trois ans moins que la princesse Blanchebrune qui n'en avoit que dix-neuf. Ce n'étoit pas une beauté, mais des yeux pleins d'esprit, accompagnés de toutes les grâces, la rendoient extrêmement aimable; elle avoit tant de douceur dans le caractère, tant d'esprit & de politesse, qu'elle eût pu être laide impunément. Ces deux princesses se lièrent bientôt d'une étroite amitié. Cependant Forteserre envoya des Ambassadeurs extraordinaires à Ginguet, pour se plaindre de l'infraction du traité dans celle de l'amnistie. Ginguet & ses ministres les amusoient par des réponses plausibles, mais fausses dans la réalité des choses qu'on alléguoit. Il est certain que sans la considération que Forteserre avoit pour le prince Titi, il auroit déclaré la guerre au roi Ginguet, & que le succès n'en étoit pas douteux. L'avarice de ce dernier l'avoit rendu si méprisable, & ses injustices si odieux, que tous les peuples se seroient déclarés pour Forteserre. Ginguet n'auroit pas eu d'armée à lui opposer; mais la confiscation des biens des proscrits lui faisoit tant de plaisir, qu'il ne pouvoit se résoudre à les rendre. Il aimoit mieux tout risquer; c'est le propre de l'a-

varice ; pour épargner peu, on s'expose à perdre beaucoup.

Pendant toutes ces agitations ignorées du prince Titi, il jouissoit dans son isle d'une tranquillité charmante. Toujours également amoureux & aimé de sa chère Bibi, tous leur momens étoient marqués par de nouveaux plaisirs, ou du moins par des plaisirs qu'ils avoient l'art de si bien varier, qu'ils leur paroissoient toujours nouveaux. Tantôt ils se promenoient sur le haut des rochers dont leur isle étoit bordée, & se donnoient le spectacle de cette mer immense qui les environnoit de toutes parts. Voyez, disoit Titi, cette mer tranquille, c'est l'image de l'état où est mon ame, quand je goûte la douceur d'être auprès de vous. La voyez-vous agitée, c'est l'image du trouble que j'éprouve, quand je suis dans l'inquiétude de ce que vous faites. Quelquefois, considérant dans leur fontaine comment le ciel se représente dans le cristal des eaux : c'est ainsi, disoit Bibi, ou plus parfaitement encore, qu'une ame se pénètre de l'amour de ce qu'elle aime. Et quand ils en consideroient l'onde dont le cours formoit le ruisseau : C'est ainsi, disoient-ils, que nous nous aimerons sans-cesse, & que notre

amour ne s'épuisera jamais. D'autres fois ils alloient admirer ce doux spectacle que le soleil forme dans un ciel serein, lorsqu'il rend les crépuscules du soir plus beaux que l'aurore, ou ce spectacle étonnant qu'il donne en se couchant derrière d'épais nuages, dont l'obscurité a quelque chose qui d'abord paroît affreux. On voit des rayons de lumière s'échapper entre ces nuages, suivre leurs extrémités qu'ils rendent plus ou moins brillantes, & s'étendre au loin dans une grande partie de l'horison. Les uns s'élèvent comme des gerbes de lumière; d'autres s'allongent comme une flamme immobile, dont l'éclat est relevé par l'obscurité profonde; d'autres se précipitent en colonnes dans les eaux de la mer qui paroît se joindre avec le ciel. Que ce spectacle est magnifique, s'écria Titi! qu'il est doux de l'admirer tranquille auprès de ce qu'on aime! D'autres fois ils alloient tailler des arbres, ils se faisoient des jardins, donnoient à manger aux petits animaux dont cette isle étoit pleine, & qui étoient devenus si familiers, que les oiseaux mêmes suivoient Titi & Bibi dans leurs promenades, & venoient jouer avec eux. Ils s'occupoient à faire des herbiers, à recueillir des

graines, à observer les insectes. Cela seul auroit pu les occuper agréablement, sans parler des pierres, des coquillages & des cristallisations ; car ils examinoient tout. Voyez ce papillon, disoit Titi, il est admirable par la beauté des couleurs dont il brille ; c'est le symbole de l'inconstance. On doit mépriser les amans qui lui ressemblent. Vous m'empêcherez, ma chère Bibi, de lui être jamais comparé ; mais, sans vous, j'aurois été papillon. Voyez cette tourterelle, disoit Bibi, c'est le symbole de la fidélité ; on dit qu'elle meurt lorsqu'elle perd sa compagne. Je suis tourterelle, mon cher Titi ; je serois votre tourterelle, quand vous deviendriez papillon.

D'un autre côté, Abor & sa femme, instruits par des songes fidèles de tout ce que faisoient Titi & Bibi, n'avoient d'autre soin que d'aller voir plusieurs fois chaque jour quel changement arrivoit à la couronne de roses. Enfin, au bout de seize mois, ils virent qu'il n'y avoit plus qu'une feuille de rose qui n'étoit pas encore diamant, ce qui leur donna une joie inexprimable ; & en effet ils apprirent le lendemain que Ginguet étoit mort d'une apoplexie de sang. L'idée de donner quelque chose l'avoit toujours si fort

effrayé, qu'il n'avoit point fait de testament. Tripalle fut plus surprise qu'affligée ; l'espoir de la régence la consoloit. Elle voulut faire proclamer roi son fils cadet, & il le fut en effet sous le nom de Triptillon I. Mais il n'y eut qu'elle & quelques vils courtisans qui osassent le reconnoître. L'ambassadeur de Forteserre protesta en faveur de Titi. Il fut suivi de tous ceux qui n'eurent pas la basse politique de se retirer à la campagne, pour éviter de prendre parti. L'Eveillé n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il revint hardiment à la cour veiller aux intérêts de son maître, quoique toujours très-alerte pour n'être point arrêté. Ce qui se passa pendant un mois que la fée laissa écouler sans avertir ce prince que le trône l'attendoit, fit bien connoître que la politique n'a que des principes de conduite peu sûrs & toujours inquiétans. Enfin, le premier jour de la nouvelle lune, comme Titi & Bibi se promenoient dans un jardin qu'ils avoient planté, ils apperçurent au bout d'une allée une grande femme qui venoit à eux, & qu'ils reconnurent bientôt pour la fée Diamantine. Elle tenoit à sa main trois couronnes ; l'une de cyprès, l'autre de myrthe, & la troisiéme de laurier. En les abor-

dant, elle prit celle de cyprès qu'elle rompit, & laissa tomber par terre. Cela veut dire que Ginguet n'est plus, dit-elle. Celle-ci, poursuivit-elle, en mettant la couronne de laurier sur la tête de Titi, marque que vous allez être un grand roi; & celle-la, en le couronnant de myrthe, signifie que l'amour va vous combler enfin de toutes ses faveurs. Vivez, regnez, triomphez de tous vos ennemis; mais songez que la vertu seule doit faire votre gloire & votre bonheur. En disant ces mots, elle les prit par la main, sans donner à Titi le temps de lui répondre que par un soupir; elle le transporta avec Bibi dans la petite maison si vîte, qu'ils ne surent comment ils y étoient venus. Titi reçut d'Abor & de sa femme les premiers hommages dus à la royauté. Il ne pouvoit les recevoir de personne qu'il aimât davantage. L'Eveillé, que la fée fut avertir, vint ensuite; il instruisit Titi de tout ce qui s'étoit passé à la cour, l'informa de ceux qui étoient les plus dévoués à son service; & après avoir reçu les ordres nécessaires, il alla avertir du retour du prince les quatre seigneurs qu'il savoit lui être sincèrement dévoués. Ces seigneurs vinrent à

la tête d'une nombreuse noblesse, suivie d'une foule prodigieuse de peuple, trouver leur nouveau roi, qu'ils amenèrent dans sa capitale, où il fut reçu avec une joie universelle.

Fin du vingt-septième Volume.

TABLE DES CONTES,

TOME VINGT-SEPTIÈME.

MADEMOISELLE DE LUSSAN.

La suite des Veillées de Thessalie.

HISTOIRE DU PRINCE TITI.

Fin de la Table.

quel est le plus universel.
































Digitized by Google









